Bibliothèque numérique
medic@

Journal de médecine, chirurgie, pharmacie, etc.

1759, n° 11. - Paris : Vincent, 1759.
Cote : 90145, 1759, n° 11

BIUM

(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)
Adresse permanente : http://www.bium.univ-paris5.fr/histmed/medica/cote?90145x1759x11

© BIUM

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, Professeur en Chirurgie Françoise, Censeur Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.

. . . . . Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam. . . . . .
Marc. Manil. Astronom. lib. 1. v. 63. 64.

JUILLET 1759.

TOME XI.

A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le Duc de BOURGOGNE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

© BIUM

© BIUM

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JUILLET 1759.

TRAITÉS de phyſique, d'hiſtoire naturelle, de minéralogie & de métallurgie, par M. LEHMANN, docteur en médecine, conſeiller des mines du roi de Pruſſe; &c. 3 *vol.* in-12. *A Paris, chez* Heriſſant, *rue S. Jacques. Prix relié* 9 livres.

QU'ON ſuppoſe un profond phyſicien, un naturaliſte accompli, un ſçavant chymiſte, conſommé ſurtout dans l'art de connoître, d'apprécier & d'exploiter les mines, qui ſe propoſe de communiquer tout ſon ſçavoir à des éleves deſtinés à le remplacer, & qu'on ſe

© BIUM

demande comment un tel homme s'y prendra pour parvenir à inſtruire ſes éleves. On verra qu'il les mene d'abord ſur les terreins ſoupçonnés de recéler des mines, qu'il leur indique comment le coup d'œil peut confirmer le ſoupçon qu'on ſe forme; à quels caracteres on reconnoîtra les eaux, les terres, les pierres, les crevaſſes de rochers, qui doivent être ou dans le voiſinage des mines qu'on cherche, ou charriées de deſſus ces mines; leurs empreintes, leurs couleurs, leur abondance, leur concours convertiſſent le ſoupçon en aſſurance. On fouille, nature du terrein, manieres différentes de percer les premiers puits, moyens de prévenir l'éboulement, établiſſement des galleries, proportions des puits, leur forme, leurs profondeurs, leurs directions, les machines néceſſaires pour retirer les décombres; celles qui doivent ſervir à la découverte des filons, celles qui renouvellent l'air, ou qui épuiſent les eaux; enfin tout ce qu'il eſt eſſentiel de voir, de faire ou de conduire prudemment, avec ſûreté & économie; voilà le nombre d'objets qui s'offrent en foule à notre minéralogiſte. La veine eſt découverte, il la faut ſuivre, il en faut diſtinguer le toît de ſa ſubſtance, il faut en connoître les directions, les variations pour la forme, pour l'étendue, pour la profondeur; toutes conſidérations qui déterminent la ma-

© BIUM

niere de l'exploiter, & qui s'étendent juſqu'aux moyens de la tirer par glebes de ces ſouterreins profonds, d'où les inſtrumens tranchans, quelquefois la poudre à canon l'ont détachée & rendue tranſportable.

La mine hors de ſes puits, eſt expoſée à de nouveaux examens; rarement c'eſt une ſubſtance homogene qu'on tire; elle eſt plus ou moins mêlée de terres, de ſels, de pierres, de métaux différens, de ſubſtances inflammables, toutes choſes non ſeulement différentes les unes des autres, mais variées entr'elles, & dont la connoiſſance exacte importe d'autant plus qu'elles influent beaucoup ſur l'économie du travail & ſur ſa nature. C'eſt ici que le jeune éleve commence à devenir naturaliſte; s'il eſt poſſible à ſon maître de lui donner des idées générales ſur chacun de ces objets, il lui eſt impoſſible d'entrer dans aucun détail; il faut voir & voir beaucoup d'échantillons pour acquérir ce coup d'œil sûr qui juge ſainement de la nature d'un minéral qu'on lui préſente.

Si chaque métal eſt ainſi confondu avec d'autres métaux & minéraux; il eſt cependant certains aſſemblages où ce métal ou prédominant, ou plus facile à retirer, détermine la nature du minéral, & en forme les différens genres; c'eſt ainſi, par exemple, que l'argent recélé dans le ſoufre ou dans de la terre jaune, ou maſqué par l'arſenic, ou

© BIUM

mêlé avec le plomb, le cuivre, &c. forme autant d'eſpeces de mines d'argent. L'étendue des connoiſſances auxiliaires qui rendent ce coup d'œil plus certain, le nombre d'expériences chymiques qui doivent déterminer ſans équivoque la nature des ſubſtances minérales, forment une ſuite de travaux qui lient néceſſairement le minéralogiſte & le métallurgiſte à la ſaine chymie, & qui les obligent de s'en inſtruire à fond.

Chaque eſpece de mines doit être exploitée différemment, & ſi la nature des matieres qui enveloppent le métal, influe ſur la détermination du travail néceſſaire pour l'exploiter, la quantité reſpective du métal fin qu'on en doit retirer, doit fixer l'indéciſion ſur l'avantage & le profit qu'on en retirera; découvrir cette quantité reſpective, c'eſt ce qu'on appelle l'art des eſſais, art qui lui ſeul eſt ſuſceptible d'une infinité de variations, & dont nous nous abſtiendrons de faire mention ici.

D'après le réſultat de l'eſſayeur, on exploite leur mine en grand; alors nouveaux détails, tirés tant de la nature de cette mine ou de ſon métal, que de celle des reſſources, que l'emplacement, la nature des lieux circonvoiſins, les facultés des propriétaires fourniſſent en plus ou moins grande abondance.

Malgré le grand nombre de choſes inutiles

© BIUM

qu'on retire d'une miniere en la fouillant, il eſt rare qu'on n'y trouve les choſes néceſſaires pour accélerer la fonte ou fixer la volatilité de cette mine; autre conſidération qui rend encore plus importante la connoiſſance des minéraux, & qui fait voir combien eſt ridicule la raillerie de ceux qui condamnent les collections nombreuſes que font des minéraux, les naturaliſtes, ceux ſur-tout que le ciel a fait naître dans des pays dont la richeſſe dépend de la bonne & abondante exploitation des mines.

Devenu métallurgiſte, & inſtruit, plus encore par ſon propre travail, que par les leçons de ſon maître, le jeune éleve ſçait diriger les fouilles, éclairer le travail de l'eſſayeur & économiſer celui du fondeur. L'habitude lui rend ſes occupations moins penibles, moins ſerieuſes, il revient ſur ſes pas, ſe propoſe mille queſtions relatives à ſes premieres études, il veut les approfondir, il devient phyſicien. Le but où tend cette curioſité n'eſt point équivoque; ſurprendre à la nature quelqu'un de ſes ſecrets, en appliquer la découverte au bien de l'humanité; voilà ſes intentions, & combien ne trouve-t-elle pas à s'exercer?

On trouve dans les cavernes qu'on creuſe, des exhalaiſons ſinon mortelles, toujours dangereuſes pour le moins; on les appelle moufetes. Quelle eſt leur origine, quels ſont

© BIUM

leurs effets, peut-on s'en garantir, peut-on en diminuer le danger ? Que d'objets dignes de l'humanité & de la ſagacité d'un phyſicien ! Un certain Théobalde a écrit ſur cette matiere. M. Leehman le commente, le réforme, & préſente ſur les mouſetes des idées neuves, des expériences à tenter, des faits déja obſervés.

Que ſera-ce, ſi plus curieux, notre métallurgiſte veut ſçavoir comment ſe forment les métaux, s'ils ont une matrice, quelle elle eſt, & pourquoi il regne dans les croutes dont il a pénétré l'épaiſſeur, une certaine régularité ?

Les métaux peuvent être produits dès la création & ne plus ſe perpétuer, ou bien ils ſe réforment par quelque moyen. Le premier ſentiment répugne à l'expérience journaliere ; mais comment ſe fait leur réproduction ? A l'exemple des végétaux, eſt-ce une ſemence tombée dans une terre préparée, qui en ſe dévelopant, attire & s'approprie les ſucs de cette terre ; comme les animaux, peut-on ſoupçonner aucun accouplement qui les produiſe ? non, leur nature eſt différente des corps de ces deux regnes ; ils doivent ſe produire différemment ; les principes qui les conſtituent, peuvent bien être épars ſous terre, mais ils ne formeront jamais un corps métallique, que lorſqu'ils rencontreront un milieu capable,

© BIUM

non ſeulement de les fixer, mais encore de leur donner le tems de s'aſſimiler, de ſe perfectionner. C'eſt ce milieu qu'on appelle *Matrice* par l'idée qu'on s'en forme d'après ce viſcere ſingulier, & varié des animaux où le fœtus eſt dépoſé, nourri, développé juſqu'au tems de ſa naiſſance. En effet on trouve toujours une ſubſtance arſenicale ; voiſine & compagne des ſillons & des glebes métalliques ; par tout où cette ſubſtance eſt détruite, on ne trouve que des traces de deſtruction du métal lui-même ; par tout où elle ne l'eſt pas, il ne ſe rencontre que des matieres analogues aux métaux, mais qui n'en ſont pas encore ; l'arſenic de ſon côté ſe trouve également dans les ſillons cuivreux, & dans les ſillons d'argent ; l'arſenic eſt donc ſinon la matrice même des métaux, ce qu'on ne peut aſſurer, au moins une ſubſtance minérale, ſans la préſence de laquelle l'opération de la réproduction d'un métal ne peut avoir lieu. Ces matrices quelconques, qu'elles exiſtent de tout tems ou non, qu'elles ſoient arſenicales, ſulphureuſes ou mercurielles, ces matrices conſervent, perfectionnent, conſolident les principes des métaux, & leur procurent le dégré de ductilité, de malléabilité, & ſur-tout de pureté qui les diſtinguent entr'eux ; en ſorte qu'il eſt auſſi abſurde de croire que dans une matrice propre à donner du fer, il s'y produira

© BIUM

indifféremment du cuivre, que d'imaginer que d'une brebis il naîtra un loup ou autre production pareille; il eſt vrai cependant que comme le concours des deux ſexes n'eſt pas le moyen qui fait rencontrer les principes métalliques, comme auſſi les matrices quoiqu'appropriées ont cependant des qualités communes; il eſt poſſible qu'en même tems que dans une matrice propre à donner du plomb, les principes métalliques néceſſaires à cette production s'y fixeront, il s'en fixera d'autres qui donneront de l'argent, poſſibilité d'autant plus fréquente, qu'il y aura plus d'analogie entre les divers principes des deux métaux.

De l'examen de cette matiere phyſique très-délicate, & que M. Leehmann a de plus en plus développé, ſuit la ſolution d'un problême très agité en chymie, en phyſique & en minéralogie. Les métaux ſe reproduiſent-ils journellement, ou ſont-ils exiſtans dès l'inſtant de la création ?

Ce premier objet de phyſique intéreſſe d'autant plus les éleves qu'il tient de plus près à la connoiſſance de l'objet immédiat de leur travail. On ſçait exploiter les mines, on en diſtingue les variétés, on connoît leurs produits métalliques; mais comment naiſſent ces produits, comment ſe conſervent-ils, &c. &c. ce ſont les premieres queſtions que doit ſe faire un métallurgiſte zelé. Puis

© BIUM

portant au-delà ſes vues & ſes recherches, il paſſe bientôt de l'admiration que lui cauſe la régularité des couches de la terre, à la recherche & des raiſons qui établiſſent cette régularité, & des ſyſtêmes de ceux qui en ont pu parler.

Jamais matiere ne fut plus agitée, & ne mérita plus de l'être, que la cauſe de cette régularité; cette cauſe tient au ſyſtême général de notre globe. On convient aſſez en général que cette régularité eſt la ſuite d'une révolution univerſelle. Une comete, ſuivant les uns, un abîme ouvert, ſuivant les autres; les cataractes du ciel, diſent quelques-uns, une ſecouſſe violente, diſent certains philoſophes, couvrirent d'eau la ſurface du globe, qui antérieurement n'étoit autre choſe que la ſéparation ſubite *du liquide & du ſolide*; cette inondation, en s'écoulant ou ſe diſſipant, donna le tems aux matieres ſolides de ſe précipiter, chacune ſelon ſa peſanteur ſpécifique, & de former ces couches uniformes, qu'on remarque en creuſant à certaines profondeurs; dans les endroits inclinés, ces couches ont une épaiſſeur plus ou moins grande; telle couche ne paroît pas au haut d'une coline dont on trouve des traces vers le milieu de ſa pente, qui eſt très-épaiſſe dans le fond, & qui va ſe perdre ſur une autre coline.

© BIUM

Dans des tems moins éclairés que ceux-ci, peut-être eût-il été permis de former des diſputes ſur l'univerſalité de cette inondation, ou de ſuppoſer que la mer ayant autrefois couvert une portion de terrein, s'en eſt enſuite retirée, & a laiſſé en dépôt, les coquilles, les poiſſons, & les autres ſubſtances qu'elle porte dans ſon ſein; mais ſans compter la plus reſpectable autorité, celle de Moyſe qui parle poſitivement d'un déluge univerſel, nous avons tant de preuves phyſiques qui le démontrent, les poſſibilités des autres ſyſtêmes ſont ſi peu ſatisfaiſantes, qu'on ne peut ni ne doit s'empêcher d'admettre le déluge univerſel, comme cauſe des couches de la terre; en laiſſant aux phyſiciens le plaiſir de diſſerter ſur les cauſes mêmes de ce déluge.

En expoſant ainſi la ſerie & la progreſſion des études, par leſquelles un ſçavant conduiroit ſon éleve pour en faire ſucceſſivement un bon métallurgiſte, un minéralogiſte entendu, un profond phyſicien, un naturaliſte éclairé; nous avons tracé le plan preſqu'immenſe des différentes œuvres minéralogiques de M. Leehman, annoncées dans le titre. Elles ſont traduites de l'Allemand, par un ſçavant déja connu dans la république des lettres, & qui donne ici des preuves de ſa profonde connoiſſance dans l'hiſtoire

© BIUM

naturelle & dans la minéralogie. Ses notes, ſes avertiſſemens, ſa préface décelent & ſon goût & ſon ſçavoir. Par-tout on y découvre l'ami des arts, le zélé propagateur de la chymie, le modeſte auteur d'une infinité de traductions d'ouvrages chymiques & minéralogiques, dont il nous a enrichi.

Pour ne rien laiſſer à deſirer ſur cet excellent ouvrage, malgré la conciſion que nous preſcrit la forme de notre Journal; nous devons dire un mot d'une préface eſſentielle de l'auteur, qui commence le ſecond volume: c'eſt moins une préface qu'une introduction, où M. Leehmann diſcute la néceſſité de faire des géographies ſouterraines, & où, pour montrer l'exemple tant de l'importance de la choſe, que de la maniere dont il y faut procéder, il décrit avec ſcrupule tout le territoire de la Pruſſe Brandebourgeoiſe; cette deſcription qui ne tient aucunement à l'hiſtoire des matieres qui doit ſuivre, n'eſt rien moins qu'inutile en elle-même, & il ſeroit à ſouhaiter qu'à ſon imitation, chaque naturaliſte fit pour ſon pays ou les environs de ſa ville, ce que M. Leehmann a fait pour la Pruſſe.

Il nous reſte encore un mot à dire de petits mémoires détachés, relatifs à la minéralogie, que le traducteur a réunis en les abbregeant, & qu'on trouve à la fin du premier

© BIUM

volume ; ainſi que d'un mémoire ſur les cauſes des tremblemens de terre, qui termine le troiſieme volume.

Le projet de la deſcription du monde ſouterrain, eſt exécuté en partie dans la préface du ſecond volume dont nous venons de parler. Les curioſités naturelles du pays de Freyenvaldt, ſes mines d'alun, celles du pays d'Halberſtadt, les marbres de Blanckenbourg, tiennent tous à l'idée que nous avons donnée des études d'un minéralogiſte ; en quelque pays qu'on ſe trouve, il y a des curioſités, ou à découvrir ou à examiner de nouveau, & notre intention eſt au moins de faire naître dans nos lecteurs, ce zele pour les recherches naturelles, puiſque nous ne pouvons pas nous abandonner à des détails que nous ferions très-volontiers, mais qui occuperoient trop de place dans ce volume.

Quant aux tremblemens de terre, différentes cauſes les produiſent, l'air & l'eau échauffés, dilatés & chaſſés par les feux ſouterrains, allumés par le concours de cauſes aſſez difficiles à développer ; voilà ce qui cauſe les exploſions, les ſecouſſes ; tant que ces élémens dilatés & contenus dans des cavernes profondes, ne trouvent pas de débouchés, & que les vapeurs inflammables qui les accompagnent, y ſont renfermées ;

© BIUM

les ébranlemens ſe ſont ſentir aux endroits où les maſſes de rochers ſont interceptées, où il y a des crevaſſes, où la pierre & les terres ſont plus ou moins accumulées. Se préſente-t-il quelqu'ouverture, cet air, cette eau dilatée, ſortent impétueuſement, ſouffient avec violence, renverſent ce qui ſe préſente ou s'oppoſe à leur action ? Si les vapeurs inflammables ſont réellement enflammées, elles agiſſent avec force, brûlent, calcinent, fondent tout, rejettent, pouſſent au-dehors, des pierres calcinées, des cendres, des fleuves de matieres fondues; tous effets plus ou moins funeſtes, ſelon que l'orifice eſt plus ou moins élevé, que la quantité des matieres inflammables eſt plus ou moins grande, que les vapeurs aqueuſes ſont plus ou moins abondantes ou dilatées.

Il nous reſte à faire des remerciemens au citoyen zelé & déſintéreſſé, qui emploie tous ſes ſoins à l'avantage des arts & aux ſciences. Heureux celui dont les amuſemens ſont ſi utiles à la ſociété, & heureuſe la ſociété de poſſéder de pareils citoyens.

© BIUM

PRECIS de la médecine pratique, contenant l'hiſtoire des maladies, dans un ordre tiré de leur ſiége, avec des obſervations & remarques critiques ſur les points les plus intéreſſans, par M. LIEUTAUD, médecin de Mgr le duc de Bourgogne & des enfans de France, de l'académie royale des ſciences, de la ſociété royale de Londres, & ancien profeſſeur d'anatomie. A Paris, chez Vincent, *Imprimeur-Libraire, rue S. Severin, un volume* in-8°. *Prix relié* 6 livres.

Les médecins déſiroient depuis long-tems un traité complet de pratique, qui fut dépouillé des productions ſubtiles de l'eſprit, qui n'eut pour baſe que l'obſervation, & qui ne fut en un mot qu'une hiſtoire abbregée des faits, un tableau clair & précis des maladies, & une expoſition méthodique & judicieuſe des remedes les mieux accrédités. La plûpart des auteurs qui ont écrit ſur la médecine pratique, ſe ſont copiés ſervilement les uns & les autres, ont été diffus ou obſcurs dans le détail des maladies, prolixes dans l'explication des cauſes, trop crédules dans le choix des remedes, ou pas aſſez méthodiques dans le traitement.

L'ouvrage que nous annonçons aujourd'hui n'a

© BIUM

n'a aucun de ces défauts, & nous paroît mériter la préférence ſur tous ceux qui ont été publiés juſqu'ici en ce genre. L'auteur déja connu tant par d'excellens traités qu'il a donnés au public, que par ſon goût particulier pour l'anatomie & ſes connoiſſances profondes dans toutes les parties de la médecine, a raſſemblé dans cet ouvrage le fruit de toutes ſes veilles, de ſes réflexions, & de ſes obſervations pratiques.

L'ouvrage eſt diviſé en trois parties. La premiere roule ſur les maladies internes, & forme quatre ſections, qui contiennent les maladies de la tête, celles de la poitrine, du bas-ventre, & celles qui n'ont aucun ſiége déterminé. Le ſecond livre traite des maladies externes, dans quatre ſections. La premiere renferme les maladies qui n'ont aucun ſiége affecté; la ſeconde concerne les maladies externes de la tête; la troiſieme celles du tronc & des extrémités; les maladies de la peau compoſent la quatrieme ſection; dans le troiſieme livre il s'agit des maladies des femmes & des enfans, ce qui ne conſtitue que deux ſections.

Les ſignes qui caractériſent toutes les maladies, ſont détaillés, & préſentés avec méthode & clarté. L'auteur qui eſt ennemi des hypotheſes, a cru dans l'examen des cauſes, ne pas devoir s'arrêter à celles que l'on nomme prochaines ou immédiates, parce

© BIUM

qu'elles ſont trop cachées, mais il a fait mention avec beaucoup d'exactitude, des cauſes évidentes & éloignées.

Un avantage qu'a ce traité, & qu'on ne trouve pas dans tous ceux que l'on a compoſés ſur le même objet, c'eſt de contenir un détail exact, un expoſé fidéle des différens déſordres qui ſe trouvent dans le corps humain d'après l'ouverture des cadavres. Quelle obligation ne doit-on pas avoir à un auteur qui veut bien rendre public un travail auſſi utile! Anatomiſte infatigable, M. Lieutaud rapporte dans preſque tous les articles, un tableau racourci de ce que l'inſpection des cadavres lui a pu offrir de plus inſtructif; il s'eſt diſpenſé cependant de ce ſoin, quand il a cru que les réſultats de ces ouvertures ne pouvoient donner aux médecins aucune lumiere nouvelle.

L'auteur a été fort court ſur les prognoſtics, parce que parlant à des médecins, il étoit inutile qu'il répétât continuellement les mêmes préceptes; il s'eſt contenté ſeulement de faire mention des ſymptomes particuliers, qui ſelon les circonſtances pourroient être de bon ou de mauvais augure. M. Lieutaud penſe ave raiſon que rien n'eſt ſi critique & ſi haſardé que le prognoſtic dans les maladies aigues, & il trouve qu'Hippocrate nous inſtruit plus, lorſqu'il avoue qu'on ne peut rien prédire de certain dans les maladies

© BIUM

aigues, que dans tout ce qu'il a répandu à ce ſujet dans ſes ouvrages.

L'auteur qui regarde la diette comme le point le plus important de la curation, & qui peut ſeule combattre victorieuſement les maladies aigues les plus graves, s'en repoſe en partie ſur l'intelligence de ceux qui conſulteront ſon ouvrage à ce ſujet, & n'a pas cru devoir davantage inſiſter ſur cet article.

A l'égard des remedes, il nous a paru que l'auteur avoit fait un choix judicieux de ceux qui ſont les mieux appropriés aux circonſtances, & qu'il a ſçu apprécier en praticien éclairé leurs vertus. Il les réduit à un petit nombre dans les maladies aigues, mais il eſt bien plus fécond dans les maladies chroniques. En effet dans les premieres, la nature eſt ſi active, qu'il ne faut preſque que modérer ſes efforts, & attendre le moment où l'on pourra placer les ſecours dont elle peut avoir beſoin; les dernieres demandent au contraire le plus ſouvent un traitement varié, & il faut quelquefois faire différentes tentatives avant d'obtenir les ſuccès qu'on peut en eſpérer.

Ce volume qui eſt *in*-8°. & qui a environ 800 pages, contient toute la médecine pratique. On ne ſçauroit trop admirer l'art & les talens de l'auteur qui a ſçu ſe renfermer dans des bornes ſi étroites, & qui a trouvé

© BIUM

le moyen cependant d'être plus clair, plus inſtructif, & plus utile que tous ceux qui l'ont précédé.

OBSERVATION

Sur une hydropiſie aſcite heureuſement terminée par les ſaignées & par l'opium, par M. PORTE, docteur en médecine à Pau.

Une religieuſe du couvent de ſainte Urſule de Pau, âgée de trente-huit ans, d'un tempérament ſanguin & délicat, fut attaquée il y a ſix mois, d'une colique d'eſtomac ſi violente, que le médecin qui la voyoit alors, ayant inutilement employé les ſaignées, les délayans & les narcotiques, lui fit prendre un bain domeſtique qui appaiſa la vivacité de la douleur; auſſi-tôt que la malade ſortit du bain, il parut ſur tout ſon corps une bouffiſſure qui ſe diſſipa peu à peu, à l'exception du pied gauche qui a toujours été plus ou moins enflé juſqu'au 14 Juillet 1757, qu'il ceſſa de l'être: c'eſt auſſi l'époque où commença la maladie qui fait le ſujet de cette obſervation.

C'eſt donc le 15 Juillet 1757, que la malade ſe plaignit d'une vive douleur aux lombes, qui s'étendoit juſqu'au nombril; elle

© BIUM

avoit l'abdomen fort élevé & fort tendu, raiſonnant comme un tambour; elle rendoit, quoique rarement, des vents, tantôt par haut, tantôt par bas : je donnai alors tous mes ſoins pour calmer cette douleur, que je regardois comme un ſigne caractériſtique d'une hydropiſie tympanite naiſſante, ſuivant l'aphoriſme d'Hippocrate qui nous avertit : *Quibus tormina in lumbis & cruciatus ſuper umbilicum qui nullis remediis cedunt, in hydropem ſiccum terminantur.* Afin d'y parvenir, je fis ſaigner ce jour-là quatre fois au bras la malade, je la mis à l'uſage de l'eau de poulet, dont elle faiſoit ſa boiſſon ordinaire; elle continua d'en boire juſqu'au 20; le 21 je ſubſtituai à ce lavage, le petit lait de chevre; la malade en prenoit le matin demi-chopine, & autant à quatre heures du ſoir; on lui ſervoit tous les jours un lavement, avec la décoction des herbes émollientes, & l'huile d'amandes douces; elle buvoit de cette huile trois ou quatre cuillerées le jour : on lui donna d'un jour à l'autre, vers les dix heures du ſoir, une émulſion narcotique juſqu'au 28, ſans qu'elle en reſſentit qu'un très-petit ſoulagement; mais comme j'avois tout lieu de craindre que l'aſcite ne ſuccéda à la tympanique, ainſi qu'il arrive quand on n'a pas pu guérir celle-ci, je ne balançai pas d'ordonner à la malade un demi-bain domeſtique, qu'elle

© BIUM

prit avec beaucoup de répugnance ; le ſouvenir de la bouffiſſure qu'elle avoit eue ſurtout le corps à la ſortie du premier bain, lui en faiſoit craindre l'uſage ; je n'oubliai rien pour l'engager à le prendre ; elle céda enfin, & ſe baigna le matin 29 ; elle demeura dans le bain une demi-heure, y ſouffrit beaucoup moins, elle en prit un ſecond à cinq heures du ſoir, il eut un ſuccès égal, auſſi continua-t-elle de ſe baigner juſqu'au deux d'Août ; au moment qu'elle eut quitté le bain, l'enflure qui n'étoit plus ſur le pied gauche, y parut pour lors ſeulement avec une diminution de la douleur aux lombes & au nombril, & une ſoupleſſe évidente de tout l'abdomen ; quelque tems après la douleur devint plus forte, le ventre même augmenta en volume & en tenſion juſqu'au 10, que cette douleur étoit moins vive, le ventre moins tendu, mais fort élevé ; je l'examinai alors avec attention pour m'aſſurer, ſi comme je l'avois déja craint, il n'y auroit point quelque épanchement d'eau ; je trouvai en effet qu'il étoit formé, la paracentheſe me parut l'unique voie qu'il y avoit à prendre pour l'évacuer promptement ; je la propoſai à la malade, qui ne l'accepta qu'avec peine ; le chirurgien la fit le 12 ; il lui tira environ ſix pintes d'eau, de couleur de caffé ; je trouvai le foie & la rate conſidérablement obſtrués,

© BIUM

celle-ci l'étoit davantage, la malade rendoit en petite quantité des urines fort bourbeuſes & fort groſſieres.

Le 14 je purgeai la malade, elle ne rendit que des petits excrémens, à peu près comme ceux de chevre, un peu de bile, preſque point de ſeroſité.

Le 18, pour prévenir un nouvel épanchement, je preſcrivis à la malade des bouillons apéritifs pendant quatre jours; elle fut purgée au milieu & à la fin, ſans que le cours des urines devint plus abondant, ni qu'elles fuſſent moins chargées; l'abdomen au contraire accrut en tenſion & en volume. La douleur aux lombes & à l'ombilic, fut plus vive qu'elle ne l'avoit été juſqu'au 28, qu'elle commença d'être plus ſupportable, & le bas-ventre étant devenu auſſi beaucoup plus mal, j'y découvris un ſecond épanchement plus grand que le premier. Je propoſai à la malade une ſeconde ponction que le même chirurgien fit, il lui tira quatre pots d'eau d'une couleur ſemblable à celle qu'on avoit évacuée lors de la premiere ponction.

Mais le 20 Août, contre toute attente, l'abdomen acquit un volume & une extenſion conſidérable, & l'ayant de nouveau palpé, j'y trouvai plus d'eau qu'il n'y en avoit lors de la ſeconde ponction, quoique dans cette circonſtance on eut fait prendre

© BIUM

à la malade la ſituation la plus convenable, pour tirer toute celle qui étoit épanchée.

Le 27 la malade eut la fiévre qui fut annoncée par un froid d'environ une heure, la douleur étoit aſſez modérée pendant douze heures que continua l'accès qui finit par une ſueur abondante ; cette fiévre revint le lendemain à peu près à la même heure, le froid ne céda en rien au précédent, la chaleur fut égale dans tout l'accès qui dura autant que le premier, & qui ſe termina de même par une ſueur copieuſe.

Comme cette fiévre qu'on peut appeller quotidienne, & que la malade a eu l'eſpace de deux mois, n'avoit aucun accident fâcheux, & que je croyois au contraire qu'elle pourroit être d'un puiſſant ſecours pour détruire les embarras du foie & de la rate ; je n'employai rien pour en ſuſpendre le cours, ſi j'en excepte des apozemes amers & légerement apéritifs, que la malade a pris une quinzaine de jours & quelques purgations, que ſon dégoût & une amertume de bouche m'obligerent à lui preſcrire ; le ſuccès répondit à mes deſirs ; car huit jours s'écoulerent à peine que le ventre perdit de ſon volume ; j'eus encore la ſatisfaction, toutes les fois que j'avois le ſoin de l'examiner, de m'appercevoir que l'eau que j'y avois trouvée, lorſque la malade n'avoit point eue encore la fiévre, n'y étoit plus en auſſi

© BIUM

grande quantité, à meſure que la ſueur étoit plus abondante à la fin de chaque accès, en ſorte qu'en moins de deux mois il n'y avoit plus d'eau épanchée, & que les embarras du foie & de la rate étoient preſque détruits; tel étoit l'état de la malade lorſque la fiévre eut ceſſé; elle ſe croyoit hors de tout danger, j'avois moi-même tout lieu de le penſer; mais lorſqu'elle s'y attendoit le moins, la douleur aux lombes & à l'ombilic ſe réveilla auſſi vive & auſſi violente qu'elle eût jamais été; le ventre ſe roidit & ſe gonfla comme auparavant, la reſpiration devint difficile, le cours des urines n'alloit preſque plus, tout enfin menaçoit d'un quatrieme épanchement, je ne ſçavois comment l'empêcher; mais parce que j'avois obſervé que les trois autres ne s'étoient formés que lors des vives douleurs, je ne perdis point l'eſpoir de diſſiper le quatrieme, ſi je pouvois les calmer, & quoique les ſaignées & les narcotiques n'euſſent pas eu dans le principe de cette maladie, tout le ſuccès que j'en eſpérois; je n'héſitai pourtant point de conſeiller à la malade d'y avoir recours, comme au ſeul remede que je pouvois employer dans une circonſtance auſſi critique; il ſe paſſa trois jours ſans qu'elle voulut ſuivre mon avis, imbue du préjugé général que la ſaignée & les narcotiques, bien loin de guérir l'hydropiſie, y précipitent au con-

© BIUM

traire ceux qui s'y livrent trop; mais la ſituation triſte où elle étoit, la détermina à ſuivre mon conſeil ; je lui ordonnai en conſéquence une ſaignée au bras; on la ſaigna une ſeconde fois le même jour, la douleur s'appaiſa un peu, la reſpiration fut moins difficile : elle prit à dix heures du ſoir, un julep avec l'eau de bourrache, le ſyrop de violette, l'eau de fleurs d'orange, & les gouttes anodines; elle eut une nuit aſſez tranquille, elle dormit près de trois heures, ſon ventre étoit le matin moins roide & moins tendu, les urines coulerent moins épaiſſes & moins chargées, le ſuccès qui accompagna l'uſage des ſaignées & de l'opium, me fit eſpérer la guériſon d'une maladie que j'avois regardée comme incurable; auſſi ne balançai-je plus de les employer, lorſque le cas l'exigeoit; je puis même aſſurer que la malade s'en eſt toujours bien trouvée, que le lendemain ſon ventre étoit beaucoup plus ſouple, & qu'elle reprenoit des forces à proportion qu'elle étoit ſaignée, ou qu'elle uſoit des narcotiques dans toutes les occaſions où je les croyois abſolument néceſſaires; de maniere qu'en moins de trois mois qui ſe ſont écoulés depuis le quatrieme épanchement que les ſueurs avoient emporté juſqu'au 20 Décembre, la malade a été ſaignée au moins dix fois au bras, & a pris trois fois la ſemaine, tantôt un julep narcotique,

© BIUM

tantôt un grain d'opium dans l'eau de fleurs d'orange : cette méthode ſoutenue de quelques potions cathartiques que la malade a pris, lorſque le dégoût, une amertume de bouche, ou des rapports aigres ſembloient en indiquer le beſoin, a ſi bien réuſſi, que l'abdomen eſt revenu dans ſon état naturel, que les urines ont auſſi repris leur cours, qu'elles ne ſont ni trop groſſieres, ni trop chargées, que les obſtructions n'exiſtent plus, & que la malade jouit à préſent d'une ſanté parfaite.

OBSERVATIONS

Sur quelques effets du tonnerre, par M. MARTEAU DE GRANDVILLIERS, médecin à Aumale.

Après pluſieurs jours d'une chaleur étouffante, le 10 Juin dernier ſurvint ſur les ſept heures du matin, un orage précédé du vent le plus impétueux. Le peuple des campagnes déja raſſemblé pour le marché, ſe réfugia dans l'égliſe des Jacobins. La foudre tomba ſur le portail, à cinquante pas de ma maiſon. Les premiers cris annoncerent qu'elle avoit écraſé un homme, & une vache. J'y courus quelques minutes après, quand la ceſſation de l'averſe me permit de

© BIUM

ſortir. Je trouvai ce malheureux chez un chirurgien de mon voiſinage, environné d'une foule qu'attiroit une curioſité importune. Le pouls étoit foible & lent, la reſpiration petite & languiſſante : comme la multitude des haleines ne pouvoit que le gêner de plus en plus, en fixant l'élaſticité de l'air, je le fis tranſporter à l'hôpital, dans une ſalle bien aérée, où il recouvra la connoiſſance, après une heure de ſyncope. Il en fut quitte pour un peu d'ébranlement à la tête, & d'oppreſſion à la poitrine le reſte de la journée. Une cuillerée d'eau des Carmes l'avoit ranimé. Je crus devoir parer les ſuites de la commotion du cerveau par deux ſaignées, & quelques priſes de poudre de guttette, pendant huit jours.

Je n'apperçus ſur le corps de ce jeune homme, aucune tache que je puſſe ſoupçonner d'être l'effet du tonnerre. Il ne ſe ſouvenoit de rien, ſinon de s'être réfugié ſous le portail, aux approches de l'orage ; il n'avoit ni vu l'éclair, ni entendu le coup. La ſyncope n'étoit donc pas l'effet de la frayeur. La foudre tueroit-elle par la commotion du cerveau ? Arbuthnot avoit déja ſoupçonné la percuſſion *. L'analogie de la matiere fulminante avec la matiere électrique célébrée d'abord par M. Franklin à Philadelphie, a depuis été ſuffiſamment conſtatée

* Eſſais ſur les effets de l'air, pag. 260.

© BIUM

par les expériences des plus célebres phyſiciens de l'Europe. * Or ſi l'électricité tue par commotion, ſon effet doit être de dilater prodigieuſement le ſyſtême vaſculeux du cerveau, & de l'engorger. On peut ſur cela conſulter la Médecine expérimentale de M. Thierry, page 245. N'en ſeroit-il pas de même du tonnerre ?

A côté de ce jeune homme, une femme du village d'Anicour, enceinte de cinq mois & demi, fut auſſi frapée, mais d'une façon différente. Elle ne vit point l'éclair, mais elle entendit le coup, ſe plaignit à l'inſtant d'avoir les jambes brûlées, & tomba ſans connoiſſance. Elle avoit les levres noires comme le charbon, & à la jambe droite, une tache noire d'un pouce & demi de diametre; la noirceur des levres ſe diſſipa en deux jours; celle de la jambe dura quelques jours de plus, devint enſuite rouge, & ſe gonfla avec cuiſſon, & ſentiment de brûlure; vingt-quatre heures après il n'y parut plus, mais elle n'en fut pas quitte pour ces accidens; il lui reſta une fiévre lente avec des douleurs vagues & ambulantes aſſez aigues. Après avoir pendant dix à douze jours parcouru toutes les parties du corps, elles ſe fixerent ſur la tempe gauche, à côté de

* Et plus encore par le malheur du profeſſeur de Saint-Petersbourg, qui fit tomber ſur lui la foudre, en répétant cette expérience.

© BIUM

l'apophiſe orbitaire du coronal, & à la partie ſupérieure de l'occiput, & y formerent deux tumeurs, à-peu-près de la groſſeur d'un œuf un peu applati. Elles étoient accompagnées d'une grande chaleur, & de douleurs lancinantes, & non pulſatives, douleurs tantôt plus, tantôt moins graves. La tumeur temporale étoit très-rouge & très-dure; l'une & l'autre étoient encore au même état au 18 Août, ſans aucune diſpoſition à la ſuppuration. La malade depuis cet accident, gardoit le lit, ſentoit des friſſons quand elle ſe levoit, éprouvoit des étouffemens, des chaleurs extraordinaires, & des ſueurs abondantes aux approches de l'orage, avant même qu'elle ſoupçonnât que le tonnerre dût gronder. La frayeur avoit tellement troublé les fonctions de l'eſtomac, que depuis le 10 Juin elle ſupportoit à peine une tranche de pain dans le bouillon; l'inſomnie étoit cruelle; elle mourut au commencement de Septembre, après une couche prématurée.

Il ſe préſente ici naturellement une queſtion. Pourquoi la plûpart de ceux qui ont échappé au choc de la foudre, ſont-ils un barometre ſûr pour annoncer l'orage? La femme d'Aniſcourt n'eſt pas le ſeul exemple que je puiſſe citer en preuve de cette vérité. *

* J'ai été conſulté l'été dernier par M. Le Doux;

© BIUM

Ce qui eſt encore plus étonnant, pourquoi l'annoncent-ils pluſieurs heures auparavant ? Je ſçais qu'on pourroit dire en général que nos corps ſont ſoumis aux impreſſions de l'atmoſphere, & que, comme le thermometre, nos liqueurs doivent ſouffrir par les variations de celle-ci, différens dégrés de condenſation ou de dilatation, ſuivant que l'air environnant, d'un côté comprime plus ou moins nos vaiſſeaux par ſon poids, & d'un autre côté raréfie plus ou moins nos fluides par ſa chaleur ; mais cette explication ſeroit-elle bien ſatisfaiſante ? Il reſteroit toujours une difficulté. Pourquoi telle diſpoſition de l'atmoſphere ne produit-elle pas la même ſenſation dans tous les corps ? Il faut bien que l'attouchement du tonnerre change la diſpoſition des organes, & leur donne une ſenſibilité plus exquiſe & plus délicate, relativement à certaines impreſſions de l'air.

curé d'Ecles, pour une fille de douze ans, que la frayeur d'un grand coup de tonnerre avoit ſur la fin de l'hiver dernier rendu ſtupide. Elle étoit continuellement agitée de mouvemens convulſifs, qui redoubloient pluſieurs heures avant l'orage.

On a auſſi vu à Aumale un homme qui ayant été frappé du tonnerre le long de l'épine dans le moment qu'il ſe baiſſoit pour ſonner une cloche, pronoſtiquoit le tonnerre dès la veille. Il ſe ſentoit un mal être, & une démangeaiſon douloureuſe tout le long de la trace que le tonnerre lui avoit imprimée ſur le dos. Pluſieurs perſonnes m'ont aſſuré avoir rectifié ſes pronoſtics, ſans avoir pu le trouver en défaut.

© BIUM

La vache qui avoit été terraſſée en même tems que les deux perſonnes, offrit un autre ſpectacle. Elle fut un quart-d'heure ſans mouvement; elle avoit le poil emporté en pluſieurs endroits par ſillons, & la peau effleurée & rouge. Au bout d'un quart-d'heure elle fut ſaiſie de convulſions violentes, ſe leva bruſquement comme épouvantée; il lui reſtoit un œil fermé & larmoyant; ce qui donne lieu de conjecturer qu'elle avoit été frappée à la tête, comme en toute autre partie du corps.

OBSERVATION

De M. GAUBIUS, profeſſeur en médecine dans l'univerſité de Leyde, au ſujet de quelques pierres ſorties de la matrice d'une fille.

Cette obſervation eſt du nombre de celles dont l'art lui-même tire peu de gloire, puiſque la nature ſe ſauve par ſes propres forces, & ſe débarraſſe le mieux qu'elle peut de ſon ennemi. Ces ſortes d'accidens méritent néanmoins l'attention des connoiſſeurs, & ont toujours été aſſez eſtimés par les médecins & les chirurgiens, pour être communiqués au public pour ſon utilité. Si l'art n'en eſt pas enrichi, & qu'il n'en tire pas de nouvelles lumieres, on apprend du moins

© BIUM

moins à connoître les forces de la nature, & l'on eſt averti de ne pas d'abord perdre courage dans des cas difficiles où l'art ſe trouve arrêté, mais d'eſſayer & d'attendre ſi les efforts de la nature même n'apporteront pas quelque ſoulagement. Je rends l'hiſtoire avec la même ſimplicité qu'elle m'a été envoyée par MM. Corneille Cleyn, prédicant de l'égliſe réformée de Lekkerkerk, & Wouſer Boon, chirurgien au même endroit.

Petronelle Van ***, fille âgée alors de 28 ans, étoit affligée depuis 12 ans d'une deſcente de matrice, qui, à ce qu'elle aſſuroit, lui étoit venue d'un coup de pied dans le ventre qu'elle avoit reçue étant encore petite, & qui avoit augmenté peu-à-peu en groſſeur; en ſorte que la partie pendante avoit alors ſept pouces de long, ſur treize de circonférence. Cette deſcente étant encore d'une médiocre groſſeur, elle pouvoit la faire rentrer avec la main, & ſe ſoulager ainſi pour quelque tems; mais comme elle travailloit fortement tous les jours, & qu'elle ne ſe ménageoit point pour le boire & le manger, cette partie devint au bout d'environ ſept ans ſi forte, & accompagnée de tant de douleurs & d'autres incommodités, qu'elle fut obligée de chercher les ſecours des gens de l'art. Après avoir tenté inutilement toutes ſortes de remedes dans le lieu où

© BIUM

elle a pris naiſſance & dans différens endroits, elle fut enfin réduite à revenir, pour obtenir quelques ſecours de charité, & elle tomba entre mes mains, comme étant maître de la Diaconie. Ayant obſervé cet accident, qui étoit nouveau pour moi, étant encore jeune dans la pratique de l'art, je fus d'un grand étonnement, & je réſolus d'abord de conſulter & d'appeller quelques-uns de mes confreres; nous fûmes trois qui nous chargeâmes de cette cure; mais le grand affoibliſſement & la diſſolution des ligamens d'un côté, & l'endurciſſement conſidérable de la matrice pendante de l'autre, furent cauſe de l'impoſſibilité d'avancer la guériſon. Nous trouvâmes à propos de n'employer que des palliatifs, & de prévenir par les anti-phlogiſtiques l'inflammation & d'autres accidens, autant qu'il étoit poſſible. Ce fut ainſi que nous tâchâmes de ſoutenir l'incommodité dans l'état où elle étoit. La malade ſe plaignoit de tems en tems de douleurs dans l'hypogaſtre droit, d'une ſtrangurie très-vive, & de preſſions conſidérables dans le bas-ventre, en allant à la ſelle. Ces accidens augmenterent dans les derniers ſix mois, quoique la malade ne prît qu'une nourriture foible & adouciſſante, lorſqu'enfin le 14 Mars de cette année, elle fut ſaiſie de tranchées intermittentes & de douleurs qui reſſembloient à celles d'un ac-

© BIUM

couchement. Je fus appellé, & ayant queſtionné la malade, elle ſe plaignit de douleurs inſupportables au dedans de la matrice; & l'ayant viſitée, cet endroit me parut enduit d'une matiere pierreuſe. Je lui fis faire des potions diurétiques; au bout d'une heure, la malade rendit une pierre, & elle ſe trouva fort bien le ſoir; mais le lendemain matin, la même douleur revint par intervalles, & l'on en vit paroître une ſeconde (*a*); & comme par rapport à ſa groſſeur, elle ne pouvoit pas franchir le paſſage étroit des levres de la partie, on fut obligé de faire une ouverture à l'orifice du vagin, pour donner paſſage à la pierre. La

(*a*) Ces pierres ont la ſurface liſſe & comme polie du côté où elles ſe ſont touchées. La plus petite a une eſpece de charniere qui eſt en quelque façon creuſe, & celle de la plus groſſe eſt comme élevée ou convexe. Le poids de la petite eſt d'une once cinq gros, de la plus groſſe, de deux onces un demi-gros.

On apperçoit à toutes quelques marques qui font voir qu'elles ont été ſerrées contre d'autres corps; mais l'on ne voit pas comment.

La matiere qui compoſe ces quatre pierres, eſt la même d'un gris de cendres, reſſemblant à de la craie, couverte au-dehors d'une croûte mince & caſſée en pluſieurs endroits, & d'un jaune brunâtre. La matiere eſt friable & aiſée à réduire en gravier. Au reſte ces pierres ont eu une formation cruſtacée, comme l'ont communément les pierres de veſſie.

© BIUM

malade étant ainſi débarraſſée de cette ſeconde pierre, toute la douleur ceſſa tout d'un coup, & elle rendit par continuation, une grande quantité de matiere ſablonneuſe & graveleuſe. Il eſt à propos d'obſerver que n'ayant jamais ſenti de douleurs depuis trois ou quatre ans, quand il falloit uriner, elle s'appercevoit pour lors chaque fois de cette évacuation. Le 24 & le 25 Mars, elle ſe plaignit encore de pareilles douleurs, d'où je conclus qu'il devoit encore y avoir quelques pierres qui ſe manifeſteroient tôt ou tard : cependant elle n'en rendit point cette fois ; & trois ſemaines après avoir rendu les deux premieres pierres, elle alla à pied à trois quarts de lieues, pour rendre graces à Dieu dans ſon égliſe ; mais la douleur augmenta par la ſuite, & la malade perdit tous les jours quantité de petites pierres & de matieres pierreuſes. Il lui vint enfin du 23 au 24 d'Avril un accès très-violent de douleur, qui fit ſortir dans l'eſpace de vingt-quatre heures deux pierres peſant alors ſix gros, avec quantité de matiere ſanguinolente. Depuis ce tems, la malade s'eſt mieux portée qu'elle n'avoit fait depuis trois ans. Je m'apperçus pourtant quelques jours après qu'elle eût rendu ces dernieres pierres, que le paſſage par où elles étoient ſorties, étoit garni d'une chair ſpongieuſe, & qu'il y paroiſſoit de tems en tems du ſang : c'eſt pour-

© BIUM

quoi j'y appliquai des remedes propres à la conſumer, & j'en vins à bout en peu de tems. La malade ne ſent plus de douleur, elle va & vient, & ſe porte très-bien. La matrice pendante reſte dans ſa même groſſeur, & ſemble plutôt augmenter que diminuer. Je ne ſçais pas quelles en ſeront les ſuites.

OBSERVATION

Sur une Amputation ſpontanée de la cuiſſe, par M. GIGNOUX, docteur en médecine, à Valence en Agénois.

Une payſanne de la paroiſſe de Goudourville, diocèſe d'Agen, âgée d'environ vingt-cinq ans, eſſuya vers la fin du mois de Mai 1757 une fiévre putride-vermineuſe, accompagnée des ſymptomes les plus dangereux. M. Ferriere, chirurgien de Valence, la traita pendant ſa maladie; il employa ſucceſſivement les différens ſecours que la nature du mal parut exiger. La ſaignée, l'émétique, les vermifuges, les purgatifs, &c. furent adminiſtrés; rien ne fut négligé, la malade ſembla venir à bon port; on la flata d'une guériſon parfaite.

Dans la convaleſcence de la maladie, il ſurvint tout d'un coup une inflammation à la

© BIUM

plante du pied gauche, marquée par la rougeur de la partie, par une chaleur très-vive, & par une douleur aigue, insupportable : on crut y remédier par l'application des anodins, des émolliens, &c. On s'apperçut deux ou trois jours après de quelques signes de gangrene ; le chirurgien me fit part du cas : je lui conseillai d'employer le régime diaphorétique cordial, le quinquina en bol, de faire des scarifications à la plante du pied, & d'y appliquer des fomentations anti-septiques. La malade refusa tout secours, à l'exception du quinquina, dont elle prit quelques prises, qui ne produisirent aucun effet, peut-être parce qu'elle en fut trop tôt dégoûtée, & qu'on ne le continua pas assez long-tems ; la gangrene fit des progrès rapides, le sphacele succéda à la gangrene, le chirurgien proposa l'amputation du pied, on ne voulut point la permettre, il abandonna la malade.

Nous regardâmes la mort de cette fille comme inévitable : les apparences furent d'abord pour nous ; le sphacele dans l'espace de trois semaines ou d'un mois, fit des progrès terribles ; il monte jusqu'au genou, la jambe pourrit, tombe en lambeaux, les vers y naissent, ils dévorent tout le tissu cellulaire ; la graisse, la peau, & partie de la substance des muscles ; l'os se découvre, & se carie, &c. le tout exhaloit une odeur

© BIUM

insupportable, l'aspect en étoit horrible; la malade agitée d'une fièvre lente, étoit devenue d'une maigreur affreuse; elle souffroit des douleurs cruelles, des anxiétés inexprimables, des syncopes fréquentes, une insomnie continuelle, &c.

Enfin le sphacele se fixe, il paroît sur les parties latérales interne & externe du genou, & sur les parties antérieures & postérieures de la cuisse, à un ou deux doigts environ au-dessus de la rotule; une ligne de séparation qui met des bornes entre les parties vives & les parties sphacelées, la mortification n'osa les franchir; dans une nuit après quelques heures d'un sommeil troublé & plein de rêves, qui même n'étoit pas ordinaire, la malade s'éveille, & s'apperçoit que la jambe s'étoit détachée de la cuisse, sans la moindre hémorragie, précisément à l'articulation du genou. On appelle vîte le chirurgien, qui court à la hâte admirer ce phénomene; il trouve le moignon de la cuisse à découvert, une portion de la peau qui recouvre antérieurement & postérieurement cette partie enlevé, une pousse des chairs vives & vermeilles, est à même de fournir la suppuration la plus louable, & de réparer les dégâts que le sphacele a faits; une très-petite partie postérieure du condyle interne du fémur étoit à nud. Il appliqua les digestifs ordinaires simples ani-

© BIUM

més, &c. qui ont réuſſi au mieux ; cette partie du fémur qui paroiſſoit à découvert, s'eſt exfoliée à l'aide des ſpiritueux ; inſenſiblement les chairs ſe ſont régénérées, la peau s'eſt étendue, le diametre de la plaie a diminué, elle s'eſt enfin entiérement cicatriſée au mois d'Octobre (même année). La malade, ſans obſerver de régime, n'ayant pour regle que ſon appétit, ſes fantaiſies, ſes goûts, reprit long-tems avant la parfaite guériſon de la plaie, de l'embonpoint, des forces, & ſa premiere ſanté.

On doit regarder l'inflammation qui ſurvint à la plante du pied, comme une métaſtaſe critique de la matiere fébrile, comme une tentative de la nature qui fait des efforts inſuffiſans pour expulſer un reſte d'humeurs hétérogenes, que les ſecours de l'art n'avoient pu l'aider à ſubjuguer.

Suivons les traces de la nature ; elle eſt admirable dans ſes opérations.... Délaiſſée à elle-même, privée de tout ſecours, ne pouvant ni réſoudre, ni faire ſuppurer l'inflammation, elle abandonne, pour ainſi dire, la partie enflammée à ſon mauvais ſort ; elle permet que le ſphacele s'étende juſqu'au genou, elle en arrête préciſément là les progrès ; ne ſemble-t-il pas qu'elle connoiſſoit que l'amputation ſpontanée qu'elle méditoit, étoit plus aiſée à pratiquer à l'articulation, que par-tout ailleurs ? Pendant qu'elle ſe

© BIUM

préparoit à ſéparer la jambe de la cuiſſe, elle reparoit par une régénération des nouvelles chairs, les dégâts que le ſphacele avoit faits, elle travailloit à mettre à couvert les condyles du fémur; il n'en reſta, avons-nous dit, qu'une très-petite partie à nud; il eſt même vraiſemblable que cet ouvrage auroit été parfait, ſi les agitations & les mouvemens continuels qu'occaſionnoient à la malade les douleurs & les anxiétés qu'elle ſouffroit, n'euſſent accéléré la chute de la jambe.

M. Van-Swieten dans ſes commentaires ſur l'aph. 432 de Boerhaave, a recueilli deux obſervations ſur l'amputation ſpontanée des membres ſphacélés. Tulpius, *lib.* 4, *obſ.* 51, donne l'exemple d'une ſéparation du pied, occaſionnée par un pus âcre & & corroſif, qui rongea les tendons, les ligamens & les muſcles qui lient cette partie à la jambe; le malade accablé des douleurs, mourut quelques jours après. Nous avons vu en ville une pauvre fille, qui dans un hiver rude, eut trois orteils gangrenés de froid; la mortification s'y mit, ils tomberent d'eux-mêmes ſans ſuite fâcheuſe. Je vis dernierement un jeune homme du Perigord, bien fait, qui va de ville en ville demander l'aumône; il a perdu ſes deux jambes, & marche cependant avec aſſez d'aiſance ſur les moignons des cuiſſes, garnis d'une eſpece

© BIUM

de chauſſure de cuir. Je le queſtionnai ſur les cauſes de ſon accident, & ſur les raiſons d'une opération qui me paroiſſoit aſſez ſinguliere. Il me répondit d'un grand air de ſimplicité, qu'étant occupé, il y a quatre ou cinq ans, à creuſer un foſſé dans un tems rude & froid, ſes jambes ſe gelerent avec les douleurs les plus cruelles, qu'elles ſe gangrenerent, & qu'au bout de quelques jours elles ſe ſéparerent des cuiſſes d'elles-mêmes, & l'une après l'autre.

OBSERVATION

Sur des Concrétions polypeuſes ſorties de la poitrine, par M. DALBY, docteur en médecine à Millau en Rouergue.

La femme d'un Coutelier de cette Ville, âgée d'environ vingt-deux ans, d'une conſtitution foible & délicate, ayant les pâles couleurs depuis l'âge de puberté, avec oppreſſion, palpitation du cœur, & mal de tête, accoucha d'une fille; quelques mois après ſes couches, elle fut attaquée d'une fiévre putride-vermineuſe, avec une légere douleur de côté : la difficulté de reſpirer devint pour lors auſſi grande que dans l'orthopnée, le pouls étoit fréquent, mais petit & ſans dureté, & la toux n'étoit point vio-

© BIUM

lente ; je débutai par une petite ſaignée, j'employai enſuite les béchiques, les anti-vermineux & les purgatifs, mais rien ne ſoulagea la malade. Sur la fin du quatrieme jour de ſa maladie, après une quinte de toux, elle expectora un morceau de chair, qu'un de mes confreres qui paſſoit devant la maiſon de la malade, emporta ; le même ſoir elle en cracha un autre morceau que j'emportai chez moi pour l'examiner. Il étoit à l'extrémité ſupérieure, de la groſſeur & de l'épaiſſeur d'un doigt, & à l'inférieure comme une plume à écrire, d'une ſubſtance aſſez ſolide, blanc en dedans & en dehors, ſans cavité, d'une figure irréguliérement ronde & applatie, long de trois travers de doigt ; à un eſpace de diſtance de l'extrémité ſupérieure, il jette une racine, & un peu plus bas une autre ; enfin de l'extrémité inférieure, il en part ſix plus petites que les deux premieres ; de ces ſix, il en part encore quelques autres, comme des filamens, mais toutes ces ſix racines ont environ trois travers de doigt de long, elles n'ont, non plus que le tronc, aucune cavité.

J'ai cru que cette excroiſſance polypeuſe étoit formée dans le canal de la trachée-artere, ou dans le commencement des bronches, ou dans l'un & dans l'autre, dont j'ai attribué la cauſe à l'épaiſſiſſement & à la ſtagnation des humeurs dans les vaiſſeaux lym-

© BIUM

phatiques. Cette excroiſſance polypeuſe ne pouvoit-elle pas (ſi la malade eût vécu) devenir chancreuſe, & faire une maladie ſinguliere, & point décrite par les auteurs. La malade mourut le ſixieme jour de ſa maladie : il eut été à ſouhaiter que les parens euſſent voulu me permettre de faire l'ouverture du cadavre, j'aurois peut-être trouvé quelque choſe d'intéreſſant, mais du moins je me ſerois éclairci ſur mes conjectures.

Il n'eſt pas vraiſemblable que cette maſſe charnue ſe ſoit formée dans le tems de la maladie aigue ; mais au contraire l'oppreſſion habituelle de cette femme, la groſſeur de ce corps étranger, & la longueur des racines démontrent qu'il exiſtoit long-tems auparavant, & ſa production n'a rien de fort étonnant, puiſque tout le monde ſçait que dans les pâles couleurs le ſang eſt ordinairement appauvri, les liqueurs appeſanties, le ton des ſolides diminué, ce qui donne lieu à des ſtagnations & à des engorgemens ; & enfin ce corps a été détaché & chaſſé hors du corps, ſoit par la rapidité de l'air expiré, ſoit par les ſecouſſes des poumons & de la trachée artere, occaſionnées par la toux.

© BIUM

MEMOIRE

Sur le Sel anti-épileptique de M. Weiſmann, par M. LECHANDELIER, apothicaire à Rouen.

A la lecture de l'obſervation de M. Weiſmann, ſur un ſpécifique anti-épileptique, annoncé dans le Journal de médecine du mois de Septembre dernier, je conçus aiſément le deſſein de le préparer; la maladie pour laquelle il eſt vanté, eſt un motif puiſſant pour tout Pharmacien zélé; mais il devient preſſant pour moi, par l'eſpérance de délivrer un ami de vapeurs convulſives, dont il avoit le malheur d'être attaqué.

Comme j'ai remarqué quelques omiſſions dans la deſcription du procédé, & que d'ailleurs j'ai obtenu ce ſel par diverſes combinaiſons; je penſe que le détail de mes opérations ne ſera pas déſagréable aux amateurs de la Chymie, je ſouhaiterois qu'il fût utile à ceux qui ſont affligés d'une maladie qui paſſe preſque pour incurable.

Premier procédé. J'ai fait diſſoudre du vitriol de Chypre dans l'eau, j'ai filtré la diſſolution, & il n'eſt reſté rien ſur le filtre; j'ai ajouté de l'eſprit volatil de ſel ammoniac récemment diſtilé par l'intermede du ſel

© BIUM

de tartre, la liqueur eſt devenue bleuâtre, mais bourbeuſe ; je l'ai filtrée, & j'ai eu une liqueur d'un très-beau bleu foncé, & il eſt reſté ſur le filtre beaucoup d'un dépôt métallique terreux, dont la couleur imitoit le verd de gris.

L'auteur qui preſcrit de filtrer la diſſolution du vitriol, oublie cette circonſtance après l'addition de l'eſprit volatil ; cependant ſi on ajoutoit de l'eſprit de vin à la liqueur dans cet état, en ſuppoſant même qu'il s'y formât des cryſtaux, ils ſeroient inviſibles & confondus dans la matiere bourbeuſe qui occupe tout le volume de cette liqueur.

A ma liqueur filtrée & tranſparente, j'ai ajouté de l'eſprit de vin rectifié ; elle s'eſt légerement troublée, & j'ai eu par une nouvelle filtration encore un peu de terre bleuâtre : j'ai augmenté l'eſprit de vin, & il ne s'eſt plus fait de dépôt ; j'ai laiſſé ce mêlange en repos, & j'ai obtenu des cryſtaux fort petits, brillans, d'un violet ſuperbe, tels qu'ils ſont annoncés.

Cette liqueur a verdi le ſyrop violat, & dominoit par conſéquent en alcali ; pour la remettre au point de ſaturation, j'y ai ajouté un peu d'une nouvelle diſſolution de vitriol ; ma liqueur filtrée étoit devenue verdâtre, j'y ai remis de l'alcali volatil qui m'a reſtitué la couleur bleue, j'ai augmenté l'alcali volatil, & la couleur eſt devenue plus fon-

© BIUM

cée ; dans cet état elle a rougi la teinture de rhubarbe.

La teinture bleue des fleurs eſt la pierre de touche par laquelle tous les artiſtes connoiſſent l'acide ou l'alcali dominant ; mais la couleur verte de la liqueur miſe au point de ſaturation pourroit en impoſer : le papier bleu ne change ſenſiblement de couleur, que par l'impreſſion des acides ; mais on doit ſçavoir que la teinture de rhubarbe prend une couleur bien plus chargée par l'addition d'un alcali. Il faut donc conclure que quand la diſſolution du vitriol eſt ſaturée d'alcali volatil, il ne faut pas s'en tenir-là, comme le dit M. Weiſmann, que la liqueur au point de ſaturation n'a point cette couleur violette, ſi néceſſaire cependant, qu'il y faut ajouter de l'eſprit volatil juſqu'à un dégré de couleur qui ne ſoit plus ſuſceptible d'augmentation.

Après la dépoſition des cryſtaux violets, j'ai fait évaporer la liqueur, & elle a donné une crême & des cryſtaux d'une couleur bleue céleſte, d'un goût de ſel ammoniac ; j'y ajouté de l'eſprit de vin, & il s'eſt fait une ſeconde cryſtalliſation ſemblable : une partie de ces cryſtaux expoſés ſur le filtre, ont fondu à l'air, & n'ont laiſſé qu'un dépôt de la couleur du verd de gris. Ce dépôt, ainſi que les cryſtaux bleus traités avec le phlogiſtique du charbon, ont laiſſé reparoî-

© BIUM

tre un peu de cuivre comme avec le flux noir, & pendant la fuſion, il a paru une flamme verte qui eſt le propre du cuivre.

2. A une nouvelle diſſolution de vitriol, j'ai ajouté un peu d'eſprit volatil de ſel ammoniac tiré par le moyen de la chaux; la liqueur filtrée étoit d'un verd pâle, mais en augmentant du même eſprit, elle eſt devenu bleue.

3. La diſſolution de vitriol a fermenté avec l'alcali volatil confondu dans l'eſprit de vin, je veux dire l'eſprit volatil huileux, la liqueur filtrée avoit une très-belle couleur verte, & elle eſt devenue bleue, en ajoutant de l'eſprit volatil par le ſel de tartre.

4. Le vitriol diſſous s'eſt auſſi décompoſé par un eſprit de ſel ammoniac *ex tempore*, dont je me ſers pour achever des précipitations; la liqueur filtrée avoit une couleur verte; avec l'eſprit de vin, elle eſt devenue légerement bleue, & a dépoſé un ſel preſque blanc; j'ai augmenté l'eſprit de vin, qui, après avoir précipité un ſel ſemblable, a rendu la liqueur plus bleue; j'y ai ajouté de l'eſprit volatil par le ſel de tartre, & ſa couleur a beaucoup augmenté.

Mon eſprit ammoniacal *ex tempore*, n'eſt qu'une diſſolution de ſel ammoniac filtrée, à laquelle j'ajoute du ſel alcali de tartre, ſans les diſtiller.

5. La diſſolution de ſel ammoniac, filtrée

&

© BIUM

& confondue avec la diſſolution de vitriol, ne produit aucun phénomene : le mêlange de ces deux ſels n'opéra aucune décompoſition ; mais en y ajoutant de l'huile de tartre par défaillance : il ſe fait un ébullition conſidérable, la liqueur filtrée eſt d'un bleu céleſte, & cette couleur augmente par l'addition de l'alcali volatil.

6. La décompoſition du vitriol par l'alcali fixe du tartre, donne une couleur bleue pâle ; l'alcali volatil la rend violette, & il ſe dépoſe un ſel preſque blanc, avant d'obtenir des cryſtaux violets.

7. La diſſolution du vitriol mêlée dans une leſſive de ſoude tirée par l'eau de chaux, donne une liqueur verte que l'alcali volatil fait changer en bleu.

8. Comme M. Weiſinann dit dans le Journal de médecine, qu'il faut du vitriol de cuivre, & que M. Lemery dans ſa Chymie, & bien d'autres auteurs décrivent un vitriol de cuivre par l'acide nîtreux, j'ai conçu un doute ſur l'effet du ſel que j'avois éprouvé dès le mois de Novembre ; & pour opérer avec toute certitude, j'ai préparé exprès ce nouveau vitriol. L'auteur m'auroit épargné cette opération, s'il s'étoit exprimé dans le Journal de médecine ; comme dans le Journal encyclopédique du premier Février dernier, où il dit expreſſément, *vitrioli Cyprini*, & dans les Annonces hebdoma-

© BIUM

daires du 21 du même mois, où j'ai lu : *Prenez du vitriol de Chypre.* J'ai donc fait diſſoudre dans l'eau du vitriol de cuivre par l'acide nîtreux ; la diſſolution étoit légérement bleue, j'y ai mis de l'alcali volatil par le ſel de tartre, il s'eſt fait un coagulum ſemblable au verd de gris, j'ai filtré la liqueur qui étoit verte, j'ai augmenté du même alcali volatil, la liqueur a pris une belle couleur violette, j'y ai mis de l'eſprit de vin, & j'ai obtenu des cryſtaux violets pareils à ceux qu'avoit produits le vitriol par l'acide vitriolique.

9. J'ai préſumé juſqu'ici, que l'eſprit de vin n'opéroit que la précipitation du ſel ſurabondant, fondé ſur la plus grande affinité de l'eſprit de vin avec l'eau qu'avec le ſel ; & conſéquemment j'ai cherché quelle étoit la quantité d'eau néceſſaire pour tenir le vitriol en diſſolution. J'ai diſſous deux parties de vitriol dans trois parties d'eau bouillante ; & après avoir peſé les cryſtaux qui en ſont réſultés, ainſi que la liqueur reſtante, j'ai jugé que huit parties d'eau ne tiennent que trois parties de vitriol bleu en parfaite diſſolution.

J'ai fait diſſoudre une once de vitriol bleu dans deux onces & demi d'eau chaude, & je les ai laiſſé refroidir ; j'ai ajouté une once d'eſprit volatil ammoniac par le ſel de tartre ; après l'effervescence, toute la liqueur n'étoit

© BIUM

qu'un coagulum, j'ai filtré; la liqueur étoit verte, & ne peſoit qu'une once deux gros & demi; j'ai augmenté deux gros d'eſprit volatil, la liqueur a reſté fort limpide, & a acquis une très-belle couleur violette; j'y ai mis une once d'eſprit de vin rectifié, j'ai bien agité le mêlange, & je l'ai laiſſé repoſer pendant douze heures dans une phiole; je l'ai filtrée enſuite, & les cryſtaux violets ramaſſés ont peſé vingt grains; j'ai remis dans la liqueur demi-once d'eſprit de vin, j'ai eu encore cinq grains de beau ſel; j'ai encore augmenté demi-once d'eſprit de vin, j'ai eu dix grains de ſel plus peſant en cryſtaux moins fins & moins colorés, que j'ai reconnu n'être qu'un mêlange de petits cryſtaux fins & violets, avec d'autres preſque blancs & moins fins. J'ai verſé ſur ces cryſtaux mêlangés, un peu d'eau froide qui les a diſſous aiſément les uns & les autres, j'ai remis cette diſſolution dans la liqueur; & au moyen de cette petite augmentation d'eau, j'ai obtenu après quarante-huit heures quelques cryſtaux violets ſeuls, auſſi colorés que les précédens.

D'où il réſulte qu'une once de vitriol dans peu d'eau, avec une once deux gros d'eſprit volatil, n'ont donné que du ſel violet par l'addition d'une once & demie d'eſprit de vin, & en ont produit vingt-cinq

© BIUM

grains. Il paroîtroit que le coagulum abondant reſté ſur le filtre, & qui garde beaucoup d'eau, emporteroit une partie du ſel deſiré; je l'ai fait bouillir dans l'eau & filtré, & j'ai eu une liqueur verte, laquelle avec l'eſprit volatil eſt devenue bleue, & par le mêlange de l'eſprit de vin, a donné un peu de ſel de la couleur du verd de gris.

10. Ce dernier procédé en plus grand véhicule & dans un verre. Une once de vitriol bleu diſſous dans cinq onces d'eau, décompoſé par une once d'eſprit volatil & filtré, a donné deux onces ſix gros & demi de liqueur verte; deux gros d'alcali volatil par augmentation, ont procuré une belle couleur violette. J'y ai mis tout d'un coup deux onces d'eſprit de vin, & les ai laiſſé dans un grand verre à pied, je n'ai trouvé au bout de douze heures aucune cryſtalliſation; mais douze heures après, j'ai eu quinze grains de ſel violet en éguilles très-fines & très-pointues: vingt-quatre heures après, j'y ai trouvé quelques petits cryſtaux fins que j'y ai abandonnés, & qui le lendemain étoient fondus en partie. J'ai peſé la liqueur; & comme elle s'étoit évaporée conſidérablement à travers le papier dont elle étoit couverte, je l'ai miſe dans une phiole avec demi-once d'eſprit de vin, j'ai eu ſix grains de ſel violet en petits cryſtaux; & en aug-

© BIUM

mentant à diverſes fois de l'eſprit de vin, j'ai encore obtenu neuf grains de ſel, enſuite deux grains, enfin un grain.

Il réſulte que d'une once de vitriol dans beaucoup d'eau, avec une once deux gros d'eſprit volatil, & quatre onces d'eſprit de vin, on retire trente-trois grains de ſel.

Comme la liqueur perd de ſa couleur à chaque cryſtalliſation, j'ai remis de l'alcali volatil dans une partie de cette liqueur; mais comparée à l'autre partie, elle ne m'a laiſſé appercevoir aucun changement.

Avant de parler des effets de ce ſel, je ſens qu'il ſeroit de mon état & de mon devoir d'en dévoiler la nature; mais la petite quantité qui réſulte de ces opérations, ne m'en permet pas la décompoſition: je me contenterai de tracer ici quelques réflexions.

L'alcali volatil décompoſe aiſément, & ſans aucun dégré de chaleur, les ſels neutres formés de ſubſtances métalliques: or de cette union d'un acide à un alcali volatil, il réſulte un ſel ammoniac qui prend le nom de vitriolique ou de nîtreux, ſelon la nature de l'acide qui entre dans ſa combinaiſon; auſſi ai-je obſervé qu'après que ce ſel violet eſt dépoſé, les cryſtaux qui ſe préſentent, ont le goût du ſel ammoniac; mais ce ſel violet, ſoit qu'il ſoit le produit du vitriol par l'acide vitriolique ou par l'acide nîtreux, a un goût âcre, brûlant qui ſe diſſipe aſſez

© BIUM

promptement, & laiſſe un goût de cuivre ; ni l'un ni l'autre ne fond à l'air, mais le nîtreux ſe diſſout moins promptement dans l'eau, & jette des étincelles ſur les charbons ardens. Cette derniere circonſtance démontre l'exiſtence d'un principe huileux dans ce ſel ; les alcalis volatils donnent au cuivre une belle couleur bleue ; & il n'y a pas de doute qu'au même tems que la meilleure partie de l'alcali volatil s'unit à l'acide, une petite portion de ce même alcali s'attache à une portion du cuivre la plus colorée, tandis que l'autre portion du cuivre ſe trouve précipitée.

Mais quelle eſt cette portion plus légere & ſi colorée qui reſte en diſſolution ? L'eſprit de vin qui coopere à la formation des cryſtaux, eſt une matiere inflammable. Une ſubſtance métallique, privée de ſon phlogiſtique, n'eſt plus qu'une chaux ; & en rendant du phlogiſtique à cette chaux, on reſſuſcite le métal. Le cuivre précipité par les alcalis, eſt privé d'une grande partie de ſon phlogiſtique ; c'eſt le phlogiſtique qui donne la malléabilité aux métaux. Ne pourroit-on pas préſumer que ce même phlogiſtique leur donne la couleur ? De toutes ces réflexions on pourroit tirer quelques conſéquences.

Venons maintenant aux effets que les différentes épreuves m'ont démontrés. M. Weiſmann rapporte dans le Journal de médecine,

© BIUM

qu'André Stiſcere dit avoir trouvé dans ce ſel un ſuccès merveilleux, & que M. Winter a fait les obſervations qui conſtatent ſa vertu anti-épileptique : il en raporte trois expériences ; & quoique ce ſoient les mêmes qu'il répete dans le Journal encyclopédique & dans les Annonces, cependant cette répétion jointe à la publication qu'il a faite de cette découverte dans le premier tome des nouveaux Actes de l'académie impériale des curieux de la nature, ne permettoient pas de douter du ſuccès ; il ne s'agiſſoit donc plus que de l'adminiſtrer avec cette prudence ſi néceſſaire en toutes occaſions à ceux qui ſe ſont voués à une des parties de la médecine.

J'ai donné le 21 Novembre à un de mes amis adulte cinq grains du ſel violet vitriolique ; M. Winter en a donné quatre à un enfant, mon ami a vomi une fois au bout de ſix heures, & n'a eu par bas aucune évacuation. Huit grains du même ſel adminiſtrés le 24 au même malade, l'ont fait vomir une fois au bout de deux heures, & lui ont procuré neuf ou dix ſelles ; & le 5 Décembre neuf grains du ſel violet nitreux lui ont fait le même effet qu'avoit fait le ſel vitriolique à la doſe de cinq grains. Ces trois priſes n'ont procuré aucun changement dans ſes vapeurs qui ont reſté auſſi fréquentes, & telles qu'elles étoient auparavant.

© BIUM

Le 24 Janvier, un adulte assez bien constitué, qui n'avoit ni vapeurs ni accès épileptiques, a préféré de se purger avec ce sel. Huit grains du sel violet vitriolique l'ont purgé quinze fois par les selles sans aucun vomissement.

Le 26 Mars, j'en ai fait prendre à quatre épileptiques bien connus pour tels.

Un garçon âgé de 17 ans, attaqué d'épilepsie depuis quatre ans & demi, a pris neuf grains du sel violet vitriolique; il a vomi un quart d'heure après, une grande partie de sa potion, & a vomi ensuite deux autres fois; il a été trois fois à la selle.

Une fille de 17 ans, épileptique depuis trois ans, a pris aussi neuf grains du même sel; elle a commencé à vomir au bout de deux heures, elle a vomi cinq ou six fois, & n'a été qu'une fois à la selle.

Une fille de 13 ans, sujette depuis deux ans à des attaques d'épilepsie très-fréquentes, a pris six grains du même sel, elle a vomi demi-heure après; cette évacuation s'est renouvellée sept ou huit fois, & elle n'a point du tout été purgée par bas: elle a eu le même jour au soir une attaque de sa maladie, qui a paru moins forte qu'à l'ordinaire.

Un garçon de 10 ans, qui tombe d'épilepsie depuis dix-huit mois, a pris cinq grains du sel violet nîtreux; il a tout rendu par le

© BIUM

vomiſſement, un demi-quart d'heure après ; il a pris cinq grains du même ſel le lendemain, & a vomi deux fois ſans autre évacuation.

Mais à l'expiration du mois, terme ſuffiſant pour juger de l'effet de ce ſel, j'apprens avec peine, que pas un de ces quatre malades n'a reçu aucun ſoulagement, ni quant à la fréquence, ni quant à la durée des accès épileptiques.

MEMOIRE

Sur la Maladie contagieuſe qui regne depuis le commencement de Novembre 1757, *en Plenée-Jugon, & dans les paroiſſes circonvoiſines, par M.* MOUCET, *ci-devant médecin du Roi, de la ville de Saint-Malo, & préſentement médecin-penſionné de la ville de Lamballe.*

Pleneſt, autrement Plenée, tire ſon nom du mot *Plaine-Eſt ;* c'eſt une paroiſſe d'une très-grande étendue, contenant environ 4500 ames : le bourg eſt ſitué à trois lieues de Lamballe, & deux lieues de Broons, demi-lieue à la gauche du grand chemin de Rennes à Breſt. C'eſt un pays bas, plat & aquatique. Le mal y fut tranſporté par le nommé François Macé, qui en mourut le

© BIUM

7 Novembre 1757, & qui l'avoit contracté dans une petite paroiſſe adjacente, nommée Tramain, compoſée de 643 ames, dont 464 eurent cette maladie, & 86 en périrent. Le nombre des morts auroit été beaucoup plus conſidérable ſans les grandes aumônes que madame la comteſſe de Froulay & pluſieurs autres perſonnes charitables y firent diſtribuer. M. le Bret, intendant de Bretagne, informé des ravages que faiſoit cette maladie, me donna ordre le 4 Mars 1758 de m'y tranſporter avec deux autres perſonnes pour ſecourir les malheureux, arrêter le progrès de la contagion, & lui dreſſer un mémoire de ce que nous obſerverions. Le voici tel que j'ai eu l'honneur de le lui préſenter.

Symptômes.

Cette maladie s'annonce par des ſymptomes qu'on peut diviſer en deux claſſes. Les uns ſe trouvent toujours enſemble & dans tous les malades; je les nomme eſſentiels; les autres ne ſe rencontrent jamais tous à la fois dans les mêmes ſujets, je les appelle accidentels.

Ceux de la premiere claſſe ſont un violent friſſon qui dure plus ou moins long-tems, un grand mal de tête avec des battemens qui ſubſiſtent depuis le commencement juſqu'à la fin, ſuivi de chaleur, d'accablement,

© BIUM

comme ſi les malades étoient briſés, de difficulté de ſe mouvoir, du dégoût de tous alimens & de toutes boiſſons, ſi ce n'eſt d'eau chaude & de cidre, d'un pouls petit, fréquent, concentré, dur, intermittent, & d'une éruption cutanée qui paroît du premier au troiſieme jour.

Ceux de la ſeconde claſſe ſont de deux eſpeces, les uns plus ordinaires qui accompagnent ou ſuivent de près les ſignes eſſentiels; les autres plus rares, qui ne ſe remarquent qu'au bout de quelques ſemaines.

Les plus fréquens ſont l'amertume de la bouche, les nauſées, les vomiſſemens, les diarrhées, les vers, douleur au creux de l'eſtomac ou ſous le cartilage xiphoïde, au ventre qui augmente quand on le preſſe, oppreſſion, mal de poitrine, de gorge, chaleur interne avec altération, langue noire, ſeche, rapeuſe, mal au col, au côté, au dos, aux lombes, à toutes les articulations, & dans tous les muſcles des extrémités ſupérieures & inférieures.

Les ſignes les plus rares ſont le flux de ſang, vomiſſement de ſang, hémorragie du nez, l'enflure des bras, des jambes qui abcedent ou coulent ſans ſuppurer, des furoncles, ſurdité, fluxion ſur les yeux ou ſur les oreilles, qui change alternativement de côté, affoibliſſement de la vue, ou aveuglement entier qui ſe guérit par l'enflure & l'é-

© BIUM

coulement des jambes, très-peu de parotides, (je n'en ai vu que deux.)

Observation sur les symptomes.

Les regles des femmes ont preſque toujours paru avant le 15 du mal. Les femmes enceintes ont toutes accouché pendant la durée du mal, à quelque terme que ce ſoit, d'enfans morts, ou qui ont vécu très-peu d'heures.

L'éruption cutanée dégénere le plus ſouvent en gale, à cauſe de la démangeaiſon qu'elle excite, du défaut de linge, & de la mal-propreté des malades.

Ceux qui n'ont mal qu'à la tête, aux extrémités, au col, au dos ou aux lombes, n'ont ordinairement ni nauſées, ni vomiſſemens, ni altération; la langue eſt un peu blanchâtre & humide.

Ceux qui ont mal au creux de l'eſtomac, ont des nauſées & des vomiſſemens, les uns leur ſortent le plus ſouvent par la bouche.

Ceux qui ont le ventre tendu, ſouffrent beaucoup moins dans les extrémités *.

* Je ne parle point des urines, car le nombre prodigieux des malades & l'étendue de la paroiſſe faiſoient que nous n'allions jamais deux fois de ſuite du même côté; ainſi je n'ai pu ſuffiſamment les obſerver pour en parler juſte. Il y a eu un tems où il y avoit environ huit cent malades à la fois; des

© BIUM

Observation sur le sang.

Celui qu'on tire les premiers jours, est épais, visqueux, sec, d'un rouge écarlate, se coagulant promptement.

Celui qu'on tire du huit au dix, est jaunâtre, coéneux, fluxionaire, marqué de taches bleues; la sérosité qui surnage, quand il y en a, forme un coagulum transparent, comme de la gelée de viande, tandis que le dessous est très-noir.

Celui qu'on tire au bout d'un mois ou six semaines, est bleuâtre, verdâtre, noirâtre, ne se coagulant qu'avec peine, & formant avec la lymphe une espece de bouillie; ou s'il y a de la lymphe, elle est gelatineuse.

Observation sur les ouvertures de cadavre.

Nous avons trouvé à la premiere ouverture tous les vaisseaux de la dure & piemeres engorgés de sang, les substances corticales & médullaires du cerveau, parsemées d'une infinité de vaisseaux sanguins très-rouges & très-dilatés; (celles du cervelet en avoient beaucoup moins.) La partie inférieure des lobes du poumon du côté gauche, très noire & très-engorgée de sang,

villages entiers tous alités, à l'exception d'une ou deux personnes en la seule paroisse de Plenée, & j'étois de tems en tems obligé d'aller en tournée dans les circonvoisines.

© BIUM

les lobes du côté droit flaſques & deſſéchés. Toutes les ramifications des arteres méſentériques ſupérieures & inférieures, remplies d'un ſang noir & coagulé, les inteſtins un peu livides, & contenant beaucoup de vers.

La ſeconde ouverture nous fit également voir tous les vaiſſeaux des meninges remplis d'un ſang noir & coagulé, un nombre prodigieux de vaiſſeaux capillaires ſanguins & variqueux, répandus dans toutes les ſubſtances corticales & médullaires du cerveau & du cervelet, le poumon du côté droit gangréné & purulent, du côté gauche plus noir & plus engorgé, mais moins purulent; l'épiploon livide, partie des inteſtins enflammée, partie putréfiée & gangrénée, tout le méſentere engorgé de ſang, & livide, le foie noir & putréfié dans toute la ſuperficie de ſa partie concave, la véſicule du fiel remplie d'une bile noire & épaiſſe. La corruption que le cadavre avoit contractée, nous fit abandonner la partie par l'odeur qu'il exhaloit.

La troiſieme nous fit remarquer une inflammation & un engorgement prodigieux dans la petite courbure de l'eſtomac & dans tous les inteſtins, ſur-tout les grêlés, le foie un peu livide extérieurement, le poumon du côté droit flaſque & livide, le gauche un peu plus livide, purulent & très-engorgé d'un ſang noir, une eau purulente épanchée dans

© BIUM

la capacité gauche de la poitrine, les méninges, les ſubſtances du cerveau & du cervelet très engorgées & remplies de vaiſſeaux ſanguins rouges, le ſinus longitudinal ſupérieur très-dilaté par le ſang coagulé qu'il contenoit; les ventricules du cerveau contenoient un peu plus de ſérosité qu'à l'ordinaire.

Cauſes du mal.

Cette maladie, comme les autres, a ſes cauſes immédiates, médiates, prédiſpoſantes & occaſionnelles. La cauſe immédiate eſt une diſpoſition prochaine des entrailles à l'inflammation, à raiſon de la ſtagnation des liquides, de la tendance des ſolides à l'éréthiſme, & de la grande irritabilité des nerfs, comme la viſcoſité & l'épaiſſiſſement du ſang; la prompte invaſion du mal, le pouls dès le commencement petit & concentré, & l'ouverture des cadavres le font connoître.

Les cauſes médiates ou éloignées ſont une abondance d'humeurs bilieuſes & putrides dans l'eſtomac & dans les inteſtins, & une humeur catharrale retenue dans le ſang par la ſuppreſſion de la tranſpiration, qui cauſe différens ſymptomes, ſuivant la partie qu'elle affecte.

L'exiſtence des humeurs dans les premières voies, eſt invinciblement prouvée par

© BIUM

l'amertume de la bouche, le dégoût général, les nauſées, le vomiſſement de matieres jaunes, verdâtres, fétides, l'haleine puante, les diarrhées qui ſoulagent les malades, l'utilité des émétiques & des purgatifs, les uns qui ſortent plutôt par la bouche que par en bas, ſans doute pour fuir la putridité des humeurs, qui de leur nourriture ſont devenues leur poiſon, & dont le nombre & la grandeur me font croire qu'ils ſont plutôt produits d'anciennes & mauvaiſes digeſtions, que les effets ou la vraie cauſe d'une maladie dont les progrès ſont ſi rapides, & dans laquelle ils ſe manifeſtent ſouvent dès les premiers jours.

Qu'il y ait dans la maſſe des liquides une humeur catharrale, je veux dire une ſérofité viſqueuſe & âcre, propre à former des obſtructions & des inflammations dans tous les vaiſſeaux lymphatiques des différentes parties, ſur-tout ceux du tiſſu cellulaire des muſcles, & de nature à y cauſer de violentes douleurs; c'eſt ce qui me paroît inconteſtable par le friſſon au commencement du mal, les douleurs dans toutes les articulations, dans les muſcles des extrémités & du tronc, les bourdonnemens d'oreilles, la ſurdité, la fluxion ſur les yeux & les oreilles, qui change alternativement de côté, le ſang bleuâtre, la lymphe gelatineuſe, le défaut de nauſée & de vomiſſement chez ceux

© BIUM

ceux qui n'ont mal qu'aux extrémités, le point de côté qui ſouvent n'eſt que dans les muſcles, & change d'endroit.

Quant aux cauſes prédiſpoſantes, les unes ont produit l'abondance d'humeurs qui infectent les premieres voies, les autres ont fourni au ſang l'humeur catharrale.

Les premieres naiſſent de la mauvaiſe nourriture & de l'affreuſe indigence des habitans qui manquent de tout, ſur-tout depuis deux ans que les grains ſont chers.

Parmi les ſecondes, la plus commune & la plus ſenſible, eſt la ſuppreſſion, ou du moins une très-grande diminution de la tranſpiration cauſée par l'humidité de l'automne derniere, les fréquens brouillards, la ſituation aquatique du lieu, la miſere du peuple mal vêtu, mal couché, mal logé, expoſé nuit & jour à toutes les malignités de l'air.

A l'égard des cauſes occaſionnelles qui rendent cette maladie contagieuſe, il ne paroît pas que l'air infecté en ſoit la cauſe commune, puiſque le peuple ſeul en eſt la victime. On doit plutôt l'attribuer à la fréquentation des malades, à la cohabitation, la pauvreté qui les obligent, ſains & malades, de coucher quatre à cinq dans un lit, à la diſpoſition du tempérament affoibli, & dès-lors plus ſuſceptible des mauvaiſes impreſſions, au défaut du traitement, qui en prolongeant la

© BIUM

maladie, a augmenté le nombre des malades; auſſi ne s'eſt-elle communiquée que de proche en proche, & par dégrés.

Nature du mal.

Il eſt naturel de conclure de tout ce qu'on vient de dire, que cette maladie eſt dans ſon commencement, une complication de fiévre inflammatoire & catharrale, qui, par le défaut de traitement ou la mauvaiſe méthode, dégénere en fiévre putride, & qu'on peut la caractériſer par ces trois dénominations, *fiévre inflammatoire, catharrale, & putride.*

La putridité qui ſurvient quelquefois, quelque choſe qu'on faſſe, n'eſt que trop évidente par l'anéantiſſement que reſſentent les malades, le flux & le vomiſſement de ſang noir, l'hémorragie du nez, les furoncles, les abſcès, la gale qui ſurvient au bout de quelque tems, le ſang noir, épais & diſſous, qui alors ne ſe coagule que difficilement dans le vaiſſeau où on le tire, la prompte corruption que contractent les morts, enfin les ouvertures de cadavre.

L'éruption cutanée ayant été malheureuſement priſe pour le vrai pourpre, on ſe croyoit trop éclairé pour ſaigner en pareil cas; trop peu inſtruit pour combattre avec ſuccès une telle maladie; ceux qui en étoient attaqués, demeurant ſans ſecours, les humeurs viciées des premieres voies péné-

© BIUM

troient de plus en plus dans la maſſe du ſang & ne pouvoient manquer d'en diſſoudre la partie fibreuſe, d'altérer les ſolides, & de faire dégénérer le mal en fiévre putride.

Cure.

Pour procéder avec méthode, j'enviſage cette maladie par rapport au tems, ſous trois points de vue, ou ſeulement comme diſpoſition inflammatoire dans les entrailles, ou comme inflammation complette dans quelques viſceres, ou enfin comme dégénérée en fiévre putride. Dans tous ces cas, je ne perds jamais de vue l'abondance d'humeurs corrompues dans les premieres voies.

Les indications générales que je me propoſe dans le premier cas, ſont de détruire la ſtagnation du ſang dans les viſceres, de prévenir l'irritation des nerfs & l'érétiſme des vaiſſeaux; pour parvenir à ces fins, auſſitôt que je vois les premiers ſymptomes de la maladie, je fais ſaigner les malades une ou deux fois au bras, une fois au pied, le plutôt qu'il m'eſt poſſible. Je leur recommande de boire beaucoup d'eau chaude, qui eſt la ſeule boiſſon qu'ils puiſſent ou veuillent prendre, pour délayer les humeurs & diſpoſer les malades à un vomitif que je leur fais adminiſtrer au plutôt. Si après l'opération de ces remedes, les accidens continuent, j'ordonne la ſaignée au pied, & le lendemain un purgatif.

© BIUM

Ces moyens ordinairement ſuffiront pour arrêter le progrès du mal ; la convaleſcence ſeroit beaucoup plus parfaite & plus courte, ſi je pouvois faire uſer de bouillons nourriſſans & rafraîchiſſans ; mais de tous ceux que nous avons vus, il n'y en a pas ſix en état de s'en procurer de convenables.

Dans le ſecond cas, le but que je me propoſe, eſt de réſoudre l'inflammation, de détourner l'affluence des liquides de deſſus la partie affectée, & de relâcher les vaiſſeaux obſtrués. Pour cet effet, je fais augmenter le nombre & la fréquence des ſaignées, ſoit au bras, ſoit au pied, ſuivant que les circonſtances l'exigent ; j'ordonne l'eau chaude en grande quantité, enſuite des vomitifs que je rends plus ou moins actifs, à proportion des forces & du tempérament du malade, dans les circonſtances où l'inflammation paroît attaquer en même tems pluſieurs parties auxquelles l'émétique ne peut nuire.

Si elle n'affecte qu'une partie déterminée, je varie le traitement ſuivant le ſiége du mal ; lorſque le poumon eſt enflammé, j'agis comme dans les fluxions de poitrine ordinaires, à l'exception que je fais réitérer plus ſouvent les purgatifs, même dans le fort de l'inflammation, & toujours avec ſuccès.

Le vomiſſement & la diarrhée (ſignes d'une grande irritation) ne font aucun obſtacle aux ſaignées ; mais ils exigent une

© BIUM

grande circonſpection dans le choix des évacuans, ſur-tout des vomitifs : l'ipecacuanha eſt celui qui réuſſit le mieux, encore faut-il ſouvent l'adoucir avec de la manne : je préfere cependant le tartre ſtibié, quand la tête eſt la partie la plus affectée.

Les anti-ſeptiques tempérés ſont merveilles, lorſque le mal eſt opiniâtre ; les véſicatoires ſont d'un grand ſecours, quand on les place à propos ; il convient même de les appliquer un peu plutôt qu'à l'ordinaire.

Quand le mal a dégéneré en fiévre putride, ce qu'on connoît par le pouls moins fréquent & moins dur, l'accablement, le viſage pâle, jaune, livide, les yeux battus, & le tems qu'a duré le mal ; la fin que je me propoſe, eſt d'arrêter le cours de la putréfaction, de fortifier les vaiſſeaux, & de pouſſer légérement par la tranſpiration. Dans cette vue je ſuis circonſpect ſur le nombre des ſaignées, quoique j'aye remarqué qu'elles n'affoibliſſent pas dans ces circonſtances, comme dans les fiévres putrides ordinaires, & même qu'elles ſoulagent ſur le champ, ſur-tout quand on n'en fait qu'une en vingt-quatre heures ; après les ſaignées, ſuivant que je vois de la diſpoſition à vomir, ou le ventre trop libre, j'ordonne un vomitif ou un purgatif ; je fais prendre un opiat compoſé de thériaque diaphorétique minéral, nître

© BIUM

purifié, & camphre ; je la rends plus ou moins aſtringente, ſuivant que le cas l'exige, en ſuppléant le diaſcordium à la thériaque, & ajoutant quelques grains d'ipecacuanha ou d'alun.

Si je me ſuis borné à un ſi petit nombre de remedes, ce n'eſt pas que je ne ſçache qu'il y en a pluſieurs autres qui auroient pu convenir, & dont je me ſerois ſervi, ſi je les avois eu, & le tems de les faire adminiſtrer : j'aurois du moins employé plus ſouvent les lavemens, les fomentations & autres ſecours qu'on peut ſe procurer en tous endroits ; mais le nombre prodigieux des malades, & la diſtance de leurs demeures, faiſoient qu'on ne pouvoit les voir qu'en paſſant, quoique j'euſſe avec moi trois chirurgiens, & que nous fuſſions en tournée depuis le matin juſqu'au ſoir. Quoi qu'il en ſoit, ſur plus de quatre cens que nous avons pu voir dans la ſeule paroiſſe de Plenée, indépendamment des autres voiſines où nous avons été pendant ces quatorze jours, il n'en eſt mort que quatre ou cinq de ceux que nous avons pu traiter, encore n'étoient-ils déja plus ſuſceptibles de guériſon, témoins les deux premiers cadavres que nous avons ouverts.

Je remis mon mémoire, en date du dix-neuf Mars 1758, à M. l'Intendant, dont la

© BIUM

tendreſſe paternelle envers les pauvres, & les belles qualités du cœur & de l'eſprit ne peuvent s'exprimer ; il ſe tranſporta ſur les lieux le 30 du même mois, accompagné de M. Buffon, médecin de la faculté de Paris, établi à Rennes, & connu du public par l'édition du dictionnaire univerſel de médecine, pour vérifier tous les faits ; mais touché de l'extrême indigence du peuple & du nombre des malades, qui pour lors étoit de plus de ſix cens dans cette ſeule paroiſſe, il leur fit fournir trois tonneaux de vin, quatre cens livres de viande & ſix cens livres de pain par ſemaine ; ces ſecours furent continués juſqu'au commencement de Juin, & j'eus permiſſion de me retirer le 10. M. Buffon que je conduiſis un jour chez pluſieurs malades, m'honora de ſon approbation, & fortifia mes idées ſur la nature du mal. Depuis le 4 Mars juſqu'au 10 Juin, nous avons traité environ 3500 perſonnes de la paroiſſe de Plenée, & beaucoup dans les paroiſſes adjacentes où j'ai fait pluſieurs tournées. Dans cet intervalle de tems, il n'en eſt pas mort 200, du nombre deſquels ont été deux des chirurgiens qui ont travaillé avec moi, & neuf autres ont été malades, ſur douze qui à l'alternative ont partagé les fatigues avec moi. Lorſque M. le Bret nous eût fait fournir des remedes, leur uſage fut plus varié.

© BIUM

Après avoir ſuffiſamment vuidé les vaiſſeaux, les entrailles & l'eſtomac, j'inſiſtois ſur les apozemes purgatifs avec les plantes nîtrées, le ſéné, le ſel végétal ou d'epſom, ſouvent aiguiſés avec le kermes ou le tartre ſtibié. Quand la fiévre putride étoit confirmée, la boiſſon ordinaire étoit une décoction de ſcorſonere rendue aigrelette, avec l'eſſence de Rabel; la ſerpentaire de Virginie, le contrayerva, la thériaque, & les autres antiſeptiques trouverent leur place. Lorſque la fiévre ſe régloit, j'ajoutois le quinquina, ſoit en apozemes, ſoit en bol ou avec le vin, quand les circonſtances le permettoient; & j'avois grand ſoin de ſoutenir doucement la tranſpiration, lorſque la nature m'indiquoit cette voie.

Le 20 Juillet, M. l'Intendant me fit l'honneur de m'écrire de nouveau, pour faire une tournée en vingt autres paroiſſes qui lui avoient porté leurs plaintes, & indiquer aux chirurgiens des lieux le traitement que je croirois convenable. Je trouvai en effet par-tout la même maladie & les mêmes ſymptomes, excepté que le pouls n'étoit pas ſi petit, ſi fréquent, ſi concentré, ni ſi intermittent, que les viſceres n'étoient pas ſi enflammés, & que le mal dégénéroit plus rarement en fiévre putride, ſur-tout après la ſaignée & l'émétique, car ceux qui ne faiſoient

© BIUM

rien, retomboient dans le tems qu'on les croyoit guéris, & mouroient de leur rechute ; l'éruption cutanée étoit moins fréquente, mais la jauniſſe & le délire étoient plus communs. La cauſe & la nature de ce délire ſont bien différens du délire phrénetique ; il n'eſt dû qu'à une partie de l'humeur catharralle, qui affectant les nerfs & le cerveau, en troublent les fonctions. Les uns buvoient, mangeoient & ſe promenoient comme s'ils n'euſſent eu aucun mal ; d'autres avoient la fureur de monter, & j'en ai vu monter ſur leurs maiſons pour les découvrir, ſans tomber ni ſe faire aucun mal. Il y a eu à Plenée, depuis le premier Janvier 1758 juſqu'au 24 Juillet ſuivant, 1826 perſonnes qui ont eu l'extrême-onction.

Une maladie à-peu-près ſemblable regne encore aujourd'hui en pluſieurs paroiſſes de la campagne, mais avec des ſymptomes bien moins violens.

© BIUM

SEANCE

De l'Académie de Chirurgie.

L'académie royale de chirurgie tint ſa ſéance publique le Jeudi 26 Avril ; M. Morand, ſecrétaire perpétuel, en fit l'ouverture par la lecture d'un diſcours apologétique ſur le ſujet propoſé pour le prix de cette année. Il s'agit de *déterminer ſi dans le cas où l'amputation de la cuiſſe dans l'article, paroîtroit l'unique reſſource pour ſauver la vie à un malade, on doit la pratiquer, & quelle ſeroit la méthode la plus avantageuſe de la faire.* Pour juſtifier l'académie ſur le choix d'une queſtion auſſi problématique, M. Morand rappelle d'abord qu'elle avoit également promis de donner le prix à celui qui prouveroit inconteſtablement qu'il ne faut faire l'opération dont il eſt queſtion, en aucun cas ; puis il expoſe & diſcute les raiſons de ceux qui ont tâché de le prouver.

Après avoir combattu l'idée fauſſe de ce qu'on nomme cruauté, quand on entreprend quelque choſe d'extraordinaire pour ſauver la vie ; la difficulté de ceux qui ſe récrient ſur la grandeur de la plaie, lui paroît mériter peu d'attention, ils ignorent apparemment celle de *Samuel Wood*, qui eut le bras &

© BIUM

l'omoplate arrachés par le mouvement d'une grande roue de moulin, dont la guériſon fut complette, & dont l'hiſtoire eſt rapportée dans le ſecond volume des Mémoires de l'académie, d'après les Tranſactions philoſophiques. D'autres ſont effrayés du manuel, comme ſi le ſpectacle de l'opération Céſarienne ſur la femme vivante, étoit plus facile à ſoutenir, que celui de l'opération propoſée. D'ailleurs pourquoi ces auteurs ne ſe ſont-ils pas occupés d'établir un procédé moins effrayant ? Pluſieurs perſonnes, tels que MM. Lalouette, médecin de la faculté de Paris, & Gourſaud, maître en chirurgie & membre de l'académie, ont cru cet objet digne de leurs recherches, & ont trouvé une méthode aſſez facile à exécuter, & que M. Morand détaille. Quelques-uns ont particuliérement inſiſté ſur la peine de déarticuler l'os, quoique cela ſoit fort aiſé dans tous les cas ; pluſieurs ont fait valoir le danger de la rétraction des muſcles fléchiſſeurs, capable, diſent-ils, d'attirer dans le baſſin, de l'inflammation, & les accidens qui en ſont les ſuites ordinaires ; mais pourquoi la rétraction de ces muſcles occaſionneroit-elle tous les déſordres qu'on imagine ? N'eſt-il pas vraiſemblable qu'ils ſuppureroient comme les autres, & que cette ſuppuration trouveroit une iſſue libre par la grande plaie ? Enfin d'autres ſe ſont rejettés ſur les accidens

© BIUM

ſecondaires, que la ſurabondance du ſang doit occaſionner après la guériſon de la plaie. Ils diſent, pour appuyer leur ſentiment, que M. le marquis de Coetmadeu, le premier à qui on a fait l'amputation du bras dans l'article, mourut par cette cauſe, ſix mois après que la plaie eût été conſolidée. En convenant du fait, combien d'autres exemples à leur oppoſer ? M. Morand en rapporte quelques-uns ; il avertit en même tems que ces faits ne doivent pas étonner, & que la nature peut travailler à la conſervation d'un homme dans cet état, par quelque déplétion du ſang, telle qu'un flux hémorrhoïdal, ou un ſaignement de nez. D'ailleurs l'art peut, dans les premiers tems, concourir à cette déplétion, ſoit par des ſaignées, ſoit par un régime convenable, ou par tous les deux enſemble.

Toutes ces difficultés ramenées à leur juſte valeur, font voir que l'amputation de la cuiſſe dans l'article, eſt dangereuſe ; mais elles ne prouvent pas qu'elle ſoit abſolument mortelle. Le point eſſentiel, c'eſt de ſçavoir ſi l'on peut arrêter l'hémorragie : or il y a bien des raiſons de le préſumer. 1°. On peut faire l'opération, de ſorte que l'artere crurale ne ſoit coupée que la derniere. 2°. Il réſulte des obſervations que M. Morand a faites pluſieurs fois ſur les dimenſions de l'artere crurale, à la partie moyenne & à la partie ſupérieure de la cuiſſe, qu'elle n'a pas

© BIUM

beaucoup plus de diametre dans ce dernier endroit que dans le premier. 3°. En faiſant l'opération à lambeau, l'artere peut n'être coupée que quatre à cinq pouces au-deſſous du pli de l'aîne, & l'on a des exemples d'amputation de cuiſſe faite dans cet endroit, qui ont parfaitement réuſſi. Il y en a actuellement aux Invalides. 4°. La rétraction de l'artere au-deſſus du niveau des chairs coupées, doit encore favoriſer la ceſſation de l'hémorragie. 5°. Enfin il faut ajouter à tous ces moyens le ſecours du tourniquet de M. Petit, à l'aide duquel on peut ſe rendre maître du ſang.

Ces réflexions, qui ſont toutes en faveur de l'amputation de la cuiſſe dans l'article, ſe trouvent confirmées par l'analogie; car il eſt prouvé que cette opération a été faite avec ſuccès ſur deux chiens, dont M. Morand donne l'hiſtoire, & on ne peut diſconvenir que cela n'établiſſe un préjugé très-favorable. Ces chiens ont été vus par les aſſiſtans, après la ſéance de l'académie. M. Morand finit en avertiſſant le public, que l'académie a adopté l'affirmative, & a couronné le mémoire, N°. 24. dont la déviſe tirée de Fabrice de Hilden eſt, *patere ut ſalveris*. L'auteur reſtraint à peu de cas ceux où il admet l'opération. C'eſt M. Barbet, maître ès-arts en l'univerſité de Paris, & ancien chirurgien-major des vaiſſeaux du Roi, qui

© BIUM

a reçu pour la récompenſe de ſon travail une médaille d'or de 500 livres, & pareille ſomme en argent, parce que le prix étoit double, la queſtion ayant déja été propoſée une autre année, ſans avoir été traitée au gré de l'académie.

Le prix d'émulation qui conſiſte en une médaille d'or de la valeur de deux cens livres qu'on adjuge à un mémoire ſur une matiere chirurgicale quelconque, au choix des auteurs, a été remporté par M. *Buttet*, chirurgien à Etampes, qui a donné un bon mémoire ſur la luxation des côtes. On a délivré cinq autres médailles d'or aux auteurs d'obſervations utiles, communiquées à l'académie dans le cours de l'année précédente. Elles ont été obtenues par MM. *Mayranx*, chirurgien à Poyanne, près d'Acqs; *Guerſain*, ancien chirurgien-major au Sénégal; *Perenotti*, membre du college de chirurgie en la royale univerſité de Turin; *Leſſerré*, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu d'Auxerre; & *Mellet*, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu à Châlons-ſur-Saone.

Après cette annonce, M. Morand fit l'éloge de M. Malaval, lieutenant de M. le premier chirurgien du Roi, tréſorier de l'académie, & chirurgien ordinaire du Roi en ſa cour de parlement, mort le 16 Juillet 1758, âgé de 89 ans & quelques mois.

Cet éloge fut ſuivi de celui de M. Verdier,

© BIUM

démonſtrateur en anatomie, & de l'académie de chirurgie. Le premier avoit rendu de grands ſervices au public, comme habile phlébotomiſte, & l'autre comme anatomiſte célebre. M. Morand a fait valoir leurs talens réciproques, avec cette aménité dans le ſtyle, & cette ſagacité qu'on ne ſçauroit refuſer à ce grand chirurgien.

M. Andouillé lut une obſervation ſur une plaie d'arme à feu au poignet; elle fut traitée ſuivant les regles de l'art, & très-bien guérie par les ſoins de M. de Garengeot. Peu de tems après que la cicatrice fut formée, le bleſſé y reſſentit de la douleur; lorſqu'on y touchoit, certains mouvemens l'affectoient au point qu'il perdoit connoiſſance; il lui ſembloit qu'un trait de feu partoit de ſa cicatrice, & ſe portoit avec la plus grande vivacité le long du bras; cette ſenſation étoit ſuivie de mouvemens convulſifs, & cet état fut pris pour une affection épileptique. Les remedes conſacrés par l'expérience à la guériſon de cette maladie, furent adminiſtrés ſans ſuccès; le malade fit deux voyages inutiles à Bareges; & il guérit enfin radicalement, après que M. Andouillé lui eût extirpé la cicatrice, dont la conſtruction bridoit & tirailloit quelques filets nerveux.

M. Levret, dans un mémoire ſur les infiltrations laiteuſes, dans les ſuites de couches, s'appliqua d'abord à décrire les ſignes qui diſtinguent ces ſortes d'infiltrations, de

© BIUM

celles qui ſont produites par la partie blanche du ſang ; celles-ci ſont tranſparentes, les autres ſont opaques. Les infiltrations ſéreuſes & lymphatiques commencent par les parties inférieures, & gagnent le tronc par dégrés. Les infiltrations laiteuſes ont leur origine dans les environs de la matrice, d'où elles ſe continuent aux cuiſſes, pour deſcendre de-là aux jambes & aux pieds.

Dans la formation des infiltrations laiteuſes, les malades commencent à ſe plaindre de peſanteur dans le baſſin, de douleurs ſourdes dans les aînes, & de foibleſſe dans les cuiſſes ; le cordon des vaiſſeaux nerveux devient douloureux ; dans les progrès, il ſe fait un engorgement douloureux à la cuiſſe, ſouvent ſans rougeur, ſans douleur & ſans gonflement apparent. Ces mêmes ſymptomes ſe manifeſtent à la jambe, pendant que la cuiſſe ſe tuméfie, & qu'en même tems elle devient moins douloureuſe ; le pied paſſe ſucceſſivement par le même état, & l'on y obſerve la même ſingularité de diminution de ſenſibilité, à meſure que le volume augmente. La maladie eſt dans ſon état, dans l'eſpace de huit ou dix jours ; & dans la réſolution du fluide engorgé, c'eſt par la cuiſſe qu'elle commence, la jambe & le pied ſe débarraſſent ſucceſſivement, comme cela arrive dans la terminaiſon ordinaire des œdématies.

M.

© BIUM

M. Levret met au nombre des cauſes les plus ordinaires de l'infiltration laiteuſe le froid que les femmes en couches ont ſouffert, de quelque maniere qu'il ait été occaſionné. Les femmes qui ne veulent pas nourrir, doivent principalement prendre de grandes précautions pour éviter cet accident, auquel elles ſont plus ſujettes que les nourrices.

L'expérience que l'auteur a acquiſe ſur les maladies des femmes en couches, rend ſes obſervations intéreſſantes. Il ne s'eſt pas contenté dans le mémoire dont nous parlons, d'expoſer les connoiſſances théoriques des infiltrations laiteuſes; il propoſe les moyens curatifs qui réuſſiſſent le mieux dans ces cas, les ſudorifiques & les légers purgatifs lui paroiſſant les remedes les plus propres à prévenir les déſordres que peut produire le lait retenu dans la maſſe du ſang, ſans avoir pu s'y aſſimiler; mais lorſque l'engorgement eſt formé, il penſe qu'il n'y a point de meilleur remede que les ſavons, à cauſe des ſels alcalis qui en ſont la baſe, & qu'il regarde comme les vrais fondans de la lymphe & du lait coagulés. M. Levret en a fait fondre dans une infuſion de plantes émollientes, pour en faire un cataplaſme avec de la mie de pain; il en a quelquefois fait prendre en lavement, il l'a même preſcrit en demi-bains avec ſuccès. On apprendra par la publication de ſon mémoire, les doſes différentes de ce médica-

© BIUM

ment, dont l'uſage en général doit être dirigé conjointement avec les purgatifs, ſuivant les regles que preſcrira l'état des malades qui auront plus ou moins de fiévre, & en qui la nature ouvre différens couloirs par les criſes qui terminent ſalutairement la maladie. Ces évacuations doivent être favoriſées; & la cure ſera d'autant plus heureuſe, qu'on fera agir conjointement & ſuivant des vues bien combinées les remedes internes avec les externes. M. Levret nous a paru avoir établi très-judicieuſement la néceſſité de ce concert.

M. Sabatier lut enſuite un mémoire ſur les injections dans la trompe d'Euſtache. Il a fait beaucoup de recherches dans les auteurs ſur la poſſibilité & la néceſſité de faire ces injections. Il trouve de l'inconvénient à les tenter par la bouche. Ceux qui ont propoſé de les faire par les narines, n'ont pas expliqué la maniere dont il faut s'y prendre. M. Sabatier a montré le ſyphon configuré d'après diverſes expériences ſur les cadavres, avec lequel il eſt parvenu à trouver l'embouchure de la trompe. Il a fait paſſer des liqueurs dans la caiſſe du tambour par ce conduit, & il indique dans ſon mémoire le procédé qu'il a ſuivi pour y réuſſir.

M. Louis a terminé la ſéance par la lecture d'un mémoire ſur les corps étrangers, dans la trachée artere. Appellé, il y a peu de

© BIUM

tems, pour un enfant de ſept ans, qui croyoit avoir avallé un feve ſeche, M. Louis reconnut par les ſignes excluſifs de l'exiſtence de ce corps étranger dans l'œſophage, & par les ſymptomes, que la feve étoit dans la trachée artere. L'enfant reſpiroit avec difficulté & râlement, & indiquoit avec ſon doigt le lieu où étoit le corps qui rendoit ſa reſpiration ſi laborieuſe. M. Louis propoſa l'opération de la bronchotomie, comme l'unique reſſource dans ce cas. Il étoit devenu très-urgent; car il y avoit deux fois vingt-quatre heures que l'accident étoit arrivé, & l'on avoit fatigué inutilement l'enfant, par les différens ſecours convenables pour enfoncer dans l'eſtomac, ou faire ſortir les corps étrangers de l'œſophage. M. Louis propoſa une conſultation; mais loin d'être autoriſé à faire une opération, dont le ſuccès auroit été très-brillant, on lui conteſta d'un côté que le corps fût dans la trachée-artere; d'un autre, on intimida les parens par la crainte que l'enfant ne mourût dans l'opération. M. Louis ramena tous les conſultans à ſon avis, ſur la nature du mal, en prouvant par des faits, qu'il étoit plus fréquent qu'on ne penſe; mais il ne ſe décida que d'après la raiſon & l'expérience ſur les avantages de l'opération, qui a réuſſi tout autant de fois qu'elle a été pratiquée, & les exemples de plaies très-compliquées à cette partie, qui ont eu d'heu-

© BIUM

reux ſuccès. Tout ce raiſonnement ſi clair & ſi perſuaſif dans le mémoire de M. Louis, n'a pu vaincre les impreſſions de crainte que les parens avoient reçues ; l'enfant ne fut point opéré, & mourut le lendemain au ſoir ; trois jours révolus après l'accident, l'ouverture du cadavre a comblé les regrets des parens, qui ont vu qu'une opération fort ſimple auroit ſauvé la vie à un enfant qui leur étoit cher.

M. Louis avoit fait l'hiſtoire de ce fait, peu de jours après qu'il fut arrivé devant une très-nombreuſe aſſemblée, dans l'amphithéatre des écoles de médecine, en traitant de la bronchotomie, dans le cours des opérations de chirurgie que nous avons fait à la fin du mois dernier. Cette obſervation parut dès-lors très-importante ; mais les faits relatifs que l'auteur y a joints, & la diſcuſſion des objections qu'on lui a faites, rendent ſon mémoire curieux & inſtructif, capable de prévenir dans d'autres occaſions le malheureux événement qu'entraîne la diverſité des avis, & l'oubli des regles les plus poſitives. Un cas auſſi marqué ne doit pas s'annoncer par des ſignes équivoques ; & il n'y a peut-être point d'accident dans tout le domaine de la chirurgie, qui puiſſe manifeſter d'une maniere auſſi ſatisfaiſante les grandes reſſources de cet art, dans les cas les plus déſeſpérés.

© BIUM

LIVRES NOUVEAUX.

La Vérolette ou Petite Vérole volante, en deux parties, par M. *** A Paris, chez *d'Houry*, Libraire, rue de la Vieille-Bouclerie; brochure, de 90 pages. Prix 1 l. 4 ſ.

Le but de l'auteur dans cette brochure, eſt de faire connoître ce que c'eſt que la petite vérole volante. Selon lui, elle a été ignorée des anciens; ce n'eſt que depuis le ſeizieme ſiécle que cette maladie a commencé à ſe faire connoître. Les médecins Italiens, François, Anglois & Allemands en ont parlé ſucceſſivement : ces recherches chronologiques ſont l'objet de la premiere partie : dans la ſeconde, l'auteur examine la nature de la vérolette, qu'il définit une éruption critique de puſtules ſéreuſes qui ſe montrent après un jour de fiévre, qui diſparoiſſent ou ſe deſſechent le troiſieme jour : il en examine les cauſes, le diagnoſtic, le prognoſtic, & le traitement; & il fait voir que cette maladie n'a rien de commun avec la petite vérole; que par conſéquent la vérolette ne peut laiſſer craindre la vraie petite vérole, ni laiſſer eſpérer, quand elle a paru, que le malade ſera pour la ſuite exempt de la petite vérole, s'il ne l'a déja eue. De-là l'auteur conclut que la cauſe de l'inoculation demeure entiere, & que la vérolette n'eſt que le phantôme de la petite vérole, qui n'ôte & qui

© BIUM

n'ajoute à celle-ci, rien de ſes prérogatives ; ni de ſes inconvéniens.

Traité des affections vaporeuſes du ſexe, avec l'expoſition de leurs ſymptomes, de leurs différentes cauſes, & la méthode de les guérir ; on y trouve auſſi des connoiſſances relatives aux affections vaporeuſes des hommes ; par M. Raulin, docteur en médecine, conſeiller-médecin ordinaire du Roi, des académies royales des belles-lettres, ſciences & arts de Bordeaux & de Rouen, *ſeconde édition revue par l'auteur.* A Paris, chez *Heriſſant*, Libraire, rue S. Jacques. Prix relié 2 livres 10 ſols.

Nous avons déja rendu compte l'année derniere de cet ouvrage, auquel nous avons accordé de juſtes éloges. L'auteur dans cette ſeconde édition, a eu grand ſoin de veiller de plus près qu'auparavant, à la correction des fautes d'impreſſion, ce qui la rend ſupérieure à la précédente. On trouve de plus dans cette édition un Avertiſſement dans lequel M. Raulin ſe juſtifie de pluſieurs reproches qu'on lui avoit faits ; il répond, article par article, à une critique qui avoit paru de ſon ouvrage, dans un écrit public ; il finit par combattre un philoſophe de nos jours, qui, dans une brochure intitulée, *Lettre & Obſervation ſur la médecine*, s'eſt aviſé de vouloir attaquer cet art admirable & ſalutaire, & s'eſt attaché à prouver qu'il étoit

© BIUM

ſans principes. Ce philoſophe a fait voir qu'avec beaucoup d'eſprit, on pouvoit ignorer beaucoup de choſes, & qu'en voulant raiſonner de tout, on raiſonnoit ſouvent très-mal.

Diſſertations chymiques de M. Pott, profeſſeur de chymie, & membre de l'académie royale des ſciences de Berlin, recueillies & traduites tant du latin que de l'allemand; par M. Demachy, apothicaire gagnant maîtriſe à l'Hôtel-Dieu, 4 volumes *in*-12. Prix relié 10 livres. A Paris, chez *Heriſſant*, Libraire, rue S. Jacques.

Tableau des maladies où l'on découvre leurs ſignes & leurs événemens, traduit du latin de *Lommius*, avec des remarques; ouvrage qui renferme les obſervations les plus importantes pour acquérir une parfaite connoiſſance de tous les maux du corps humain, en prévoir les ſuites, en pénétrer les cauſes, & s'aſſurer de leurs remedes. A Paris, chez *Debure* l'aîné, Libraire, Quai des Auguſtins, vol. *in*-12. Prix relié 3 livres.

AVIS.

Quand on a paru exiger de nous que nous rendiſſions compte des livres nouveaux, & que nous en portaſſions un jugement, nous nous en ſommes chargés par le ſeul deſir de nous rendre utiles à tou-

© BIUM

tes les perſonnes de l'art, qui ne veulent ou ne peuvent pas acheter tous les livres. Quoique nous ſçuſſions ce qu'il en coûte pour être véridique, nous avons eu la force de dire la vérité, ſans craindre les effets de l'envie. Cependant, comme il pourroit ſe trouver des gens aſſez méchans pour inſinuer que nous avons voulu offenſer quelqu'un, nous déclarons que nous n'avons jamais eu deſſein de le faire, & que nous avons toujours eu grand ſoin de ſéparer dans toutes nos cenſures l'homme d'avec l'auteur, & que nous reſpectons quelquefois autant celui qui écrit que nous faiſons peu de cas de ſon ouvrage.

Nous avertiſſons en même tems que nous n'annoncerons déſormais que les livres qui mériteront, ou des éloges ou de la critique, & que nous laiſſerons dans l'obſcurité ceux qui ne ſont pas faits pour en ſortir.

Nota. Nous avons été obligés de renvoyer au Journal prochain, faute de place, le rapport de l'inoculation, & l'examen des cauſes de la mort du fils de M. de Caſe, qui n'a pas péri par l'inoculation, à ce que prétendent les médecins, mais par une chute.

© BIUM

OBSERVATIONS
MÉTÉOROLOGIQUES.
MAI 1759.

Jours du mois.	*Thermometre.*			*Barometre.*			*Vents.*	*Etat du ciel.*
	A 6 h. du matin	*A midi.*	*A 10. h. du soir.*	*pouces.*	*lignes.*	*parties.*		
1	9	17	12½	27	8	0	N. au N-E. fort.	Peu de nuages.
2	9	15½	13		10		*Idem.*	*Id.* Pet. pl. à 8 heur. f.
3	9	14	10½	28	0		*Idem.*	Couvert. Bruine tout le mat.
4	10	13½	11	27	10		*Idem.*	*Id.* Petite pl. par inter. tout le jour.
5	8	16	11		11	0	O. méd.	Peu de nuages.
6	10	15	10½	28	0	½	*Idem.*	Beauc. de nuag. pluie forte le soir.
7	8	17	12½		1	0	*Idem.*	Peu de nuages.
8	9	17	11½		2	½	*Idem.*	*Idem.*
9	9	16	12		3	0	*Idem.*	*Idem.*
10	11	15	12		1		*Idem.*	Beauc. de nuag. petite pl. le mat. & le soir.

© BIUM

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pouces.	lignes.	parties.		
11	11	15	12	28	2		*Idem.*	Couv. pet. pluie à 3 h. le mat.
12	10½	17	12		3	½	*Idem.*	Peu de nuages.
13	11	19	15		4	0	*Idem.*	*Idem.*
14	12	16	11		3	½	*Idem.*	*Id.* Petite Bruine le m.
15	9	17	12		5	0	*Idem.*	Peu de nua.
16	9	19	14		4		O. au N-O. méd.	Serein.
17	11	20	8		4		N. au N-E. fort.	Peu de nua.
18	5	13	8		6		*Idem.*	*Idem.*
19	5	13	9		7		N. *idem.*	Serein.
20	6	17	10		6	½	*Idem.*	*Idem.*
21	8	18	12½		5	0	*Idem.*	*Idem.*
22	8	15½	10		5		*Idem.*	Peu de nua.
23	8	15	10		5		*Idem.*	Beauc. de nuages.
24	9	12	11		5		*Idem.*	Couvert.
25	9	18	14		4		*Idem.*	Beauc. de nuages.
26	14	21	11		3	½	*Idem.*	*Idem.*
27	5½	14	10		2		*Idem.*	Peu de nua.
28	8	17	13		1	0	O-N-O. au S-O. m.	*Idem.*
29	8	19	12½	27	9		S. au S-O. *id.*	*Id.* Pl. forte à minuit.
30	9	15	10		10		O. méd.	Beaucoup de nuages.
31	8	20	13		9		S-E. *id.*	*Id.* Pl. méd. le s. & la n.

© BIUM

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois, a été de 21 dég. au-deſſus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur a été de 5 dég. au-deſſus du même point: la différence entre ces deux termes eſt de 16 dégrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre, a été de 28 pouces 7 lignes; & ſon plus grand abbaiſſement de 27 pouces 8 lignes: la différence entre ces deux termes eſt de 11 lignes.

Le vent a ſoufflé 15 fois du N.
6 fois du N-E.
1 fois du S-E.
1 fois du S.
2 fois du S-O.
13 fois O.
2 fois du N-O.

Il y a eu 4 jours de tems ſerein.
23 jours de nuageux
4 jours de couvert
9 jours de pluie.

Les hygrometres ont marqué de la ſéchereſſe pendant tout ce mois, où le hâle a été encore plus fort que dans le mois précédent.

© BIUM

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Mai 1759, par M. VANDERMONDE.

On a obſervé pendant ce mois des fiévres rouges & miliaires, qui ont regné, ſur-tout parmi les enfans; elles s'annonçoient ſous le maſque de la rougeole, avec une fiévre aſſez vive, une toux ſeche & quinteuſe, un larmoyement preſque continuel. Le caractere de l'éruption étoit différent; c'étoit des petits boutons rouges qui couvroient toute la ſurface du corps, & qui paroiſſoient ſur-tout au viſage. Les cordiaux & la diéte analeptique faiſoient périr les malades. Nous en avons vu qui, après cette méthode, éprouvoient des ſueurs continuelles, & qui périſſoient dans des convulſions; ceux qui ont échappé par les délayans, les lavemens, les abſorbans, la ſaignée, avoient pour ſigne de guériſon, des parotides ou des éuflures aux jambes, dont on venoit difficilement à bout par la ſuppuration, & par la réſolution.

Ce mois qui n'eſt ordinairement pas fertile en maladies, a produit beaucoup de fauſſes pleuréſies, des catharres à la tête & à la poitrine, des dartres, des démangeaiſons à la peau; il ſembloit que la tranſpiration interceptée en partie pendant l'hiver, étoit la cauſe de tous ces maux, & que les humeurs âcres cherchoient à ſe faire jour au dehors: le petit lait, les lavemens, les boiſſons abondantes & apéritives réuſſiſſoient à merveille.

Il a regné auſſi des maux de gorge, accompagnés de gonflement des amygdales & de la luette; comme ces maux étoient ſans fiévre, une ſaignée, de la diéte, des gargariſmes ſuffiſoient pour les combattre.

© BIUM

Observations Météorologiques faites à Lille pendant le mois d'Avril 1759, par M. BOUCHER médecin.

On peut dire que le tems a été ce mois à la ſéchereſſe, quoiqu'il ait plu nombre de jours, la pluie n'ayant eu lieu que par des intervalles courts : auſſi le barometre a-t-il toujours été haut ; & nos campagnes enſemencées de lin & des grains de Mars, ſouffroient de la ſéchereſſe à la fin du mois. Les vents ont été variables pendant tout ſon cours.

Il y a eu des alternatives de tems doux & de tems froid. Le 6, le thermometre a été obſervé l'après-dîner à 14 dégrés, & le 7 il n'a pas monté plus haut qu'à 9 ½ dégrés. L'air s'eſt adouci les jours ſuivans. Le 16, le 17 & le 19, il y eut la nuit de petites gelées blanches, il a fait chaud les derniers jours du mois; le 26, le thermometre monta à 17 dégrés, & le 27 à 17 ½.

Le thermometre a marqué pour la plus grande chaleur de ce mois 17 ½ dégrés au-deſſus du terme de la congelation, & pour la moindre chaleur, 3 dégrés au-deſſus de ce terme : la différence entre ces deux termes eſt de 14 ½ dégrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 3 ½ lignes, & ſon plus grand abbaiſſement a été de 27

© BIUM

pouces 8 lignes : la différence entre ces deux termes eſt de 7 ½ lignes.

Le vent a ſoufflé 5 fois du Nord.
8 fois du Nord vers l'Eſt.
5 fois du Sud vers l'Eſt.
6 fois du Sud.
8 fois du Sud vers l'O.
7 fois de l'Oueſt.
7 fois du Nord-Oueſt.

Il y a eu 22 jours de tems couvert ou nuageux.
15 jours de pluie.
3 jours de tonnerre.
2 jours d'éclairs.
3 jours de grêle.

Les hygrometres ont marqué de la ſéchereſſe tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois d'Avril 1759, par M. BOUCHER.

Il y a eu, dans le cours de ce mois, parmi les jeunes gens & les enfans, des fiévres rouges-malignes, qui s'annonçoient par un friſſon & un grand abbatement, ſuivis bientôt d'une grande chaleur, violent mal de tête, mal de gorge, douleurs cardialgiques, oppreſſion, angoiſes, envies de vomir, vomiſſemens, &c. L'éruption rouge ſe montroit au bout de vingt-quatre heures; elle ne ſoulageoit point : j'ai vu deux jeunes gens tomber dans le délire au deuxieme jour; les yeux étoient rouges & égarés, le

© BIUM

pouls petit & fréquent, la peau échauffée & ſeche ; les levres & la langue devenoient auſſi bientôt ſeches : une inflammation éryſipélateuſe s'emparoit du voile du palais & d'une partie du goſier ; les malades n'avaloient qu'avec une peine extrême, ils refuſoient même toute boiſſon ; ils rendoient des vers morts. J'ai vu mourir de cette maladie au ſeptieme, une demoiſelle de ſeize ans, avec des ſignes de gangrene intérieure ; une fille de ſept à huit ans eſt morte dans le cinquieme ; une ſœur aînée à celle-ci a été, à ſa convaleſcence, environ trois ſemaines dans une bouffiſſure générale, dont elle eſt enfin guérie.

Il a regné beaucoup d'angines, les unes purement inflammatoires avec gonflement des amygdales, & d'autres qui conſiſtoient en une inflammation éryſipélateuſe du voile du palais, qui ſe communiquant dans une étendue plus ou moins conſidérable du goſier, affectoit auſſi ſouvent les trompes d'Euſtache & le fond de l'oreille ; il s'en eſt ſuivi dans quelques perſonnes des dépôts dans ce dernier organe. La cure de cette eſpece d'angine doit être un peu différente de l'autre ; les ſaignées ne doivent pas être pouſſées auſſi loin que dans l'autre eſpece ; & l'on eſt obligé d'avoir recours plus libéralement aux boiſſons aigrelettes, délayantes & laxatives en même tems, ſuivies d'apozemes compoſés d'anti-phlogiſtiques, d'anti-ſeptiques & purgatifs. Nous avons eu auſſi des angines pitui-

© BIUM

teuſes, dont on a guéri par la purgation réitérée.

Les pleuréſies & les péripneumonies franches ont été encore fort communes. Le ſang tiré des veines avoit une conſiſtance très-ferme dans la plûpart des malades, & il étoit couvert d'une coëne très-dure; ce qui joint à la force de la fiévre, obligeoit à tirer beaucoup de ſang & en peu de tems, ſans quoi les dépôts s'en ſuivoient bien vîte; pluſieurs ſont morts au cinquieme de la maladie; la texture ſerrée du ſang rendoit dangereux l'uſage des ſudorifiques & des réſolutifs animés: j'ai trouvé dans le ſuc de cerfeuil, mêlé avec du petit vin blanc, & édulcoré avec le ſyrop violat, un remede mitoyen en ce genre, qui, ſecondé par l'application de quelques cataplaſmes appropriés, a opéré une réſolution ſalutaire dans quelques malades. La criſe de la maladie a eu lieu en pluſieurs par les ſelles en partie; quelques-uns ont rendu des vers.

Il y a eu, parmi les pauvres ſur-tout & dans la garniſon, beaucoup de fiévres tierces, des doubles-tierces & des continues-rémittentes, & quelques apoplexies.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Juillet; & je lui en ai rendu compte. A Paris, ce 21 Juin 1759.

BARON.

© BIUM

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, Professeur en Chirurgie Françoise, Censeur Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.

. . . . . Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam. . . . . .
Marc. Manil. Astronom. lib. 1. v. 63. 64.

AOUST 1759.

TOME XI.

A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le Duc de BOURGOGNE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

© BIUM

© BIUM

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

AOUST 1759.

DISSERTATIONS

Chymiques de M. POTT, *recueillies & traduites tant du latin que de l'allemand, par M.* DEMACHY, *gagnant maîtrise à l'Hôtel-Dieu. A Paris, chez* Hériſſant, *rue S. Jacques; 4 volumes* in-12. *Prix relié* 10 *livres.*

DÈS l'année 1716, M. Pott, un des meilleurs diſciples de Stahl, profondément inſtruit de la Chymie, tant par la lecture des auteurs qui en traitent, que par un travail aſſidu, & des expériences bien faites; M. Pott s'annonça comme chymiſte

© BIUM

à Halles, en y publiant une dissertation sur les soufres des métaux.

Les soufres sont, dit-on, une partie essentielle aux métaux; ils en contiennent le phlogistique, & leur grande expansibilité leur donne des vertus admirables, soit en médecine, soit dans la transmutation; aussi pour enlever aux métaux ce soufre prétendu, les anciens chymistes n'ont-ils rien épargné. Détailler ces travaux des anciens, apprécier leurs opinions & leurs expériences, & réduire les éloges que l'on fait des soufres métalliques à leur juste valeur: tel est le but de M. Pott; & cette premiere dissertation, pleine de faits & de raisonnemens, prouve combien la lecture, quoique fastidieuse, des auteurs alchymiques, peut recéler de bonnes choses qui n'échapent qu'à deux sortes de lecteurs, aux gens peu attentifs, & à ceux qui sont trop pleins de préjugés.

Quatre ans après ce premier ouvrage, M. Pott publia une analyse de l'orpiment, où après avoir exposé les variétés des sentimens sur la nature, les dénominations, les propriétés & les parties constituantes de son minéral, il démontre que c'est l'union naturelle du soufre & de l'arsenic; union différente néanmoins de celle que l'art opere, & qui donne les différens arsenics colorés. On trouve dans cette dissertation une huile singuliere d'orpiment, qui, au premier coup

© BIUM

d'œil, pourroit en impoſer. Après avoir indiqué les moyens de l'obtenir, on y examine ſa nature; & il réſulte que c'eſt l'arſenic diſſous par l'acide concentré du ſel marin, & rendu onctueux par la préſence du ſoufre de l'orpiment. C'eſt à la fin de la diſſertation, que ſe trouvent cités les auteurs qui n'ont pas craint d'employer intérieurement l'orpiment & l'arſenic; on les met en oppoſition avec ceux qui en ont redouté l'uſage, & on conclut par le reléguer parmi les remedes externes; il rend de très-grands ſervices aux chirurgiens, dans la cure des ulceres, des fiſtules, &c.

Si le total des œuvres de M. Pott eſt plus particuliérement deſtiné à la Chymie, on trouve néanmoins à la fin de pluſieurs de ſes diſſertations, des vues de pratique médicale; & ces vues complettent l'utilité qu'on peut retirer de la collection que nous annonçons.

Il ne nous eſt pas poſſible de ſuivre, même avec conciſion, les trente-deux Diſſertations ou Mémoires, qui forment nos quatre volumes françois. Les premieres étoient faites dès 1716, & les dernieres ſont de l'année 1757; toutes étoient éparſes, & les unes ont été recueillies au nombre de ſix, en 1739, avec trois diſſertations particulieres, ſous le nom de premiere Collection; trois autres furent publiées en 1741, ſous le titre de ſeconde Collection. Des ſept volu-

© BIUM

mes *in*-4°, intitulés, *Miſcellanea Berolinenſia*, quatre contenoient pluſieurs mémoires latins; les volumes françois de l'académie de Berlin en contenoient quelques autres; enfin M. Pott en avoit fait imprimer en allemand, deux qui n'avoient pas été préſentés à l'académie. Par l'expoſé que voici, il eſt aiſé de ſentir, & combien de volumes il eût fallu poſſéder, pour avoir toutes les œuvres de M. Pott, & l'importance du ſervice qu'on a rendu aux chymiſtes, d'en faire le recueil complet, & de le traduire en françois.

A ces conſidérations ſe joignent celle de deux manuſcrits de l'auteur, publiés ici pour la premiere fois, celle du mérite particulier des œuvres d'un auſſi célebre chymiſte que M. Pott, & celle enfin des remarques du traducteur, qui « attaché par goût & par » état, à l'étude de la Chymie, a dû con» courir pour ſa part, à la perfection de l'ou» vrage chymique qu'il publie. » Il y a en effet concouru, & la clarté de ſes notes, la modeſtie de ſes objections, ou la politeſſe de ſes répliques, nous rappellent le ſouvenir des notes qu'un ſçavant avoit miſes à la ſuite du Traité du ſalpêtre de l'illuſtre M. Stahl; même abondance, même ſçavoir dans les deux commentateurs, & pour rendre le parallelle complet, même intelligence en publiant les ouvrages de chymiſtes très-ſçavans.

© BIUM

C'eſt pour confirmer davantage ce que nous diſons des diſſertations de M. Pott & des notes de ſon traducteur, que nous allons encore expoſer l'analyſe de quelqu'une de ſes diſſertations.

Les corps ſont diſſolubles, les uns par un diſſolvant, les autres par un autre; & on convient aſſez généralement en chymie, que la diſſolution s'opere, à raiſon de l'analogie qui ſe trouve entre le corps à diſſoudre, & ſon diſſolvant, ou même entre quelques parties conſtituantes de l'un & de l'autre, pourvu que ces parties conſtituantes ayent ſur les autres un plus grand dégré d'activité ou qu'elles ſoient en plus grande quantité.

Pluſieurs choſes concourent à la diſſolution, la chaleur, la trituration, la nature des inſtrumens, la longueur du tems, exprimée par les alchymiſtes par le mois philoſophique, & que le traducteur remarque être le plus ordinairement de quarante jours.

L'eau diſſout bien des ſubſtances, & entr'autres, elle enleve au mercure une vertu anti-vermineuſe, qui ſemble prouver qu'elle lui a enlevé quelque choſe de ſa ſubſtance, tandis que le traducteur obſerve que le mercure conſerve conſtamment ſon même poids; les acides végétaux attaquent les gommes réſines, des ſubſtances calcaires, quelques métaux, & ſur-tout le cuivre & le plomb: cette derniere diſſolution donne par la diſtil-

© BIUM

lation, un eſprit inflammable, qu'on croit, dit M. D. « être une récompoſition de l'a- » cide avec le phlogiſtique.

L'huile de vitriol diſſout le mercure en bouillant. M. D. remarque qu'alors il paſſe un eſprit ſulfureux ſur l'origine duquel on peut ſe tromper ; toute l'huile de vitriol, noyée ſucceſſivement d'eau, peut ſe convertir de même en acide ſulfureux, ſans que rien lui fourniſſe du phlogiſtique.

Comment les huiles diſſolvent-elles les chaux métalliques ? C'eſt, dit M. D. parce qu'elles trouvent abondamment dans l'huile bouillante le phlogiſtique dont elles étoient privées.

Si l'on deſire voir plus amplement comment notre traducteur, bon patriote, ſurtout lorſqu'il s'agit de défendre la vérité, ſans lui donner atteinte, juſtifie les chymiſtes François que M. Pott a critiqués, on peut lire les notes de la diſſertation ſur les cauſes de la couleur rouge des vapeurs nîtreuſes, celles ſur la baſe du ſel commun, celles ſur le borax, &c.

Les liqueurs æthérées qui réſultent de la dulcification d'un acide minéral par l'eſprit de vin, ſont depuis pluſieurs années l'objet des travaux, des diſputes, & ce qui eſt plus précieux, des découvertes de nos chymiſtes. Sans détailler ici les recherches pleines d'érudition, qui enrichiſſent les

© BIUM

trois diſſertations de M. Pott ſur chacun des acides minéraux dulcifiés, on trouve dans plus de cent notes du traducteur, qui les accompagnent, tout ce qui s'eſt dit, fait ou paſſé de plus remarquable à ce ſujet, depuis la publicité de cette partie de l'ouvrage de M. Pott : on y voit l'uſage de l'æther pour le refroidiſſement des liqueurs, & une infinité d'obſervations utiles, & de faits qui démontrent que le traducteur ne s'eſt pas uniquement occupé à ſçavoir ce que penſoient ou ce qu'avoient fait les autres.

Terminons cette annonce par le précis d'un ouvrage d'un genre différent, & qui termine auſſi toute la collection. C'eſt une notice alphabétique des auteurs, & de leurs ouvrages cités par M. Pott ; notice qu'il auroit été très-facile de faire, en tranſcrivant par ordre ces noms & ces titres ; mais l'intention du traducteur étant, en faiſant cette note, de démontrer qu'il n'étoit pas étonnant qu'il ſe trouvât peu de conformité entre les textes cités par M. Pott, & ceux que M. D. a conſultés, il a recueilli dans les meilleurs bibliographes les éditions différentes de chaque ouvrage ; & c'eſt ce qui rend cette piece très-importante pour ceux qui aiment l'exactitude. Non content d'un pareil travail, il s'eſt encore impoſé la loi, de faire tous ſes efforts pour découvrir

© BIUM

l'exiſtence des diverſes éditions qu'il découvroit, perſuadé que quelques bibliographes ont pu eux-mêmes être induits en erreur ; il eſt un grand nombre d'éditions qu'il n'a pu trouver, mais du moins aſſure-t-il qu'il a vu les principales : ainſi tout a concouru pour donner à l'ouvrage de M. Pott le dernier dégré de perfection.

TABLEAU

Des Maladies où l'on découvre leurs ſignes & leurs événemens, traduit du latin de Lommius, avec des remarques : ouvrage qui renferme les obſervations les plus importantes pour acquérir une parfaite connoiſſance de tous les maux du corps humain, en prévoir les ſuites, en pénétrer les cauſes, & s'aſſurer de leurs remedes. A Paris, chez Debure *l'aîné, Libraire, Quai des Auguſtins, 1 volume* in-12. *Prix relié 3 livres.*

Lommius, médecin de Bruxelles, qui vivoit, il y a plus d'un ſiécle, nous a laiſſé un ouvrage achevé ſur le diagnoſtic & le prognoſtic des maladies. Ce traité qui eſt d'un très grand prix aux yeux des connoiſſeurs, n'eſt pas fort commun, par la néceſſité dont eſt le livre à tous les médecins qui

© BIUM

aiment véritablement leur profeſſion, & qui cherchent à s'en inſtruire parfaitement. Nous ne nous étendrons pas ſur les avantages que l'on retire tous les jours d'un ſi excellent ouvrage; il ſuffit ſeulement d'obſerver que la ſcience du diagnoſtic eſt la baſe de la guériſon, que ſans elle on eſt expoſé à des erreurs continuelles, & nous oſons même aſſurer que quand un médecin a bien ſçu placer ſon diagnoſtic, que ſon malade eſt à moitié guéri; car avec quelques connoiſſances, & un bon ſens ordinaire, il vient aiſément à bout du reſte de l'ouvrage. A l'égard de la doctrine des prognoſtics, elle eſt moins intéreſſante pour les malades; mais c'eſt la partie la plus brillante du médecin : c'eſt elle qui décide de ſon aptitude à l'exercice de ſa profeſſion, de la nature du génie avec lequel il fait ſes obſervations; de façon qu'on peut aſſurer ſans témérité, qu'un médecin qui ſe trompe *lourdement* & *le plus ſouvent* dans ſon prognoſtic, ſera toujours un médecin très-médiocre; c'eſt elle, en un mot, qui le diſtingue ſupérieurement de cette ſorte d'empyriques, de toute eſpece, qui ne craignent pas de ſe charger du ſort d'une infinité de malades dont les maux ſont au-deſſus de leurs forces, & de faire dépendre la vie des hommes de leurs opinions frivoles ou de leur routine.

Lommius qui avoit prévu tous ces inconvé-

© BIUM

niens qu'entraîne la pratique de la médecine, avoit formé le deſſein de tranſmettre à la poſtérité des obſervations fidelles ſur toutes les maladies. Ce tableau eſt en petit, mais il eſt fini ; tous les traits dont il eſt formé, partent d'un grand médecin, & d'un exact & d'un intelligent obſervateur ; & la maniere avec laquelle il eſt préſenté, le met encore dans un plus beau jour.

On ne ſçauroit donc trop applaudir aux ſoins de celui qui a bien voulu traduire cet ouvrage, & nous en rendre par-là l'acquiſition plus facile. C'eſt à feu M. le Brethon, médecin, que nous devons cette traduction. Il y a déja plus de quarante ans qu'elle eſt faite, comme on le voit par la date de l'approbation qui eſt de feu M. Burette, notre ſçavant & illuſtre confrere. Des raiſons particulieres ont retardé de jour en jour la diſtribution de cet ouvrage, que nous croyons cependant que le public ne recevra pas avec moins d'empreſſement.

Cette traduction nous a parue aſſez bien entendue & ordonnée ; l'auteur n'a pas cru devoir s'aſtreindre au ſens littéral dans certains endroits, pour donner plus de liberté à ſes idées, & pour préſenter les choſes avec plus de clarté. Il a ajouté des remarques, qui pour la plûpart ſont intéreſſantes, & doivent contribuer à rendre cette édition propre à figurer à côté des éditions latines,

© BIUM

qu'on ne peut ſe procurer quelquefois qu'avec difficulté. Ces remarques ſont extraites des meilleurs auteurs de médecine, & ne déparent pas celles de Lommius, dont tous les médecins connoiſſent l'importance & le prix.

OBSERVATION

Sur une fille qui, à la ſuite d'une ſuppreſſion, tomba en catalepſie & dans un ſommeil de deux mois, qui a été guérie par les bains des pieds, & les frictions mercurielles, par M. MICHEL, aggrégé au collège des médecins de Moulins, & médecin de l'hôpital de S. Joſeph de la même Ville.

Claudine Deſpal, fille âgée de dix-huit ans, d'un tempérament très-ſanguin, entra dans l'hôpital des femmes le 21 Octobre 1758, attaquée d'une ſuppreſſion depuis deux mois, occaſionnée par une peur; elle jettoit le ſang par le nez & par la bouche, en ſi grande quantité, que quatre ſaignées faites au bras, & une au pied, ſuffirent à peine pour l'arrêter : je la fis mettre à l'uſage de l'eau de veau, avec le nître & les herbes tempérantes; & elle uſoit par intervalle d'une tiſane ſimple, rendue acide par le ſyrop

© BIUM

de verjus ; les lavemens, les juleps émulſionnés, tout ce qui étoit enfin capable d'arrêter & réprimer la fougue du ſang, fut mis en uſage ; au bout de huit jours, elle parut ſe bien porter ; ſon pouls étoit tranquille, plus d'hémorragie, ni de peſanteur de tête : elle étoit comme on pouvoit la ſouhaiter, à la couleur près de ſon viſage, qui étoit plus haute que dans l'état de ſanté ; elle perſiſta dans ce mieux pendant quinze jours : au bout de ce tems-là, les ſymptomes reparurent les mêmes qu'auparavant, & furent combattus, à peu près, par les mêmes remedes, mais inutilement ; au troiſieme jour de ſa rechute, je la trouvai à ma viſite, comme attaquée d'un catarrhe ſuffocant ; la malade avoit le râle, le pouls étoit foible, le viſage étoit défiguré, & cette fille preſque ſans connoiſſance & dans un état d'agonie ; je lui fis préparer une potion cordiale acidulée avec le ſyrop de berberis, pour ranimer ſes forces, ne croyant pas pouvoir lui ordonner autre choſe ; le lendemain je revins à l'hôpital, mais voyant ſon lit dégarni, je jugeai qu'elle étoit morte ; je n'en parlai point, & perſonne ne m'en parla.

Je reſtai ainſi pendant deux mois, au bout deſquels paſſant devant un lit qui étoit fermé, je demandai quelle étoit la malade ; je fus fort étonné, quand on me fit voir cette pauvre fille qui étoit précédemment

© BIUM

dans un autre lit, où je l'avois miſe quand elle arriva à l'hôpital : je l'examinai attentivement ; les couleurs de ſon viſage étoient des plus vives, ſon pouls fort naturel : elle étoit dans un ſommeil comateux très-tranquille, privée en entier de mouvement & de ſentiment ; toutes les parties de ſon corps reſtoient exactement dans la ſituation où on les mettoit ; & ce qui eſt ſingulier, c'eſt qu'en les déplaçant, on s'appercevoit qu'elles étoient toutes fort roides, & ſe prêtoient difficilement, excepté la tête qui cédoit aiſément, & gardoit, comme les autres parties, la ſituation où on l'avoit miſe une fois : je n'eus rien de plus preſſé que de demander comment on l'avoit conduit pendant ce long intervalle, & la ſuite du déplorable état où je l'avois laiſſée la derniere fois que je l'avois viſitée ; on me répondit qu'elle avoit reſté dans le râle environ vingt-quatre heures, & qu'elle étoit tombée à la ſuite dans le ſommeil où je la voyois, ſans avoir rien dit, ni s'être remuée depuis, à l'exception de quelques momens dans la journée ou dans la nuit ; qu'on l'élevoit un peu, pour lui faire avaler quelques cuillerées de bouillon ou de tiſane, dont elle rejettoit au moins les deux tiers, & que penſant qu'elle étoit à chaque inſtant prête à mourir, on avoit cru inutile de lui rien faire prendre, ni de m'en parler ; je n'en jugeai pas ainſi :

© BIUM

au contraire je réſolus de donner tous mes ſoins les plus preſſans à cette miſérable ; & réfléchiſſant ſur ſon état, il me fut facile de penſer, eu égard à la cauſe antécédente, que le ſang qui avoit fait tout le ravage au commencement, s'étoit porté au cerveau, & que faiſant une compreſſion ſur les nerfs, je ne devois pas chercher ailleurs la cauſe de la catalepſie, & que quoique le pouls & la reſpiration fuſſent dans l'état naturel, je n'avois tout au plus que lieu de juger que le cervelet qui envoie des nerfs au cœur & aux organes de la reſpiration, n'avoit ſouffert aucune compreſſion : je voulus faire pratiquer des ſaignées, mais je ne pus en tirer d'aucune partie du corps, les lavemens ne purent avoir lieu, les remedes pris par le haut ne me paroiſſoient pas indiqués ; après tout, comment les faire prendre : je fis lever la malade, & je lui fis mettre dans l'eau chaude les deux pieds ; on la laiſſa dans l'eau, ayant ſoin de lui faire frotter doucement les jambes, & juſqu'à moitié des cuiſſes par intervalle, & après les frottemens, la faiſant couvrir, pour que la vapeur de l'eau chaude pénétrât & ramollît le tiſſu de la peau : au bout d'une heure, elle fut couverte de ſueur ; ſon pouls étoit un peu foible, on la mit au lit ; cela n'empêcha pas que le ſoir je n'en fiſſe faire autant ; enfin après trois jours de

ces

© BIUM

ces bains, comme elle n'avoit aucun mouvement, ne pouvant pratiquer d'autres remedes, je me décidai pour les frictions mercurielles; mais, m'objectera-t-on, comment pouvoit agir le mercure, étoit-il pour lors indiqué?

Je réponds à cela, que le mercure agit par la peſanteur de ſes molécules ſur le ſang & la lymphe, qu'il diſſout; mon idée fut de diminuer la roideur des membres, en briſant & diviſant les fluides; & j'ai penſé qu'entrant dans le torrent de la circulation, il pouvoit opérer cet effet par-tout où il ſeroit porté; d'ailleurs la malade étoit ſans fiévre: pourquoi ne pas penſer à la congeſtion qui étoit dans tous les points de la circonférence, qui demandoit des remedes propres à mettre en mouvement les liqueurs ralenties: or le mercure me parut le remede unique, puiſqu'il ne pouvoit l'adminiſtrer dans l'état préſent de la malade.

Je lui fis donc adminiſtrer une friction de trois gros d'onguent mercuriel; en la frottant, elle cria un peu, ſans rien articuler, ce qu'elle ne fit pas avant les bains; de jour à autre les frictions furent faites, en commençant par les pieds, & dans la même progreſſion qu'on auroit fait dans une maladie vénérienne; à la cinquieme, elle répondoit par *oui* & *non*, & ne pouvoit articuler d'autres mots diſtinctement, quoiqu'elle en

© BIUM

eût bien envie ; le ſommeil n'étoit plus ſi profond ; après dix frictions, elle parloit & remuoit les extrémités des pieds & des mains ; je lui fis prendre un petit apozeme de caſſe dans le petit lait, avec la manne, qui fit au mieux ; le lendemain, elle porta une main à ſa bouche, & levoit ſes deux pieds ſous ſa couverture, à la hauteur d'un demi-pied ; dans ce tems-là les regles parurent, elle les eut pendant trois jours : je fis adminiſtrer, après qu'elles furent paſſées, deux nouvelles frictions ; le mercure ayant diviſé la lymphe, elle devint plus coulante, & l'impuiſſance de mouvoir ſes membres, ſe diſſipa peu-à-peu, & il ne lui reſta qu'une vacillation en marchant ; avant le tems qu'elle devoit avoir ſes regles, je lui fis mettre huit jours les pieds dans l'eau, deux fois par jour, pendant environ trois quarts d'heure ; elle les eut abondamment le 15 Mars, qui répondoit au tems ; à la fin de ce même mois, je lui ai fait prendre les eaux de Bardon, en y ajoutant ſimplement le ſel de nître, pour les faire percer plus aiſément ; elle les a pris pendant quinze jours avec un grand ſuccès ; elle jouit à préſent de la meilleure ſanté ; elle a été purgée trois fois dans le cours de ſa maladie & des frictions ; elle a pris quantité de boiſſon humectante & délayante : j'eſpere remédier à ce qui lui reſte, c'eſt-à-dire, à la foibleſſe

© BIUM

des articulations des genoux, par les eaux de Vichy, qu'elle prendra au mois prochain. J'ai oublié de dire qu'après les bains & les deux premieres frictions, on entendoit dans ſon ventre des borborygmes qui me firent augurer une métaſtaſe, ce qui arriva effectivement, comme on a vu ci-deſſus.

Il eſt étonnant que cette malade ait reſté deux mois dans un ſommeil tranquille, un pouls naturel avec un engorgement ſi conſidérable. Tous les auteurs parlent de la catalepſie, qui a duré aux uns quelques heures, aux autres quelques jours. *Etmuller* en rapporte une obſervation tirée de *Fonſeca*, d'une femme qui, après une ſuppreſſion, avoit coutume pendant ſix heures de chaque ſemaine, de tomber dans la catalepſie. *Plater* rapporte des exemples de cette maladie occaſionnée par la fumée & la vapeur du charbon. *Schenkius* en cite occaſionnées par des vers. *Foreſtus* & *Tulpius* citent des jeunes gens des deux ſexes, qui ſont tombés dans ces accès, pour s'être trop livrés à des réflexions amoureuſes; il s'en eſt vu qui avoient leur ſource dans l'affection hypocondriaque, tel que nous l'a dépeint *Hildesheim*; mais je n'ai vu dans aucun auteur un ſommeil ſi long. Comment concevoir que le ſang ſe déterminant au cer-

© BIUM

veau, & faiſant une congeſtion auſſi conſidérable, la malade ne ſoit pas morte ? Je réponds à cela une choſe bien ſimple ; la congeſtion une fois faite, il y avoit lieu de penſer que la circulation s'entretenoit dans les grands vaiſſeaux, ſans que la congeſtion qui étoit faite, fût aſſez conſidérable pour attaquer le fond de la vie, quoiqu'elle le fût aſſez pour ôter le mouvement & le ſentiment.

Mais le défaut d'alimens pendant deux mois, comment n'a-t-il pas produit la mort ?

Il eſt vrai que la malade prenoit peu de choſe, puiſque ſept à huit cuillerées de bouillon ou de tiſane, lui ſuffiſoient en vingt-quatre heures ; mais l'état tranquille dans lequel elle étoit, occaſionnoit moins de tranſpiration : ſon pouls qui étoit naturel, démontroit bien que le cœur n'avoit pas un mouvement fort ; ainſi, à proportion, moins forte étoit l'action du centre à la circonférence, plus grande étoit la diminution de tranſpiration, & cette déperdition de ſubſtance moins forte exigeoit moins de nourriture.

© BIUM

LETTRE

De M. DUMONCHAU, médecin du Roi aux hôpitaux militaires de Douai, à l'auteur du Journal, sur deux phénomenes très-singuliers.

MONSIEUR,

Voici une obſervation que je trouve dans des papiers de médecine, dont je ſuis poſſeſſeur, laquelle m'a paru aſſez frapante pour croire devoir vous en faire part. Je compte que vous voudrez bien la rendre publique par la voie de votre Journal.

Une payſanne de ces cantons-ci avoit depuis plus de ſix mois une ſuppreſſion d'urine bien complette. Une diarrhée de plus, devenue habituelle, la fatiguoit au point qu'elle devint d'une maigreur ſurprenante; ce ſurcroît de douleur pourtant lui étoit en quelque ſorte devenu un bien; les reins ſe déchargerent par la voie des inteſtins. Réduite au plus triſte état, cette malade n'attendoit plus de l'art des médecins aucun ſecours qui pût la ſoulager, lorſqu'un nouvel accident, au milieu des plus déplorables ſymptomes, lui apporta la guériſon qu'elle n'oſoit plus eſpérer. La langue lui enfla, elle groſſit & prit tant de volume, que les paſſages de l'air en furent

© BIUM

preſqu'entiérement empêchés ; tout menaçoit de la ſuffocation & de la mort ; cependant qu'arriva-t-il ? La malade ſentit ſous ſa langue une douleur plus cuiſante, elle y porta le doigt, elle la grata, la preſſa, la déchira, en tira une pierre, un vrai *calcul* ; & dès ce moment heureux pour elle, l'urine reparut dans ſes couloirs, le flux de ventre ceſſa, l'embonpoint revint, & la malade guérit.

Vous pouvez bien penſer, Monſieur, que dans le tems on ne manqua point de parler beaucoup de cette maladie ſi extraordinaire ; elle parut ſinguliere apparemment : la plûpart des médecins, toujours ſi difficiles, & ſi lents approbateurs de ce qu'ont fait leurs confreres, crierent à la fable, au menſonge ; cependant on fut obligé d'y croire, quand on vit un autre fait de cette nature ; c'eſt une obſervation de M. *Lamelin*, autrefois bon médecin, vivant à Valenciennes. Un jeune homme de cette Ville ſouffrit pendant long-tems d'une ſuppreſſion d'urine, avec complication d'un cours de ventre *ſéreux* ; enfin il ſurvint à la temple un abſcès qui dura long-tems auſſi, & qui en s'ouvrant, laiſſa voir un *calcul*, dont l'extraction rendit à l'urine ſon cours, & au malade la la bonne ſanté dont il jouiſſoit avant l'arrivée de tous ces maux.

Ces obſervations, Monſieur, ne ſont pas

© BIUM

récentes ; je leur crois plus de cinquante ans. Je les ai extraites & traduites d'un très-grand traité latin manuſcrit de médecine pratique, compoſé par feu *Gabriel Leclercq*, médecin à Avenes en Hainaut. Cet ouvrage rempli d'exellentes choſes, a, comme bien d'autres, eſſuyé le ſort des manuſcrits *orphelins*, tombés en mains étrangeres. Il n'a point été publié après la mort de l'auteur, qui l'avoit mis, autant, au moins qu'il étoit en ſa puiſſance, en état d'être rendu public, & qui l'avoit paré de pluſieurs approbations des meilleurs médecins de Louvain & de Bruxelles. Il n'y a pas apparence qu'il ſoit jamais mis au jour ; c'eſt une raiſon qui m'engagera à vous envoyer, ſi vous l'agréez, Monſieur, ce que j'y pourrai trouver d'aſſez intéreſſant, en fait d'obſervations, pour mériter l'attention du public.

J'ai l'honneur d'être, &c.

OBSERVATION

Sur les effets de la Morelle, par M. DUMOLIN, médecin à Cluny, par Mâcon.

En 1743, deux filles de Jean du Patier, marchand, rue Merciere, à Cluny, âgées, l'une d'environ ſept ans, l'autre de huit, furent frapées d'une manie au-deſſus de leur

© BIUM

âge. Les phénomenes furieux dont elles étoient affligées, me firent ſoupçonner le poiſon : je leur fis donner quelques verres de tiſane ſtibiée ; elles vomirent, l'une deux bayes, l'autre trois de *morelle furieuſe*, entieres, auſſi pleines, auſſi fraîches, qu'au moment qu'elles ſont détachées de la plante, dans leur parfaite maturité ; cependant la manie ſe ſoutenoit depuis près de vingt-quatre heures ; tous les membres étoient frappés de foibles mouvemens convulſifs ; le geſte étoit audacieux, leur regard exprimoit la fureur, le ris ſardonique immodéré ſuccédoit & faiſoit place aux larmes ameres ; elles bégayoient des paroles hardies, & cherchoient à mordre & déchirer tout ce qui ſe préſentoit devant elles : l'anus, le ſphincter de la veſſie étoient relâchés ; les extrémités inférieures étoient engourdies par une atonie paralytique : l'effroi s'empara de l'eſprit timide du peuple voiſin ; la ſuperſtition, compagne inſéparable de la foible crédulité, enfanta des prodiges ; on cria au ſortilége ſur ces créatures innocentes, & l'organe de l'ignorance les publia hautement poſſédées : on fit des prieres, & l'exorciſme donné ſans connoiſſance, fut auſſi ſans ſuccès ; l'émétique en lavage, réuſſit : demi-heure après l'opération du remede, le public ſurpris vit jouer en pleine rue nos convaleſcentes avec les compagnes de leur âge ; aujourd'hui elles jouiſſent

© BIUM

d'une ſanté ferme & vigoureuſe, & n'ont jamais reſſenti aucune impreſſion fâcheuſe du poiſon, dès l'inſtant qu'il fut rejetté au dehors.

L'érétiſme des nerfs, les tenſions ſpaſmodiques, les mouvemens convulſifs de certaines parties, l'atonie, le relâchement du ſphincter de la veſſie & de celui de l'anus, le délire univerſel tirent-ils leur naiſſance d'un tourbillon de vapeurs ſtimulantes, attachées à l'atmoſphere des fruits de la *morelle furieuſe*?

Ces fruits rendus entiers, favoriſent la réponſe conſéquente à la queſtion. Il eſt démontré qu'ils furent avalés, ſans nulle lacération, ſans avoir reçu un coup de dent chez l'une, ni chez l'autre malade; & dès-lors on pourroit tout au plus ſe livrer au ſoupçon de l'épanchement de leur ſuc pendant leur long ſéjour ſur l'eſtomac; mais les bayes rendues, farcies de ſemences, & les ſucs dont elles étoient remplies, d'une couleur & d'une conſiſtance homogene à ceux des fruits que je détachai de la plante, n'impriment point à ce fait le caractere de l'évidence.

Le tourbillon des vapeurs *nécrotiques*, flottant autour de la baye (*a*) nous découvre un agent ſenſible dans les opérations de la morelle ſur nos malades.

J'abandonne aux maîtres de l'art la théorie fine & lumineuſe dont ils embelliſſent

(*a*) Tourbillon analogue à celui des *moſetes*.

© BIUM

l'explication des phénomenes prodigieux dûs à l'irritation des nerfs. Qu'il me ſoit permis de rapporter ici, d'après le célebre Richard Mead, la différence des effets produits par les poiſons minéraux, de ceux qui ſuccedent aux poiſons végétaux, quoiqu'ils agiſſent par les mêmes principes, mais ſeulement avec plus ou moins d'activité (*a*). *Nec omninò admirandum eſt, ſymptomata à vegetabili veneno cum his à minerali diſcordare, etiamſi ejuſdem ſint generis & ſolùmmodo inæqualis vis; ſolidiores enim particulæ minerales cùm ſtomachi erodant tunicas, totalem mortificationem & gangrænam inducunt, & ſic ſimul & ſemel ſuum perficiunt opus: ſales verò plantarum debiliores, non-niſi levem excoriationem infligere poſſunt, ad cujus ſenſum moleſtum, angores & ſpaſmi inſequentes potiùs ſenſim & ſenſim exhauriunt vires; in hoc caſu animal nec tam de repentè, nec iiſdem ſub ſymptomatibus ſuccumbit.*

Les premieres voies ſe trouvent fermées pendant vingt-quatre heures aux fruits meurtriers; à peine en ſont-elles délivrées, que le calme & la ſérénité renaiſſent; nos poſſédées prétendues folâtrent & jouent dans la rue avec les compagnes de leur enfance. Le vinaigre, l'hydromel, la thériaque &

(*a*) Rich. Mead, *Mechanica expoſitio venenor.* pag. 117.

© BIUM

tous les antidotes vantés, produiroient-ils en pareils cas de ſi prompts effets ? La plûpart des poiſons avalés impriment à l'eſtomac une contraction ſpaſmodique ; le reſſerrement du pylore s'oppoſe à leur paſſage dans les inteſtins ; leur long ſéjour ſur l'organe intéreſſé, ne change point l'indication eſſentielle ; l'ennemi doit être attaqué dans ſon retranchement ; l'émétique en lavage y conduit, il offre des armes sûres pour en triompher : les ſecours deſtinés à rétablir le jeu des ſolides, à rappeller les liqueurs ſous les preſſoirs de la vie, à réparer les déſordres, les impreſſions qui ſuccedent aux venins portés ſur l'eſtomac, n'entrent point dans mon obſervation ; mes malades n'en eurent aucun beſoin.

Je finis en eſquiſſant le tableau de mes malades dans la deſcription des effets du poiſon de l'aconit & de la cygue, tirée de la traduction latine de J. Gorrée, médecin Pariſien, ſur le Traité des antidotes du fameux Clavien, le célebre poëte & médecin Nicander.

Il parle de la cigue :

Hæc primùm tentat caput, & caligine densâ
Involvit mentes, tempus vehementer utrumque
Palpitat : ex oculis madidus delabitur humor
Perpetuò. Apparet geminum quodcunque videtur ;

© BIUM

Sicut nocte ſolent qui vina bibere meraca.
Aut veluti expreſſis Sileni agreſtibus uvis
Cornibus inſignem qui nutrivere Lyæum,
*Poſtquam tantárunt * ſpumantia pocula mentem,*
Primum oculis variant, titubantes inde per imas
Incedunt nyzæ malefidis greſſibus oras:
Talis eos premit epoto vertigo veneno.

LETTRE

A l'auteur du Journal, en forme de Diſſertation, où l'on prouve que les ſels alcali-volatils ne ſont pas de l'eſſence de la putréfaction, & où l'on développe la nature du ferment qui lui eſt propre, par M. ESTEVE, médecin de Montpellier.

MONSIEUR,

Les différentes queſtions que j'ai été obligé de traiter dans le cours de la diſpute de la chaire de Chymie, dans l'univerſité de cette Ville, m'ont fourni matiere à quelques réflexions que je crois utiles pour la médecine pratique; je vous les envoie en conſéquence, afin que vous ayez la bonté de les inſérer

* *Vide Nicandri alexipharmaca* 10, *Gorræo Pariſienſi medico interprete*, in-12. *Pariſ. apud Vaſcoſanum* 1549, *fol.* 23. *verſo*, *lin.* 25, *errore typographico*, tantârunt, *lege*, *tentárunt*.

© BIUM

dans votre Journal ; ſi vous les trouvez utiles, j'aurai l'honneur de vous envoyer dans peu une Diſſertation ſur le choix des purgatifs, & ſur la maniere de les employer utilement.

C'eſt une erreur de la vieille chymie, que le ſel alcali-volatil eſt de l'eſſence de la putréfaction ; on peut démontrer la fauſſeté de cette prétention, en ce que l'alcali-volatil eſt le produit du feu, auſſi bien que des mouvemens inteſtins de certaines ſubſtances ; en ſecond lieu, parce que les excrémens de l'homme qui ſont très-fétides, ne donnent preſque point de ce ſel ; en troiſieme lieu, parce que l'urine portée au dernier dégré de putréfaction, ne fournit plus de ſel volatil ; auſſi les chymiſtes qui veulent le retirer de cette derniere ſubſtance, la font-ils putréfier dans des vaiſſeaux clos, afin de retenir le ſel volatil, qui ſans cela ſe diſſiperoit dans l'air ? Enfin il n'eſt perſonne qui ne diſtingue l'odeur du ſel volatil dans l'urine légerement putréfiée d'avec l'odeur de l'urine corrompue. Il faut donc conclure de-là que l'alcali volatil ne s'engendre qu'accidentellement dans la putréfaction, & d'une matiere propre. Je ſerois fort porté à croire que cette matiere propre eſt la même que celle de l'alcali-fixe, joint chymiquement au phlogiſtique, & à quelque portion de matiere graſſe, & d'eau, puiſque le ſel ammoniacal

© BIUM

nîtreux, *déflagre* dans le vuide chymique, & que le ſel alcali volatil, traité avec les terres abſorbantes, ſe réſout en terre, en huile & eau. Pluſieurs expériences faites par le docteur Pringle, ont démontré que l'alcali-volatil retarde la putréfaction des ſubſtances; ſi je démontre donc que la vapeur qu'exhalent les corps fétides, eſt un ferment propre à produire la corruption, ces ſubſtances ſeront néceſſairement différentes.

Je ne ſçaurois démontrer ce fait *à priori*; cette vapeur eſt incoërcible; d'ailleurs je ſuis éloigné & par mon état, & par ma maniere de penſer des ſpéculations; ainſi je vais rapporter quelques effets.

Cette vapeur conſervée pendant un certain tems dans des charniers, eſt devenue peſtilentielle, elle a fait perdre le reſſort à l'air, la flamme de la chandelle n'a pu y ſubſiſter, & les hommes non ſeulement y ont été ſuffoqués; mais leur corps s'eſt enflé tout de ſuite, & eſt devenu ſphacélé. Ces obſervations ont été faites dans l'égliſe de Notre-Dame, & cinq ou ſix perſonnes y moururent, dans un charnier qui n'avoit pas été aéré.

Les médecins praticiens connoiſſent encore ce fait, lorſque l'arriere-faix ſe corrompt dans l'utérus; ſoit qu'il ait reſté après l'accouchement, ou après l'avortement, il ſurvient un état de dépériſſement, l'haleine

© BIUM

du malade eſt fétide, & ſon état devient ſemblable à celui que j'ai détaillé ci-deſſus, ſi la maladie arrive au dernier période.

Le même effet s'obſerve dans la réſorption du pus ſanieux de la petite vérole cryſtalline, dans quelques fiévres épidémiques, & dans la plûpart des maladies contagieuſes.

La vapeur qu'exhalent les corps fétides, eſt donc un ferment très-propre à exciter la corruption; on doit dire même qu'il eſt très-actif.

Voici l'application de ce principe à la médecine pratique; lorſqu'il reſte quelque partie d'aliment corrompu dans l'eſtomac, ou dans le premier des boyaux, les alimens que l'on prend, ſe corrompent en très-peu de tems, parce qu'ils rencontrent le ferment de leur corruption; de-là cet aphoriſme d'Hippocrate, *quò magis impurum corpus nutrieris, eò impurius reddes.* En effet la diette convenable & les minoratifs répétés, ſont les ſeuls remedes qui puiſſent alors rétablir les fonctions; & les remedes que l'on appelle mal-à-propos ſeptiques, ſtomachiques ſeroient nuiſibles: auſſi produiſent-ilsdes exanthemes, en atténuant, & diviſant les matieres putrides des premieres voies.

Je penſe qu'il eſt inutile de rapporter d'autres faits; les médecins s'appercevront aiſé-

© BIUM

ment de l'étendue & de l'application de cette doctrine, qui eſt déduite de l'expérience.

Mais ce ferment n'eſt pas toujours néceſſaire pour exciter la putréfaction; on ſçait qu'elle eſt naturelle à la plûpart des ſubſtances du regne animal & végétal, & qu'elle n'exige que certaines conditions. C'eſt une erreur cependant que de croire qu'elle s'excite naturellement dans l'eſtomac; les alimens y ſont agités, & lavés par les ſucs des premieres voies; & s'il s'y fait de la putréfaction ou de la fermentation, ſoit vineuſe, ſoit acéteuſe, ce n'eſt jamais dans l'état de ſanté; c'eſt ce qu'il eſt facile de démontrer par la ſaveur inſipide qu'on a trouvée dans les matieres à demi digérées, que le cahot d'un carroſſe fait vomir.

Mais ſi les forces digeſtives ſont affoiblies, les digeſtions troublées par quelque affection d'eſprit, le mouvement periſtaltique arrêté par le ſpaſme, comme il arrive aux hypocondriaques, alors les rapports tantôt aigres, tantôt nidoreux, les vents, &c. annoncent la fermentation ou la putréfaction.

Il faut être très-attentif à ces conſidérations, ſans quoi les maladies ſe compliquent avec la fiévre de pourriture, comme on l'obſerve journellement dans les plaies d'armes à feu, & dans les hémorragies conſidérables.

Un braconier du village de Balaruc, reçut un

© BIUM

un coup d'arme à feu au bras gauche, qui lui fracaſſa l'os, on traita ce malade par la méthode ordinaire; mais vers le cinquieme jour, la fiévre eut des rédoublemens, le pouls devint mou, caractères évidens de la complication avec la fiévre putride; faute de remplir cette ſeconde indication, le malade mourut: je priai le médecin ordinaire de vouloir bien ordonner l'ouverture du cadavre. Nous obſervâmes des engorgemens aux boyaux, & des tampons de vers & d'excrémens dans l'ileum; il n'eſt pas douteux qu'on eût pu prévenir ce funeſte événement, en tenant les premieres voies libres ſur ce principe; que la foibleſſe du corps & les douleurs amenent la foibleſſe des digeſtions; celle des digeſtions produit la fiévre de pourriture. J'omets beaucoup d'autres exemples tirés des hémorragies, parce qu'ils ſont des ſuites immédiates de ce principe.

J'ai l'honneur d'être, &c.

© BIUM

OBSERVATION

Sur une Exfoliation qui s'eſt faite cinquante-ſept ans après un coup reçu à la tête, par M. CHEVALIER, maître ès-arts & en chirurgie, & chirurgien employé à l'hôpital royal & militaire de Bourbonne-les-Bains, en Champagne.

M. Collon, maître en chirurgie, & chirurgien-juré aux rapports de la ville de Juſſey, en Franche-Comté, âgé actuellement de près de quatre-vingts ans, fit une chute à l'âge de treize à quatorze mois. Tout l'effort du coup porta ſur le pariétal gauche, & ne fit aucune diviſion à la peau. Quelque tems après, il s'éleva une tumeur ſur tout l'endroit contus, tumeur que ſes parens négligerent, la regardant de peu de conſéquence; mais les accidens qui ſurvinrent à la ſuite, leur firent ouvrir les yeux, & appeller un chirurgien, qui ayant été informé de l'accident arrivé au malade, ſe fit inſtruire auſſi de ſes ſignes primitifs. On lui apprit que le bleſſé, au moment de ſa chute, perdit la connoiſſance & le mouvement; qu'il demeura par terre comme immobile & ſans ſentiment; que rappellé à lui par l'uſage de quelques liqueurs ſpiritueuſes, il eut un vomiſſement bilieux,

© BIUM

Parfaitement inſtruit de ces premiers ſignes, il l'examina, & le trouva dans un aſſoupiſſement, duquel il ne revenoit, que lorſqu'on lui touchoit quelque endroit de la tête, & ſur-tout celui où il avoit reçu le coup. Il avoit le viſage rouge, un gonflement & une tenſion œdémateuſe de toute la tête, qui s'étendoient juſqu'aux paupieres, & la fiévre; tous ces ſymptomes lui firent juger qu'il y avoit compreſſion au cerveau, par l'épanchement de quelque liqueur ſur la dure-mere, entre cette membrane & la pie-mere, entre celle-ci ou le cerveau, ou dans la propre ſubſtance du cerveau. En conſéquence il décida de la néceſſité de l'opération du trépan, & y procéda tout de ſuite. Il fit une inciſion cruciale d'environ deux pouces & demi de long, ſur autant de large, emporta les quatre angles de la plaie, & la remplit de charpie brute, qu'il laiſſa juſqu'au lendemain, pour abſorber le ſang.

Cet appareil levé, il ne découvrit aucune fente ni fêlure au crâne, malgré les recherches & les moyens qu'il employa à cet effet; il apperçut ſeulement une dépreſſion en forme d'enfoncement, qui avoit produit ſur les deux tables le même effet qu'un coup violent produit ſur un pot d'étain en l'enfonçant. *

* Cet enfoncement avoit occaſionné tous les ſymptomes de la compreſſion du cerveau.

© BIUM

L'élaſticité de la partie, & les battemens réitérés du cerveau le rétablirent bientôt dans ſon état naturel : les panſemens furent faits dans la ſuite, avec des plumaceaux imbibés d'eſprit de vin qu'on appliquoit ſur l'os découvert, & d'autres plumaceaux chargés d'un digeſtif ſimple, pour panſer les bords de la plaie ; mais ce panſement abandonné à la conduite de certaines perſonnes qui n'étoient point au fait de l'art, fut négligé, & devint préjudiciable au malade ; les bords de la plaie devinrent calleux, & l'os à découvert pendant pluſieurs mois, s'altéra pour avoir été expoſé aux injures de l'air.

Tout le monde ſçait que ce fluide ſe charge de quantité de corpuſcules répandus dans l'atmoſphere, capables de cauſer des dérangemens conſidérables dans l'économie animale, & même d'altérer les parties les plus ſolides de notre corps. C'eſt ce que Boerhaave a judicieuſement remarqué dans ſes Aphoriſmes, s'expliquant en ces termes (*a*) : le péricrâne étant léſé de façon à laiſſer l'os long-tems découvert & à l'altérer, cet os ſe trouve privé des vaiſſeaux que lui fourniſſoit le péricrâne, & conſéquemment des ſiens propres, les liqueurs reſtent en ſtagnation dans ces mêmes vaiſſeaux, & s'y corrompant, ſéparent une écaille ; ce qui fait

(*a*) Boerhaave, Aph. 249 & 250.

© BIUM

que l'os devient jaune, brun, noir, & enfin s'exfolie.

La cauſe de ce mal eſt l'interruption de la continuité des vaiſſeaux, ou l'air froid qui en reſſerre & deſſeche les extrémités dans l'os par ſa nature : ſeroit-on fondé à croire pour cela qu'il y ait de la malignité (*a*), ſes effets étant l'augmentation des maux ? Il ne ſe fit cependant, malgré ce mauvais traitement, aucune exfoliation, quoique la plaie eût même été plus de deux ans à ſe cicatriſer. Depuis le tems de ſa guériſon, qui ne s'obtint qu'au moyen de quelques légers cauſtiques, mêlés avec des pourriſſans, & ſuivis des deſſicatifs, il n'a reſſenti aucune douleur de tête, aucun étourdiſſement, quoiqu'il ait beaucoup travaillé d'eſprit & de corps.

Il a joui de cette tranquilité parfaite juſqu'à l'âge de ſoixante-un ans. Ce fut dans ce tems qu'il fut ſollicité par un de ſes parens, pour l'accompagner dans un voyage qu'il devoit faire à Beſançon : à peine fut-il à quatre lieues de chez lui, qu'une douleur des plus vives & des plus aigues, ſe fit reſſentir avec tant de violence dans l'endroit de la cicatrice, qu'il ne lui fut pas poſſible d'aller plus loin. Il examina l'endroit douloureux, il y apperçut une tumeur de la groſſeur d'une

(*a*) Boerhaave, Aph. 251.

© BIUM

bonne noiſette, qui lui étoit très-ſenſible, ſur-tout lorſqu'on la touchoit : il y appliqua une emplâtre de bétoine, & demanda une chambre pour ſe repoſer ; une demi-heure ne fut pas plutôt écoulée après ſon application, que la douleur s'éclipſa entiérement, & il continua ſon voyage ; deux jours après, la tumeur s'ouvrit, & il en ſortit deux eſquilles d'os, de la groſſeur de deux petites écailles de poiſſon.

Depuis cette premiere exfoliation, la plaie s'eſt ouverte deux, trois, quatre & cinq fois par an, toujours en s'y élevant des petites tumeurs tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, mais avec des douleurs beaucoup moins vives que la premiere fois : quoique ces petites tumeurs ne ſe diſſipent point ſans la ſortie de pluſieurs petites eſquilles de différentes grandeur, largeur & figure ; en ſorte qu'il y a déperdition de ſubſtance de la premiere table de l'os, de la largeur d'environ un écu de ſix livres.

Il ne laiſſe pas, malgré ces accidens, qui lui durent depuis près de dix-huit ans, de jouir d'une très-bonne ſanté, d'être fort & vigoureux, & d'un tempérament gai, faiſant ſes fonctions tant vitales, naturelles, qu'animales, à quelque choſe près comme à l'âge de quarante ans.

N'eſt-il pas probable que cet os qui a demeuré ſi long-tems à s'exfolier, s'eſt altéré

© BIUM

pour avoir été exposé trop long-tems aux injures de l'air, à cause du pansement peu méthodique, qui suivit l'opération quelques jours après la chute du malade; que la nature encore trop foible, ou trop prudente pour séparer cette partie morte de son tout, la laisse, pour ainsi dire, dans l'oubli, jusqu'à ce que gênée par sa présence, elle l'a chassée au dehors ? Ne lisons-nous pas dans les auteurs plusieurs observations touchant des corps étrangers, & même des enfans qui ont demeuré pendant des 26, 28, 30 & 46 ans dans le ventre de leur mere, sans altérer considérablement leur santé ? MM. Bourdois, Chomereau, & Morand nous rapportent plusieurs de ces faits. Le Journal de Juin 1758, pages 549 & 551, nous fournit aussi deux observations sur deux corps étrangers, que la nature a conservés très-long-tems, & dont elle ne s'est encore débarrassée que par les secours de l'art. L'os qui fait le sujet de cette observation, peut très-bien être regardé comme un corps étranger, puisque tous les auteurs conviennent que les parties de notre corps, lorsqu'elles sont totalement privées de nourriture, sont des corps étrangers que la nature conserve souvent dans cet état de mortification des jours, des mois & des années entieres, sans altération considérable des parties saines & voisines, jusqu'à ce qu'enfin troublée, inquiétée

© BIUM

par leur préſence, elle s'en débarraſſe.

Mais avant de finir cette obſervation, ne pourrois-je pas remarquer, que ſi l'on eût employé le trépan perforatif de Beloſte, l'on auroit prévenu cette exfoliation, & conduit la plaie plutôt à cicatrice? Boerhaave, en parlant des plaies de la tête, le conſeille auſſi (*a*). Il dit qu'on les guérit, en perçant légérement avec un petit trépan le crâne, juſqu'à ſon milieu en divers endroits, & à peu de diſtance. Par-là on prévient l'exfoliation, & le périoſte ſe régénere.

GUERISON

D'un coup de fuſil à la poitrine, par M. LAUGIER, docteur en médecine à Peliſſanne, en Provence.

Au mois de Novembre de l'année 1756, dans un bourg de la Provence, nommé la Colle-Saint-Paul, qui eſt à deux lieues de la Méditerranée, entre Antibes & Vence, je fus engagé de la part de MM. Mercier & Beliſſinre, tous deux maîtres en chirurgie de l'endroit, d'aller voir un laboureur, qui en allant un jour à la chaſſe, avoit reçu un coup de fuſil, chargé avec un tampon de

(*a*) Boerrhaave, Aph. 252.

© BIUM

bourre, à la région même du cœur, qui perçoit la cavité de la poitrine, pour aller ſe terminer bien avant dans la ſubſtance du poumon, ce qui préſentoit un coup d'œil aſſez curieux par rapport au battement du cœur, s'il n'avoit été dangereux par rapport aux poumons. En voici l'hiſtoire.

Cet homme dont il eſt ici queſtion, & qui fait le ſujet de cette obſervation; étant un jour fatigué du chemin qu'il avoit fait pendant la chaſſe, voulut reſter un moment debout, autant pour ſe délaſſer, que pour voir s'il ne ſe préſenteroit rien qui pût le dédommager de ſa peine; tandis qu'il s'arrête dans cette intention, & qu'il fixe ſes pas ſur l'endroit où il devoit ſe repoſer, & qui devint, par un moment fatal, le théatre de ſon malheur, il veut poſer ſon fuſil un peu penché de droite à gauche, tournant la croſſe en bas, la bouche vers le cœur, & le laiſſe tomber d'un demi-pied de haut, ſans avoir la précaution de l'accompagner juſqu'à terre, ce qui n'auroit rien été, ſi le fuſil n'eût pas été bandé; mais par malheur il ne l'étoit que trop, de façon que la croſſe n'eſt pas plutôt tombée à terre, que la ſecouſſe qu'elle reçoit, fait partir le fuſil, dont le coup vient frapper par-deſſous le tetton gauche, de bas en haut, & un peu de droite à gauche, perce la peau, le muſcle peſtoral & intercoſtal de cette partie, les tégumens & la plévre, ne touche point

© BIUM

au cœur, quoique la moitié du péricarde ait été emportée, & va ſe fixer bien profondément dans la ſubſtance du lobe gauche du poumon : l'accident étant arrivé, quelqu'un du voiſinage, au bruit du coup, s'en apperçoit ; on tranſporte le malade chez lui ; le chirurgien qui eſt appellé, le trouve nageant dans le ſang, à l'occaſion de la grande hémorragie, que la ſolution des vaiſſeaux de toutes ces parties avoient produite ; il lui donne des cordiaux pour remettre ſes forces, il ſonde la plaie, il la trouve profonde, il fait ſortir une partie des morceaux de bourre qui étoient figés dedans ; il panſe la plaie avec le digeſtif ordinaire ; il tâche de laiſſer entrer le moins d'air qu'il eſt poſſible, pour prévenir les impreſſions qu'il auroit pu faire ſur le diaphragme ; le médiaſtin, par bonheur, ne reçut aucun dommage, ni de la part du coup, ni de celle du pus.

Quant aux bouillons, il y eut un eſpace proportionné aux beſoins du malade : le pouls foible & vacillant s'éclipſoit quelquefois ; la ſuppuration ſe fit bientôt ; le malade reſta dans cet état pendant quelques jours ; dans cet intervalle, M. Beliſſinre appelle M. Mercier, ſon confrere, dont il a été parlé-ci-deſſus. On a l'attention de bien faire ſortir le pus en dehors, faiſant incliner le malade en avant, afin que celui qui ſe faiſoit dans le lobe gauche du poumon pût être chaſſé au dehors ; on avoit même le ſoin de faire

© BIUM

touſſer le malade, afin que par la ſecouſſe qu'il donnoit par ce moyen aux poumons, le pus pût en être encore mieux exprimé.

On fit quelques jours après, une inciſion par-deſſous, & un peu à côté de la plaie, afin de donner plus de jour, & une iſſue plus facile au pus qui devenoit tous les jours plus cauſtique & plus âcre, par le ſéjour qu'il faiſoit dans cette cavité; malgré toutes les attentions qu'on avoit de le faire évacuer, & de lui procurer des voies & des moyens pour ſa ſortie, il étoit ſi abondant, qu'il rempliſſoit dans moins de vingt-quatre heures une poëlette ordinaire pour les ſaignées.

La métaſtaſe ne reſta pas long-tems d'arriver; le pus ſe mêla bientôt avec le ſang, & donna lieu à une fiévre lente, qui le conſumoit inſenſiblement; l'acrimonie de ce pus augmenta ſi fort, qu'après avoir rongé une bonne partie du lobe gauche, elle s'étendit juſqu'à ronger & briſer les véſicules pulmonaires de ce même côté, puiſqu'on entendit bientôt après l'air entrer & ſortir avec une eſpece de ſiflement. On avoit à faire à un corps robuſte & bien conſtitué; les vulnéraires & les balſamiques qu'on mit en uſage, rendirent la ſuppuration des plus louables. Enfin, après bien de la peine, elle ſe termina; les chairs s'accrurent, à la faveur des tiſanes pectorales & adouciſſantes, dont le malade uſa pendant quelque tems; la fiévre lente ceſſa bientôt; de façon qu'après avoir reſté

© BIUM

deux mois & demi dans cette ſituation, le malade ſe leva ; il reprit ſes forces ordinaires, la plaie ſe ferma, & tout ſe cicatriſa juſqu'au point, qu'il vit encore, & ſuit ſes travaux journaliers.

Voilà l'hiſtoire de ce funeſte accident. Je penſe qu'on me ſçaura gré d'avoir donné ce détail, afin qu'on en tire toutes les conſéquences qu'une plaie de cette nature fournit ordinairement, tant par rapport au cœur, dont l'équilibre, le mouvement & le reſſort ſe ſont toujours bien ſoutenus, malgré la grande ſecouſſe que dut occaſionner le coup dans cette partie, & les impreſſions du pus dont il ne reçut pas la moindre atteinte, que par raport au pericarde, dont la moitié fut emportée, ſans que le cœur lui-même en ait ſouffert le moindre dérangement.

LETTRE

De M. DIONIS, docteur régent de la faculté de médecine de Paris, à l'auteur du Journal, ſur un Os avalé par une femme, & rendu par les urines.

Comme je viens de lire, Monſieur, dans votre Journal du mois de Juin de cette année une obſervation faite par M. la Riviere le jeune, notre confrere, au ſujet de pluſieurs portions d'os trouvés dans la veſſie, j'ai cru que vous ne ſeriez pas fâché d'apprendre au

© BIUM

public un fait à-peu-près ſemblable, au ſujet d'un os avalé par une femme, & rendu par les urines.

L'obſervation dont il s'agit ici eſt de M. Halois, médecin de la Rochelle, qui m'a envoyé l'os rendu par la malade, que j'ai encore chez moi, & que j'ai fait voir à pluſieurs curieux : voici le fait.

La femme d'un négociant de la Rochelle, fort maigre, valétudinaire, & cacochyme, mangeant avec avidité d'une tête d'agneau qui étoit ſur ſon potage, avala preſque ſans s'en appercevoir, un petit os de cette tête ; elle n'en ſentit aucun mal, juſqu'à la nuit du mercredi au jeudi ſuivant, qu'elle eut des douleurs dans le rein gauche, qui augmenterent par dégrés à tel point, que le jeudi matin, ſur les huit heures, ſuccombant à la violence de ſes douleurs & des cris perçans qu'elles lui arrachoient, elle me fit appeller ; je trouvai ſon pouls petit, mais roide, tendu, dur & fréquent, des ſoubreſaults dans les tendons, de la fiévre, de la difficulté de reſpirer, les yeux étincelans, la langue rouge, le viſage violet, les urines de la nuit un peu rouges & troubles, mais en aſſez bonne quantité, pour faire voir qu'elles n'avoient pas été arrêtées, quoiqu'elle eût des vomiſſemens violens & fréquens. Je fis ſaigner la malade trois fois au bras, & une fois au pied dans les vingt-quatre heures, & je preſcrivis une boiſſon abondante & tiéde, d'émulſion faite

© BIUM

avec la graine de pavot blanc, les pepins de *ſapotille* & les amandes douces, & pour toute nourriture du bouillon de poulet, le baume de Copahu, les lavemens de térébenthine, de baume de Canada dans des décoctions émollientes & carminatives, & le demi-bain; tout cela fut employé dans les intervalles des ſaignées & des bouillons, & dans des diſtances réglées. Malgré tous ces remedes, bien loin que la douleur ſe calmât, les convulſions ſe mirent de la partie, ce qui me détermina à lui faire prendre d'heure en heure deux cuillerées d'une potion faite avec le laudanum liquide de *Sydenham*, le ſyrop des cinq racines apéritives, l'eau de ceriſe noire, & un peu d'eau de cannelle orgée; les vomiſſemens & les efforts ceſſerent à la ſeconde doſe: la malade n'avoit pas encore pris la moitié de ſa potion, que les convulſions & les ſoubreſaults des tendons diſparurent, & qu'elle ſentit quelque choſe deſcendre du rein, & cheminer peu-à-peu le long de l'uretere, avec un ſentiment de déchirement très-vif & très-douloureux: l'uſage de la potion & des émulſions ſe continuoit toujours; enfin le vendredi matin ſur les dix heures, c'eſt-à-dire, après plus de trente-deux heures de ſouffrances les plus cruelles, les douleurs ceſſerent tout-à-coup, & peu de tems après, la malade s'endormit d'un ſommeil tranquille, qui dura près de quatre heures de ſuite; je compris bien qu'a-

© BIUM

près cela la malade rendroit quelque pierre, ou quelque gravier raboteux & conſidérable ; car je ne ſuppoſois pas qu'autre choſe eût pu cauſer tous les accidens énoncés ci-deſſus ; c'eſt pourquoi j'avois ordonné qu'on examinât exactement les urines, qu'on les mît dans des verres, & qu'on eſſuyât ſoigneuſement le vaiſſeau à chaque fois.

Peu de tems après ſon reveil, la malade rendit plus d'une chopine d'urine, tout de ſuite, avec quelques filamens de ſang, & l'os que je vous envoie, tel qu'il a été rendu, & auquel il eſt aiſé de remarquer que les deux apophiſes ſupérieures, & l'inférieure, ont été un peu rongées par le frottement des parties par où il a paſſé. Quelque tems après, cet os rendu, la malade ſe plaignit d'une douleur avec battemens, & quelquefois des élancemens dans le rein gauche & dans l'uretere ; & vingt-quatre heures après, elle rendit des urines aſſez chargées d'un pus blanc & épais ; cet écoulement de pus dans les urines dura ſept à huit jours, & elle en fut entiérement guérie par le ſeul uſage du baume de Copahu, pris tantôt en forme liquide, & tantôt en forme ſolide.

Plus de trente-deux heures, des plus cruelles douleurs accompagnées de fiévre & de convulſions ; le pus que la malade a rendu par les urines, ſont des preuves convaincantes des déchiremens & de l'ulcération que cet os a cauſé dans le rein & les autres voies

© BIUM

de l'urine. Le mari de cette femme étoit ſeul chargé de ma part d'examiner les urines, de les mettre dans des verres, avec tout ce qui s'y trouveroit de pierre & de gravier; & j'arrivai chez elle un demi-quart d'heure après qu'elle eût rendu cet os ſeul, & ſans addition d'aucun gravier, par conſéquent on n'a pas pu me tromper; le fait eſt donc vrai & bien conſtaté, & je ne le trouve pas moins ſurprenant. Je conſerve chez moi cet os rendu par la malade : il a deux pouces de long, & trois lignes de large; il fut envoyé avec l'obſervation. J'avoue qu'ayant peine à croire que cet os eût pu paſſer par la voie des urines, & l'ayant montré à M. Winſlow, ce ſçavant anatomiſte l'a reconnu pour être un appendice de l'os hyoïde, lequel ne ſe trouve pas dans l'homme : il m'a ajouté que fondé ſur d'autres obſervations, à-peu-près ſemblables, il y avoit lieu de croire que cet os avoit percé le *rectum* au bas de l'uretre, & qu'ayant cauſé étranglement dans cette partie, il a produit les douleurs de reins qui ont ceſſé, lorſque l'os s'eſt échappé avec les urines; ce qui a auſſi produit le pus que l'on a remarqué. M. Winſlow m'a ajouté qu'il ſoupçonnoit que cet os avoit été avalé long-tems auparavant, la ſuppuration n'ayant pas pu être parfaite en trente-deux heures, comme il eſt rapporté.

MEMOIRE

© BIUM

MEMOIRE

Sur le mal de Gorge gangréneux qui ſe répand dans pluſieurs villages de Picardie, par M. MARTEAU DE GRANDVILLIERS, médecin à Aumale.

Le mal de gorge gangréneux eſt une maladie nouvelle pour ce pays-ci. Ce n'eſt que depuis ſept à huit ans qu'il ſe répand en Picardie & en Normandie. C'eſt ſur-tout les enfans qu'il attaque, cependant il n'épargne pas les adultes ; mais les femmes y ſont plus ſujettes que les hommes, les jeunes gens plus que les vieillards.

Cette maladie eſt épidémique, mais elle differe des épidémies ordinaires en ce qu'elle n'attaque que peu de ſujets à la fois ; elle eſt auſſi contagieuſe. Ceux qui reſpirent de trop près l'haleine des malades, s'expoſent à gagner la maladie.

Elle regne ſur-tout dans la ſaiſon des pluies & des brouillards ; les gelées ralentiſſent ſes progrès ; mais au dégel elle reprend de nouvelles forces ; elle eſt généralement moins univerſelle l'été : cette ſaiſon cependant n'en eſt pas exempte.

Rien n'eſt ſi irrégulier que l'invaſion du mal de gorge gangréneux ; on ne ſçait où

© BIUM

l'attendre : quelquefois il s'annonce par un léger ſentiment de douleur & de chaleur à la gorge, avec une petite fiévre très-obſcure qui ſe développe au bout de deux ou trois jours : quelquefois il eſt précédé pendant quelques jours d'un mal-aiſe général, laſſitude, bâillemens, alternatives de petits friſſons & de petites chaleurs ; d'autres fois il attaque ſubitement par un friſſon ; d'autres fois, par une douleur ſoudaine à l'une des amygdales, tantôt par un élancement ſubit dans l'oreille, du côté qui ſera bientôt affecté, tantôt par un gonflement plus ou moins douloureux de la parotide, ou des glandes maxillaires. J'ai vu cette maladie commencer auſſi par un vomiſſement ; les malades s'étonnoient de vomir, ſans avoir, diſoient-ils, mal au cœur.

Aux premiers ſymptomes que je viens de décrire, ſuccede la difficulté d'avaler, & une grande douleur à la gorge ; la tête devient lourde, la douleur augmente, le plus ſouvent elle n'occupe qu'une amygdale, quelquefois elle s'étend juſqu'à l'oreille, avec élancement, bourdonnement & ſiflement ; la fiévre eſt quelquefois fort médiocre, quelquefois forte ; le pouls, dans ce dernier cas, eſt ordinairement précipité, petit & ſerré, rarement eſt-il large, onduleux & mollet, ſur-tout dans les enfans : il y a ſouvent, dès les premiers jours, des nauſées, des rapports

© BIUM

fidoreux, des vomiſſemens de matieres jaunes, vertes, érugineuſes, & des flux de ventre abondans & très-infects; les adultes au reſte y ſont moins ſujets que les enfans.

La plûpart des malades ont le viſage pâle & bouffi, & les yeux mornes, à moins que le pouls ne ſoit dilaté; l'abbatement eſt toujours très-grand dans les enfans; ils ſont mous, manquent de courage, & ſe plaignent d'oppreſſion; dans quelques-uns la reſpiration eſt entrecoupée de ſoupirs, & le mouvement des membres continuel.

Si l'on obſerve la gorge, on y trouve tantôt une, tantôt les deux amygdales gonflées: dans ces premiers inſtans, elles ſont ou blanches, comme un morceau de veau ſaiſi dans l'eau bouillante, ou d'un rouge purpurin & terne, ou ſe couvrent d'hydatides ou véſicules blanches: peu d'heures après, on y remarque une pellicule blanche, tantôt plus & tantôt moins épaiſſe: quelquefois on n'apperçoit que quelques petites taches blanches ſemées çà & là ſur l'amygdale, ſous peu d'heures elles ne forment qu'une ſurface continue; c'eſt ainſi que ſe forme l'aphte gangréneuſe; rien n'eſt ſi rapide que ſes progrès. J'en ai vu, qui de lenticulaires ſe ſont en moins de deux heures étendues à couvrir preſque toute l'arriere-bouche.

Peu-à-peu l'engouement gagne la luette & le voile du palais; celle-là devient groſſe,

© BIUM

traînante, allongée; tout le voiſinage eſt d'un rouge livide, comme les chairs baveuſes d'un ulcere qui tend à la gangrene; ſuccede bientôt une coënne blanche, alors la déglutition devient très-difficile, & quelquefois impoſſible; les boiſſons reviennent par le nez, la voix eſt rauque & nazarde, la langue ſe couvre d'une craſſe blanche, très-épaiſſe & fétide; le nez ſuinte une ſéroſité limpide ou blanchâtre; la ſalivation eſt un ſymptome preſque général; elle eſt abondante, muqueuſe, & quelquefois de mauvaiſe odeur; quelques malades ſont attaqués d'une eſpece de rhume ou catarrhe; les expectorations ne ſont que glaireuſes.

Si l'aphte fait des progrès ultérieurs, elle jette des fuſées, tantôt à la membrane pituitaire, tantôt au pharinx, & tantôt au larinx; c'eſt toujours un fâcheux prognoſtic, quand on ceſſe d'en appercevoir la baſe ou la circonſcription.

Quand elle gagne la membrane pituitaire, la voix devient très-naſillarde; le nez ſuinte un ichor cauſtique, blanc comme le petit lait, qui picote la membrane pituitaire, produit l'enchifrénement, des envies inutiles de moucher, des éternuemens & des ſaignemens de nez fréquens, mais goutte à goutte; elle enflamme auſſi, gonfle, & quelquefois excorie les narines, & la levre ſupérieure.

Si l'aphte s'étend au pharinx, il y a bien

© BIUM

du danger qu'elle ne gagne promptement l'œſophage & l'eſtomac ; ce ſont alors des hoquets & des vomiſſemens ; ces ſymptomes deviennent plus terribles, à proportion que l'aphte gagne de plus près le ventricule ; car alors l'eſtomac ſe révolte à la préſence des alimens & des remedes : ces malades ſont ſans reſſource.

Quand l'aphte s'étend vers le larinx, la voix devient rauque & ſourde ; différence de l'eſquinancie dans laquelle la voix eſt grêle, aigre & glapiſſante ; ſi de-là elle gagne la trachée-artere, le malade tombe preſque toujours dans une aphonie ou extinction de voix proportionnelle aux progrès de l'aphte ; ſi elle s'étend enfin juſqu'aux poumons, c'eſt une groſſe toux férine qui ſurvient, mais ſourde, avec une oppreſſion pneumonique : il n'eſt point de remede contre la putréfaction de ce viſcere ; les plus grands efforts de l'art ſe bornent à la prévenir : de la célérité du traitement dépend le ſuccès.

Il ſe fait des éruptions dans cette maladie ; la plus générale eſt l'éruption rouge ; tous les malades n'y ſont pas ſujets, mais elle eſt plus commune parmi les enfans, & les jeunes gens ; toute la peau devient tantôt écarlate, & tantôt cramoiſie, ſaillante par petits boutons, comme un cuir chagriné, ou comme la peau d'une jeune volaille plumée, âpre & dure ; le viſage, les yeux & les bras

© BIUM

ſe bouffiſſent : ces éruptions ſe font preſque toujours ſans ſueurs ; elles cauſent quelques démangeaiſons, & engourdiſſent les doigts ; elles occupent notamment les bras, le col & la poitrine.

On en diſtingue de ſymptomatiques & de critiques : les ſymptomatiques paroiſſent dès le premier ou le ſecond jour, ne diminuent pas les accidens, & ſont preſque toujours l'avant-coureur du mal de gorge ; s'il ſurvient, le danger eſt grand.

Les éruptions qu'on peut regarder comme critiques, ſurviennent au mal de gorge, & ſont d'autant plus ſalutaires, qu'elles ſont plus complettes, & diminuent plus les accidens. Si en préſence de ces éruptions, l'aphte ſe circonſcrit & ceſſe de s'étendre ; ſi le ventre demeure mollet, ſi la diarrhée ſe modere, ſans ſe ſupprimer, ſi l'ardeur de la fiévre ſe ralentit, c'eſt une preuve qu'une partie de l'humeur dépoſée à la peau, ceſſe de faire à l'intérieur des ravages redoutables : quand au contraire le mal de gorge ſuccede à l'éruption, quelqu'univerſelle que ſoit celle-ci, c'eſt une preuve qu'elle n'a pas ſuffi à la dépuration de l'humeur morbifique ; ce qui reſte confondu dans la maſſe des liqueurs, ne manque jamais de produire ſur les viſceres les déſordres les plus funeſtes, les délires, les météoriſmes du bas-ventre, les oppreſſions, & enfin une diſpoſition gé-

© BIUM

nérale à la gangrene qui ſe manifeſte promptement par des taches pourprées, brunes ou violettes, & par la putréfaction ſubite des cadavres.

Dans ces éruptions, le malade eſt en ſûreté quand la peau devient farineuſe, & s'enleve par écailles comme du ſon; ce qui arrive, quand ces exanthemes ſe flétriſſent; cette eſpece de dépuration de la peau eſt prochaine, quand les boutons commencent à blanchir aux bras & au col; on eſt ſûr de voir deux jours après la fiévre tomber, & la peau s'écailler.

Cette maladie ſe termine quelquefois heureuſement par des dépôts critiques aux parotides.

Le mal de gorge gangréneux & la fiévre rouge, laiſſent ſouvent après eux des ſuites fâcheuſes, telles qu'une éruption de gale, des toux ſeches, des fiévres de maraſme, des leucophlegmaties, des oppreſſions aſthmatiques, des hydropiſies de poitrine, des endurciſſemens ſquirrheux des amygdales, & quelquefois l'affoibliſſement de la vue.

Beaucoup de malades rendent des vers.

Je n'ai remarqué d'autre criſe dans cette maladie, que les flux de ventre & d'urine, le ptyaliſme & l'éruption; encore peut-on regarder comme critiques des efforts prématurés d'une nature en déſordre, efforts qui laiſſent ſubſiſter une partie des accidens les

© BIUM

plus graves, & qui ne laiſſent pas d'accompagner quelquefois les malades au tombeau. Je crois qu'il eſt plus prudent de les conſidérer comme critico-ſymptomatiques, c'eſt-à-dire, comme des évacuations qui peuvent donner quelque ſoulagement, mais qui ſouvent ſont encore plus le témoignage de la grandeur de la maladie, que les ſignes de la victoire de la nature. Au reſte je déclare qu'il ſeroit de la derniere imprudence de contrarier ces déterminations de l'humeur morbifique ; ſi elles ne ſuffiſent pas pour guérir, elles ſont du moins un égout ſalutaire pour une partie du virus : ſupprimer ces évacuations, ce ſeroit les faire refouler ſur les viſceres, augmenter l'accablement de la nature, & la proſtration des forces.

Quand l'aphte gangréneuſe ſe termine en bien, l'eſcarre diminue peu-à-peu, blanchit, *s'amincit ;* le contour s'affaiſſe, devient plus vermeil & plus fleuri ; l'eſcarre ſe diviſe, & laiſſe appercevoir entre pluſieurs bandes blanches, des chairs de couleur naturelle ; la déglutition devient plus facile ; ces cures ſont ordinairement terminées en cinq jours, au plus tard à la fin du ſeptieme, quoique la fiévre s'opiniâtre quelquefois au-delà ; en tout cas, je n'ai plus d'inquiétude, quand l'ulcere eſt détergé.

Quand l'aphte gangréneuſe ſe termine en mal, elle tue quelquefois en deux ou trois

© BIUM

jours, communément en quatre ou cinq; rarement épargne-t-elle juſqu'à la fin du ſeptieme : j'ai cependant vu quelques cas où les malades ont vécu près d'un mois.

L'aphte qui devient mortelle, s'étend, s'épaiſſit comme une coënne de lard, devient jaune, griſe, brune ou noire; le voiſinage eſt rouge, cramoiſi, ſec & luiſant, ou pâle & livide; s'il ſe détache des eſcarres, les chairs ſubjacentes ſont livides, gonflées, ſpongieuſes, & reproduiſent, ſous peu d'heures, une nouvelle croûte gangréneuſe; la gorge eſt inſenſible, la langue ſe gonfle, ſur-tout à ſa baſe; l'haleine eſt fuligineuſe, & le plus ſouvent d'une puanteur inſoutenable; aux approches de la mort, les yeux ſont caves, triſtes, larmoyans, ténébreux, & les extrémités plombées.

Tel eſt l'abbrégé des principaux phénomenes de cette maladie; un plus grand détail n'entre pas dans le plan de ce mémoire, qui n'a pour objet que d'apprendre promptement aux perſonnes qui ſont chargées des malades à ſaiſir le caractere de cette maladie, & la différencier des autres eſpeces de maux de gorge, le traitement en étant eſſentiellement différent.

Méthode curative.

Cette maladie eſt une vraie fiévre putride-maligne & contagieuſe; elle parcourt ſi rapidement ſes périodes, qu'il ne faut pas

© BIUM

perdre les premiers inſtans : un délai de vingt-quatre-heures a coûté la vie à plus d'un malade.

Cette maladie préſente deux indications eſſentielles à remplir. 1° ; arrêter les progrès de la pourriture ; 2° détruire celle qui eſt établie.

On arrête la pourriture, en évacuant les impuretés des premieres voies, & en dérivant à l'extérieur le virus gangréneux.

On détruit la pourriture établie, 1° en ſoutenant les forces vitales par l'uſage des anti-ſeptiques & des cordiaux ; car c'eſt à la nature à ſéparer le mort d'avec le vif ; 2° en appliquant ſur la partie affectée les remedes les plus propres à faciliter la ſéparation de l'eſcarre.

Si le pouls eſt gros, dur & plein, il n'y a point à balancer ; il faut ouvrir la veine, & même répéter, ſous peu d'heures, pour diminuer l'impétuoſité de la fiévre ; mais il faut enſuite être circonſpect ſur l'uſage ou l'abus de la ſaignée. En général cette maladie ne demande pas qu'on faſſe couler des flots de ſang ; un ſang vermeil & trop facile à ſéparer, ou couvert d'une gelée molle, verte, bleue, ou jaune, ou marbrée de différentes couleurs, menace d'affaiſſement, & nous apprend à nous tenir ſur nos gardes ; la dépreſſion, la foibleſſe & la molleſſe du pouls ſont encore des raiſons d'épargner le ſang. J'ai guéri pluſieurs malades ſans

© BIUM

ſaignées, parce qu'elles n'auroient pas manqué de détruire les forces.

Quand le ſang eſt couvert d'une coënne dure & épaiſſe, comme dans la pleuréſie, on peut alors pratiquer trois & quatre ſaignées, ſans inconvénient, mais promptement, à ſix ou huit heures de diſtance; avec un pareil ſang, le pouls ſe ſoutient.

Les éruptions ſymptomatiques qui ſuccedent au mal de gorge, ne manquent jamais d'élever le pouls, & de donner une fiévre très-forte. J'ai vu un chirurgien pratiquer en cet état la ſaignée avec quelque ſuccès, nonobſtant la préſence de l'éruption. J'ai balancé d'abord à prononcer ſur cette méthode; mais l'événement a juſtifié la témérité de ſa pratique. Je penſe au reſte qu'il ne faut s'y décider en pareil cas, qu'avec bien de la circonſpection; il faut que la violence de la fiévre exige indiſpenſablement ce ſecours. D'ailleurs, avant de paſſer à une ſeconde ou une troiſieme ſaignée, on ne ſçauroit examiner de trop près ſi cette évacuation ne nuit pas aux progrès de l'éruption; pour peu qu'on s'apperçoive qu'elle la flétriſſe, il faut s'arrêter.

La préſence du flux de ventre n'eſt pas une contre-indication pour la ſaignée, quand des ſymptomes urgens en indiquent la néceſſité; il ne faut pas là-deſſus s'arrêter au préjugé vulgaire : les préjugés ne ſont pas la médecine.

© BIUM

Dès les premiers inſtans (ſoit avant, ſoit après la ſaignée, ſuivant la roideur de la fiévre) il faut nettoyer l'eſtomac avec une très-petite doſe d'émétique ou d'ipecacuanha, étendu dans un verre de vin ſucré chaud ; les malades peuvent enſuite hâter le vomiſſement avec le doigt ou la barbe d'une plume. On ne ſçauroit trop prendre de précautions pour éviter la ſuperpurgation, elle auroit des ſuites terribles ; ſi les remedes n'operent point par les ſelles, on les provoque par un lavement de petit lait, avec trois ou quatre cuillerées de miel ; ſi la fiévre & l'ardeur ſont trop fortes, on étend le vomitif dans l'eau ſucrée.

Dans le cas de ſuperpurgation, le pouls devient plus foible, plus petit & plus irrégulier ; il faut le modérer, & le ranimer par l'adminiſtration d'un ſcrupule ou demi-gros de bonne thériaque, dans quelques cuillerées de vin & d'eau ; il ne faut pas au reſte s'allarmer de la continuité d'une petite diarrhée, pourvu qu'elle ne conduiſe pas à l'abbatement, & que le ventre ne ſe tuméfie pas.

Après avoir débarraſſé les premieres voies, l'eſſentiel eſt de détourner promptement le cours du virus gangréneux. Le moyen le plus sûr d'y réuſſir, eſt l'application des véſicatoires ſur les deux jugulaires, depuis l'angle de la mâchoire inférieure, juſqu'à la clavicule. Il faut auparavant frotter un peu rudement la partie, ſi ſa ſenſibilité le per-

© BIUM

met ; tout eſt déſeſpéré ſi, l'épiſpaſtique n'attire pas de gros phlyctenes, ſous leſquelles les chairs ſoient bien vives & vermeilles ; car leur couleur ou pâle ou purpurine, ſont les prognoſtics les plus dangereux, ſur-tout ſi vingt-quatre heures après l'enlevement du véſicatoire, il ne s'établit pas de ſuppuration ; cette pierre de touche eſt sûre pour juger de l'événement.

Je préfere l'emplâtre véſicatoire aux cantharides, ſur le levain qui ſeche trop promptement, & n'attire jamais de groſſes veſſies ; je laiſſe les emplâtres au moins dix-huit heures ; chaque emplâtre doit porter au moins deux travers de doigt de large ſur quatre de longueur : on ne doit jamais manquer d'enlever les phlyctenes, & les pellicules mortes qui ſe régénerent le lendemain ; ſans cela, point ou preſque point de ſuppuration.

Si elle manque de s'établir, on couvre les feuilles de bettes ou de choux flétries d'une couche de digeſtif, animé de teinture de myrrhe, d'aloës & de ſtyrax liquide.

Ce n'eſt point aſſez de s'oppoſer aux progrès de la gangrene ; il faut attaquer immédiatement celle qui eſt établie : le vomitif, les ſaignées & le véſicatoire ne feroient qu'une diverſion inſuffiſante ; quoique j'aye vu les véſicatoires appliqués à tems, faire en ce genre des eſpeces de miracles : les cordiaux & les topiques rempliſſent cette ſeconde indication.

© BIUM

Dès avant d'adminiſtrer le vomitif, je touche l'aphte avec un pinceau de charpie ou de linge mollet, imbibé d'eſprit de ſel; s'il eſt fumant, je l'édulcore avec un peu de miel roſat, ſans cependant trop altérer ſa cauſticité : je répete quatre fois par jour; il faut toucher mollement, ſans violence; il ſeroit dangereux de tenter l'avulſion des eſcarres. Le quatrieme jour, ſi l'aphte commence à blanchir & diminuer, je ſubſtitue le baume du commandeur de Perne à l'eſprit de ſel. Il eſt connu dans les boutiques, ſous le nom de baume du Commandeur. Il eſt à noter qu'il faut avec ce baume, changer de pinceau à chaque fois; il durcit le linge; on peut auſſi toucher avec la diſſolution de plomb.

Les touches ne ſont pas le ſeul remede topique : il ſeroit très-imprudent de négliger les gargariſmes; on en trouvera ci-après différentes formules; il eſt utile de gargariſer ſouvent.

On devine bien que je ne propoſe pas de faire gargariſer les petits enfans; il y faut ſuppléer par la fréquence des touches, avec l'eſprit de ſel, mais édulcoré; il eſt auſſi important de les coucher ſur le côté le plus affecté, pour que la ſalive coule, & qu'ils en avalent le moins qu'il eſt poſſible; car c'eſt aſſez ſouvent la virulence de cette ſalive qui porte la gangrene dans l'œſophage & l'eſtomac.

© BIUM

Je ne puis applaudir à la méthode des ſcarifications ; elle eſt inutile, cruelle, & pourquoi ne dirois-je pas dangereuſe ? On a vu à Abbeville un enfant expirer entre les bras du ſcarificateur.

Ceux qui ont aſſez de raiſon pour gargariſer, ne doivent rien avaler, qu'ils ne ſe ſoient gargariſés.

Les remedes topiques ſont ici d'un grand ſecours ; mais ſuffiſent-ils ? rarement. Il faut ſoutenir les forces de la nature ; ce n'eſt que par des efforts continuels, & des coups redoublés, qu'elle peut détacher l'eſcarre des parties ſaines. C'eſt dans ces vues que je conſeille, dès le ſoir même de l'opération, de l'émétique, le looch camphré, ou la décoction anti-ſeptique, & quelquefois l'un & l'autre alternativement.

Je me ſers du looch camphré, quand il y a météoriſme de l'abdomen, toux fatiguante, fiévre forte. Je lui préfere la décoction anti-ſeptique de quinquina, quand le pouls eſt mou, déprimé & menacé d'affaiſſement : j'appelle l'un & l'autre à mon ſecours, quand à beaucoup de molleſſe dans le pouls ſe joint une grande fréquence. C'eſt à l'expérience à apprendre aux praticiens à augmenter ou diminuer la doſe de ces remedes, à les varier & placer à propos. Je ne puis ici établir que des regles générales, & indiquer les meilleurs remedes ;

© BIUM

la ſaine pratique ſçaura bientôt les modifier, & les adapter aux différens cas.

Le météoriſme du bas-ventre demande le ſecours des lavemens, nonobſtant la préſence des éruptions; les plus ſimples ſont les meilleurs. J'applique auſſi ſur l'abdomen des linges ou des flanelles imbibées de décoctions émollientes; mais il faut ſe garder de les laiſſer refroidir.

Si la langue devient aride, ce qui eſt rare, je donne pour boiſſon une limonade minérale; elle eſt moins coûteuſe pour les gens de la campagne, preſqu'auſſi gracieuſe que la limonade de citron, & auſſi bienfaiſante. On obſervera de ne mettre cette boiſſon dans aucun vaſe de métal; elle le ronge, & fait avec la plûpart des poiſons; le verre & la fayance ſont les ſeuls vaiſſeaux auxquels elle doit toucher.

Telle eſt la méthode qui m'a réuſſi; elle paroîtra cruelle; mais elle ſauve, & promptement, ceux qui ſont curables. On me reprochera que je précipite les remedes, mais je redoute le danger; il eſt prompt comme l'éclair. J'ai eu le déſagrément de n'approcher de certains malades, que pour m'appercevoir qu'au bout d'un jour ou deux, il étoit trop tard. Ce n'eſt pas avec un ennemi ſi féroce qu'il faut faire tréve. Dans les maladies inflammatoires, je compte ſur les efforts de la nature, je les reſpecte, & la ſuis pas à pas:

© BIUM

pas : ici je ſçais combien peu je dois compter ſur ſon impuiſſance ; c'eſt à l'art à tout faire.

FORMULES DES REMEDES.

Diſſolution de plomb.

Faites fondre un gros de ſel de Saturne dans deux onces d'eau roſe ; on s'en ſert pour toucher la gorge.

Eſprit de ſel édulcoré.

Edulcorez l'eſprit de ſel fumant, en y ajoutant pareil poids de ſyrop de violettes, ou de miel roſat.

Gargariſmes.

I.

L'eau de-vie pure, ou affoiblie avec un peu d'eau, pour les enfans & les perſonnes délicates.

II.

Dans une pinte d'eau de-vie, meſure de Paris, diſſolvez ſur la cendre chaude un gros de camphre en petits morceaux.

III.

Dans la même quantité d'eau de-vie, diſſolvez deux gros de myrrhe en larmes, & coulez.

© BIUM

I V.

Dans une pinte d'eau, meſure de Paris, faites bouillir une once de quinquina, & demi-once de contrayerva; réduiſez à trois demi-ſeptiers; verſez alors cette décoction bouillante ſur un gros de camomille romaine, avec deux onces de miel, & deux onces ou quatre cuillerées d'eau de-vie; laiſſez infuſer une heure, & paſſez.

Décoction anti-ſeptique pour prendre intérieurement.

Dans unepinte & demie d'eau, meſure de Paris, faites bouillir demi-once de quinquina, & deux gros de contrayerva; réduiſez à pinte, verſez ſur deux gros de camomille romaine, laiſſez infuſer un bon quart d'heure; delayez-y deux onces de bon miel blanc, coulez.

On en donne quatre onces de quatre en quatre heures.

Syrop anti-ſeptique de quinquina pour les enfans.

Faites bouillir dans trois demi-ſeptiers d'eau la demi-once de quinquina, & les deux gros de contrayerva; réduiſez à quatre onces de liqueur; filtrez, ajoutez-y quatre onces de ſucre blanc, & deux gros

© BIUM

d'eau de cannelle ſimple ; la doſe eſt d'une cuillerée toutes les quatre ou ſix heures, & par-deſſus un verre de boiſſon.

Looch camphré.

Syrop de guimauve, deux onces.
Huile d'amandes douces, une once.
Eau de canelle ſimple, un gros & demi.
Camphre, depuis deux juſqu'à ſix grains, ſuivant l'âge ou l'indication que fournit la plus ou moins grande pourriture.

On diſſout le camphre par trituration, avec l'huile, la verſant d'abord goutte à goutte dans le mortier.

Doſe ; une cuillerée toutes les quatre heures.

Dans le bouillon, force creſſon de fontaine, ou d'oſeille.

LETTRE

A M. VANDERMONDE, au ſujet de l'Ecrit ſuivant.

MONSIEUR ET CHER CONFRERE,

Vous inſérâtes l'année derniere dans votre Journal des obſervations ſur les effets funeſtes des poudres d'Aillhaud. M. le curé de la Magdeleine qui m'avoit engagé à les écrire, deſira, pour le bien de l'humanité, que les faits que j'y annonçois, fuſſent

© BIUM

auſſi publiques & auſſi authentiques qu'il le croyoit néceſſaire. Il envoya auſſi-tôt au Mercure de France une copie de ces mêmes obſervations que je vous avois communiquées. Elles y furent imprimées ſans aucun changement, au mois de Mai 1758, avec l'atteſtation qu'il y ajouta. On nous attaqua tous les deux dans le 2e volume du Mercure d'Octobre; & M. Marmontel, qui en étoit dès-lors l'auteur, y fit imprimer tout au long le jugement d'un militaire, ſur une queſtion de médecine. On me conſeilla de répondre à cet article; je le fis, & j'envoyai mon écrit à l'adreſſe du Mercure. Quatre mois ſe paſſerent, ſans que j'en entendiſſe parler. Je crus devoir m'en expliquer avec M. Marmontel, qui me remit à la huitaine. Ce terme expiré, il me fit l'honneur de me dire qu'apparemment cet écrit étoit égaré; il fallut en faire un autre, & il a été imprimé dans le Mercure de Mai, mais avec des ſuppreſſions dont on ne peut pénétrer les motifs. On a peine à croire qu'elles ayent été faites dans la ſeule intention de ménager la place du Journal; & dans ce cas on auroit pu du moins me conſulter ſur les endroits qu'il falloit ſacrifier. Loin de témoigner que ce n'étoit pas ma faute ſi cette réponſe paroiſſoit ſi tard, ainſi que M. Marmontel me l'avoit expreſſément promis, il a jugé à propos de ſupprimer la

© BIUM

date de ma lettre. Enfin, Monſieur, comme ſi on eût craint que le Lecteur n'eût quelque tentation de lire le ſentiment des médecins ſur un objet de la ſanté publique, on a eu ſoin de mettre en titre, que ce qu'on va lire, eſt un ſujet fort rebattu. Mes confreres & moi ne connoiſſent pourtant ſur ce ſujet *ſi rebattu*, outre le petit livre des ſieurs Aillhaud, que mes obſervations, & les objections qu'on y a faites dans le ſecond volume du Mercure d'Octobre. Ces procédés n'ont pu que ſurprendre les perſonnes qui me connoiſſent, & qui ſçavent que M. Marmontel n'a certainement rien obſervé de ma part, qui ait pu y donner le moindre lieu. Je ne lui demandois que de la juſtice : je m'étois flaté qu'un médecin de la faculté de Paris, qui n'avoit que des vues pures, ſeroit mis du moins dans une balance égale avec le diſtributeur d'un mauvais remede, & ſon apologiſte. J'attends de vous plus d'équité, Monſieur, & que voudrez bien donner à l'écrit ſuivant quelque place dans votre Journal. Je ne vous importunerois pas, s'il n'étoit queſtion du ſalut des citoyens, & ſi j'avois d'autre but que celui d'inſtruire & de me rendre utile au plus grand nombre.

J'ai l'honneur d'être, M. & cher Confrere,

Votre très-humble ſerviteur,

THIERY.

© BIUM

LETTRE

De M. THIERY, médecin de la faculté de Paris, concernant l'uſage d'un remede dangereux, connu ſous le nom de poudres d'Aix ou d'Aillhaud.

Lorſque je me déterminai à rendre publiques mes obſervations ſur l'effet funeſte des poudres d'Aillhaud, je m'attendois bien, Monſieur, que celui qui en fait trafic, ne verroit pas avec indifférence l'avertiſſement qu'on donnoit au public, ſur les dangers de ſon remede. Mais je n'aurois jamais cru que le ſieur Aillhaud n'eût pu trouver pour ſa défenſe, que l'approbation d'un militaire, qui avoue en tout honneur ne pas entendre ces matieres. Le public a vu avec ſurpriſe, qu'on ait voulu faire réſoudre un problême de médecine par un officier d'artillerie. Il eſt même étonnant qu'on ait pu ſe livrer à des plaiſanteries ſur la mort d'un homme eſtimable, qui malheureuſement a péri par l'uſage d'un mauvais remede, ainſi que ſur le zele d'un curé reſpecté de tout le monde, qui ayant été témoin de pluſieurs malheurs arrivés dans ſa paroiſſe par la même cauſe, s'occupe des moyens d'en arrêter le cours. Les plaiſanteries ſont mal placées ſur un ſujet

© BIUM

auſſi ſérieux que celui de la vie des hommes. Il ſeroit donc aſſez inutile de répondre à l'article inſeré dans le ſecond volume du Mercure du mois d'Octobre dernier ; cependant je cede à l'avis de pluſieurs perſonnes éclairées, qui jugeant les obſervations que j'ai données ſur les poudres d'Aix, fort intéreſſantes, ſouhaitent que j'y ajoute les éclairciſſemens convenables, afin que le public ſoit en état de bien juger une cauſe qui eſt la ſienne, & qu'on ne plaide que pour lui.

Mais avant toutes choſes, il eſt bon que je déclare ici publiquement ce que j'ai dit à un ami des ſieurs Aillhaud, que je ne les ai jamais connus, & que je n'ai contr'eux aucune animoſité perſonnelle. Je n'avois, lors de la publication de mon écrit, d'autre raiſon pour me plaindre de ce remede, que celle d'avoir vu quelques-uns de mes malades à toute extrémité, pour l'avoir pris ſécrétement, & pour en avoir vu périr M. Boccane. Je n'ai même connu ce dernier qu'à l'occaſion de ſa maladie ; & puiſque je ſuis obligé de le dire, je l'ai viſité uniquement par zéle, & n'ayant d'autre intérêt à ſa conſervation, que celui que je dois prendre à tout citoyen qui m'appelle & qui me confie ſa ſanté. J'ajouterai de plus qu'en publiant l'hiſtoire de la maladie, & de la mort produite par les poudres d'Aix, je n'ai pu me

© BIUM

cacher qu'il ne m'en reviendroit que des tracasseries ; que les particuliers me sçauroient peu de gré de les avertir d'un danger éloigné, mais que ceux qui s'intéressent à ce remede, par quelque motif que ce soit, ne manqueroient pas de m'en témoigner leur mécontentement. Ces considérations n'ont pourtant pu tenir, Monsieur, contre celles de l'utilité publique : je devois à la médecine la relation d'un fait assez rare & important par lui-même : je devois à la société les conseils qui résultoient naturellement de ce fait ; & j'ai cru ne suivre en cela que l'étendue de mon devoir.

Qu'il me soit permis de dire que j'ai reçu à ce sujet les lettres les plus flateuses de plusieurs médecins & chirurgiens du royaume : il s'est élevé, me disent-ils, un cri général dans les Provinces, à l'occasion des malheurs produits par ces poudres : l'observation qui en a rappellé le souvenir, sauvera, ajoutent-ils, des milliers de sujets au Roi. On m'a cité de même dans Paris, un grand nombre de pareils malheurs ; & je ne doute point que l'attention du public se trouvant actuellement réveillée, on ne trouve en quantité de lieux des observations aussi tristes sur les effets de ce remede, que celles qu'on vous a envoyées de Limoux, & dont vous avez fait mention, Monsieur, dans votre Journal.

© BIUM

Ce ſeroit en effet ſe tromper étrangement, que de vouloir ſe perſuader que l'eſpece de gangrene dont je parle dans ma relation, ſoit un cas aſſez ordinaire dans la pratique médicinale, & qu'ainſi M. Boccanne auroit pu contracter ce mal tout naturellement, & indépendamment de l'uſage qu'il avoit fait des poudres d'Aix. Je le répete, & plus clairement encore, s'il eſt poſſible, l'altération des viſceres, telle que je l'ai rapportée, telle qu'elle a été vue par pluſieurs témoins, & accompagnée de circonſtances auſſi ſingulieres; une telle altération, dis-je, n'eſt rien moins que commune, & on ne peut la regarder que comme l'effet d'une fiévre peſtilentielle précédente *, ou d'un redoutable poiſon. Or, puiſque ce malade n'avoit au commencement qu'une ſimple fiévre catarrhale; puiſqu'il ne régnoit dans Paris à la fin de 1757, & au commencement de 1758, aucune ſorte d'épidémie; puiſqu'enfin les remedes qu'on employa dans la maladie de M. Boccanne, furent principalement des adouciſſans & des mucilagineux, que reſte-t-il à conclure, ſinon qu'il a été empoiſonné par les poudres dont il faiſoit uſage depuis long-tems, & qu'il avoit priſes nommément dans le commencement de ſa derniere maladie?

Je n'ai certainement pas prétendu, Mon-

* *V.* l'excellent Traité de la Peſte, par M. Senac, premier médecin du Roi. Paris 1744, *in*-4°.

© BIUM

ſieur, ni même je ne crois pas qu'il ſoit jamais venu dans l'idée de perſonne, qu'un mauvais remede produisît toujours & à l'inſtant ſon effet funeſte, ni même qu'un poiſon tuât un homme auſſi-tôt qu'un boulet de canon. Heureuſement pour l'humanité, nous ne connoiſſons pas encore de poiſon auſſi prompt, que celui des Indiens de la Riviere des Amazones. Il ſuffit de citer ici l'exemple trop commun du venin de la rage & du mal vénérien. Qui ne ſçait d'ailleurs que le levain de la petite vérole, inſeré dans le corps délicat d'un enfant, y reſte quelquefois ſans aucun effet ſenſible ? On voit certains ouvriers s'habituer, pour ainſi dire, avec le cuivre, & ne recevoir preſqu'aucun dommage de ce poiſon. Cependant la ſociété n'en croit pas moins devoir prendre les meſures les plus ſages contre l'effet ordinaire de ces venins. Le public a reçu favorablement une theſe que je donnai, il y a neuf ans, ſur l'uſage dangereux des vaiſſeaux de cuivre dans les cuiſines : j'ai vu avec le plus ſenſible plaiſir, qu'il employoit à s'en préſerver les moyens les plus convenables, & qu'à la faveur de quelques attentions, on conſerve journellement la ſanté & la vie à une infinité de citoyens.

Je n'ai point dit non plus que les poudres d'Aillhaud fuſſent compoſées de ſubſtances minérales corroſives ; cependant les plantes cauſtiques qui y entrent maſquées, mais non corrigées, n'en conſtituent pas moins un

© BIUM

remede dangereux, qui, ſelon différentes circonſtances, produira les effets d'un poiſon plus ou moins actif. Je dirai plus ; en ſuppoſant que ces poudres ne contiennent que des purgatifs réſineux qu'on emploie ſouvent en médecine, tels que le jalap, la ſcammonée, l'aloës, &c. & qu'on emploie toujours avec ſuccès, quand on les adminiſtre à propos, ces mêmes remedes ne produiront le plus ſouvent que de funeſtes effets, dès qu'on voudra s'en ſervir dans toutes les maladies, dans tous les cas, pour tous les âges & pour tous les tempéramens. Il eſt prouvé par une expérience journaliere, que les purgatifs les plus doux, tels que la caſſe, la la manne, &c. ont ſouvent fait beaucoup de mal, quand on les a employés dans certaines circonſtances. Les médecins de tous les ſiécles & de toutes les nations, ſont convenus de l'utilité des purgatifs réſineux en particulier, dans quelques maladies : c'eſt par prudence qu'on a preſque abandonné ceux d'entr'eux qui ſont fort violens, come l'euphorbe, la lauréole *, les tithymales, &c.

* On m'a envoyé de Province une recette des poudres d'Aillhaud, où l'on trouve la lauréole, le diagrede, la gomme-gutte, l'aloës & la manne deſſéchée à l'étuve, avec l'abſinthe, la véronique, la verveine, la menthe, & la pervenche. On aſſure dans cette lettre, que le ſieur Aillhaud pere, avoit ſurpris cette formule à un apothicaire, qui l'avoit reçue lui-même d'un médecin Allemand, qui l'a-

© BIUM

La nature nous offre un nombre prodigieux de purgatifs de différens dégrés : nous pouvons choiſir, ſelon les différens cas, depuis la blete & les tamarins, juſqu'à la gomme-gutte & l'ellébore. Mais en reconnoiſſant ces bienfaits, & en avouant toutes les belles guériſons opérées par des purgatifs efficaces, les médecins ne nous ont point caché les dangers qui les accompagnent : ils ont exigé toute notre ſageſſe pour l'adminiſtration de ces remedes. Ainſi, comme je l'ai dit dans ma relation, le ſieur Aillhaud ne peut ſe diſculper, ou d'une mauvaiſe foi manifeſte, ou de l'ignorance la plus craſſe, par ce ſeul fait qu'il propoſe indifféremment à tout le monde, & pour tous les maux poſſibles, un ſeul remede, un purgatif, & quel purgatif !

Pour peu qu'on veuille y réfléchir, on conviendra donc aiſément que les poudres d'Aillhaud, bien qu'elles puiſſent avoir leur utilité en quelques circonſtances particulieres, ont dû être, & ont été en effet très-préjudiciables à la ſociété. Il ne ſerviroit de

voit ſouvent employée & avec connoiſſance de cauſe, ſous le nom de poudre *panchymagogue*. J'ai déja remarqué dans ma relation, que les poudres d'Aillhaud ont été changées pluſieurs fois, & j'en ai dit la raiſon. J'ajoute que, par une négligence blâmable, les doſes des violens purgatifs ne paroiſſent pas être égales dans les différens paquets qui conſtituent les priſes, ce qui en rend l'effet incertain pour les uns, & bien plus dangereux pour les autres,

© BIUM

rien de dire qu'elles ont eu quelquefois d'heureux ſuccès. Je ne les nie point. Il eſt réellement impoſſible qu'une drogue, quelle qu'elle ſoit, même dangereuſe, ne faſſe du bien à quelqu'un, ſur un très-grand nombre de perſonnes. Prenons, par exemple, le ſublimé corroſif ou le verd de gris qu'on a employés quelquefois en médecine dans certains cas extraordinaires : ſuppoſons ſeulement qu'on ne les donne pas à de fortes doſes, & qu'on en faſſe prendre à des millions d'hommes, je dis que des centaines de malades ne pourront manquer de s'en trouver aſſez bien ; car ſur un ſi grand nombre de combinaiſons, il n'eſt pas poſſible qu'il ne s'en rencontre, où ces ſubſtances redoutables produiroient d'heureux effets. Il en ſera de même, à plus forte raiſon, d'une drogue qui agira moins puiſſamment ſur nos corps : quelquefois elle fera du bien, ſouvent elle ne produira ni de grands biens, ni de grands maux ; mais le plus communément elle ſera ſuivie d'effets funeſtes, parce que pour une circonſtance favorable ou indifférente, il faut, de néceſſité, qu'il y en ait un très-grand nombre qui ſoient contraires à ce remede. Tout le monde ſent aſſez que la ſociété ne peut gagner à des combinaiſons qui ne dépendent que du haſard. Les meilleurs remedes ne ſont utiles qu'à la faveur d'une juſte application : pour que notre art ſoit véritablement ſalutaire, il faut

© BIUM

que nos remedes dictés par le beſoin, placés dans l'occaſion, dirigés avec ſageſſe, réuniſſent, avec le moins d'inconvéniens, tous les avantages poſſibles.

C'eſt d'ailleurs faire bien foiblement l'éloge des poudres d'Aillhaud, quand on nous dit, Monſieur, que le diſtributeur offre d'en donner quelquefois gratuitement. Nous ne connoiſſons aucun charlatan, même de l'eſpece de ceux qui s'établiſſent ſur le Pont-Neuf, qui ne ſe ſoit ſouvent aviſé d'une pareille libéralité envers les paſſans. Une charité éclairée n'occaſionne pas des abus; elle ne ſéduit pas le peuple par des erreurs dangereuſes: celle-ci, par exemple, qu'un ſeul remede guérit de toutes les maladies, & que ce remede eſt une poudre purgative: deux choſes, qu'on peut aiſément démontrer impoſſibles. On a voulu faire croire auſſi qu'il y avoit dans le monde de fauſſes poudres d'Aillhaud; que les bons ſuccès devoient être attribués aux véritables, mais que les morts dont on ſe plaint, avoient été produites par les fauſſes. Quoi donc, le ſalut des citoyens va dépendre d'une erreur auſſi facile? Il faudra périr pour n'avoir pas bien connu une poudre que le diſtributeur a déja ſi ſouvent changée, ou parce que dans différens lieux, on n'aura ſçu bien diſtinguer la vraie ſignature du ſieur Aillhaud? Auſſi l'Eſpagne & la Moſcovie, pays dont la police pour ce qui regarde la ſanté eſt admirable, ont-

© BIUM

elles fait interdire l'entrée de ces poudres ſans diſtinction ? Ces défenſes, ainſi que je le tiens de perſonnes reſpectables, furent publiées ſous les peines les plus ſéveres, dès qu'on s'apperçut dans ces deux extrémités de l'Europe des ravages produits par ce remede.

En ſuppoſant que le ſieur Aillhaud, pere, ait été l'inventeur de la poudre en queſtion, ce que des perſonnes inſtruites lui conteſtent ; en ſuppoſant que ſon remede ſoit le plus doux, le plus sûr, le plus efficace de tous les purgatifs, ce que tous les gens de l'art lui nieront ; en ſuppoſant toutes ces choſes, Monſieur, la conduite du ſieur Aillhaud pouvoit être bien différente envers le public, pour peu qu'il eût eu quelque pitié de ſes ſemblables. Nous n'aurions pas aujourd'hui à nous en plaindre, ſi au bout de quelques années, il avoit bien voulu le donner au public. Eh ! ne l'avoit-on pas payé aſſez cher par tant d'argent & par tant de meurtres occaſionnés au moins par l'abus qu'on en a fait ? Ou bien, ſi le ſieur Aillhaud ne pouvoit s'élever à ce dégré de déſintéreſſement, ne pouvoit-il pas s'en remettre à la généroſité du plus humain des rois, qui a récompenſé ſi ſouvent les auteurs ou les poſſeſſeurs des découvertes utiles ? Le quinquina, ce remede divin, l'ipécacuanha qui a guéri tant de dyſſenteries, l'eau de Rabel,

© BIUM

le kermes minéral, ſi efficace dans certaines maladies de poitrine, la panacée mercurielle, les gouttes du général la Motte, &c. ces remedes, & beaucoup d'autres, ſont les bienfaits des ſages princes ſous leſquels les François ont le bonheur de vivre, & que toutes les nations doivent regarder comme les bienfaiteurs de l'humanité entiere. Ces remedes ſemblent même être devenus plus utiles depuis qu'ils ſont au public. Comme ils ont été plus employés, on en a mieux déterminé l'uſage : par une infinité d'expériences auſſi innocentes qu'ingénieuſes, on eſt parvenu à augmenter leur efficacité. Je ne craindrai pas de le dire ; enrichis de pareils ſecours, nous pouvons même avec des talens médiocres, obtenir tous les jours des ſuccès heureux, dont les plus grands médecins des ſiécles précédens n'auroient oſé ſe flater. La bonté, la ſûreté des inſtrumens a augmenté la certitude de l'art précieux de guérir. Mais le ſieur Aillhaud, loin de concourir à des vues ſi utiles, a paru s'occuper de ſon intérêt perſonnel beaucoup plus que de la ſanté publique & de l'avancement de ſa profeſſion. Il a préféré, quoi qu'il en dût coûter à la ſociété, de traiter par ſon unique remede, à l'excluſion de la ſaignée, même dans les cas de la pléthore & dans les maladies inflammatoires ; il a préféré, dis-je, de traiter des millions d'hommes qu'il n'a ni

vus

© BIUM

vus ni connus, & dont preſque toujours il ignoroit les maladies. La ville d'Aix & la Provence ont vu avec étonnement un médecin qui ne viſitoit aucuns malades, accumuler des gains très-conſidérables, par le dangereux trafic d'un remede dont elles-mêmes ne vouloient pas ſe ſervir. Je ne me livrerai point à toutes les autres réflexions qui ſe préſentent à l'eſprit ſur ce ſujet, parce que, je le répete, je n'ai rien à démêler avec les ſieurs Aillhaud. J'ai voulu ſimplement montrer au public le danger de leur poudre, ſoutenir la cauſe de l'humanité, remplir mon devoir uniquement; &, je crois que m'en voilà quitte. J'ai l'honneur d'être, &c.

RAPPORT de l'Ouverture du corps du fils cadet de M. de Caze.

Aujourd'hui 7 Mai 1759, a été procédé à l'ouverture du corps du fils de M. de Caze, fermier général, âgé de cinq ans, par le ſieur Silvy, chirurgien, en préſence des médecins ſouſſignés, & a été obſervé ce qui ſuit.

L'habitude du corps étoit de la couleur naturelle, ſans aucune lividité; elle étoit parſemée de pluſieurs grains de petite vérole, fort ſéparés les uns des autres, d'une forme étendue, telle qu'elle ſe trouve dans

© BIUM

les petites véroles ſimples & de bonne eſpece. Tous ces grains ou boutons étoient dans l'exſiccation, à la réſerve de trois ou quatre ſur les doigts des mains & des pieds, qui étoient remplis de pus, ſans aucun affaiſſement; quoi qu'il y avoit près de trente heures depuis la mort, on ne s'apperçut d'aucune odeur de putréfaction à l'ouverture de l'abdomen & de la poitrine; il ne s'eſt trouvé aucun point de lividité dans les viſceres & dans les inteſtins, les glandes obſtruées qu'on a remarquées au méſentere, étoient d'ancienne date, & ne prouvent rien dans le cas préſent.

On avoit procédé d'abord à l'ouverture du cerveau, qui, par les accidens qui avoient précédé la mort, étoit la partie où l'on ſoupçonnoit avec raiſon d'en trouver la cauſe; en effet, après avoir examiné cette partie eſſentielle à la vie, & qu'on eût enlevé la dure-mere, tout le cerveau parut à l'extérieur luiſant, tel qu'on l'obſerve dans ceux dans leſquels il ſe trouve une diſpoſition à l'hydrocéphale; après avoir ouvert les ventricules, quand on fut arrivé au cervelet, on trouva toute la ſubſtance remplie de ſéroſité, de même que les environs de la baſe du crâne; la quantité de cette eau pouvoit aller à trois ou quatre onces, ce qui ſuffit pour rendre raiſon de la mort du fils de M. de Caze, qu'on n'avoit pas lieu d'atten-

© BIUM

dre, comme on verra dans l'hiſtoire que M. Hoſty, médecin ordinaire, donnera de ſa maladie.

Fait à Paris ce 11 Mai 1759. *Signés*, BOYER, *doyen de la faculté de médecine.* LORRY, *docteur-régent de la même faculté.* HOSTY, *docteur-régent de la même faculté.* PETIT, *fils*, *médecin de S. A. S. M. le duc d'Orléans.* GUERIN, *chirurgien-major des Mouſquetaires*

PROCÈS-VERBAL
& information de témoins.

L'AN mil ſept cent cinquante-neuf, le mercredi ſeize Mai, quatre heures de relevée, en l'Hôtel & par-devant Nous, Gilles-Pierre Chênu, avocat en Parlement, conſeiller-commiſſaire du Roi en ſon Châtelet de Paris, eſt comparu M. Ambroiſe Hoſty, docteur-régent de la faculté de médecine de cette Ville, y demeurant, rue de Seine, paroiſſe S. Sulpice : Lequel Nous a dit & a déclaré qu'ayant appris par une lettre miſſive à lui adreſſée, lundi dernier quatorze du préſent mois, de M. Lorry, ſon confrere, que le ſieur de Caze fils, décédé le ſix dudit mois, à la ſuite de l'inoculation, étoit tombé quelques jours auparavant du haut de ſon lit en bas ſur le carreau, ſans

© BIUM

que qui que ce ſoit en ait rien dit; il a fait les démarches néceſſaires pour s'aſſurer de ce fait, & en apprendre les circonſtances, qu'en conſéquence il s'eſt rendu certain que quinze jours avant le décès de cet enfant, âgé de près de cinq ans, il étoit tombé de ſon lit; que qui que ce ſoit n'en a parlé, quoique pluſieurs perſonnes ayent ſçu cette premiere chute, que la femme Bobin, garde-malade, demeurant rue Mazarine, n'a pu diſconvenir de la vérité du fait, avec le comparant, qui l'a vue à ce ſujet; que la femme du jardinier de l'orangerie de Chaillot en eſt pareillement convenue, en parlant au ſieur Lorry, le jour de l'ouverture du corps du défunt, & depuis en parlant au ſieur Hoſty, même en préſence de M. le curé de Chaillot, & de pluſieurs autres perſonnes; & comme le comparant a l'intérêt le plus ſenſible de découvrir la vérité, & d'aller à la ſource des cauſes étrangeres qui ont pu contribuer à cette mort, il eſt venu nous faire la préſente déclaration, de laquelle il nous a requis acte; requerant ainſi qu'il nous plaiſe recevoir les déclarations deſdites femmes Bobins & jardiniere ſuſdite, & de tout en dreſſer procès-verbal, pour ſervir & valoir de ce que de raiſon; & a ſigné en cet endroit de notre minute.

Eſt auſſi comparue Genevieve Lormeteau, femme de Pierre Mary, jardinier fleu-

© BIUM

riſte de l'orangerie de Chaillot, y demeurant ordinairement, & de préſent à Paris, laquelle nous a dit qu'elle a vu les deux fils de M. Caze, fermier général, tous deux avec la petite vérole, de laquelle ils ont été traités en la même maiſon de la comparante; a la connoiſſance que l'aîné des deux en a été parfaitement guéri, & qu'il eſt en parfaite ſanté; a vu le cadet toujours ſe bien porter, ſans aucun accident pendant l'eſpace de treize jours environ, la petite vérole étant même lors ſéchée; qu'après ledit tems, il a été attaqué d'un aſſoupiſſement, que ſa garde & gouvernante ont d'abord pris pour une eſpiéglerie de ſa part; que cet aſſoupiſſement n'a fait qu'augmenter juſqu'au moment de ſa mort, peu avant laquelle la comparante a appris de la garde, que ledit ſieur de Caze le cadet, étoit tombé quelques jours auparavant de ſon lit ſur le carreau, ce qui a été ſoigneuſement caché par la nommée Manon, gouvernante deſdits enfans; quoique la garde qui craignoit la ſuite de ladite chute, eût eu envie d'en faire part à M. Hoſty qui traitoit leſdits ſieurs de Caze; que le jour de l'ouverture du cadavre dudit ſieur de Caze le cadet, un des médecins qui y a aſſiſté, étant arrivé avant les autres, la comparante ayant cauſé avec lui, lui a fait part de la ſurpriſe de tout le monde ſur cette mort, & lui a dit: Monſieur, vous

© BIUM

allez l'ouvrir, vous en verrez ſans doute la cauſe ; car il a fait, il y a quelques jours, une chute de ſon lit ſur le carreau, ce que l'on a malheureuſement caché, laquelle préſente déclaration elle eſt venue nous faire pour rendre hommage à la vérité, à laquelle elle eſt conforme en tout ſon contenu, ainſi qu'elle le jure & affirme, dont & de quoi elle nous a requis acte ; & a déclaré en notre minute ne ſçavoir écrire ni ſigner, de ce ce enquiſe ſuivant l'ordonnance.

Eſt auſſi comparue Marie-Louiſe Liard, femme de Jean Bobin, garde-malade, demeurant, rue Mazarine, paroiſſe S. Sulpice, laquelle nous a dit qu'elle a gardé les deux enfans de M. de Caze, fermier général, tous deux ayant la petite vérole à Chaillot ; qu'elle a vu l'aîné en guérir parfaitement ; que le cadet a été treize jours ſans aucun accident, la petite vérole étant même ſéchée ; que le treizieme jour il lui eſt ſurvenu un aſſoupiſſement qui ne l'a point quitté juſqu'à ſa mort, que la comparante a attribué à une chute qu'il avoit faite quelques jours auparavant de ſon lit ſur le carreau, pendant que la comparante donnoit un bouillon à l'aîné ; que la gouvernante a jugé à propos de cacher cette chute, & l'a même engagée à n'en point parler, parce que cela lui feroit du tort ; qu'elle s'eſt contentée du lui faire tirer un mouchoir avec les dents

© BIUM

pour voir s'il n'y auroit point un contre-coup, après lui avoir frotté la tête avec ſa main ; que cet enfant, lorſque ſadite gouvernante l'a relevé de deſſus le carreau, étoit fort pâle ; ce qui a toujours d'autant plus inquiété la comparante, que la chute étoit de haut, étant tombé par-deſſus la barriere de ſon lit ſur le derriere de la tête ; que la comparante, quelques jours après, en a fait part à la femme Mary, jardiniere de l'orangerie dudit Chaillot, où demeuroient leſdits enfans, mais que ladite gouvernante a toujours caché ladite chute à la famille & à M. Hoſty, médecin, qui traitoit leſdits enfans, laquelle préſente déclaration la comparante eſt venue nous faire pour rendre hommage à la vérité, à laquelle elle eſt conforme en tout ſon contenu, ainſi qu'elle le jure & affirme, dont & de quoi elle nous a requis acte ; & a ſigné en cet endroit de notre minute.

Deſquelles comparitions, dires & déclarations, Nous, conſeiller-commiſſaire ſuſdit, avons donné acte auxdites comparantes, & de ce que deſſus avons dreſſé le préſent Procès-verbal, pour leur ſervir & valoir ce que de raiſon. *Signé* CHÊNU.

© BIUM

LIVRES NOUVEAUX.

Diſſertation ſur les Eaux nouvellement découvertes à Aumale, en Normandie, contenant l'analyſe de ces eaux, & quelques obſervations ſur les maladies qu'elles ont guéries, par Pierre-Antoine Marteau, médecin de la ville & de l'hôpital d'Aumale, & membre de l'académie des ſciences d'Amiens. A Paris, chez *Vincent*, Libraire, rue Saint Severin. Prix broché 15 ſols.

L'Art d'eſſayer les mines & les métaux, publié en allemand, par M. Schindlers, & traduit en françois, par feu M. Geoffroy le fils, de l'académie royale des ſciences. A Paris, chez *Heriſſant*, Libraire, rue Saint Jacques, 1 volume *in*-12. Prix relié 2 livres 10 ſols

Recueil de Pieces qui ont concouru pour le prix de l'académie royale de Chirurgie, tom. III. A Paris, chez la veuve *Delaguette*, Imprimeur de l'académie royale de Chirurgie, rue S. Jacques. Prix relié 10 livres.

Nous rendrons compte inceſſamment de cet Ouvrage, qui nous a paru fort intéreſſant.

© BIUM

OBSERVATIONS
MÉTÉOROLOGIQUES.
JUIN 1759.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin	A midi.	A 10 h. du soir.	pouces.	lignes.	parties.		
1	11	16	11	27	8	0	S-E. fort. par interv.	Beauc. de nua. pl. mé. par int. tout le jour, tonnerre le soir.
2	10	17	12		9		S-O. *idem.*	*Idem.*
3	10	14	11			10	S. *id.*	*Id.* Pet. pl. par interv.
4	10	15	11			½	S-O. *id.*	*Idem.*
5	10	16	12	28	0	0	*Idem.*	*Idem.*
6	11	20½	14				*Idem.*	*Idem.*
7	12	21	14				*Idem.*	*Idem.*
8	10	18	13		3		N. méd.	Peu de nua.
9	12	20	16		5		N-E. *id.*	*Idem.*
10	11	22	17		0	0	N-E. au S-E. *id.*	*Id.* Quelq. goutt. de pl. le soir.
11	15	20	12	27	9		S-O. fort pa interv.	Beaucoup nuag. petite pl. par inter. tout le jour.
12	12	18	15	28	1		O. *id.*	Beaucoup

© BIUM

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pouces.	lignes.	parties.		
								nuag. petite pl. le soir.
13	13	17	13	27	11		S-E. au S-O. méd.	*Id.* Pet. pl. le mat.
14	11	17	12	28	3	½	S-O. *id.*	Beaucoup de nuages.
15	10	19	16		5	0	O. foible.	*Idem.*
16	15	21	16			½	*Idem.*	*Idem.*
17	14	22	17		6	0	N-O. *id.*	*Idem.*
18	14	23	18				N. *idem.*	Peu de nuages.
19	15	24	19				N-E. *id.*	Serein.
20	15		20½		5		*Idem.*	*Idem.*
21	18	20	17½		3		N-O. *id.*	Couv. pl. méd. le mat. & le soir.
22	15	21	18		2		*Idem.*	Couvert. pl. forte la nuit.
23	15	19	14		0	0	*Idem.*	Beaucoup nuag. petit. pl. par inter. tout le jour.
24	13	20	16		5	½	*Idem.*	Beaucoup nuag. quelq. gout. de pl. à 8 h. le soir.
25	12	22	16		6	0	*Idem.*	*Id.* Pl. méd. à 8 h. soir.
26	15	15	17		4	½	N-E. au O. foible.	Beauc. de nuages.
27	14	14	15			0	N-E. *id.*	Beauc. de nuag. petite

© BIUM

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pouces.	lignes.	parties.		
								pl. médiocr. tonnerre & éclairs à 8. h. soir.
28	14	17½	15		2		O. *idem.*	Beaucoup nuag. pl. m. par inter. le matin.
29	10	17	13	27		10	S-E. au O. fort. par interv.	Beauc. de nuages. pet. pluie tout le matin.
30	11	16	12				S-O. *id.*	*Idem.*

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois, a été de 24 dég. au-dessus du terme de la congelation de l'eau; & la moindre chaleur a été de 10 dég. au-dessus du même point: la différence entre ces deux termes est de 14 dégrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre, a été de 28 pouces 6 lignes; & son plus grand abbaissement de 27 pouces 8 lignes: la différence entre ces deux termes est de 10 lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du N. 6 fois du N-E. 4 fois du S-E. 1 fois du S. 9 fois du S-O. 6 fois O. 6 fois du N-O.

Il y a eu 2 jours de tems serein. 26 jours de nuageux. 2 jours de couvert. 20 jours de pluie. 3 jours de tonnerre. 1 jour d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité au commencement & à la fin du mois.

© BIUM

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Juin 1759, *par M.* VANDERMONDE.

On a observé parmi les enfans & les adolescens de l'un & l'autre sexe, des coqueluches qui se déclaroient pour la plûpart par un enrouement qui gagnoit jusqu'à la poitrine, qui étoit immédiatement après suivi d'une petite toux, qui d'abord étoit sêche & passagere, mais qui devenoit ensuite violente, & convulsive. Ce symptome étoit si opiniâtre, qu'il ne cédoit pas à une ou deux saignées, à l'usage répété de l'ipécacuanha, aux incisifs appropriés, aux stomachiques, unis aux purgatifs; le tems, la diette, & le changement de saison assuroient la guérison. Cette maladie se présentoit sous des dehors insidieux, qui en imposoient à ceux qui n'avoient pas un coup d'œil sûr & déterminé. Les malades que l'on a ni saigné, ni fait vomir dans les commencemens, ont été quelquefois les victimes de l'ignorance ou de la négligence de ceux qui en étoient chargés. L'hydromel uni à une infusion légere de feuilles de véronique, nous a très-bien réussi après les remedes généraux.

Il a regné aussi des éruptions érysipélateuses & charboneuses; la peau dans quelques endroits étoit légérement enflammée, on y sentoit une chaleur âcre & brûlante, & la couleur de la partie cédoit à l'impression des doigts: dans d'autres parties on appercevoit des petites tumeurs rouges, rondes, élevées en pointe, accompagnées d'une chaleur caustique; elles se changeoient au bout de vingt-quatre heures en des croûtes noires, comme si on y eût appliqué un fer rouge. Cette maladie étoit sans fiévre: peu de saignées, beaucoup de petit lait, les bains, les sucs dépurés des plantes nitreuses & savoneuses, joints à un régime adoucissant, terminoient le traitement.

© BIUM

Observations Météorologiques faites à Lille pendant le mois de Mai 1759, par M. BOUCHER médecin.

La ſéchereſſe a été encore plus conſidérable ce mois, que le précédent : il n'y a eu de pluie remarquable que le dix & les trois derniers jours du mois : auſſi le barometre a-t-il été plus ſouvent obſervé au-deſſus de 28 pouces, qu'au-deſſous de ce terme ; & il n'a pas été ſuſceptible de variations conſidérables ; il y en a eu plus dans la température de l'air, & ſur-tout à la fin du mois. Le thermometre n'étoit le 30 au matin, qu'à 5 dégrés au-deſſus du terme de la glace, au lieu que quelques jours avant, il avoit été obſervé le matin à 11 dégrés, & à 18 l'après-dîner : le 16 il étoit monté juſqu'à 18 $\frac{1}{2}$ dégrés.

Le vent, après avoir été au Nord les trois premiers jours du mois a été enſuite toujours au Sud ou à l'Oueſt juſqu'au 18, qu'il s'eſt remis au Nord, & où il eſt reſté juſqu'au 29.

Le thermometre a marqué pour la plus grande chaleur de ce mois 18 $\frac{1}{2}$ dégrés au-deſſus du terme de la congelation, & pour la moindre chaleur, 5 dégrés au-deſſus de ce terme : la différence entre ces deux termes eſt de 13 $\frac{1}{2}$ dégrés.

© BIUM

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 6 lignes, & ſon plus grand abbaiſſement a été de 27 pouces 6 lignes : la différence entre ces deux termes eſt d'un pouce.

Le vent a ſoufflé 6 fois du Nord.
8 fois du Nord-Eſt.
3 fois du Sud-Eſt.
11 fois du Sud vers l'O.
13 fois de l'Oueſt.
8 fois du Nord vers l'O.

Il y a eu 22 jours de tems couvert ou nuageux.
8 jours de pluie.
1 jour de tonnerre.
1 jour d'éclairs.
1 jour de grêle.

Les hygrometres ont marqué de la grande ſéchereſſe tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de Mai 1759, *par M.* BOUCHER.

La continuation de la ſéchereſſe a augmenté le nombre des pleuréſies, ſur-tout dans la garniſon & parmi le petit peuple : bien des malades ont ſuccombé, plus par la mauvaiſe cure, que par la nature de la maladie, quoique fort grave. Preſque tous avoient des crachats ſanguinolens ; mais dans pluſieurs, aux ſymptomes caractériſtiques de la pleuréſie ſe joignoient des ſignes

© BIUM

d'amas bilieux dans les premieres voies : il étoit néanmoins dangereux d'employer les émétiques, & ſur-tout les antimoniaux, à raiſon de l'état d'irritation ou de la tenſion ſpaſtique des membranes nerveuſes, portée à un haut point, & ſubſiſtant même après de copieuſes ſaignées ; on étoit obligé de s'en tenir à des minoratifs émolliens, tels qu'une ſolution de manne, à laquelle on joignoit de l'huile d'amandes douces : la criſe avoit ordinairement lieu par les ſueurs & par les crachats, & quelquefois en partie par les ſelles & par des urines troubles.

Il y a eu encore beaucoup d'angines, les unes éryſipélateuſes, les autres phlegmoneuſes. La premiere eſpece s'eſt fait obſerver avec la fiévre rouge dans un petit nombre de ſujets. J'ai guéri de cette maladie un homme jeune & aſſez fort, à qui le mal de gorge étoit venu au point, qu'il ne pouvoit plus rien avaler : par le ſecours de trois ſaignées, dont une au pied, de pluſieurs lavemens émolliens, de boiſſons délayantes, aigrelettes & nîtrées, d'apozemes compoſés de végétaux acides & laxatifs, de loochs adouciſſans & rafraîchiſſans, de cataplaſmes réſolutifs ; appliqués autour du col, & en procurant une révulſion vers les extrémités inférieures, au moyen des bains pour ces parties ſeulement, & par l'application de ſynapiſmes aux pieds.

© BIUM

Les fiévres-tierces & doubles-tierces ont continué : j'en ai vu quelques-unes avec des caracteres de putridité : il y a eu encore quelques apoplexies.

Fautes à corriger dans le Journal de Juin.

PAge 525, ligne 28, préparer, *liſez* prévenir.
P. 527, l. 3, perſiſtant, *ajout. de ſuite*, quand, &c.
Pag. 538, lig. 12, racourciſſement *liſ.* racorniſſement.
Pag. 544, lig. premiere, d'Arcæus, *ajoutez* d'huile &.
Pag. 546, lig. 20, immodérée, *liſ.* modérée.
Pag. 548, lig. 21, cordiaux, *liſ.* coraux
Pag. 551, lig. 12, *liſez*, & ſe porter ſouvent au nez.
Pag. 569, lig. 2, effacez ces mots, *un pouce.*
Pag. 575, Lettre ſur un enfant mort de l'inoculation, *liſ.* mort d'une chute après l'inoculation.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois d'Août ; & je lui en ai rendu compte. A Paris, ce 25 Juillet 1759.

BARON.

© BIUM

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, Professeur en Chirurgie Françoise, Censeur Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.

. . . . . Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam. . . . . .
Marc. Manil. Astronom. lib. 1. v. 63. 64.

SEPTEMBRE 1759.

TOME XI.

A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le Duc de BOURGOGNE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

© BIUM

Ouvrages de M. le Baron DE HALLER, *qui ſe trouvent chez* VINCENT.

Collection de Theſes ſur les points les plus importans de la Chirurgie théorique & pratique, publiées par M. le Baron de Haller, rédigées en françois par M. *** *in*-12. Tome I. 1757. Fig. 2 l. 10 ſ.

——— Les Tomes II & III, 1759.

——— Les Tomes IV & V, qui font la la fin, paroîtront au mois de Novembre prochain. 5 l.

Formation du Cœur dans le poulet, *in*-12. 2 *vol.* 1758. 5 l.

Formation des Os, *in*-12. 1758. 2 l.

Diſputationes Chirurgicæ ſelectæ, *in*-4°. 5 *vol.* 60 l.

Diſputationes Medicæ, *in*-4°. 6 *vol.* 72 l.

Mémoires ſur le mouvement du ſang, *in*-8°. 3 l.

Mémoires ſur l'Irritabilité, *in*-12, 4 *vol.* paroîtront au mois de Novembre prochain. 10 l.

Opuſcula Pathologica, *in*-8°. *Fig.* 3 l.

Hiſtoria Morborum Vraſtilavienſium, *in* 4°. 8 l.

Phyſiologia, *in*-4°. Tome I. 12 l.

On trouve auſſi au même endroit quelques Exemplaires des Planches d'Accouchement & du Squelette, par M. JENTHY, médecin Anglois, tant enluminées qu'en couleur noire.

© BIUM

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

SEPTEMBRE 1759.

RECUEIL

De Pieces qui ont concouru pour le prix de l'Académie royale de Chirurgie, depuis 1750, *juſqu'en* 1758, *tome III, vol.* in-4° *de* 600 *pages environ. A Paris, chez* Le Prieur, *Imprimeur du Roi, rue S. Jacques. Prix relié* 10 *livres.*

LE ſujet du premier prix qui a été remporté par M. Gourſaud, chirurgien de Paris, roule ſur la métaſtaſe. L'auteur a cru devoir définir le tranſport d'une humeur morbifique d'une partie à une autre. Après avoir diſtingué la déliteſcence du reflux, il

© BIUM

paſſe en revue les maladies ſujettes à métaſtaſe, comme les dartres habituelles, la gale, la petite vérole, la goutte, les rhumatiſmes, les lochies, le lait des femmes nouvellement accouchées, la gonorrhée, les plaies, les ulceres, les bubons vénériens, peſtilentiels, les dépôts critiques, & généralement toutes les tumeurs humorales. M. Gourſaud paſſe de-là aux maladies que la métaſtaſe produit ſur les poumons; elle peut faire naître une péripneumonie & une hémoptiſie; ſur le foie, une inflammation qui dégénere quelquefois en induration; ſur les inteſtins, des coliques & des dyſſenteries; à la veſſie, des ardeurs & des rétentions d'urine. L'auteur qui attribue tous ces effets à l'humeur des dartres rentrées, examine avec la même exactitude les accidens qui ſuivent la répercuſſion des autres humeurs, comme la gale, le virus variolique, goutteux, l'humeur de l'éryſipele, le lait, la gonorrhée, celle des bubons vénériens, &c. & il prouve que les humeurs viciées qui rentrent dans le ſang, produiſent des accidens plus ou moins conſidérables, ſoit par leur dégré d'acrimonie, ſoit par leur quantité, ſoit à raiſon des différentes parties où elles ſe dépoſent.

M. Gourſaud dit qu'il faut éviter la métaſtaſe dans la gale, les dartres habituelles, les gonorrhées, les ulceres ſordides, les

© BIUM

dépôts critiques, gangréneux, peſtilentiels, la petite vérole, la goutte, &c. L'auteur n'auroit-il pas dû diſtinguer ici la métaſtaſe critique d'avec celle qui ne l'eſt pas ? Quand la métaſtaſe devient criſe, elle n'eſt plus à craindre, & loin de l'éviter, on doit la favoriſer. Ne voyons-nous pas tous les jours des rhumatiſmes, des dartres ſe changer en tumeurs, qui tournent en ſuppuration, & qui dégagent de la maladie primitive. Au reſte M. Gourſaud recommande ici de prendre garde de ne pas faire rentrer ces humeurs : l'avis eſt ſage ; mais ne peut-il pas ſe faire une métaſtaſe critique d'une partie extérieure, à une autre qui eſt auſſi extérieure ? Il n'eſt pas toujours dit que le tranſport de la matiere morbifique ſe fera de l'extérieur à l'intérieur, puiſque l'on obſerve très-ſouvent dans la pratique des métaſtaſes apparentes & extérieures de la tête aux pieds, ce qui s'opere très-rapidement par le moyen du tiſſu cellulaire.

M. Gourſaud prétend qu'il faut procurer la métaſtaſe dans l'eſquinancie ſuffocante, dans les inflammations des parties intérieures ; mais il ne détermine pas dans quel cas, dans quelles circonſtances, & dans quel tems on doit préciſément le faire. Il nous ſemble que dans le commencement de ces fortes inflammations, la réſolution eſt la ſeule voie qu'on doive & qu'on puiſſe ten-

© BIUM

ter, & s'il y a quelque métaſtaſe à eſpérer & à exciter ; ce ne doit être que quand les vaiſſeaux ſont déja déſemplis, que la matiere y coulant un peu plus librement, la nature peut l'atténuer, la préparer & la rendre propre à être tranſportée dans d'autres parties. N'auroit-il pas auſſi été à propos de dire ici quels ſont les ſignes propres à déterminer ſi l'on doit exciter la métaſtaſe, ou ſi au contraire on doit travailler fortement à la réſolution ?

Les cauſes de la métaſtaſe ſont, ſelon l'auteur, la ſubtilité de l'humeur, qui étant fort tenue, eſt facilement repompée dans le ſang ; le caractere de certaines plaies, comme les ulceres qui viennent à la ſuite des dépôts par congeſtion, qui ſuppurent beaucoup ; le pus de ces ſortes de plaies a peu de conſiſtance, les vaiſſeaux ont peu de reſſort, & l'humeur eſt par conſéquent facilement réſorbée ; la diſpoſition du ſujet qui eſt maigre, languiſſant, cacochyme, la complication de quelque virus particulier, les paſſions de l'ame, le mauvais régime, peuvent auſſi former la métaſtaſe.

L'auteur rejette les ſignes généraux de la métaſtaſe, comme équivoques, & en donne de particuliers à chaque eſpece de maladie où la métaſtaſe arrive, relativement à la partie affectée & au caractere de l'humeur qui s'eſt dépoſée. Ces préceptes

© BIUM

qui ſont de la plus grande conſéquence dans la pratique, ſont ici développés d'une maniere ſatisfaiſante, quoiqu'on pourroit deſirer que l'auteur ſe fût encore un peu plus étendu ſur cet objet.

M. Gourſaud propoſe enſuite les moyens de prévenir la métaſtaſe, ce qui ſe borne à l'éloignement des cauſes qui peuvent la produire, à l'application de certains remedes indiqués ſelon les circonſtances, & aux précautions acceſſoires qu'un chirurgien inſtruit doit connoître. L'auteur conſeille, pour procurer la métaſtaſe, la ſaignée & les bains au pied, quand le mal eſt à la tête ou à la gorge; la ſaignée au bras, quand il eſt à la poitrine & à l'eſtomac; & ſi ces moyens ne ſuffiſent pas, il preſcrit les ſynapiſmes, les véſicatoires & l'application des orties. Il eſt vrai qu'il eſt d'uſage dans la pratique de faire faire les ſaignées, comme l'indique l'auteur; mais penſe-t-il qu'elles ſoient bien propres à favoriſer la métaſtaſe? Ne pourroit-on pas dire au contraire qu'elles la détournent en déſempliſſant les vaiſſeaux, qui deviennent par-là beaucoup plus ſuſceptibles d'aſpirer la matiere morbifique de l'extérieur à l'intérieur? Il y a tout lieu de le croire; auſſi ne doit-on pas placer les ſaignées dans le tems que la métaſtaſe eſt prête à ſe faire, mais dans celui où l'on voit qu'il eſt néceſſaire que la

© BIUM

nature la faſſe. Au ſurplus, que peuvent les ſaignées dérivatives & révulſives pour la plûpart des métaſtaſes qui ſe font par le moyen du tiſſu cellulaire ? Il n'en eſt pas de même des bains, des ventouſes, des cataplaſmes, des ſcarifications, des véſicatoires & des ſynapiſmes qui ſont les remedes les plus puiſſans en pareil cas.

Le ſecond prix avoit pour ſujet de déterminer le caractere des tumeurs ſcrophuleuſes, leurs eſpeces, leurs ſignes, leur cure. Ce prix fut propoſé en 1749, & fut remis en 1751. L'académie obligée de préſenter ce ſujet pour la ſeconde fois, n'eut qu'à ſe féliciter du ſuccès. Elle a reçu ſix Mémoires qui contiennent tous des choſes intéreſſantes ſur différens points de la matiere ; elle a cru devoir les faire imprimer, quoiqu'elle n'ait adjugé ce prix qu'aux deux premiers, dont les auteurs ſont M. Faure, chirurgien à Lyon, & M. Bordeu, médecin, pour lors correſpondant de l'académie royale des ſciences, depuis docteur en médecine de la faculté de Paris, & qui jouit dans cette ville comme praticien d'une très-grande réputation.

M. Faure tâche de déterminer le caractere des écrouelles par le ſentiment des anciens & des modernes ſur cette maladie ; il en établit le diagnoſtic par le maintien, la figure & la couleur du viſage, par un air d'indolence qui accompagne les enfans qui en

© BIUM

ſont attaqués, & ſur-tout par une matiere grumelée qui ſort de ces eſpeces d'abſcès, quand on les ouvre. Les cauſes, ſelon l'auteur, ſont la laxité des fibres, & l'épaiſſiſſement & la ſurabondance des humeurs. M. Faure donne immédiatement après les différences & le prognoſtic des écrouelles : on trouvera dans cet article des préceptes excellens ſur la maniere de diſtinguer ces tumeurs d'avec celles qui ſont enkiſtées, le rachitis, le goëtre, le ſpina ventoſa, le ſquirrhe. Dans la cure, l'auteur conſeille de faire uſage du remede ſuivant, comme d'un ſpécifique.

Prenez du ſavon d'Alicante, depuis quinze grains juſqu'à une dragme ; de la poudre d'éponge brûlée & calcinée, depuis dix grains juſqu'à demi-dragme ; de la poudre des deux ſcrophulaires, depuis ſix grains juſqu'à un ſcrupule ; de la limaille d'acier, depuis ſix grains juſqu'à un ſcrupule ; liez le tout avec ſuffiſante quantité de ſyrop des cinq racines.

On en fait des pilules proportionnées à l'âge & aux forces du malade ; on lui fait boire en même tems de l'eau ſeconde de chaux. Nous croyons cette boiſſon très-efficace, parce que dans les écrouelles des enfans, comme dans preſque toutes leurs maladies, il y a toujours un levain acide qui ſert à coaguler la lymphe & à augmenter

© BIUM

ſon épaiſſiſſement ; on pourroit peut-être employer l'eau de chaux avec ſuccès dans tous ces cas, ſi on pouvoit la rendre potable par l'addition de quelque ſyrop approprié à la maladie, & quelque eau aromatique & cordiale ; c'eſt l'eau de chaux d'écailles d'huitres que l'on doit préférer, comme la meilleure, ſelon les expériences de MM. Whytt & Roux, médecins. Il y a cependant une réflexion que M. Faure nous permettra de faire ſur l'uſage de ſon remede. Ne ſeroit-il pas avantageux de le faire précéder par des bains, des décoctions apéritives, des cataplaſmes émolliens & réſolutifs, pour humecter d'abord la lymphe qu'il faut rendre coulante ? Autrement n'y auroit-il pas lieu de craindre que ces pilules ſavonneuſes ne deſſéchaſſent l'humeur amaſſée dans les glandes, en diſſipant par ſon action le peu de liquide qui y reſte ? Il faut avouer qu'avec ces précautions préliminaires, les remedes actifs ſont moins à craindre, ſur-tout dans les enfans dont la chaleur eſt conſidérable, le mouvement du pouls très-vif, & les remedes incendiaires preſque toujours dangereux. M. Faure termine ſon mémoire par une réflexion bien judicieuſe : il conſeille de ne pas ouvrir les tumeurs ſcrophuleuſes prêtes à s'abſcéder, pour éviter la difformité de la cicatrice, d'autant plus que quand la tumeur eſt ouverte, il faut agir à-peu-près comme ſi elle ne l'étoit

© BIUM

pas. Nous exhortons tous les chirurgiens à être bien attentifs à ce précepte qui vient d'un bon citoyen, & d'un habile praticien.

Le mémoire ſuivant dont M. Bordeu notre confrere eſt l'auteur, eſt rempli d'excellentes idées ſur différentes matieres. On y voit un enchaînement de faits & d'obſervations qui lie entr'eux les différens préceptes de théorie que l'auteur y développe avec ſa ſagacité ordinaire. Il y trouve occaſion de mettre au grand jour ſon ſyſtême ſur les glandes & ſur la formation, la ſituation, la connexion & les uſages du tiſſu cellulaire ou muqueux. On peut voir ſes idées ſur cette matiere, dans une theſe qu'il ſoutint aux écoles de médecine de Paris en 1751, dont le titre eſt : *An Aquitaniæ minerales aquæ morbis chronicis ?* Cette theſe qui fut généralement accueillie dans le tems, contient le précis de preſque toutes les connoiſſances qui ſont répandues dans cette diſſertation, & dont on auroit pu faire pluſieurs ouvrages ; la multiplicité d'objets utiles, & de préceptes lumineux diſperſés dans ce mémoire, nous empêche de l'extraire ; nous nous contenterons d'en faire appercevoir quelques beautés. Un objet qui a été ſouvent mal diſcuté, & preſque toujours mal éclairci, eſt de déterminer la cauſe qui rend les écrouelles endémiques parmi

© BIUM

les habitans des montagnes. M. Bordeu examine en phyſicien éclairé cette matiere. Il prétend que l'eau, l'air & les alimens des montagnes concourent à diſpoſer la machine aux écrouelles & à leurs ſuites : l'eau des montagnes eſt crue, froide, ne diſſout pas le ſavon ; elle en fait de même dans l'eſtomac avec les alimens : d'ailleurs elle n'eſt pas la même à tous les inſtans du jour, elle eſt plus ou moins peſante, terreuſe, &c. Quelles révolutions ne doit pas exciter une pareille eau ? L'air des montagnes n'eſt pas plus ſain pour ceux qui le reſpirent continuellement. Le lait, le fromage, les farineux, les bouillies, la pâte & le pain groſſier, voilà la nourriture des montagnards. M. Bordeu a raiſon de conclure qu'elle épaiſſit le ſang & la lymphe. Un fait intéreſſant & propre à donner des vues ſur cette matiere, c'eſt ce que l'auteur a obſervé. Les cadavres des montagnards écrouelleux ont le foie gros & blanc, ou du moins d'un jaune fort clair & la véſicule du fiel pleine d'une ſubſtance épaiſſe, comme de la colle de poiſſon. Dans la cure, M. Bordeu conſeille l'uſage de l'ipecacuanha, le ſéné, le jalap, & non les minoratifs, les abſorbans, les coraux, les yeux d'écreviſſes, la magnéſie, le quinquina, les anti-ſcorbutiques ; il ne ſe ſert du lait, que comme d'un aliment ou d'un remede bon, ſelon les circonſtances, mais jamais cura-

© BIUM

toire ; les eaux minérales, telles que les *Bonnes* en Bearn, celles de *Barege* en Bigorre, & ſur-tout les frictions mercurielles, priſes conjointement avec les eaux, achevent le traitement. L'auteur n'oublie pas d'indiquer le régime, le changement d'air, & toutes les autres précautions qu'un praticien connoît. Un des points de ce mémoire qui fait le plus d'honneur à l'auteur, c'eſt ce qu'il dit ſur la formation de la cicatrice : il la regarde comme une eſpece de calloſité, comme un amas de ſuc nourricier, comme une application des couches du tiſſu cellulaire, les unes ſur les autres. « Il prétend d'après les » diſſections des cadavres, que toute cica» trice eſt toujours établie ſur un endurciſſe» ment, ou de carnification des parties voi» ſines, qui ont changé de nature & acquis » une conſiſtance pareille à la coënne de » lard, dure, ſouple, homogene, ſans » fibres ni vaiſſeaux apparens, & interpé» diaire entre les os, les ligamens & les » chairs proprement dites ; cette ſubſtance » n'eſt autre choſe que la cohéſion des cou» ches du tiſſu cellulaire, faite au moyen du » ſuc nourricier épanché dans leurs interſtices. Cette belle doctrine eſt ici fort bien préſentée, & porte un caractere de vraiſemblance.

La diſſertation ſuivante eſt de M. Charmetton, ancien chirurgien en chef de l'hôpital de la Charité, à Lyon. L'auteur donne

© BIUM

dans ce mémoire, d'une maniere diffuſe, à-peu-près la même théorie qu'il a publiée dans un traité particulier des écrouelles.

M. Gourſaud qui a remporté le prix ſur la métaſtaſe, eſt l'auteur du mémoire ſuivant ſur les écrouelles, dans lequel nous n'avons rien trouvé de particulier, ſi ce n'eſt qu'il rejette les frictions mercurielles, & qu'il croit qu'on ne doit en faire uſage que quand il y a complication de vérole; il preſcrit les eaux, mais celles de Bourbon & du Mont-d'Or. Il prétend de plus que la carie aux os produite par un virus ſcrophuleux, ſe guérit avec une pâte faite avec le ſublimé corroſif, mêlé avec la gomme arabique, ou avec le cautere actuel. Le célebre M. Le Cat, chirurgien à Rouen, a fait deux cures de cette nature, par le moyen de ces cauſtiques. On peut bien s'en rapporter à une pareille autorité.

M. Majault, chirurgien-major du régiment de la Reine, cavalerie, & frere de M. Majault, notre illuſtre confrere, eſt l'auteur du cinquieme mémoire ſur les écrouelles. Il nous a paru contenir de l'érudition, de la clarté, de la méthode, des vues de traitement très-juſtes, & prouve dans l'auteur du talent & de l'exercice dans ſon art.

Le ſixieme mémoire eſt anonyme, & contient une théorie lâche; mais l'auteur y

© BIUM

a publié des recettes qui lui étoient particulieres, & qui ne ſont pas tout à fait conformes à celles dont nous faiſons uſage en pareil cas. On doit ſçavoir très-grand gré à l'anonyme de cette généroſité.

Le ſujet du prix de 1755 étoit; le feu ou cautere actuel n'a-t-il pas été trop employé par les anciens, & trop négligé par les modernes? En quel cas ce moyen doit-il être préféré aux autres pour la cure des maladies chirurgicales, & quelles ſont les raiſons de préférence? Le prix double a été adjugé à M. de la Biſſiere, chirurgien-major du régiment de la Reine, cavalerie, que l'on dit être l'auteur. Il traite dans la premiere partie, de la nature & des propriétés des principaux moyens que la chirurgie emploie à la cure des maladies; & il a inſiſté particuliérement ſur la théorie du feu, conſidéré tant en lui même que dans le cautere actuel; ces principaux moyens ſont les médicamens, le fer & le feu. Il examine enſuite la nature du feu, & prétend que les propriétés particulieres de ce remede, ſont de calciner, mortifier, altérer, deſſécher ce qu'il touche immédiatement, engorger, enflammer les parties qui l'avoiſinent, ſecouer vivement le genre nerveux, occaſionner des métaſtaſes, & de grandes révolutions dans la machine. Dans la ſeconde partie il paſſe en revue les divers genres de maladies chirurgicales, à la cure deſquelles

© BIUM

le cautere actuel eſt ou préjudiciable, ou au contraire utile & préférable aux autres moyens ; tels ſont les ulceres compliqués de fungoſités, de caries profondes & humides. L'auteur rejette l'uſage du feu dans les hernies ; il le conſeille dans les tumeurs inflammatoires, malignes, formées par une cauſe extérieure, dans la gangrene qui vient d'un principe vénéneux, malin & local, dans les tumeurs inflammatoires bâtardes, dans les tumeurs froides des articles, les verrues, condylomes, polypes, ſcrophules confirmés, ſquirrhes, cancers vrais & bâtards ; mais le feu ne convient dans ces derniers cas, que quand le fer devient inſuffiſant. L'auteur croit qu'on doit tenter le cautere dans la paralyſie, dans le relâchement des ligamens, dans l'anchyloſe fauſſe, dans la carie profonde & humide, dans les hémorragies dont les vaiſſeaux ſeront ſitués entre des os caſſés ou déplacés, & ſur leſquels la ligature, la compreſſion, l'uſage même des ſtyptiques eſt impraticable. Il prétend auſſi que le fer rouge, appliqué ſur la morſure d'une vipere, ſur celle d'un chien enragé, dans le moment qu'elle vient d'être reçue, conſume la liqueur venimeuſe, & qu'on prévient par-là tous les accidens qui s'en ſuivent. Cette propoſition mériteroit d'être confirmée par l'expérience. L'auteur conſeille l'application du fer rouge dans les ulceres

© BIUM

ulcères qui ont des callosités inaccessibles à l'instrument tranchant, dans ceux qui sont calleux, fongueux, abbreuvés de sanie, qui ont résisté à toutes les especes de traitement interne & externe. Toutes les réflexions de l'auteur tendent à faire convenir les modernes, qu'il y a beaucoup de fondement dans la confiance que les anciens avoient au cautere actuel, qui, selon lui, à la rigueur, peut être placé par-tout où l'on emploie les autres, & qui l'emporte à bien des égards sur eux; & l'on ne doit blâmer les anciens, que sur l'abus qu'ils en ont fait, & que nous sommes répréhensibles d'avoir donné dans un excès opposé, en négligeant des moyens si précieux de guérison.

Dans le mémoire suivant on examine également l'usage du feu. Il est de M. Louis, maître ès-arts & en chirurgie à Metz, démonstrateur public d'anatomie & de chirurgie, chirurgien, aide-major des camps & armées du Roi, & de l'hôpital militaire de Metz en survivance, & frere du célebre M. Louis, chirurgien-major-adjoint de la Charité, à Paris. Ce mémoire nous a paru contenir tout ce qu'il y a d'intéressant dans le premier; il a de plus le mérite d'être bien écrit, de donner des grandes vues chirurgicales sur tous les objets qu'il traite, des réflexions historiques & critiques, très-utiles sur la chirurgie ancienne, moderne, & sur celle de nos con-

© BIUM

temporains; il nous ſemble auſſi que l'auteur a très-bien ſpécifié les cas où l'on doit ſe ſervir du feu, & ceux où il falloit rejetter ce ſecours comme dangereux; & ce qui nous paroît au-deſſus de tout, c'eſt qu'il a eu le talent de rendre ſes idées avec clarté, méthode & préciſion. Cette excellente piece n'a pas été couronnée.

Le ſujet de 1756 étoit : L'amputation étant abſolument néceſſaire dans les plaies compliquées de fracas des os, & principalement celles qui ſont faites par armes à feu, déterminer les cas où il faut faire l'opération ſur le champ, & ceux où il convient de la différer, & en donner les raiſons. Le prix double a été adjugé à M. Faure, chirurgien-major du régiment Royal-Vaiſſeaux. Ce mémoire contient de bons préceptes, une théorie ſimple & juſte, & une pratique judicieuſe.

Le prix de 1758 étoit de déterminer les cas où les injections ſont néceſſaires pour la cure des maladies chirurgicales, & établir les regles générales & particulieres qu'on doit ſuivre dans leur uſage. Le prix a été adjugé au mémoire, n° 8. L'auteur eſt M. Grillon, chirurgien à Rouen. On expoſe ici les avantages & les inconvéniens que les injections doivent avoir dans les différentes eſpeces de maladies, & ſuivant la nature différente des parties malades. Cette matiere qui eſt

© BIUM

des plus vaſtes & des plus intéreſſantes, & qui a été juſqu'à préſent fort peu approfondie, eſt ici traitée d'une maniere ſatisfaiſante.

Nous finirons, en faiſant obſerver que ce volume eſt bien rempli, & que tous les objets propoſés y ſont diſcutés & éclaircis, de façon que cette collection académique devient très-utile & même néceſſaire à tous ceux qui ſont attachés à leur profeſſion, & qui veulent y faire quelques progrès.

DISSERTATION

Sur les Maladies qu'on appelle malignes, par M. de HAEN, *profeſſeur en médecine, à Vienne en Autriche.*

On ne doit appeller *malignes* que les maladies qui ſont accompagnées de ſymptomes extraordinaires, ou de ſymptomes beaucoup plus graves & plus nombreux que ceux qui ont coutume de les caractériſer; ainſi une maladie, quelque aigue qu'elle ſoit, ne mérite point ce nom, tant qu'elle parcourt ſes tems dans l'ordre qu'elle a coutume de ſuivre. Nous allons examiner les différens remedes qu'on a employés juſqu'ici pour ces ſortes de maladies, afin de tâcher de découvrir quel eſt celui qu'on doit préférer.

© BIUM

La plûpart des médecins François, Allemands & Anglois débutent dans preſque toutes les maladies aigues, par l'émétique qu'ils font précéder quelquefois de la ſaignée. Comme cette méthode eſt entiérement oppoſée à celle des anciens, il eſt bon de l'examiner en particulier.

Hippocrate ne purgeoit jamais dans le commencement des maladies aigues, à moins qu'il n'y eût des ſignes de turgeſcence; mais, comme l'explique Galien dans le livre qu'il a intitulé, *Quos, quibus medicamentis, & quando purgare oporteat?* Il ne ſuffit pas, pour caractériſer cette turgeſcence, que le malade ait quelques nauſées, ou de légeres envies de vomir, qu'il ait la bouche amere ou mauvaiſe, puiſque ces ſymptomes accompagnent preſque toujours le commencement des maladies aigues; au lieu qu'Hippocrate avertit expreſſément que la turgeſcence des humeurs eſt rare dans ces commencemens. Aretée de Cappadoce, & Cælius Aurelianus parmi les anciens; Mercatus, Platerus, Lommius, Foreſtus, Sennert, Houllier, Duret, Riviere, &c. parmi les modernes, marchant ſur les traces de ces grands maîtres, n'ont fait aucune mention des émétiques au commencement des maladies aigues ou malignes; du moins ils ne les ont employés que lorſqu'ils ont vu des ſignes évidens de turgeſcence.

© BIUM

Cependant il y avoit déja des médecins, tels que Droet, Quercetant, Mathiole, Angelus Sala, Willis, &c. qui avoient oſé employer ce genre de médicamens dans le commencement des maladies accompagnées de malignité, comme on peut le voir dans Diemerbroek qui rapporte les effets funeſtes de cette méthode, contre laquelle un grand nombre de médecins ſe ſont élevés. André Lew décrivant la maladie pétéchiale qui régna en Hongrie en 1683, rapporte qu'on vit périr tous ceux à qui on donna l'émétique; il fit la même obſervation en 1699, 1704, 1705, & ſon fils Charles Lew a remarqué deux ou trois fois la même choſe en 1730. Hoyer, dans ſes épidémies de Mulhauſen; Genſelius, dans celles de la Hongrie inférieure; le Conſeil de ſanté d'Autriche; Marc-Neveu O-kelly, préſident de l'univerſité de Prague, dans la Deſcription de la fiévre maligne qui régna en Boheme l'année derniere, ont tous obſervé que les émétiques ou n'étoient d'aucun effet, ou en produiſoient de funeſtes, quoiqu'ils paruſſent indiqués quelquefois par un léger vomiſſement.

Mais, me dira-t-on, comment eſt-il donc poſſible que la méthode contraire ait ſi fort prévalu? Cela vient ſans doute de ce que la nature de la maladie ayant ſouffert quelque variation, on aura été obligé de changer la

© BIUM

méthode curative ; & vraiſemblablement, depuis ce tems-là, on a pris pour la regle ce qui n'en étoit que l'exception. Sydenham ayant employé avec ſuccès les émétiques dans une fiévre épidémique pendant trois ans, eut enſuite la douleur de voir périr tous ceux à qui il voulut les donner dans une fiévre en apparence de la même eſpece. Je n'ignore pas que Huxam, Pringle, Tyſſot ont fait uſage de ce remede avec ſuccès dans les épidémies qu'ils nous ont décrites ; mais je ne crois pas qu'ils prétendent qu'on doive l'employer dans toutes les maladies de ce genre. Tout ce qu'on peut conclure de leurs obſervations, c'eſt que les maladies malignes s'écartent quelquefois de leur cours ordinaire, & qu'alors le médecin doit changer ſa méthode curative. Mais il réſultera toujours de ce que nous avons dit, que l'émétique ne convient point en général dans les fiévres malignes, & qu'on ne doit y avoir recours que dans quelques cas particuliers, c'eſt-à-dire, comme l'obſerve très-bien le baron de Van-Swieten, dans ſon Commentaire ſur le 661^e Aphoriſme de Boerhaave, dans le cas ſeulement où le malade éprouve dès le commencement de ſa maladie une foibleſſe extraordinaire, qui n'eſt produite ni par la pléthore, ni par la perte réelle des forces, mais par des miaſmes vénéneux qui ſéjournent dans l'eſtomac, dont ils affectent les

© BIUM

nerfs, & par leur moyen tout le genre nerveux.

On n'a pas de regle plus sûre sur l'usage de la saignée, que sur celui des émétiques. Quelques auteurs la louent extraordinairement ; mais la plûpart la proscrivent, ou du moins ne la conseillent que dans le cas de pléthore, ou au commencement de la maladie, se fondant sur ce que les maladies malignes sont accompagnées d'une si grande foiblesse, que la saignée doit être plutôt nuisible que salutaire. Mais avant de prononcer avec tant d'assurance, on auroit dû examiner si cette foiblesse étoit réelle ou seulement apparente. Hippocrate nous indique avec sa briéveté ordinaire dans son livre *De rat. vict. in acut.* l'idée que nous devons nous former de cette foiblesse apparente, qu'il attribue avec raison à l'embarras des vaisseaux sanguins, & à l'arrêt des esprits dont les conduits trop gonflés, compriment les nerfs ; aussi prescrit-il dans ce cas la saignée, comme l'unique remede qu'on doive employer. Aretée de Cappadoce, Alexandre de Tralles, &c. ont adopté la même méthode ; & si quelques autres s'en sont écartés, ils ont été forcés d'y revenir. Oribase, par exemple, est obligé de convenir qu'il ne se délivra de la peste dont il avoit été attaqué en Asie, qu'en se faisant aux jambes

© BIUM

des ſcarifications, au moyen deſquelles il ſe tira deux livres de ſang.

Hippocrate, Alexandre de Tralles & Sydenham nous ont indiqué les ſignes auxquels on pouvoit reconnoître cette foibleſſe apparente. Selon le premier, la plûpart des malades qui ſont dans ce cas, ont le viſage rouge & enflammé, les yeux fixes, des mouvemens convulſifs aux mains; ils grincent les dents; ils ſe plaignent de battemens dans tout le corps; leurs extrémités ſont froides, & les eſprits ſéjournent dans leurs vaiſſeaux. Alexandre dit qu'ils ont d'abord le viſage pâle & ſec, le pouls petit, inégal & irrégulier, les déjections bilieuſes; qu'ils ſont accablés par les veilles & par une ſoif extraordinaire. Sydenham faiſant l'hiſtoire d'un jeune homme, dont il rétablit les forces étouffées par la ſurabondance des humeurs, au moyen de trois ou quatre ſaignées, rapporte que quoiqu'il parût prêt à rendre l'ame, la chaleur de ſa peau étoit ſi douce, que les aſſiſtans avoient peine à croire qu'il eût de la fiévre; ce qui venoit de ce que ſon ſang circuloit avec peine.

Nous conclurons de tout ceci, que la ſaignée eſt inutile & même dangereuſe, toutes les fois que la foibleſſe qu'éprouve le malade, eſt l'effet de quelque grande évacuation, de la putridité des humeurs, ou de quelque

© BIUM

matiere corrompue, qui ſéjourne dans les hypocondres; mais il n'y a point de remede plus sûr, lorſque cette foibleſſe n'eſt qu'apparente, c'eſt-à-dire, lorſqu'elle n'eſt produite que par la ſurabondance des humeurs ou leur raréfaction.

Voyons maintenant ce qu'il convient de faire dans la ſuite du traitement de ces maladies. J'ai conſulté les meilleurs auteurs; j'ai examiné avec ſoin leurs différentes méthodes, & je me ſuis convaincu qu'elles réuſſiſſoient preſque toutes, ou que du moins elles ne nuiſoient pas toutes les fois que la maladie n'étoit pas véritablement maligne; mais lorſqu'elle avoit acquis un certain dégré de malignité, j'ai toujours vu avec douleur, que la plûpart de ces méthodes étoient inſuffiſantes, & que la maladie prenoit le deſſus, ce qui m'engagea à en chercher une plus sûre & plus efficace. Voici celle que j'ai employée avec le plus de ſuccès.

I. Je nourris mes malades avec des décoctions d'avoine, ou d'orge peu chargées; ou ſi je leur fais faire uſage des bouillons à la viande, j'y ajoute une bonne doſe de crême de tartre, ou de ſuc de citron: je leur permets les pommes, les poires, les prunes cuites, avec un petit morceau de pain; leur boiſſon eſt une décoction d'orge miellée, ou du lait coupé avec de l'eau, auquel je fais ajouter un peu de miel, ou bien

© BIUM

quelque légere émulſion, & je leur recommande ſur tout de boire beaucoup & ſouvent.

II. Je leur fais prendre pluſieurs fois dans le jour quelque léger parégorique dans une émulſion, dont on leur donne des doſes plus fortes, deux, trois ou quatre fois dans l'eſpace de vingt-quatre heures.

III. J'ai employé avec le plus grand ſuccès le quinquina, que j'ai donné dès que la malignité s'eſt déclarée, ſoit que ce fût après, ſoit que ce fût avant l'éruption des exanthemes, ſoit même lorſqu'elle ſe déclaroit dès le commencement de la maladie.

IV. Enfin ſi la toux étoit trop forte, & qu'on dût craindre de l'abandonner à elle-même, je l'appaiſois avec l'oxymel ſcillitique, le kermes minéral, ou les parégoriques.

En même tems je fais appliquer ſur différentes parties du corps des véſicatoires & des épipaſtiques; je tiens le ventre libre par des lavemens: j'emploie des fomentations émollientes, s'il y a de la roideur dans les parties, ou des vins médicinaux, ſi la foibleſſe eſt exceſſive; mais examinons quels peuvent être les effets du quinquina dans ces maladies.

Il y a déja long-tems que Morton guidé par une longue expérience, oſa avancer que le

© BIUM

quinquina convenoit non ſeulement dans les fiévres intermittentes & rémittentes, mais encore dans celles qui étoient accompagnées de ſymptomes irréguliers, ou qui tendoient à la malignité, & cela non ſeulement dans les maladies aigues, mais encore dans les maladies chroniques. Ces aſſertions peut-être trop générales, & les écrits qu'on répandit pour lors dans l'Europe contre ce médicament, empêcherent qu'on ne fît toute l'attention qu'on auroit dû faire aux nouvelles vues de Morton. Quelque tems, après le célebre Torti publia un ouvrage ſous le titre de *Therapeutice ſpecialis ad febres quaſdam pernicioſas, inopinato ac repentè lethales, una verò chinachina peculiari methodo miniſtrata, ſanabiles.* Sa grande réputation lui fit deux adverſaires dignes de lui, Ramazzini & Manget; mais il réduiſit le premier au ſilence par une réponſe apologétique; & le ſecond ſe rétracta dans la ſuite, ayant été convaincu de l'efficacité de ce remede par ſes propres obſervations.

Le ſçavant Charles Richa dans ſes épidémies de Turin pour l'année 1720, rapporte qu'il avoit employé le quinquina comme un cardiaque excellent dans une eſpece de fiévre maligne qui ſe terminoit par un cours de ventre; & il le regarde comme un antidote ſûr, toutes les fois que les humeurs ont été portées à un dégré d'atténuation

© BIUM

extraordinaire. Huxam & Pringle en ont auſſi fait uſage avec ſuccès ; mais le premier ne l'a employé qu'après l'état de la maladie, & ne l'a donné qu'avec les cardiaques & les alexipharmaques ; & perſonne que je ſçache n'en a déterminé juſqu'ici ni la doſe, ni le tems précis où l'on doit commencer d'en faire uſage ; c'eſt ce que je crois avoir fait d'une façon à ne laiſſer rien à deſirer, comme on le verra par ce petit nombre d'obſervations.

Une femme de trente-ſix ans ayant été attaquée d'une fiévre continue putride qui dégénéra en fiévre maligne, je lui preſcrivis ſans ſuccès les alexipharmaques les plus appropriés : j'y joignis les véſicatoires, le camphre & l'opium ; mais ils ne réuſſirent pas mieux que le reſte. Le neuvieme jour il ſurvint une ſtrangurie accompagnée d'une douleur ſi violente dans le baſſin, que la malade jettoit les hauts cris ; au bout de quelque tems, elle rendit du ſang avec ſes urines qui ne couloient que goutte à goutte, ce qui dura un jour & demi ; au bout de ce tems, les ſelles furent teintes de ſang, ce qui mit fin au piſſement de ſang. Je fus effrayé de ce ſymptome terrible ; je lui fis faire des injections d'huile de lin dans la veſſie, qui calmerent la douleur ; & dès que le ſang eut commencé à paroître, je lui fis prendre de l'extrait de quinquina, à la doſe d'une once

© BIUM

par jour, & je le lui fis continuer pendant quatorze jours à cette doſe ; je la diminuai enſuite, & je lui en donnai encore pendant huit jours, une demi-once chaque jour : pendant tout ce tems-là, elle prit du ſyrop de diacode deux ou trois fois le jour, juſqu'à ce qu'elle fût parfaitement guérie ; le kermes & l'oxymel ſcillitique acheverent la cure, en mettant fin à une toux qui lui étoit reſtée.

M. Haſenorl, médecin de l'hôpital Eſpagnol de cette ville, ayant traité avec beaucoup de ſuccès un grand nombre de fiévres malignes, fut lui-même atteint de cette cruelle maladie ; on le traita d'abord avec des anti-phlogiſtiques ; mais le ſixieme jour, ſon viſage, ſon col, ſa poitrine & ſes bras furent couverts de taches pétéchiales, & de puſtules miliaires blanches : ayant été appellés en conſultation par M. Mayer, nous convînmes 1° de lui donner une once d'extrait de quinquina tous les jours ; 2° de lui appliquer les véſicatoires ; 3° de lui tenir le ventre libre par des lavemens ; 4° de lui faire prendre trois ou quatre fois le jour une once de ſyrop de diacode, ce qui réuſſit au-delà de nos eſpérances ; car à peine eut-il commencé de faire uſage du quinquina, que l'éruption ſe fit abondamment, les forces ſe releverent, les urines parurent critiques, &c.

© BIUM

M. Holmann, médecin de l'hôpital militaire dans le fauxbourg de Léopold, ayant été attaqué de la même maladie, fut guéri par les mêmes remedes. Je pourrois rapporter un plus grand nombre d'obſervations qui confirment toutes l'efficacité du quinquina donné à très-grandes doſes, toutes les fois qu'on l'adminiſtre auſſi-tôt que la malignité commence à ſe manifeſter ; mais celles-ci m'ont paru ſuffiſantes pour démontrer la vérité des concluſions ſuivantes.

I. Que le quinquina eſt le meilleur cardiaque qu'on puiſſe employer dans la foibleſſe qui accompagne les fiévres malignes.

II. Qu'il eſt un alexipharmaque sûr contre toute ſorte de corruption, ſoit interne, ſoit externe.

III. Qu'il paroît guérir les ſymptomes les plus terribles des fiévres malignes, le piſſement de ſang, & les déjections ſanguinolentes.

IV. Qu'il favoriſe & ſoutient l'éruption des exanthemes, & qu'il les conduit à maturité.

V. Qu'il prévient les rechutes qui font périr un ſi grand nombre de convaleſcens, & qu'il empêche les métaſtaſes qui ne produiſent que trop ſouvent des gangrenes mortelles.

VI. Mais afin que le quinquina produiſe ces effets, il faut le donner à grandes do-

© BIUM

ſes, & en continuer l'uſage pendant long-tems; c'eſt du moins ce que mes obſervations & celles de pluſieurs autres médecins m'ont paru démontrer.

VII. J'ai obſervé dans pluſieurs de mes malades, que la criſe ne ſe faiſoit jamais mieux que pendant l'uſage du quinquina.

VIII. Enfin le quinquina a non ſeulement la faculté de modérer les trop grands mouvemens & la chaleur exceſſive, mais encore de les animer, lorſqu'ils ſont trop foibles.

Concluons de tout ce que nous avons dit juſqu'ici, que les différentes méthodes qu'on a employées contre les maladies éruptives, qu'on appelle vulgairement malignes, ont réuſſi lorſque ces maladies n'avoient pas de malignité. J'ai employé avec ſuccès les antiphlogiſtiques, les délayans, les adouciſſans, les huileux, les légers cardiaques; mais, comme je l'ai déja dit, on ne doit pas mettre ces maladies au rang des maladies malignes. On a vu réuſſir des méthodes différentes, & même des méthodes oppoſées dans les différentes conſtitutions épidémiques, dont nous avons l'hiſtoire; mais dans tous ces cas, les médecins ont preſque toujours craint des métaſtaſes & des rechutes mortelles. L'uſage du quinquina, que je propoſe, eſt à l'abri de tous ces inconvéniens; mes obſervations m'ont convaincu qu'il étoit l'an-

© BIUM

tidote le plus sûr qu'on pût employer contre le dernier période de la malignité.

Nota. Avant de finir, je crois devoir avertir que la propenſion qu'ont certains médecins à voir de la malignité où elle n'eſt pas, eſt de la plus dangereuſe conſéquence pour les malades ; car on abandonne les anti-phlogiſtiques, & on ſe rejette entiérement ſur les cardiaques, les alexipharmaques, les bézoardiques ; on tient le malade couvert, on agite ſon ſang, & on excite par-là des exanthemes ſouvent mortelles. Combien cette cruelle méthode n'a-t-elle pas fait périr de femmes en couche ?

OBSERVATION

Sur les effets de la Momie d'Egypte, par M. de SEVELINGES, *docteur en médecine à S. Etienne, en Foretz.*

La momie d'Egypte eſt aſſez connue, ſes effets ne le ſont peut-être pas autant ; c'eſt ce qui me détermine à donner les obſervations ſuivantes.

Il y a quelques années que je fus appellé pour voir un particulier qui venoit de tomber d'un toît de 48 pieds de hauteur : il rencontra dans le milieu de ſa chute, une barre de bois de chêne qui traverſoit une petite cour, il la caſſa en deux, & s'arrêta ſur

© BIUM

ſur un tas de charbon de pierre ; il fut aſſez heureux pour ne ſe faire aucune fracture ni luxation. Je le fis mettre au lit, & fis pratiquer une ample ſaignée au bras : on l'enveloppa dans une peau de mouton toute chaude ; le moment d'après il prit une dragme de momie d'Egypte (*a*), en poudre, & par deſſus, une grande taſſe d'une forte infuſion des vulnéraires de Suiſſe ; il vomit d'abord le reſte des alimens non digérés : il ſurvint une ſueur qui dura 36 heures, après quoi il ſortit de ſon lit, auſſi frais que s'il n'avoit eu aucun accident, & ne s'en eſt plus jamais reſſenti.

II. OBSERV. Peu de tems après j'employai le même remede avec ſuccès, pour un Monſieur qui éprouva une chûte de cheval très-violente. Il ſe heurta la tête ſur le pavé ; on avoit tout lieu de craindre une commotion : la ſaignée ayant précédé, je lui preſcrivis une même doſe de momie, avec l'infuſion ; comme il ſortoit de dîner, il vomit abondamment ; la ſueur ſurvint, il fut parfaitement guéri.

III. OBSERV. Un payſan yvre, étant

(*a*) Il ne faut pas croire que la momie que l'on vend dans les boutiques, ſoit tirée des ſépulcres des anciens Egyptiens ; cette eſpece eſt trop rare & trop coûteuſe. Celle dont M. de Sevelinges a fait uſage, paroît néanmoins avoir beaucoup de vertu ; il faut qu'elle vienne de quelque cadavre embaumé avec ſoin.

© BIUM

tombé dans un foſſé où il y avoit de l'eau ; il y paſſa la nuit qui commençoit à être froide : on le trouva le lendemain matin preſque ſans vie ; j'employai le même remede ; après deux jours, il fut en état de vaquer à ſes affaires.

IV. OBSERV. Cette quatrieme obſervation eſt d'une jeune femme qui reçut un coup d'une pelotte de neige, qui la frappa à l'oreille ; elle en fut fort émue, ce qui ne l'empêcha pas de continuer ſon chemin. Elle ſe ſentit tout le reſte du jour fort étourdie ; on vouloit la faire ſaigner, elle s'y oppoſa ; elle eut une nuit aſſez inquiete ; le lendemain elle ſentit une douleur de tête fort aigue ; elle ſe détermina ſur le ſoir à la ſaignée, on la fit au pied ; la nuit fut encore plus mauvaiſe, & ſur les quatre heures du matin, le délire ſe manifeſta, auquel ſuccéda, peu de tems après, une eſpece de léthargie : elle ne prononçoit que oui & non à toutes les queſtions qu'on lui faiſoit ; l'œil oppoſé au coup qu'elle avoit reçu, ſe flétrit & ſe ferma ; l'autre étoit extrêmement tendu & égaré, le pouls petit, les forces abbatues : je fus appellé dans cette triſte circonſtance ; j'eſſayai les ſaignées à la jugulaire & au pied ; les émétiques, les potions ſpiritueuſes, les ventouſes ſcarifiées, tout fut inutile : la commotion du cerveau étoit trop conſidérable, & il y a tout lieu de

© BIUM

croire qu'il s'étoit fait un épanchement : je m'aviſai ſur le ſoir, de lui faire prendre de la momie d'Egypte ; peu de momens après, nous fumes étonnés de lui voir reprendre ſes ſens, la connoiſſance & le jugement, comme ſi elle n'eût pas été malade ; elle crut revenir d'un profond ſommeil : on étoit prêt à crier miracle ; mais cet état ne fut que momentané : un quart d'heure après, elle retomba dans l'aſſoupiſſement, qui termina ſes jours dans la nuit ſuivante.

Quoique cette derniere expérience n'ait pas été auſſi heureuſe que les autres, elle ne confirme pas moins l'efficacité du remede dans les cas de cette eſpece, & s'il n'a pas réuſſi, on ne doit l'attribuer qu'au défaut de la prompte adminiſtration. Je ſuis même perſuadé que ſi la malade eût été ſecourue à tems, & que l'on eût employé les moyens que je propoſe, on auroit prévenu une mort auſſi funeſte.

OBSERVATION

Sur l'Ouverture ſpontanée d'un Abſcès, à la ſuite d'une fluxion de poitrine ; par M. GIGNOUX, docteur en médecine, à Valence en Agénois.

Une jeune fille, d'un tempérament robuſte

© BIUM

& fortifié par le travail, fut attaquée vers la fin d'Avril 1758 d'une pleuréſie vraie ; la douleur étoit vive, fixée au côté droit ; le 7 & le 8 les ſymptomes inflammatoires tomberent, la malade fut beaucoup mieux. Quelques jours après l'oppreſſion revint, la douleur reparut, accompagnée de friſſons vagues, d'une petite toux ſéche & d'une fiévre hectique lente : je ſoupçonnai une ſuppuration dans la poitrine, & la formation d'une vomique ; des crachats purulens que la malade rendoit avec peine, & de loin en loin, confirmerent mes ſoupçons. Je propoſai les ſecours les plus convenables dans ces circonſtances, mais vainement ; la malade, dont l'appétit étoit bon, ſe dégoûta des remedes, & voulut vivre à ſa fantaiſie.

Je ne me rebutai pas ; je continuai mes viſites, curieux de ſçavoir la terminaiſon ſpontanée d'une maladie aſſez rare dans nos cantons, & perſuadé d'ailleurs, que la nature forte & robuſte chez la malade, prendroit d'elle-même, & ſans le ſecours de l'art, le deſſus ſur un mal toujours dangereux, & le plus ſouvent mortel : je ne me trompai point ; il parut à différentes repriſes une petite tumeur très-douloureuſe, préciſément à l'endroit où ſiégeoit précédemment le point pleurétique ; cette tumeur n'étoit pas permanente, elle diſparoiſſoit une heure

© BIUM

ou deux après s'être montrée, & ſa rentrée redoubloit toujours l'oppreſſion & la toux.

Enfin au bout de près de deux mois paſſés dans les ſouffrances, dans les anxiétés, & dans une inſomnie preſque continuelle, la tumeur ſe fixe, elle groſſit, l'inflammation ſe met de la partie; c'eſt une eſpece de phlegmon d'un pouce ou d'un pouce & demi de diametre, il ſuppure & s'ouvre de lui-même; le pus renfermé dans la vomique, ou épanché, ſuppoſé que ce fût un empyeme, dans l'intervalle que laiſſent entr'eux les poumons, le diaphragme & la plévre, s'échappe par cette ouverture, qui pénétroit dans l'intérieur de la poitrine; il coule lentement, toujours blanc, épais, & bien conditionné; dans quinze jours la ſource en fut tarie; la nature avoit ouvert l'abſcès ſans le ſecours de l'art; elle ſeule auſſi le détergea, le conſolida, le cicatriſa; la malade eſt très-bien guérie.

Je me rappelle d'avoir vu une autre fois un fait entiérement ſemblable à celui-là, & dans ſes circonſtances, & dans l'événement. Tulpius, *lib.* 2, *obſ.* 6, donne une obſervation ſur le même ſujet, peu différente de celle que je viens de rapporter. Une femme, dit-il, tomba dans l'empyeme, à la ſuite d'une pleuréſie négligée. Il ſe forma deux abſcès, l'un ſous l'aiſſelle, & l'autre, près de l'ombilic; ils s'ouvrirent, & le

© BIUM

pus renfermé dans la poitrine, s'évacua à la longue, & peu-à-peu par ces deux voies ; la malade recouvra bientôt ſa premiere ſanté.

EXTRAIT D'UNE DISSERTATION

Sur les Eaux nouvellement découvertes à Aumale, en Normandie, contenant l'analyſe de ces eaux, & quelques obſervations ſur les maladies qu'elles ont guéries, par M. MARTEAU, médecin de la ville & de l'hôpital d'Aumale, & membre de l'académie des ſciences d'Amiens. A Paris, chez Vincent, *Imprimeur-Libraire, rue S. Severin. Prix broché* 15 *ſols.*

Lorſque Glaubert découvrit le ſel qui porte ſon nom, & qu'il reconnut ſes propriétés ſingulieres, dans l'étonnement & l'enthouſiaſme de ſa découverte, il ne put s'empêcher de l'appeller *admirable ;* & ce nom faſtueux lui eſt reſté, quoique depuis on ait trouvé ce ſel combiné par la nature dans une infinité de circonſtances, & ſurtout dans la plûpart des eaux minérales martiales.

C'eſt ainſi que les premiers qui remarquerent des vertus ſingulieres dans certaines eaux minérales, ſe répandirent en éloges

© BIUM

emphatiques qui ne leur laiſſerent pas le loiſir d'approfondir les cauſes de tous ces effets, & encore moins d'examiner les parties conſtituantes de ces eaux ſi efficaces.

Il s'en faut de beaucoup que depuis Hofmann les chymiſtes modernes s'abandonnent ainſi à de vains éloges qui détruiſent la confiance que l'on peut avoir dans les eaux minérales. La Diſſertation que nous annonçons eſt particuliérement exempte de ces défauts, & paroît dictée par l'amour du bien public, & de la vérité appuyée de l'expérience d'un artiſte inſtruit & intelligent. M. Marteau débute par l'examen ſcrupuleux des parties conſtituantes de l'eau minérale qu'il analyſe; il détaille enſuite avec modeſtie les obſervations curatives qui ſe ſont préſentées à lui depuis la découverte, & laiſſe aux chymiſtes à juger de la conſéquence de ſes procédés, & aux médecins à apprécier la vertu de ces mêmes eaux. Entrons maintenant dans le détail de ſa Diſſertation.

Le haſard fit découvrir dès 1755 à un religieux Bénédictin quelques ſources aux environs d'Aumale, dont le ſol rouillé lui donna des ſoupçons. M. Marteau vérifia par quelques épreuves que l'eau de ces ſources étoit vitriolique. On pouſſa plus loin les recherches, & il ſe trouva que la plûpart des ſources déja faites, ou qu'on fit naître en creuſant dans toute l'étendue de la prairie

© BIUM

où s'étoient trouvées les premieres, étoient de même empreintes de vitriol, mais à différens dégrés. Cette découverte appuyée du ſoulagement que trouverent quelques perſonnes qui en haſarderent l'uſage; les expériences de M. Marteau qui remarquoit avec un ſingulier plaiſir quelque identité de ces eaux avec celles de Forges qu'il avoit précédemment examinées; toutes ces conſidérations engagerent Monſeigneur le Comte d'Eu, en ſa qualité de Duc d'Aumale, à faire conſtruire un batiment qui enclot les trois principales ſources des eaux minérales, & de rendre le terrein où elles ſourdent, d'autant plus agréable, que la ſituation d'Aumale eſt très-ſaine, & que les épidémies y ſont fort rares. En reconnoiſſance on a dédié la premiere ſource au Duc d'Aumale, c'eſt-à-dire, au Comte d'Eu, en la nommant *la Bourbonne*. La troiſieme ſource éterniſera le nom du Bénédictin à qui l'on eſt redevable de la découverte; elle ſe nomme *la Malon*. M. Marteau ayant reconnu par quelques expériences que la montagne voiſine de la prairie où coulent les ſources, contenoit des filons de fer, s'occupe d'abord à démontrer la nature martiale de ces eaux, ſoit en rendant le phlogiſtique à leur ochre, ſoit en la diſſolvant après dans les menſtrues du fer, ſoit enfin en le rendant ſenſible par les précipitans ou par les réagiſſans : le voiſinage des eaux de

© BIUM

Forges, & l'analyſe que notre auteur en a déja faite, l'ont engagé à comparer dans bien des circonſtances les phénomenes ou les principes de ces eaux, avec les nouvelles ſources qu'il analyſe.

Les eaux d'Aumale ſont très-légeres, & M. Marteau attribue cette légereté à une grande quantité d'air qu'elles contiennent, & qu'il a découvert, entr'autres moyens, en expoſant à la gelée des bouteilles de même capacité, remplies l'une d'eau minérale, & l'autre d'eau de fontaine ordinaire.

Le fer contenu dans les eaux y eſt-il pur & ſeulement diviſé à l'infini, ou n'y eſt-il ſuſpendu qu'à l'aide d'un diſſolvant qui en faſſe un vitriol ? Nous avouons que les difficultés pour & contre ſont de très-grand poids & en très-grand nombre, & nous il paroît à travers la modeſtie de la déciſion de M. Marteau, qu'il penche plus volontiers pour le vitriol quelconque. Pour le prouver, il y a dans la Diſſertation une ſuite d'expériences délicates & de comparaiſon qu'il faut ſuivre pas à pas, & qu'il ne nous eſt pas poſſible de tranſcrire.

Les eaux minérales d'Aumale s'épurent à la longue, c'eſt-à-dire, qu'elles précipitent naturellement, & par le repos, ou même à l'aide d'une légere chaleur. Ici, & dans pluſieurs endroits de ſon ouvrage, M. Marteau emploie le terme d'*extinction*

© BIUM

pour ſignifier ce phénomene qui n'eſt pas particulier aux eaux d'Aumale ; & nous croyons devoir prévenir le Lecteur ſur la ſignification que donne M. Marteau à ce terme qu'il emploie le premier dans ce ſens.

Après avoir démontré par nombre d'expériences que les eaux d'Aumale ne contiennent pas ſurabondance d'acide, on les compare avec les eaux nouvelles de Paſſy qui coagulent le lait, tandis que celles-là n'y font aucune impreſſion ; nous croyons qu'il ſeroit difficile de démontrer que les eaux de Paſſy coagulent le lait, à raiſon d'excès d'acide, quoique M. Marteau ſemble l'inſinuer. Aucun de ceux qui ont analyſé ces eaux, n'a reconnu cet excès d'acide ; & M. Marteau qui eſt très-verſé dans la Chymie, n'ignore pas que les ſubſtances alcalines peuvent faire coaguler le lait ; au reſte les eaux de Paſſy, comme celles d'Aumale, contiennent du ſel marin, & une terre abſorbante ; & nous croyons qu'en rapprochant les phénomenes que préſentent la plûpart des eaux ferrugineuſes ou vitrioliques, on trouveroit une telle identité, que les variations ne rouleroient entr'elles que ſur quelques grains en plus ou en moins de chacune de leurs parties conſtituantes, qui dans toutes les eaux martiales dont on fait uſage, ſont toujours dans une très-petite proportion, & n'agiſſent que par leur grande atté-

© BIUM

nuation & par la légereté, ou, ſi l'on veut, la ténuité des molécules de l'eau.

Après avoir rempli en homme très-intelligent les fonctions d'*analyſte*, M. Marteau paſſe aux obſervations de médecine, ſcience qu'il profeſſe avec éclat & ſuccès dans la ville d'Aumale. Ce ſont ces ſuccès qui nous ont procuré dans différens de nos Journaux d'excellentes obſervations, & nous eſpérons que ſon zéle à ce ſujet ne ſe ralentira pas.

De ces obſervations, les unes ſont dûes au conſeil de différens praticiens qui ont expérimenté l'uſage de ces eaux, avec une confiance bien légitime, puiſqu'elle étoit fondée ſur l'analyſe d'un de leurs confreres; d'autres obſervations ſont juridiques, c'eſt-à-dire, qu'elles tendent à conſtater pardevant les juges les vertus déja reconnues de ces eaux; & de toutes ces obſervations nous ne rapporterons que la ſeconde, page 63, parce que c'eſt M. Marteau lui-même, qui rapporte ſa guériſon, & la vingt-ſeptieme, page 98; on les trouvera à la ſuite de cet extrait.

Il réſulte que les eaux minérales d'Aumale ont en effet produit des guériſons miraculeuſes qu'on ne doit ni à la curioſité, ni à l'enthouſiaſme, ni à la charlatanerie des gens intéreſſés; les malades certifient leur guériſon, les juges les entendent; ce-

© BIUM

lui de tous les médecins d'Aumale qui pouvoit faire avec plus de ſécurité ces eſſais, en conſeille l'uſage. C'eſt après des épreuves continues pendant quatre années, qu'il ſe détermine à publier ſon travail, dans lequel on ne trouvera pas un ſtyle recherché, mais de l'ordre, de la clarté & des vues, peu d'amour propre, & beaucoup de connoiſſances; qualités rares, qui conviennent à tous les hommes, mais ſurtout à un médecin, & à un habile ſcrutateur de la nature.

II. OBSERVATION.

J'étois travaillé d'aigreurs très-fâcheuſes. Un ſentiment d'éroſion au cardia, de fréquentes pandiculations, des bâillemens étoient les premiers ſymptomes que j'éprouvois. Succédoit une ſoif inextinguible. La ſalive devenoit épaiſſe, viſqueuſe & ſalée. Souvent en cet état je tombois en défaillance, avec oppreſſion & lenteur du pouls. Ces accidens ſe terminoient par des rots mouſſeux, comme l'écume de l'eau de ſavon, & très-acides. Ils me laiſſoient dans la gorge une impreſſion ſemblable à celle de l'eau forte. Des beſoins continuels ſans faim, un goût faſtidieux, une digeſtion précipitée; le gonflement des hypocondres, & quantité de vents & de borborygmes ajoûtoient à l'incommodité de cet état. Je

© BIUM

pris nos eaux minérales à petite doſe d'abord, ſans aucun préparatif; je me purgeai le cinquieme jour avec le ſel de ſeignette; je continuai à la doſe de deux pintes par jour, juſqu'au quatorzieme que mes embarras m'obligerent de ceſſer. J'ai été, non totalement guéri, mais ſi conſidérablement ſoulagé, que les ſuites de cette indiſpoſition ne méritoient plus mon attention. L'été ſuivant ces aigreurs ſe ſont régénérées. La reconnoiſſance & la confiance m'ont de nouveau conduit à nos fontaines. J'ai pris ces eaux pendant dix-huit jours avec le même ſuccès que l'année précédente. Les premiers gobelets chaque jour m'occaſionnoient l'éructation de ces mouſſes; mais elles étoient moins acides. L'eau paſſoit par les urines, le plus ſouvent une heure après le retour des fontaines. De tems en tems elles m'occaſionnoient des ſueurs nocturnes. Elles m'élevoient le pouls dans le jour, effet qu'elles ont produit généralement à tous les buveurs. Elles m'ont quelquefois étourdi, & donné de la pente au ſommeil. Dès le trois ou quatrieme jour l'appétit étoit dévorant : c'eſt encore un de leurs effets preſqu'immanquable. Depuis le mois de Juillet 1756 je me ſuis peu ſenti de cette indiſpoſition. J'avois ſans ſoulagement, pris des yeux d'écreviſſes, avant que de paſſer aux eaux.

© BIUM

XXVII. OBSERVATION.

Un homme de cinquante & quelques années, ſujet à l'épilepſie, ſouffroit depuis dix ans la gravelle & les douleurs de néphrétique les plus horribles. Les attaques revenoient tous les trois ou quatre mois. Elles étoient ſi violentes, que ne trouvant de ſoulagement que dans le bain, il y reſtoit pluſieurs jours de ſuite, ne quittant le bain que cinq à ſix heures par jour, à différentes repriſes. Il lui eſt arrivé plus d'une fois de mordre de rage les cercles de la baignoire, & de les éclater. L'inutilité des apéritifs ordinaires l'avoit engagé à avoir recours aux eaux de Forges; mais il auroit fallu les prendre ſur les lieux, & le malade ne pouvoit s'abſenter d'Aumale. Il les prit deux étés ſans ſoulagement. Au mois de Juillet 1756, il eſſaya celles d'Aumale; & jugeant, tant par la facilité de les rendre, que par l'éloignement des paroxiſmes qu'elles lui faiſoient bien, il les continua ſans interruption juſqu'aux fortes gelées du mois de Décembre. Il paſſa l'hiver fort tranquille, & une partie du printems. Au commencement de Mai, il eſſuya une attaque violente, avec ſuppreſſion totale des urines pendant trente-ſix heures. Il but une bouteille de la Bourbonne, & demi-heure après, ſes urines coulerent à plein ca-

© BIUM

nal, ſans douleur, excepté au premier jet. Il s'étoit écoulé onze mois entre cette attaque & la précédente. Le chirurgien qui a plus ſouvent occaſion de voir ce malade que moi, a obſervé que ſes accès d'épilepſie ſont plus fréquens, mais point violens. Ce ſont ſeulement quelques agitations convulſives, & quelques clameurs ſans écume & ſans chute. On ignore ſi ce mal eſt ou non antérieur à la gravelle. C'eſt ſur quoi le malade ſe tait.

Il réſulte de cette obſervation, que nos eaux ſont très-bonnes pour détruire la gravelle, & les ſymptomes qui l'accompagnent. Mais en conclurai-je que loin de ſoulager l'épilepſie, elle en multiplie les accès? L'obſervation ſemble l'inſinuer. C'eſt matiere à plus ample examen.

Il eſt certain que la ſuppreſſion d'urine peut cauſer l'épilepſie (a) : or il n'y a pas lieu de conjecturer qu'un remede qui rétablit la liberté des urines, augmente & multiplie les accès de cette eſpece d'épilepſie ſympathique, parce que l'effet ne ſe multiplie pas ſans cauſe. Il n'eſt donc pas vraiſemblable que celle de ce malade doive ſa naiſſance à la néphrétique; car nos eaux auroient dû la diminuer, ou tout au moins

(a) *Venenum eſt urina : in iſchuriâ enim retenta, vel ad duos dies, ſi in cerebrum ſerpit, facit epilepſiam. Joannis Hautini Obſerv. in Hollerii, c. 39, de hydrope. p.* 303.

© BIUM

la laiſſer dans ſon état primitif. J'ai bien plus lieu d'augurer que cette affection eſt idiopathique, & je ſuis bien éloigné de proſcrire l'uſage des eaux minérales indiſtinctement dans toute épilepſie, ſur la foi d'une ſeule obſervation. Je n'ai pas de peine à croire que l'épilepſie eſſentielle ſoit rebelle à cette eſpece de remede ; mais en même tems l'expérience m'a appris à Forges combien les eaux ferrugineuſes ſont ſalutaires dans celles qui dépendent du vice de l'eſtomac ou de l'utérus, & ce ſera toujours ſans crainte que je les conſeillerai dans ces cas.

MEMOIRE

Sur l'Amputation de la cuiſſe dans l'article, par M. MOUBLET, lieutenant de M. le premier chirurgien du Roi, & chirurgien-major de l'hôpital de Taraſcon, en Provence.

Satius eſt anceps experiri remedium quàm nullum.

Un chirurgien ne marque point ſa ſagacité en s'abſtenant d'une opération difficile, parce que ſon ſuccès eſt douteux. Sa prudence dépend des ſoins qu'il prend avant de ſe décider pour démêler ſes avantages de ſes dangers ; mais la ſcience de la chirurgie

© BIUM

rurgie conſiſte à reconnoître les principes & les preuves qui en démontrent la réuſſite ou l'impoſſibilité.

Ce qui a rendu l'art des amputations ſi difficile, ſes progrès ſi lents, & les eſprits ſi diviſés dans le choix des moyens, c'eſt que chaque partie où elles s'exercent, différente par ſa ſtructure & par ſon méchaniſme, ſemble exiger une méthode particuliere. La moindre circonſtance oubliée dans ces occaſions importantes, ſuffit pour ſuſciter des obſtacles inſurmontables; auſſi il en coûte quelquefois plus pour appliquer à propos les découvertes des autres, que pour en faire des nouvelles; & on a trouvé dans un tems des remedes ſalutaires, en rapprochant & en modifiant des ſecours connus, pour des maladies qu'on avoit regardées dans un autre, comme incurables & mortelles.

Quel malheur ne ſeroit-ce point pour l'humanité, ſi l'amputation priſe pour l'unique reſſource de ſauver la vie à un malade, étoit impraticable dans l'articulation de la cuiſſe avec l'os innominé, tandis qu'elle s'exécute heureuſement dans toutes les autres articulations des grandes extrémités!

Je ne ſçaurois me réſoudre à penſer que la chirurgie ait des bornes ſi étroites. Je me croirois cependant coupable de préſumer que cette opération eſt poſſible, ſi je n'en étois convaincu par les réflexions que ces

© BIUM

différentes conſidérations m'ont fait naître ; car, *audacia ignorantiam artis ſignificat* (a). Pour expoſer dans toute leur clarté les raiſons qui me le perſuadent, je diviſerai cette Diſſertation en deux Sections ; je tâcherai de prouver dans la premiere, qu'on peut, & qu'on doit pratiquer l'amputation de la cuiſſe dans l'article, lorſqu'elle eſt l'unique reſſource pour ſauver la vie à un malade ; & je décrirai dans la ſeconde, la méthode qui me paroît la plus avantageuſe pour la faire.

SECTION PREMIERE.

De la poſſibilité de l'Amputation de la cuiſſe dans l'article.

Avant que le pere de M. Ledran eût pratiqué cette fameuſe amputation du bras dans ſon articulation avec l'épaule (*b*), dont aucun auteur n'avoit encore parlé avant lui, & qui étonna par ſa nouveauté & par ſon ſuccès tous les chirurgiens de ſon tems, on auroit pu mettre en problême, ſi elle étoit poſſible, dans le cas même déſeſpéré où tous les autres ſecours ſont infructueux.

J'oſe avancer qu'il n'y a pas plus de difficulté à ſurmonter dans celle de l'articulation

(*a*) Hipp. *De leg.*
(*b*) Obſerv. de chirurg. de M. Ledran.

© BIUM

du fémur avec l'os des hanches, & je l'ai faite pluſieurs fois ſur le cadavre en aſſez peu de tems.

L'amputation que l'on pratique dans les autres articulations eſt, aſſez perfectionnée, pour qu'aucun chirurgien verſé dans ſa ſcience, ſe faſſe une peine de la faire, lorſqu'il y eſt obligé. Les auteurs anciens & modernes nous en fourniſſent une infinité d'exemples où elle a réuſſi, dans des cas même où les malades ſembloient ſe trouver dans les circonſtances les plus déplorables.

On lit dans les ouvrages de l'académie royale de chirurgie, qu'un enfant eut la jambe coupée dans le genou, & arrachée par un carroſſe, ſans hémorragie & ſans ſuite funeſte (*a*).

Fabrice de Hilden rapporte qu'un jeune homme fut attaqué d'une gangrene au pied, qui gagna bientôt juſqu'au genou, & y cauſa un ulcere ſordide qui rongea tellement les muſcles & les ligamens de cette articulation, que les os s'en ſéparerent ſans produire aucun mauvais effet (*b*).

Ambroiſe Paré fait mention d'une amputation difficile qu'il fit fort heureuſement dans la jointure du coude, de laquelle il

(*a*) Mém. de l'académie royale de Chirurgie, tom. 4, *in*-12, pag. 141.

(*b*) Fab. de Hild. cent. IV, obſ. XCI, p. 176.

© BIUM

avoit conçu peu d'eſpérance, parce que le malade avoit eſſuyé auparavant des ſymptomes terribles (*a*).

M. de la Motte a inſéré dans ſon Traité complet des Accouchemens l'obſervation d'un enfant qui eut le bras embarraſſé dans la roue d'un moulin, qui en ſépara le bras dans ſon articulation avec l'omoplate, & qui guérit par des remedes ſimples & ordinaires (*b*).

On comprend aiſément que dans ces cures & ces maladies extraordinaires, où tout le corps a été ébranlé, la partie cruellement déchirée, les tendons, les nerfs, les vaiſſeaux, les capſules ligamenteuſes, tous les muſcles du membre emporté, & de celui avec qui il eſt articulé, ont été coupés, briſés, arrachés de force & par violence, les bleſſés doivent avoir ſouffert des tourmens affreux, & avoir été expoſés aux accidens les plus redoutables; cependant ils n'ont pas éprouvé le moindre danger.

La nature qui a opéré ſeule ces ſurprenantes guériſons, pourroit-elle ne pas ſeconder les précautions utiles, & les ménagemens ſalutaires qu'un chirurgien habile, éclairé par les dogmes les plus lumineux de l'art, prendroit dans l'amputation de la cuiſſe

(*a*) Par. ch. XXXVIII, pag. 309.
(*b*) Traité compl. d'Accouchem. *in*-4°, obſerv. 441.

© BIUM

dans l'article ; enfin cette articulation ſeroit-elle la ſeule exceptée ?

Car quelles ſont les difficultés qui empêchent cette opération ? Elles ne peuvent venir que de la nature de la partie, des maladies qui l'affectent, ou des moyens chirurgicaux.

Nous croyons les raſſembler toutes ſous ces trois chefs. Afin de répandre un plus grand jour ſur cette matiere, nous les examinerons ſéparément dans les trois paragraphes ſuivans.

§. I.

Preuves de la poſſibilité de l'Amputation de la cuiſſe dans l'article, tirées de la nature de la partie.

Les anciens, dont toutes les méthodes d'amputer les membres étoient vicieuſes, ne ſe décidoient qu'en faveur de celle dont ils avoient éprouvé une moindre ſuite d'expériences malheureuſes ; incertains pendant long-tems s'ils devoient faire l'amputation d'une extrémité gangrénée dans le ſain, ou dans le ſphacelé, ils diſputoient encore s'il y avoit quelque ſécurité à la pratiquer dans les articulations.

Hippocrate d'un génie vaſte & ardent, mais trop abſtrait pour que ſes écrits ſoient compris par des eſprits timides & bornés,

© BIUM

ordonne (*a*) d'amputer dans l'article, & assure que les symptomes qui paroissent après la section, ne sont pas à redouter. *Integræ autem*, dit-il, *abscissiones ossium, & circà articulos in pede & in manu, & in crure non nullis circà malleolos, & in brachio non nullis circà carpos, plerumque citrà noxam fiunt* (b).

Galien est du même sentiment (*c*), & soutient qu'il n'y a aucun danger à craindre en coupant dans les articulations.

Paul d'Ægine (*d*), Avicenne (*e*), Albucasis (*f*), & tous les Arabes coupoient les membres à la jointure, & donnent la préférence à cette méthode, pour la promptitude & la sûreté de l'opération.

Ces autorités prouvent inconteſtablement que l'amputation des grandes extrémités se faisoit dans le tems de ces auteurs avec succès dans les articulations, puisqu'ils la recommandent tous avec tant d'instances.

Il est facile de comprendre la cause de cette longue révolution qu'a éprouvé après

(*a*) Hipp. *sect. IV, lib.* 4 *de artic. comm. Vid. Vidi*, pag. 737.
(*b*) Hipp. Charter. tome 12 *de artic.* pag. 446.
(*c*) Gal. *Comm.* 36, *lib. de artic.*
(*d*) Paul. Ægin. *cap.* 19, *lib.* 4 *de gangr.*
(*e*) Avicen. *lib.* 3, *tr.* 44.
(*f*) Albuc. *lib.* 1 *de cauter.*

© BIUM

eux l'opération des amputations dans les articles. Ceux qui les ont ſuivis, effrayés des funeſtes effets qu'elles avoient, crurent celle-ci impoſſible, & en attribuerent les fâcheuſes iſſues à l'articulation, ſiége de leur opération, tandis qu'ils n'auroient dû les imputer qu'aux moyens cruels & défectueux qu'ils employoient.

Celſe qui eſt le premier qui l'a décrite avec exactitude, & à qui Galien reproche un excès de timidité (*a*), n'en parle que pour la condamner (*b*), & avoue qu'il préfere de laiſſer périr le malade ſans ſecours, plutôt que de tenter cette violente & inutile reſſource de l'art.

Tous ceux qui ſont venus après, ſéduits par le témoignage d'un ſi grand homme, ou peut-être après avoir eſſuyé les mêmes malheurs, ont embraſſé ſon opinion.

Rempli de ces idées, Chalmete ſe fait une gloire de l'imiter (*c*). Fabrice d'Aquapendente regarde toutes les plaies des jointures, comme abſolument mortelles (*d*).

Mais Hildan (*e*) inſtruit par ſa propre ex-

(*a*) Gal. *lib.* 2, *cap. X ad glauc.*
(*b*) Corn. Celſ. *lib. VIII*, *cap.* 33, *pag.* 498 *Summo cum periculo fit.*
(*c*) Chir. de Chalm.
(*d*) Fabr. ab Aquap. Pentateutiq. liv. II. ch. XLIX, pag. 335.
(*e*) Fabr. Hild. liv. 89, p. 298.

© BIUM

périence, & témoin d'une amputation, ouvrage de la nature, dans l'articulation du coude, que la gangrene ſépara heureuſement, commença de croire, & d'avancer que cette opération pouvoit ſe pratiquer.

Parmi les auteurs qui lui ont ſuccédé, les uns n'ont pas été entiérement convaincus par ces exemples, & ont nié la prétendue poſſibilité de l'amputation des articles; les autres ébranlés, l'ont jugée praticable, mais ſi difficile & ſi rare, qu'ils obligent d'attendre, pour y recourir, une ſi grande extrémité, qu'elle ne promet plus rien.

Ils ont été en effet ſi réſervés ſur cette matiere, que la plûpart qui en donnent des préceptes, n'en citent aucun exemple.

Gui de Chauliac (*a*), Marc-Aurele Severin (*b*) diſent que ſi la corruption atteint juſqu'à la jointure, il faut la couper dans une preſſante néceſſité. Etmuller (*c*) & Courtin (*d*) le preſcrivent à-peu-près avec les mêmes reſtrictions.

Malgré leur ſentiment, Falcon penſe que les accidens qui accompagnent cette opération, ſont d'un danger éminent (*e*). Am-

(*a*) Chaul. Tr. VI, ch. VIII, p. 464.
(*b*) Sever. Pirotechn. ch. 14, p. 349.
(*c*) Chir. Etmull. *in*-4°. p. 326.
(*d*) Court. Tr. IX, ch. VIII, p. 500.
(*e*) Falc. pag. 695.

© BIUM

broiſe Paré cependant coupa très-heureuſement l'os du coude dans ſon articulation, avec celui du bras (*a*).

C'eſt ainſi que leur opinion contraire, déduite de leurs expériences fautives, tomboit & renaiſſoit dans le même ſiécle. La Nauche écrit que ſi l'on eſt contraint de couper le membre dans ſa jointure, on le faſſe ſans peine (*b*). Pigrai atteſte la réuſſite de ces opérations (*c*). Barbette enfin donne la préférence à cette méthode, & conſeille de couper toujours dans les petites articulations (*d*).

Tel a été le ſort des opérations difficiles, tant qu'elles ont été ſans regles, & abandonnées à une expérience aveugle; heureuſes quelquefois par haſard, plus ſouvent malheureuſes par une mauvaiſe conduite, elles ſont adoptées par quelques-uns, & rejettées par le plus grand nombre, entre les mains de qui elles ne réuſſiſſent point, juſqu'à ce qu'elles ſoient dépouillées de leurs erreurs, & que leurs ſuccès ſoient conſtatés & vérifiés par une pratique éclairée.

Le Clerc, dans des tems moins reculés, ne permet auſſi de couper qu'aux jointures des

(*a*) Par. liv. XII, ch. 37, p. 309.
(*b*) La Nauch. liv. II, ch. 3.
(*c*) Chir. de Pigr. liv. I, ch. X, p. 150.
(*d*) Barb. Obſ. XXIV, p. 412.

© BIUM

doigts des mains & des pieds (*a*). Lambert croit que la ſection des articles eſt très-dangereuſe (*b*); & La Charriere prétend que quand même il n'y auroit aucun eſpoir de ſauver la vie au malade que par l'amputation du membre affecté dans ſon articulation, *ce ſeroit*, dit-il, *la profaner, que de l'entreprendre, parce qu'elle ne peut réuſſir* (*c*).

Solingen ſe récrie contre les François qui extirpoient le genou dans l'article (*d*). Verduc ſuppoſe la derniere néceſſité pour condeſcendre à cette opération (*e*); & Dionis même n'approuve point qu'on coupe dans cette articulation (*f*).

Cette hiſtoire ſuccinte de l'amputation dans les articles, prouve que ſi les anciens l'ont blâmée ſans raiſon, peut-être ſommes-nous moins fondés qu'eux à penſer que celle de l'articulation de la cuiſſe eſt impraticable, parce qu'ils les jugeoient toutes en général impoſſibles, & que nous l'avons vu faire heureuſement à toutes les autres, & qu'il ne reſte plus que celle de la cuiſſe à qui on doive l'appliquer.

(*a*) Chir. de Le Clerc. tome II, p. 15.
(*b*) Chir. de Lamb. ch. XXIX, p. 432.
(*c*) La Charr. ch. 36, p. 322.
(*d*) Soling. dans Verduc, ch. XXXVII.
(*e*) Verd. Traité des opér. chirurg. 37. p. 176.
(*f*) Opér. de Dion. Démonſtr. 9, p. 619.

© BIUM

Il eſt étonnant que les auteurs modernes qui conviennent, & éprouvent tous les jours qu'on doit amputer dans les articulations, lorſque le cas l'exige, exceptent celle de la cuiſſe; après avoir vu réuſſir l'amputation du bras dans l'article, qu'ils penſoient auparavant être d'une égale impoſſibilité.

Car les ſuccès de l'une ſervent de preuves de poſſibilité pour l'autre; & ces heureuſes expériences qu'en firent au commencement de ce ſiécle deux grands chirurgiens (*a*), n'ont point été démenties par celle qu'a renouvellé encore M. de la Motte (*b*).

En effet de quel danger particulier peut être menacé l'amputation de la cuiſſe dans ſon articulation avec l'os innominé, ſoit par rapport à ſa ſtructure, ſoit par rapport à ſon méchaniſme?

Si je ne craignois de ne me trop étendre, je ferois remarquer que la reſſemblance & la conformité de ces deux articulations ſont telles, qu'elles ſont garnies à-peu-près des mêmes parties qui exercent les mêmes fonctions, ſont ſujettes aux mêmes inconvéniens, & qu'enfin les muſcles mêmes de l'une & de l'autre, différens ſeulement par leur poſition & par leur volume, ont juſ-

(*a*) MM. Morand & Ledran.
(*b*) Chir. compl. Obſ. 311, p. 408.

© BIUM

ques qui ſont au plan & à la trame de leurs fibres entiérement ſemblables (*a*).

L'articulation de la cuiſſe avec celui des hanches, eſt par énarthroſe la plus ſimple de toutes, & celle qui permet le plus de mouvement en tout ſens. Sa texture ne differe point de celle du bras; les vaiſſeaux mêmes qui s'y diſtribuent, ramaſſés & apparens à leur ſortie du bas-ventre, ſont trois travers de doigt de chemin, récouverts ſeulement de la peau, & ſuſceptibles de toutes ſortes de compreſſions.

Tous les muſcles qui ſervent à mouvoir la cuiſſe ſur le baſſin, ſont de la même ſtructure que ceux de tout le corps. Ce n'eſt donc que la privation d'un membre conſidérable, & l'aſpect d'une grande déperdition de ſubſtance qu'on doit enlever, qui peuvent inſpirer de la terreur; mais un chirurgien expérimenté doit ſurmonter ces craintes, & être exempt de cette timidité, quand on ne peut ſe flater d'employer utile-

(*a*) Le deltoïde a le plan de ſes fibres divergentes du même centre, qui s'épanouiſſent en rayons, détaché, & compoſé de pluſieurs muſcles comme les feſſiers; leur tendon eſt fort court, ramaſſé également. On peut pouſſer plus loin cette analogie, & l'étendre ſur tous les autres muſcles de ces deux articulations, en examinant, & comparant l'avantage de leur inſertion, l'emploi de leur force, leur direction, & leur uſage.

© BIUM

ment d'autres remedes, & que la mort du bleſſé eſt moralement sûre.

Ce qui facilite la ſection de ces muſcles, c'eſt qu'ils ne ſont point adhérens à la cuiſſe dans toute leur étendue, ils n'ont ni la même origine, ni la même direction; ils exécutent des mouvemens combinés qui ne leur ſont pas propres; & la rétraction qui ſuit leur ſection, relative à leur force tonique & muſculaire, ne peut nuire ni à leur partie tronquée qui reſte, ni à celles qui l'entourent.

Car il leur eſt indifférent d'être attachés à une partie mobile, ou aſſujettis contre une qui ſoit privée de mouvement. Le tiſſu des fibres motrices divergentes, ou obliques, à l'axe du fémur ne peut être lézé ni dérangé dans leur rétraction par le changement de leur méchaniſme, de leur ſituation & de leur figure. Ce racourciſſement borné par l'élaſticité & l'action des vaiſſeaux nerveux, qui ſont répandus dans tous les points de la ſubſtance des muſcles coupés, qui font effort pour ſe retirer vers leur tronc, ne peut ni étrangler, ni gêner les fonctions des parties voiſines, dont la force & la compreſſion originelle qui en réſulte, lutte contre elles, les tient en bride, s'oppoſe à leur trop grand rebrouſſement, & les contient dans leur état naturel; enfin la plaie de chaque muſcle

© BIUM

priſe ſéparément, ne caractériſe qu'une plaie ſimple.

Ce n'eſt pas non plus l'inciſion des muſcles que les anciens appréhendoient tant, c'eſt celle des aponévroſes, des ligamens, des tendons qui inveſtiſſent les os articulés. Epouvantés des terribles phénomenes que la ſeule piqueure d'un tendon cauſe, ils conjecturoient *à fortiori*, que ſon entiere ſection devoit tourmenter encore plus cruellement le malade, & lui donner infailliblement la mort.

Ces conſidérations les porterent à croire que ces parties ſi délicates, & douées d'un ſentiment ſi exquis, ſont eſſentiellement nerveuſes, & qu'il y avoit du danger à les toucher & à les découvrir (*a*), *à vulnere tendinum convulſio lethalis*, dit Aret. (*b*) Si le mal atteint la moindre partie tendineuſe, ajoute Celſe, il ne faut point la couper, parce qu'on ne peut calmer les douleurs, ni ſe rendre maître des déſordres mortels & inévitables qui ſurviennent (*c*); & à cauſe que les articulations manquent de force & de chaleur naturelle (*d*), elles

(*a*) Hippocr. Epid. Charter. *tom. XII*, *lib.* 5, pag. 348.
(*b*) Aret. Cappad. *lib. II*, *cap.* 6.
(*c*) Corn. Celſ. *lib. V*, *cap.* 26.
(*d*) Gal. *Meth.* 4, *lib. V*, *cap.* 4, *aph.* 6.

© BIUM

qui ſont le centre & le ſiége des plus grands mouvemens du corps.

A la vérité dès qu'un tendon eſt bleſſé, ou que ſa gaîne eſt ſimplement ouverte, la contractilité, la tenſion ſpaſmodique des fibrilles nerveuſes & muſculaires irritées, produiſent une diſtraction qui procure un déchirement continuel, & des douleurs violentes; la ſimple piqueure de l'aponévroſe du biceps ſuffit pour nous convaincre des ſouffrances, des convulſions, & de tous les terribles effets qui les ſuivent. Mais l'expérience nous apprend auſſi que ſi un tendon à demi-coupé produit des maux ſi redoutables, tous ces phénomenes ceſſent, quand il l'eſt en entier.

Sans doute que Celſe qui n'a point appliqué en ce cas cette connoiſſance, n'ignoroit pourtant point cette vérité, puiſqu'il dit: *Quòd ſi muſculus læſus videbitur, præſcindendus erit, namque ſi percuſſus mortiferus eſt, præciſus ſanitatem recipit* (a).

Nous en avons un exemple récent qui le confirme dans cet agile ſauteur, qui voulant s'élever à pieds joints ſur une table fort haute, fit un ſi grand effort que le tendon d'Achille, des deux jambes ſe rompit. L'hiſtoire mémorable de cette opération, qui étoit nou-

Fabr. ab Aquap. Pentateutiq. p. 1, liv. II, ch. 49, p. 355. Lambert, ch. XIX, p. 432.

(a) Corn. Celſ. *Med. lib. V, cap. 26, p. 291.*

© BIUM

velle pour le grand homme dont la chirurgie regrettera long-tems la perte, qui trouva dans ſon heureuſe habileté un moyen sûr pour les remettre, lui attira autant de gloire, qu'elle lui ſuſcita de difficultés. Les deux extrémités des tendons coupés, furent rapprochées, ſe reprirent, & le malade ne ſouffrit aucune douleur pendant le cours de ſa guériſon.

Paul Barbette inſiſtant ſur les mêmes raiſons, dit (*a*) que le lieu le plus commode pour faire l'amputation des membres, eſt l'article, mais que c'eſt l'endroit le plus dangereux, & celui qu'il faut éviter, à cauſe des parties tendineuſes qui entourent les grandes articulations, au-deſſous deſquelles on doit toujours couper.

Guillemeau qui tâche de réſoudre ces objections, répond (*b*) : « L'on tient que la » ſection des jointures eſt ſujette à des mor» tels accidens ; celle qui eſt faite au-deſſous » ne l'eſt pas moins, parce qu'on y trouve » pareillement des tendons & des parties » nerveuſes. Ainſi il ne faut pas craindre » qu'il ſurvienne plutôt des douleurs & » des convulſions pour la ſection faite à la » jointure même, que de celle qui ſera faite » quelques travers de doigts au-deſſous.

L'auteur, qu'il eſt le plus ſurprenant de voir exagérer ces difficultés, c'eſt Paré, qui

(*a*) Barb. Obſ. XXIV, p. 412.
(*b*) Guillem. liv. 7, ch. IV, p. 710.

regarde

© BIUM

regarde la ſection des jointures comme mortelles (*a*), parce qu'elles ſont environnées de tendons, & des parties membraneuſes, entre leſquelles, dit-il, ſerpentent, & ſont ſitués des gros vaiſſeaux qui peuvent procurer des funeſtes hémorragies, lui qui avoit déja fait avec ſuccès l'amputation de l'avant-bras dans l'article (*b*), & qui ſe glorifioit d'avoir imaginé la ligature & de poſſéder dans elle le moyen le plus propre pour arrêter le ſang des gros vaiſſeaux; tant il eſt vrai qu'il n'eſt pas donné à un ſeul homme de reconnoître tous les avantages qu'on peut retirer de ſes propres découvertes.

Il n'y a pas plus d'inconvéniens, quand on a ouvert la capſule ligamenteuſe de l'articulation pour en couper les parties internes. Elles ſont de même nature & de même genre, que la capſule qui la recouvre; le ligament rond qui eſt le ſeul lien qui retient la tête du fémur dans la cavité cotyloïde, eſt ſitué à la partie latérale interne de cette même cavité, environ un pouce dans l'adulte, au-deſſus du bourrelet cartilagineux qui regne à ſa circonférence; ce ligament eſt attaché dans l'intérieur de la cavité cotyloïde, environ dix lignes au-deſſus de l'échancrure deſtinée à donner paſſage aux vaiſſeaux qui communiquent dans cette ca-

(*a*) Amb. Par. liv. X, ch. XLII, p. 259.
(*b*) *Idem.* liv. XII, ch. 37, p. 309.

© BIUM

cavité, & que l'on remarque à la partie poſtérieure du trou ovalaire, formée par la jonction du pubis & de l'iſchium; cette échancrure découverte donne jour pour pénétrer dans la cavité, & en détacher le ligament interne.

SCHOLIE.

Il réſulte de toutes ces connoiſſances, que la ſection des parties qui s'inſerent autour de l'articulation du fémur avec l'os innominé, peut ſe faire ſans danger dans cette amputation de la cuiſſe; leur méchanique, & la direction de leur mouvement la favoriſe.

L'inciſion des parties charnues étant faite, l'extenſion des muſcles eſt interrompue, l'élaſticité de leurs fibres les entraîne vers leur principe, & leur racourciſſement direct à leur poſition, les éloigne du centre de mouvement du fémur, auquel ils ne peuvent plus contribuer. Ils laiſſent à découvert la capſule ligamenteuſe dont l'articulation eſt garnie; la coupe de ces muſcles eſt d'autant plus parfaite, que le fémur étant d'une figure cylindrique, & également fort dans toute ſa rectitude, ſert de point d'appui fixe pour les amputer.

Quelqu'inégale que ſoit la criſpation, & le rebrouſſement des fibres charnues de chaque muſcle, différentes dans les extenſeurs, & les fléchiſſeurs par l'obliquité de leur direction, & relative à la longueur, à la quan-

© BIUM

tité, & à la force de leurs fibres motrices, ils déborderont toujours dans leur plus grande rétraction le niveau de l'articulation, & ne s'oppoſeront point à leur rapprochement après l'extirpation.

La cuiſſe douée de toutes ſortes de mouvemens de rotation, facilite la ſection de toutes les parties qui avoiſinent l'article, en ſe portant circulairement en tout ſens, & en fléchiſſant la cuiſſe vers l'endroit où l'on coupe.

Un autre avantage qu'on retire en amputant dans l'article, c'eſt qu'on abbrege l'opération, en évitant de ſcier l'os; car la ſcie déchire le périoſte, & laiſſe la ſurface de l'os ſain, rude, raboteuſe, pleines d'aſpérités & de pointes qui s'enfoncent dans les chairs.

La principale raiſon que nous devons ajouter à toutes les autres, & celle qu'Hippocrate & Galien (*a*) ont eu le plus en vue, quand ils conſeilloient de couper dans l'article, c'eſt le délabrement de la ſubſtance, & des vaiſſeaux de tout genre, parſemés dans la moëlle des os longs. Hippocrate (*b*) dit que les inciſions de la moëlle dans les opérations conſidérables, ſont remplies de danger, & qu'on ne connoît pas tous les

(a) *Comm.* 36, *lib.* 4 *de artic.*
(*b*) Hippocr. aph. 47, fragm. 2.

© BIUM

maux qu'on lui cauſe, & les dérangemens qu'ils peuvent apporter.

Ambroiſe Paré (*a*) obſerve auſſi que la moëlle eſt d'une délicateſſe, & d'une ſenſibilité extrême, & que ſon déchirement ne peut être que funeſte; c'eſt un grand mal, dit Courtin, que la moëlle de l'os ſoit découverte, à laquelle il faut que la nature faſſe un calus qui lui coûte beaucoup (*b*).

Nota. Comme cette piece eſt très-longue, nous ſommes forcés de la partager en pluſieurs Journaux.

OBSERVATION

Sur une adhérence du prépuce avec le gland, par un vice de conformation naturelle, qui avoit cauſé un retréciſſement exceſſif à l'ouverture de la verge, & donné lieu conſéquemment à la formation d'une pierre dans ſa foſſe naviculaire, & à pluſieurs fiſtules qui laiſſoient échapper l'urine de l'uretre, par M. CAMPARDON, *maître en chirurgie à Maſſeube.*

Jean Debats, laboureur, habitant de Lourtyes, âgé d'environ cinquante-cinq

(*a*) Par. liv. 15, ch. XVIII.
(*b*) Court. liv. 7, ch. IV, p. 710.

© BIUM

ans, d'un tempérament bilieux & ſanguin, étoit ſujet depuis ſa naiſſance à une dyſurie habituelle, qui recevoit des accroiſſemens par intervalle; il ne pouvoit rendre ſon urine que par un petit filet, & cette difficulté s'étoit tellement augmentée en pluſieurs occaſions, qu'il lui étoit ſurvenu des dépôts ſur les bourſes, qui s'étoient terminés par ſuppuration. Leurs ouvertures faites par le ſeul ouvrage de la nature, ou par le ſecours de quelques cataplaſmes, devenues fiſtuleuſes, laiſſoient échapper pendant long-tems l'urine avec le pus: ç'en étoit bien aſſez pour ſoupçonner quelque embarras dans le canal de l'uretre; cependant on s'étoit contenté d'appliquer quelques topiques ſur les tumeurs, lorſqu'elles s'étoient montrées, & on en étoit demeuré-là. Malgré ces incommodités, cet homme s'étoit marié, & il a eu neuf à dix enfans.

Il me fit appeller au commencement de l'année 1755, pour lui donner mon ſecours; je le trouvai atteint d'un peu de fiévre, d'une tenſion douloureuſe dans le bas-ventre, & ſur-tout à la région de la veſſie; il ſe plaignoit principalement d'un embarras à l'extrémité de la verge, qui ne lui permettoit de rendre ſon urine que goutte à goutte. Ma premiere attention fut d'examiner cette partie; je reconnus que le prépuce couvroit entiérement le gland, & lui

© BIUM

étoit adhérent dans toute ſon étendue : je ſentis, en les preſſant un peu avec mes doigts, une réſiſtance qui me fit ſoupçonner une pierre dans la foſſe naviculaire : un ſtylet que j'y introduiſis, me rendit certain de ſon exiſtence ; l'ouverture de la verge étoit ſi petite, que je ne pus y faire entrer une ſonde ordinaire ; je ne doutai point que ſon étroiteſſe ne fût la cauſe primordiale de la dyſurie habituelle de cet homme, & qu'elle n'eût donné lieu à la formation de la pierre dans la foſſe naviculaire, & que ce calcul oppoſant un ſurcroît d'obſtacle à la ſortie des urines, n'eût déterminé des crevaſſes dans le trajet de l'uretre, & conſéquemment les fiſtules obſervées dans ce canal. Je ne vis point de moyen plus propre à remédier à tous ces accidens, qu'une opération de chirurgie qui, en dilatant l'extrémité de l'uretre, pût permettre l'extraction de la pierre ; je la propoſai d'abord au malade ; il s'y détermina volontiers.

J'introduiſis, quoiqu'avec peine, une des branches pointues de mes ciſeaux droits ; je fis par leur moyen, une inciſion au prépuce & au gland, vers la partie ſupérieure de celui-ci, juſqu'à la foſſe naviculaire ; j'en fis une ſemblable vers le bas, à côté du frein ; & enſuite avec une curete, je détachai, & je tirai une pierre, du volume & de la figure d'une féve de haricot : j'intro-

© BIUM

duiſis une ſonde algalie dans l'uretre, juſques dans la veſſie ; je l'y laiſſai pendant pluſieurs jours, pour empêcher que les diviſions que j'avois faites, ne ſe retréciſſent trop. Je crus inutile de tenter de ſéparer le prépuce d'avec le gland, par une diſſection qui n'auroit pas été moins difficile que douloureuſe. Je panſai cette plaie d'une maniere convenable ; elle fut parfaitement guérie en moins de huit jours. Depuis cette opération, le malade a uriné toujours très-librement ; il ne ſe reſſent abſolument d'aucune de ſes anciennes infirmités, ni de ſes fiſtules : il jouit encore aujourd'hui de la meilleure ſanté.

Cette petite opération m'en rappelle une autre que j'avois faite un an auparavant, à un homme âgé d'environ quarante ans. Il étoit attaqué depuis pluſieurs années, d'une difficulté d'uriner, accompagnée de beaucoup de douleur au bout de la verge. L'inſpection, & l'examen de la partie me convainquirent de la préſence d'une pierre dans lafoſſe naviculaire de l'uretre. Je mis en œuvre pluſieurs moyens pour tâcher de la faire ſortir ; leur inutilité me détermina à recourir à l'opération, pour en faire l'extraction. Je fis d'abord une inciſion avec les ciſeaux, vers la partie ſupérieure du gland ; elle ne fut pas ſuffiſante pour tirer la pierre, qui étoit friable, & adhérente dans preſque

© BIUM

toute la cavité qui la renfermoit : j'en fis une ſeconde vers le bas du gland, à côté du frein du prépuce, ce qui me permit d'extraire ce corps étranger en pluſieurs pieces ; comme les plaies rendoient peu de ſang, je me contentai de les laver avec du vin chaud, & de recouvrir le gland avec le prépuce, qui lui ſervoit d'une eſpece de capeline ; je couvris le tout avec un bandage convenable. Dans les panſemens ſuivans, je fis des injections avec le même topique dans l'uretre, & entre le gland & le prépuce, pour éviter qu'il ne ſe fît quelque adhérence entr'eux. Le malade fut parfaitement guéri dans moins de huit jours.

LETTRE

Sur le Salop.

MONSIEUR,

Vous me demandez ce que c'eſt que le ſalop dont on commence à faire uſage dans cette ville, & que l'on vous a vanté comme une reſſource ſalutaire, & de beaucoup au-deſſus de la ſemoulte & du vermichel pour les phtiſiques, & tous ceux que les maladies de la poitrine ou foibleſſe d'eſtomac mettent hors d'état d'uſer d'alimens ſolides. Jaloux de vous prouver mon zele à vous

© BIUM

obliger, j'ai cherché des éclairciſſemens ſur l'origine, l'eſpece, la nature, les propriétés de ce remede, & ſur la maniere de s'en ſervir par-tout où j'ai cru pouvoir en trouver; je vais vous faire part du réſultat de mes recherches.

Deſcription du Salop.

Je ne connois que deux auteurs qui ayent donné quelque détail ſur le ſalop (que l'on appelle auſſi ſalab & ſalep.) *Albert Seba dans ſon tréſor des choſes naturelles* (a), *& Jean Hartm. Degnerus dans ſon Hiſtoire médicale d'une dyſſenterie bilieuſe* (b); encore ce dernier n'a fait que copier la deſcription donnée par Seba. Voici cette deſcription.

La plante appellée ſalop, croît ſur les confins de la Perſe & de la Chine : elle a deux teſticules ou racines bulbeuſes, oblongues & fibreuſes, qui, au premier coup d'œil, paroiſſent unies & collées enſemble, mais qui dans la réalité ſont ſéparées. Ces bulbes, de même que celles qui naiſſent dans nos pays, n'ont pas toutes la même forme; les unes ſont rondes, d'autres oblongues : il y en a qui reſſemblent à une campanule ou clochette renverſée, & il y en a qui ont la figure d'un cœur.

(*a*) Tom. II, page 33 & ſuiv.
(*b*) Page 133 & ſuiv.

© BIUM

De ces bulbes ſort un feuillage unique qui enveloppe la tige : cette tige s'éleve de l'entre-deux des bulbes, elle porte à ſon ſommet des fleurs d'une belle couleur purpurine, qui, avant d'être développées, repréſentent aſſez bien la figure d'un homme armé, ſans mains & ſans pieds ; dès qu'elles ſont ouvertes, cette figure diſparoît.

Quand les fleurs ſont paſſées, les racines deviennent granuleuſes, & conſervent toujours leur glutinoſité qui ſert à les défendre de la corruption. Si on les fait ſécher, elles acquierent la dureté de la pierre, parce que leur partie gelatineuſe eſt dépouillée des parties fluides qui l'amoliſſoient.

Je conviens que cette deſcription n'a point tout le mérite de ces deſcriptions détaillées que nos botaniſtes donnent des plantes qu'ils ont ſous leurs yeux. Elle nous laiſſe ignorer bien des particularités eſſentielles ſur la tige, les feuilles, les fleurs & les racines mêmes. Mais quelqu'imparfaite qu'elle ſoit, les détails qu'elle contient, la deſcription d'autres ſalops de Perſe, peu différens les uns des autres, qui ſuit cette premiere deſcription, ont paru ſuffiſans (*a*) pour décider l'eſpece du ſalop, & pour le ranger dans la claſſe des orchys ou ſatyrions, avec leſquels il a en effet une ſi grande affinité, qu'on le peut

(a) *Voyez* Mémoires de l'académie des Sciences, année 1740.

© BIUM

regarder comme orchys de la Perſe.

Quelques perſonnes cependant ont prétendu que le ſalop n'étoit point une racine, mais le fruit d'un arbre qui croît aux environs de Conſtantinople. Degnerus rapporte qu'on lui avoit écrit que ce fruit avoit la figure d'une figue, & qu'on le faiſoit ſécher avant que de s'en ſervir. La ſeule preuve que l'on ait donnée pour confirmer cette opinion, eſt tirée des pédoncules que l'on trouve ſur ſalop deſſéché; pédoncules, dit-on, qui reſſemblent beaucoup à ceux des figues. Mais pour détruire cette foible induction, il ſuffit de jetter les yeux ſur pluſieurs de nos racines bulbeuſes qui ont de ſemblables pédoncules.

Le R. P. Serici, jéſuite, miſſionnaire, dans une lettre qu'il a écrite à M. Boire, ſecrétaire de l'hôtel de la compagnie des Indes en 1755, appelle le ſalop une gomme d'Arabie; la dureté, la tranſparence du ſalop deſſéché, & la propriété ſinguliere qu'a cette racine de ſe diſſoudre dans la bouche, de même que la gomme arabique, quoique plus difficilement, ſont ſans doute la cauſe de la fauſſe dénomination que lui a donné le pere Serici.

Le ſalop, tel que je l'ai vu chez M. Andry, marchand épicier-droguiſte, rue de la Harpe, le ſeul qui en ſoit fourni, eſt d'une couleur plus ou moins rouſsâtre, plus ou

© BIUM

moins tranſparente, les bulbes ſont enfilées à une certaine diſtance les unes des autres. C'eſt ainſi que le vendent les Turcs qui le préparent, & en font un grand uſage.

Quoique nous ne ſçachions pas au juſte la maniere dont ils le préparent, il eſt cependant plus que vraiſemblable qu'après avoir tiré les bulbes de la terre, on les fait bouillir dans de l'eau, on les dépouille de leur peau, & on les enfile exactement ſéparées les unes des autres, pour les faire ſécher au ſoleil; ce qui nous donne lieu de préſumer que c'eſt ainſi que l'on prépare cette racine, c'eſt que telle qu'on l'envoie, elle n'a jamais de peau, & eſt un peu tranſparente. Or l'ébullition dans l'eau, & l'exſiccation au ſoleil, & dans un tems ſec & chaud, ſont des moyens sûrs pour dépouiller de leur peau les racines bulbeuſes, & les rendre tranſparentes.

Vertus du Salop.

Si ceux qui ont parlé du ſalop ſont diviſés de ſentimens ſur la claſſe à laquelle il appartient, ils ſont tous parfaitement d'accord ſur ſes vertus médicinales & diététiques.

» Le pere Serici, dans la lettre déja citée, » dit que le riche Indien, More & Gentil » ſe ſervent auſſi efficacement & pour la » même fin du ſalop, que le Chinois ſe ſert » de ginzing; la bouillie qu'on fait avec ſa » poudre, a une vertu efficace pour réparer

© BIUM

» les forces perdues, ou par une longue » maladie, ou par un grand âge ; cette ra- » cine eſt très-ſtomachique, nourriſſante ; elle » purifie le ſang ſans trop échauffer ; elle eſt » fort en uſage chez les Turcs pour rétablir » les forces épuiſées.

» Les Chinois & les Perſes, dit Albert » Seba, font un très-grand cas de cette ra- » cine à laquelle ils attribuent la vertu aphro- » diſiaque : ils lui reconnoiſſent encore d'autres » vertus confirmées par l'expérience ; c'eſt » pourquoi lorſqu'ils entreprennent un long » voyage, ils en portent toujours avec eux, » comme un médicament ſpécifique contre » toutes ſortes de maladies & de langueurs. » Cet auteur ajoute, *Nous l'avons auſſi re-* » *connu d'une utilité ſinguliere contre les* » *convulſions, les épilepſies des enfans & des* » *adultes, contre les ſpaſmes.*

Degnerus aſſure que cette racine a plu- ſieurs vertus médicinales, ſur-tout celle d'amollir, de lubréfier, d'adoucir, de cal- mer, d'épaiſſir, de nourrir ; vertus très- utiles & très-précieuſes dans pluſieurs mala- dies, dans les coliques, les diarrhées, dyſ- ſenteries, le cholera-morbus, &c. Il en fit un très-grand uſage dans une dyſſenterie bilieuſe qui affligeoit ſon pays ; & les mala- des en reſſentoient un ſoulagement ſi prompt & ſi marqué, *qu'ils croyoient ne devoir le rétabliſſement de leur ſanté qu'à ce ſeul remede.*

© BIUM

M. Dubuiſſon, médecin, qui avoit été aux Indes Orientales, éprouva ſur lui-même l'efficacité de ce remede, en ayant pris ſix ſemaines conſécutives : il eſt auſſi fort vanté pour les malades affectés de phthiſie & de maraſme.

Ces éloges donnés au ſalop d'après les expériences heureuſes que l'on a faites, ne doivent point être confondus avec ceux que l'on donne ſi faſtueuſement à de prétendus ſpécifiques, qui ſouvent n'ont d'autre mérite que l'obſcurité myſtérieuſe de leur origine, l'irrégularité de leur préparation, & ſur-tout le manége & l'effronterie inſigne de ceux qui les débitent.

La nature du ſalop & ſa préparation ſont connues ; c'eſt une racine bulbeuſe, ſans odeur, qui mâchée, ne laiſſe dans la bouche d'autre impreſſion que celle d'une ſubſtance viſqueuſe & mucilagineuſe, qui ayant perdu toute ſon humidité par l'exſiccation, ſe diſſout aiſément dans l'eau, ou dans tel autre liquide que l'on juge à propos. La partie vraiment nourriſſante des alimens que nous prenons tous les jours, eſt la portion gelatineuſe & mucilagineuſe. Il faut de plus que cette portion ſe diſſolve aiſément ; car ſi ſa viſcoſité étoit trop grande, elle formeroit dans l'eſtomac & dans les inteſtins une colle dangereuſe, comme cela arrive très-ſouvent à la bouillie faite avec la farine crue, & à tous les autres farineux dont la viſcoſité n'a

© BIUM

point été détruite. La préparation du ſalop, avant qu'on nous l'envoie, celle qu'on lui donne encore pour le réduire en poudre très-fine, lui enleve cette grande viſcoſité qu'il avoit avant que d'être deſſéché. La facilité avec laquelle il ſe diſſout dans l'eau, le lait, le vin, &c. en eſt une preuve.

Non ſeulement la portion gelatineuſe du ſalop eſt très-nourriſſante, & n'exige que peu de forces de la part des inſtrumens de la digeſtion, pour être changée en notre propre ſubſtance; mais elle eſt encore très-efficace pour modérer l'acrimonie bilieuſe, pour adoucir & calmer les douleurs. S'attachant plus fortement aux ſolides, dit *Degnérus*, elle enduit les inteſtins corrodés d'un baume très-doux & très-ſalutaire, & par cette raiſon elle l'emporte de baucoup ſur les autres gelatineux, mucilagineux & gommeux.

Maniere de s'en ſervir.

Suivant Albert Seba, les Chinois & les Perſans en prennent la poudre à la doſe d'un gros deux fois le jour dans du vin ou du chocolat.

» Le pere Serici nous apprend que les In-» diens en prennent une once le ſoir à l'eau » & avec du ſucre; mais la plus ſaine par-» tie, ainſi que l'Européen, le prend au lait, » à la doſe d'une demi-once; on le pulvé-» riſe dans un mortier, & on fait bouillir

© BIUM

» cette farine dans du lait avec du ſucre ; » pendant un demi-quart d'heure ; il en ré- » ſulte une bouillie agréable, avec laquelle » on fait ſon déjeûner ; l'on peut y mettre » quelques gouttes d'eau roſe, ou de fleurs » d'orange.

Degnerus a donné une préparation un peu plus détaillée de ce remede. On fait infuſer un gros de cette racine réduite en poudre très-fine, dans huit onces d'eau chaude ; on la fait diſſoudre à une douce chaleur, on la paſſe enſuite dans un linge, pour la purifier des petites ordures qui pourroient s'y être jointes ; la colature reçue dans un vaſe, ſe congele & forme une gelée mucilagineuſe très-agréable ; on en donne au malade de deux heures en deux heures, & de trois heures en trois heures une demi-cuillerée, une cuillerée entiere, plus ou moins, ſuivant l'exigeance des cas.

Cette préparation dictée par Degnerus, paroît la meilleure, ſur-tout quand on ne veut point faire une bouillie, mais qu'on veut donner ce remede dans quelque véhicule liquide, comme dans l'eau ſimple, dans du vin, dans de la tiſane ; la gélée s'y étendra beaucoup mieux que la poudre ; on prend par exemple, le poids de 24 grains de cette poudre qu'on humecte peu-à-peu d'eau bouillante, la poudre s'y fond entiérement, & forme un mucilage qu'on étend par ébullition

© BIUM

lition dans une chopine ou trois demi-ſeptiers d'eau, on eſt maître de rendre cette boiſſon plus agréable, en y ajoutant du ſucre, ou quelques légers parfums, ou quelques ſyrops convenables à la maladie, comme le ſyrop de capillaire, de pavot, de citron, d'épine-vinette, &c. On peut auſſi couper cette boiſſon avec moitié de lait, ou en mêler la poudre à la doſe d'un gros dans un bouillon.

Concluſion.

Il ſuit de ce que j'ai dit ſur les vertus du ſalop & ſur la maniere de s'en ſervir, 1° que l'uſage de cette racine ne doit pas être borné, comme il paroît qu'on le borne en France, à ſervir de nourriture aux phthiſiques & autres perſonnes languiſſantes, qui ne peuvent uſer d'alimens ſolides, mais qu'elle peut être d'une très grande utilité dans les dyſſenteries, les coliques bilieuſes, les dévoiemens, & dans toutes ces maladies qui dépendent de l'âcreté de la lymphe; c'eſt principalement dans ces maladies qu'Albert Seba & Degnerus en ont vanté l'efficacité.

2°. Qu'on peut la donner dans différens véhicules au choix du malade, dans du lait, du bouillon, du vin, de l'eau, &c. avantage ineſtimable, & qui convient à un très-petit nombre de remedes.

3°. Enfin ce qui doit d'autant plus déter-

© BIUM

miner à recourir à ce remede, dont toutes les vertus ne ſont peut être pas encore connues, parce qu'on n'en a encore fait que peu d'uſage, c'eſt que ſa nature douce, mucilagineuſe & un peu balſamique, ne laiſſe aucun lieu d'en craindre quelque ſuite fâcheuſe: la prudence cependant exige que ſon application ſoit conduite & dirigée par un médecin capable d'en ſuivre tous les effets, & d'apprécier le moment auquel on peut l'employer, la doſe qui convient, & ſous quelle forme elle doit être donnée.

Je ſuis, Monſieur, &c.

EXTRAIT DES REGISTRES

De l'Académie royale des Sciences de Paris, du 23 Juin 1759.

M. Morand, pere, a lu l'Ecrit ſuivant.

Occupé depuis quatre ans à faire pour S. M. l'impératrice de Ruſſie, une collection des inſtrumens, machines & modeles néceſſaires à la chirurgie, j'ai été chargé d'y joindre une anatomie artificielle qui pût ſervir aux démonſtrations ſur cette matiere; & comme je ſuis ſur le point de l'envoyer à ſa deſtination, j'ai deſiré qu'elle fût vue par l'académie, dont le certificat ne peut que faire honneur à l'entrepriſe.

© BIUM

Il ne falloit pas moins que les rares talens de Mademmoiſelle Biheron, pour l'exécuter à un ſi haut point de perfection. Cette Demoiſelle qui poſſede bien le deſſin, la peinture & l'art de mouler, s'eſt trouvée avoir un goût décidé pour l'anatomie. Elle a tiré le meilleur parti des démonſtrations qui lui ont été faites ſur les cadavres ; & c'eſt d'après ces démonſtrations, qu'elle a entrepris cette piece ſous ma direction.

Ceux qui ont vu les anatomies en cire, de feu M. Deſnoues, & depuis ce tems-là des morceaux détachés, faits par quelques particuliers, trouveront, à l'avantage de ce qu'elle va montrer, des différences très-eſſentielles.

1°. Depuis le tranſport de l'anatomie de M. Deſnoues, en Angleterre, l'on n'en avoit point vu, où, ſur un même corps, l'on pût démontrer les viſceres contenus dans les trois ventres.

2°. Ce qui avoit été fait juſqu'ici en ce genre-là, ne préſente que des blocs de cire qui expriment mal les parties minces, & dont les reliefs & les couleurs font tout le mérite. Le corps même eſt fait de cire, ce ce qui peut entraîner beaucoup d'inconvéniens ; car la ſurface extérieure ſe jaunit à la longue, & ne repréſente point du tout

© BIUM

la peau ; les viſceres que l'on déplace pour en faire la démonſtration, ſont ſujets à ſe caſſer au plus petit accident, & le tout ſe fend par l'effet de la grande ſéchereſſe. Le corps qu'on préſente à l'academie, eſt recouvert d'une vraie peau, qui imite bien mieux l'enveloppe extérieure & générale, que de la cire, & qui permet le tranſport de toute la piece, facile & ſans danger.

3°. On a imité les membranes naturelles à tromper les yeux des ſpectateurs ; ce qui eſt ſur-tout très-remarquable dans l'épiploon, avec ſes bandes graiſſeuſes.

4°. Les viſceres creux & membraneux, tels que l'eſtomac & les inteſtins, ſont rendus artificiellement avec la conſiſtance, la ſoupleſſe & la légereté des viſceres naturels. On peut même enfler l'eſtomac, pour en mieux faire voir le relief, la figure, les courbures, &c.

5°. Les parties ſolides, comme le foie, les reins, le cerveau, ſont faites de cire, mais avec un alliage particulier qui les empêche d'être ſuſceptibles d'amolliſſement dans le tems des chaleurs, & de caſſure dans le tems froid, ou par accident.

6°. Enfin les proportions naturelles, les rapports des parties entr'elles m'ont paru bien obſervées ; & pour tout dire, quoique cette piece ne ſoit pas abſolument ſans

© BIUM

défauts, j'eſpere que les anatomiſtes conviendront qu'on n'étoit point encore parvenu à copier la nature, avec la préciſion & la vérité qu'on remarquera dans cette piece.

Après la lecture de cet écrit, Mademoiſelle Biheron eſt entrée, & a démontré la piece même, dont la vue a confirmé tout ce que M. Morand en venoit de dire. L'académie a admiré la juſteſſe du choix des matieres qu'elle a employées à repréſenter les différentes parties, l'adreſſe avec laquelle elle a pu parvenir à copier la nature avec tant de vérité, qu'on croit voir les pieces même qu'elle a repréſentées, & elle n'a pu refuſer à cet ouvrage les juſtes éloges qu'il mérite.

Je certifie l'extrait ci-deſſus, conforme à ſon original. A Paris le 26 Juillet 1759.

Signé GRANDJEAN DE FOUCHY,
ſecretaire perpétuel de l'académie royale des ſciences.

Nota. Comme pluſieurs perſonnes de goût nous avoient fait beaucoup d'éloges de cette production anatomique, nous avons eu la curioſité de la voir. Nous avons été ſinguliérement ſurpris de la fidélité, de l'exactitude & de la vérité avec

© BIUM

leſquelles toutes les parties ſont exprimées ; il nous a ſemblé que Mademoiſelle Biheron a redoublé d'efforts, toutes les fois qu'elle a rencontré des obſtacles, & que ſes talens ſe ſont irrités contre les difficultés. On ne peut pas mieux rendre, qu'elle l'a fait, la ſurface interne du crâne, les différentes ſubſtances du cerveau, & les cordons des nerfs. Le plexus choroïde nous a paru de toute beauté ; nous avons également admiré la ſection tranſverſale des côtes, la texture du ſternum, & ſur-tout les membranes qui recouvrent la poitrine & le bas-ventre ; l'épiploon fait une illuſion complette. Il y a des beautés de détail ſans nombre, que nous ne pouvons faire ſentir ici ; nous ne diſſimulerons pas même qu'il y ait des parties que nous n'avions jamais ſi bien vues dans le cadavre. Si Mademoiſelle Biheron continue à ſe perfectionner dans ce genre, nous ne doutons pas qu'elle ne puiſſe faire une anatomie complette, auſſi parfaite que la nature, dans laquelle on pourra pleinement s'inſtruire de cette ſcience, ſans dégoût & ſans horreur, & nous ſommes perſuadés qu'à l'aide des maîtres & des livres, on apprendroit mieux & en moins de tems l'anatomie. Les lumieres du célebre M. Morand pour l'anatomie, les ſages conſeils

© BIUM

de Mademoiſelle Baſſeporte, peintre du Roi, pour le deſſin, n'ont pas peu contribué à faire éclorre les talens de Mademoiſelle Biheron, & à faire ſortir de ſes mains ce chef-d'œuvre que nous lui devons & que nous admirons.

LIVRES NOUVEAUX.

Appendix de trois nouvelles Planches aux anciennes de la Conchyliologie, avec leur explication, que l'on placera entre la premiere & la ſeconde partie.

La premiere Planche renferme les coquilles univalves, au nombre de vingt-deux; dans la ſeconde, on en trouvera onze de la même eſpece, mais très rares; la troiſieme Planche offre à la vue huit coquilles bivalves très-rares. Tous les genres, les eſpeces, & les variétés ſont mêlés; & l'on aura recours aux Planches où elles ſont renvoyées. La Conchyliologie a paru en 1742, & a été bien accueillie du public. Nous croyons que cet Appendix ne ſera pas moins bien reçu, tant par rapport à la netteté, à la verité & à la correction du deſſin, qu'à cauſe du ſoin avec lequel toutes ces coquilles ont été gravées, & de la difficulté

© BIUM

où l'on eſt de ſe les procurer, par la rareté dont elles ſont. Cette brochure ſe vend à Paris, chez *Debure* l'aîné, Libraire, Quai des Auguſtins; le prix eſt de 3 livres. Le même Libraire débite auſſi la Conchyliologie.

M. Bernard, docteur & profeſſeur royal en médecine à Douai en Flandres, & correſpondant de l'Académie royale des ſciences de Paris, vient de publier la ſeconde Partie de ſon ouvrage, intitulé : *Hydraulice corporis humani variis tabulis figurativis demonſtrata*, à Douai, chez *Willerval*, & ſe vend à Paris, chez *Ganeau*, rue ſaint Jacques, vis-à-vis la fontaine S. Severin, aux armes de Dombes.

Hippocratis aphoriſmi, Hippocratis & Celſi locis parallelis illuſtrati, ſtudio & curâ Janſonii ab Almeloveen, M. D. quibus acceſſit Ludov. Verlhoofd, index locupletiſſimus, &c. Pariſiis, apud G. Cavelier, *viâ San-Jacobæâ*, 1 vol. in-24. Le prix relié 2 livres.

Le texte grec & latin, la verſion, la forme, le papier, le caractere, la partie typographique, tout en eſt beau, à l'exception des *petites* notes, que le nouvel auteur y a ajoutées.

© BIUM

OBSERVATIONS

MÉTÉOROLOGIQUES.

JUILLET 1759.

Jours du mois.	*Thermometre.*			*Barometre.*			*Vents.*	*Etat du ciel.*
	A 6 h. du matin	*A midi.*	*A 10 h. du soir.*	*pouces.*	*lignes.*	*parties.*		
1	12	18	14	28	1	0	O. au N. fort par interv.	Beaucoup de nuages, petite pluie le soir.
2	13	19	13		4		N-O. médiocre.	Couvert.
3	12	20	16		5		*Idem.*	Beauc. de nuag. quelq. gout. de pl. à midi.
4	14	14	13		7	½	*Idem.*	*Id.* Petite pl. le mat.
5	12	20	15				*Idem.*	Peu de nua.
6	13	22	19		6		*Idem.*	*Idem.*
7	15	23	19		4	½	N. à l'E. foible.	Serein.
8	16	27	21		3	0	N-E. au O. *id.*	Peu de nuages.
9	17	26	21		4		E. méd.	*Idem.*
10	18	27	23		2		S-E. *id.*	*Id.* Quelq. goutt. de pl. le soir.
11	17	17	20		4		S-O. *id.*	Peu de nua.

© BIUM

Jours du mois.	Thermometre.			Barométre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pouces.	lignes.	parties.		
12	17	25	18	28	4	1/4	O. *idem.*	Serein.
13	15	25	19		5	0	N. *idem.*	Peu de nua.
14	15	25	19		4	1/2	N. au N-E. *idem.*	*Idem.*
15	16	25	20		2	0	N-E. *id.*	Serein.
16	19	25	20		3		O. *id.*	Nuag. tonn. éclairs & pl. forte à 6 h. du mat.
17	16	23	16		4		S. au O. *idem.*	Nuageux. quelq. gout. de pl. à midi.
18	14	20	17		6		O. *idem.*	Peu de nua.
19	14	23	19		5		N. à l'E. *idem.*	*Idem.*
20	16	25	20		4	1/2	O. au N. *idem.*	Serein.
21	15	24	19		5		N. *idem.*	Peu de nua.
22	15	25 1/2	21		4	1/2	*Idem.*	Serein.
23	15	26	21 1/2		2	0	*Idem.*	Peu de nua.
24	18	27	22		1		*Idem.*	*Idem.*
25	17	26	20				O. au N. *idem.*	*Idem.*
26	17	26	17		0	0	N. au S. foible.	*Id.* éclairs, tonnerre & pl. médiocre à 9 h. soir.
27	18	24	17 1/2		1		O. méd.	Nuageux, tonn. & pl. méd. à midi.
28	15	23	19		2		N. *id.*	Peu de nuages.
29	16	22	17			1/3	*Idem.*	Beaucoup de nuages.

© BIUM

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pouces.	lignes.	parties.		
30	14	22	20	28	1	0	O. *id.*	Peu de nua.
31	18	21	19	27	11		S-O. fort par interv.	Beauc. de nuages, petite pluie par interv. tout le soir.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois, a été de 27 dég. au-dessus du terme de la congelation de l'eau; & la moindre chaleur a été de 12 dég. au-dessus du même point: la différence entre ces deux termes est de 15 dégrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre, a été de 28 pouces 7 $\frac{1}{2}$ lignes; & son plus grand abbaissement de 27 pouces 11 lignes: la différence entre ces deux termes est de 8 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 14 fois du N.
3 fois du N-E.
3 fois E.
1 fois du S-E.
2 fois du S.
2 fois du S-O.
10 fois O.
5 fois du N-O.

Il y a eu 5 jours de tems serein.
25 jours de nuageux.
1 jour de couvert.
9 jours de pluie.
3 jours de tonnerre.
2 jours d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué un peu d'humidité au commencement du mois.

© BIUM

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Juillet 1759, par M. VANDERMONDE.

Ce mois pendant lequel la chaleur a été conſtante & aſſez forte, a produit quelques fiévres ardentes. Les malades reſſentoient une chaleur preſque brûlante au toucher, inégale en divers endroits, très-ardente à la tête, à la poitrine & au ventre; ils avoient une reſpiration ſerrée, laborieuſe & fréquente, une langue ſéche & brûlée, une ſoif qu'on ne pouvoit éteindre; les ſaignées promptes & répétées, la limonade, l'oxycrat, le petit lait, avec l'eſprit de ſoufre, les lavemens, les fomentations émollientes continuelles ſur la tête, le ventre & la poitrine, étoient les principaux remedes; l'ardeur de la peau étoit quelquefois ſi violente, que l'on étoit contraint de faire lever les malades, de les découvrir, & d'humecter toutes les parties de leur corps, avec une éponge trempée dans de l'eau-de vie. Nous avons obſervé que le ſoulagement qu'occaſionnoient ces eſpeces de bains, étoit plus prompt & plus déciſif, que celui que tous les autres remedes procuroient. Quand la chaleur de la fiévre étoit tombée, les malades étoient dans une foibleſſe exceſſive; la criſe ſe faiſoit par les urines & par les ſelles; on la favoriſoit par des apozemes apéritifs, par l'uſage des plantes ſavonneuſes & nitreuſes, & par des décoctions de tamarins.

Il a regné auſſi quelques fiévres intermittentes, tierces & doubles-tierces; les tiſanes apéritives, les altérans, les cordiaux légers unis au quinquina, terminoient la cure; la criſe paroiſſoit ſe faire dans la plûpart des malades par une éruption miliaire-rouge, & par des ſueurs qui duroient 2 ou 3 jours; les purgatifs augmentoient la maladie & la prolongeoient.

© BIUM

Observations Météorologiques faites à Lille pendant le mois de Juin 1759, *par M.* BOUCHER *médecin.*

Il y avoit eu le 29 de Mai, un orage avec tonnerre & éclairs, qui avoit été le ſignal du changement du tems. Il fut ſuivi le premier, le 2, le 3 & le 4 de ce mois, d'autres orages & d'un ouragan, avec des pluies fortes & copieuſes, qui cependant ceſſerent abſolument le 8. La pluie reprit le 11, & depuis ce jour juſqu'au 26, il y eut une alternative de jours de pluie, & de jours ſereins. Un violent orage, ſurvenu encore le 27, fut ſuivi d'une pluie copieuſe, qui perſiſta à diverſes repriſes, les trois derniers jours du mois.

Le barometre a été obſervé plus ſouvent au-deſſous de 28 pouces, qu'au-deſſus. Le premier, le 2, le 3, le 29 & le 30, il étoit au terme de 27 pouces 6 lignes; le vent le plus ſouvent a été *Sud* & *Sud-Oueſt*.

Il y a eu des variations dans la température de l'air: le thermometre n'a gueres monté au-deſſus de 15 & 16 dégrés, juſqu'au 15, ſi ce n'eſt le 10, qu'il a été obſervé à 21 dégrés. Depuis le 17 juſqu'au 23, il a toujours été obſervé l'après-dîner

© BIUM

au-deſſus de 20 dégrés, & de-là à la fin du mois preſque toujours au-deſſous : le 30 il n'a pas monté au-deſſus de 13 dégrés.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 22 dégrés au-deſſus du terme de la congelation ; & la moindre chaleur a été de 8 dégrés : la différence entre ces deux termes eſt de 14 dégrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 3 lignes, & ſon plus grand abbaiſſement a été de 27 pouces 5 $\frac{1}{2}$ lignes : la différence entre ces deux termes eſt de 9 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a ſoufflé 3 fois du Nord.
2 fois du Nord-Eſt.
2 fois de l'Eſt.
2 fois du Sud-Eſt.
10 fois du Sud.
12 fois du Sud vers l'O.
5 fois de l'Oueſt.
6 fois du Nord vers l'O.

Il y a eu 22 jours de tems couvert ou nuageux.
19 jours de pluie.
2 jours de grêle.
4 jours de tonnerre.
3 jours d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué de la ſéchereſſe tout le mois, ſi ce n'eſt les quatre derniers jours.

© BIUM

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de Juin 1759, par M. BOUCHER.

Les pleuropneumonies & les angines ont continué ce mois. La premiere eſpece de maladie a été bien moins commune après le 15 ; les angines, partie phlegmoneuſes, & partie éryſipélateuſes, ont été le plus ſouvent le ſymptome de la fiévre rouge, qui a perſiſté parmi les enfans : quelques-unes ont été ſuivies de tumeurs glanduleuſes, ſoit des parotides, ſoit des maxillaires, qui néanmoins n'abſcédoient point ; quoique cette fiévre ait encore été fâcheuſe, & avec des ſignes de malignité, elle a été peu meurtriere ce mois ; elle ſe terminoit, dans le plus grand nombre des malades, par un bourſouflement général, qui cédoit à des purgatifs & à des apozemes, compoſés avec les plantes ſavonneuſes-inciſives. Dans quelques ſujets, la fiévre perſiſtoit avec la bouffiſſure, & ſouvent l'oppreſſion de poitrine y étoit jointe ; alors la ſaignée devoit précéder les autres remedes ; il eſt reſté à d'autres malades, au lieu de bouffiſſure, de la ſenſibilité ou des douleurs dans toute l'habitude du corps. Des perſonnes de tout âge ont eu des efflorescences cutanées, en forme de petits bourgeons plus ou moins rouges, aux uns avec fiévre, aux autres ſans fiévre. J'ai vu une de ces

© BIUM

éruptions, de l'eſpece qu'on appelle urticaire.

Vers le milieu & à la fin du mois, nous avons eu des fiévres continues, qui étoient de nature inflammatoire, portant le plus ſouvent à la tête, & dans leſquelles, après quelques ſaignées, les remedes les mieux indiqués ont paru être les boiſſons délayantes, nîtrées ou aigrelettes, les lavemens & les bains aux pieds.

Outre cette fiévre, il regnoit toujours dans la garniſon, ainſi que dans le peuple, des fiévres intermittentes, des tierces ſimples, & des doubles-tierces, dans leſquelles les émético-cathartiques donnés à propos, obvioient ordinairement à toutes ſuites fâcheuſes.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Septembre; & je lui en ai rendu compte. A Paris, ce 22 Août 1759.

BARON.

© BIUM

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, Professeur en Chirurgie Françoise, Censeur Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.

. . . . . Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam. . . . . .
Marc. Manil. Astronom. lib. 1. v. 63. 64.

OCTOBRE 1759.

TOME XI.

A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le Duc de BOURGOGNE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

© BIUM

AVIS IMPORTANT.

Nous avons reçu depuis quelque tems pluſieurs Piéces d'une étendue conſidérable, qui occuperont par conſéquent beaucoup de place dans notre Journal, quoique nous ayons tâché de les élaguer autant que nous avons pu. Nous invitons MM. les Auteurs à vouloir bien être un peu plus concis par la ſuite; car il eſt difficile d'intéreſſer ſon Lecteur, quand on l'inſtruit trop longuement. D'ailleurs cette circonſtance eſt cauſe que nous ne pouvons ſatisfaire tous nos Correſpondans, en faiſant paroître leurs productions auſſi promptement qu'ils le deſireroient.

AVIS

Pour le renouvellement des Souſcriptions du Journal de Médecine.

C'eſt à VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue S. Severin, qu'il faut s'adreſſer pour ſe procurer ce Journal. Le prix de la Souſcription pour toute l'année, eſt de neuf livres douze ſols. Quand on voudra le faire venir par la Poſte, il n'en coûtera que quatre ſols par mois dans chaque Ville du royaume. Les Lettres qui ne ſeront pas affranchies, ſeront au rebut.

© BIUM

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

OCTOBRE 1759.

EXTRAIT.

Medical Obſervations and inquiries by à ſociety of phyſicians in London, *vol.* 1; c'eſt-à-dire, *Recherches & Obſervations de Médecine, par une ſociété de Médecins établie à Londres, tome premier. A Londres, chez* Guillaume Johnſton, 1757, *in*-8° *de* 435 *pages, ſans y comprendre la Préface, ni la Table des matieres.*

IL y a quelques années qu'un certain nombre de médecins de la ville de Londres, réſolurent de s'aſſembler entr'eux pour pro-

© BIUM

fiter des lumieres les uns des autres, & chercher à perfectionner leur pratique. Ils s'entretenoient dans leurs aſſemblées des maladies régnantes, du traitement qui avoit le mieux réuſſi, des nouvelles découvertes qui ſe faiſoient en médecine, & ſur-tout de celles qu'ils avoient faites eux-mêmes, ou qu'ils avoient eu occaſion d'examiner. Les membres de cette ſociété étoient tous avantageuſement connus du public, & il y en avoit pluſieurs qui étoient chargés des hôpitaux, ce qui les mettoit à portée de faire un grand nombre d'obſervations, & en même tems de vérifier celles des autres. Lorſqu'il ſurvenoit à quelqu'un d'eux un cas difficile ou embarraſſant, il conſultoit la ſociété, il eſſayoit le traitement qui avoit été jugé le plus convenable, enſuite il rendoit compte du ſuccès à l'aſſemblée.

Il y avoit déja long-tems que cette aſſociation ſubſiſtoit, lorſque quelques-uns des membres qui la formoient, réſolurent de faire part au public des avantages qu'ils tiroient eux-mêmes de leurs aſſemblées : ils s'unirent donc à quelques autres médecins, & formerent avec eux une nouvelle ſociété, pour recueillir & publier *des obſervations & des recherches de médecine*. Pour le faire avec plus de ſuccès, ils lierent des correſpondances que le grand commerce de la ville de Londres rend plus faciles que par-tout ailleurs.

© BIUM

Le premier volume de leur Recueil que nous annonçons aujourd'hui, eſt compoſé de trente articles qui contiennent chacun quelque obſervation curieuſe & intéreſſante. Nous allons tâcher de donner une idée de chacune de ces pieces ; pour pouvoir le faire avec un peu plus d'étendue, nous partagerons notre Extrait en deux ou trois Journaux.

On a toujours regardé les convulſions qui ſurviennent à la ſuite des bleſſures, comme un très-mauvais ſigne. Hippocrate avoit même prononcé qu'elles étoient conſtamment mortelles, *Convulſio quæ in vulnus incidit, lethalis*, Aph. II, l. V. Notre Recueil nous préſente deux cures de ce terrible ſymptome : elles forment les articles premier & ſeptieme ; mais nous avons cru devoir les rapprocher, parce qu'elles roulent ſur le même objet, & qu'elles ont été opérées par le même remede.

Une femme étant tombée de cheval, ſe caſſe la premiere phalange du doigt annulaire de la main droite ; on lui coupe cette phalange, qui tenoit à peine ; mais comme la ſeconde a été dépouillée, la douleur augmente de jour en jour ; la peau ſe retire, la main enfle, il s'y forme pluſieurs abſcès ; le 17^{e} jour, les muſcles de la mâchoire inférieure entrent en convulſion, la malade ne peut plus rien prendre qu'avec une cuiller à caffé. M. Sylveſtre à qui on doit cette obſer-

© BIUM

vation, vit pour lors cette malade qui étoit entrée à l'hôpital de Londres dont il étoit médecin : il lui fit d'abord appliquer des véſicatoires, lui preſcrivit des alexiteres & des eſprits volatils ; cela ne changea rien à ſon état, au contraire elle alloit de mal en pis : tout ſon corps étoit en convulſions ; enfin il eut recours à l'opium qui empêcha d'abord les progrès de la maladie, & qui enſuite diminua la fréquence des ſymptomes : cependant voyant que ce remede ſuſpendoit plutôt les ſpaſmes, qu'il ne les guériſſoit, il conſeilla d'emporter le doigt ; peu-à-peu les ſymptomes diſparurent : cela n'empêcha pas de continuer toujours l'uſage de l'opium dont il diminua les doſes par dégrés. La malade fut parfaitement guérie au bout de deux mois.

L'autre exemple a été communiqué par M. Clephane, médecin de l'hôpital Saint-Georges. Un homme qui travailloit dans une briqueterie, ſe perça le pied avec un clou qui pénétra entre le troiſieme & quatrieme os du métatarſe ; on dilata d'abord la bleſſure, & on en retira un morceau de bas que le clou y avoit fait entrer : il ne ſurvint aucun accident juſqu'au 14 ou au 15, que le malade ſentit de la roideur dans ſa machoire inférieure, & qu'il lui ſurvint une toux ſéche accompagnée de picotemens dans la poitrine : on le ſaigna, on lui appliqua les

© BIUM

véſicatoires, & on lui fit prendre de l'huile d'amandes douces, avec l'eſprit volatil de corne de cerf ; le ſoir, on lui donna deux grains d'opium : le lendemain, il prit du muſc dans un julep, il réuſſit mal ; on eut recours à l'opium qui le guérit radicalement au bout de cinq ſemaines. M. Clephane remarque que le ſang qu'on lui tira, étoit d'un tiſſu lâche, & qu'il ne ſe coagula pas, ce qu'il prétend avoir obſervé dans toutes les affections ſpaſmodiques.

Le ſecond article de ce Recueil contient l'hiſtoire d'une femme qui a vécu quarante-quatre ans avec une hydropiſie du péritoine, qui lui étoit ſurvenue ſix ans après une maladie qu'elle eut pour s'être expoſée au froid après avoir eu chaud. A l'ouverture de ſon cadavre, on trouva les deux lames du péritoine écartées l'une de l'autre, leur face externe étoit liſſe & polie, mais l'interne étoit inégale & ſquirrheuſe ; elles étoient beaucoup plus épaiſſes que dans l'état naturel ; la cavité qu'elles formoient, contenoit 25 pintes d'une liqueur puante, épaiſſe, viſqueuſe & ſaline, qui avoit dépoſé un ſédiment ſalin, ſur-tout vers le fond de la cavité, où l'on diſtinguoit quelques cryſtaux de la groſſeur d'un grain de chénevi, priſmatiques & aſſez ſemblables aux cryſtaux du nître : phénomene bien ſingulier, & qui

© BIUM

auroit mérité un examen un peu plus ſuivi. L'épiploon & le méſentere étoient ſans aucune graiſſe, les glandes de ce dernier étoient toutes ſquirrheuſes : l'eſtomac & les inteſtins étoient prodgieuſement retrécis ; mais les autres viſceres étoient en aſſez bon état. Cette obſervation a été fournie par M. Jacquin, chirurgien à Spittlefields.

A la ſuite de cet article on trouve la deſcription de la plante qui produit la ſcammonée, par M. Ruſſel ; comme il ne fait que confirmer ce qu'on ſçavoit déja ſur cette plante, & ſur la maniere d'en recueillir le ſuc, nous ne nous y arrêterons pas, non plus qu'à l'article ſuivant, fourni par M. Mucaulay, qui contient la deſcription de deux enfans, l'un mâle & l'autre femelle, dans leſquels les viſceres de l'abdomen, c'eſt-à-dire, l'eſtomac, la rate & les inteſtins étoient placés dans la cavité de la poitrine, où ils avoient pénétré par une ouverture du diaphragme ; ces enfans ne vécurent qu'une heure après leur naiſſance, pendant laquelle ils parurent reſpirer avec beaucoup de peine. Quoique de pareils faits méritent d'être inſcrits dans les faſtes de la Médecine, ils ne ſont cependant pas d'une utilité aſſez prochaine, pour qu'on ne leur doive pas préférer des faits plus utiles, quand même ils ſeroient moins merveilleux.

Nous allons paſſer à l'hiſtoire d'une maladie

© BIUM

très-ſinguliere, guérie par un moyen plus ſingulier encore. Une ſœur de M. Gnowin Knight, âgée de trente ans, fut attaquée d'une fiévre qui lui dura dix jours, & l'affoiblit beaucoup; elle retomba au bout de trois jours, pour s'être un peu trop expoſée au froid. Les deux premiers jours de ſa rechute, elle eut des nauſées & des vomiſſemens qui l'empêcherent de prendre aucune nourriture; ces ſymptomes diſparurent pour faire place à des ſueurs exceſſives qui acheverent de l'épuiſer; on eut recours aux véſicatoires, aux cordiaux, à la teinture antiphthiſique de la pharmacopée de Londres, qui firent diſparoître ces ſueurs, mais qui produiſirent une difficulté d'uriner, & des vents dans l'eſtomac & dans les inteſtins; elle n'avoit pas dormi depuis qu'elle étoit retombée : ces accidens ayant ceſſé, elle s'aſſoupit; mais ſon ſommeil, bien loin de la ſoulager, la fatigua cruellement; cela alla en augmentant juſqu'au huitieme jour, qu'elle parut ſi mal, qu'on ne crut pas qu'elle paſsât la nuit : elle s'endormit ſur le ſoir; mais elle ſe réveilla ſi fatiguée de ſon ſommeil, qu'elle ne ſe crut pas en état d'en ſoutenir un ſecond : elle pria donc ſon frere de ſe tenir auprès d'elle pour l'empêcher de dormir; il s'y mit en effet, & réfléchiſſant ſur ce phénomene extraordinaire, il imagina que dans cet état de

© BIUM

foibleſſe, les muſcles qui ſervent ordinairement à la reſpiration ſpontanée, étoient incapables de remplir ſeuls leurs fonctions; qu'ils avoient beſoin du ſecours des muſcles ſoumis à la volonté, qui concourent quelquefois avec eux aux mouvemens du thorax, d'où il conclut que ces derniers n'agiſſant pas pendant le ſommeil, la malade étoit en danger de ſuffoquer, & que c'étoit vraiſemblablement ce qui la réveilloit. Il réſolut donc de la laiſſer dormir, d'obſerver avec attention ſon pouls & ſa reſpiration, afin de l'éveiller dès qu'ils commenceroient à s'affoiblir; & avant qu'elle eût ſouffert de cette eſpece de ſuffocation, il lui fit part de ſon projet, & la fit conſentir à ſe livrer au ſommeil, contre lequel elle luttoit; elle s'endormit donc; mais à peine eut-elle dormi une demi-minute, que ſon pouls & ſa reſpiration s'arrêterent; il l'éveilla auſſi-tôt, & fut bien ſurpris, lorſqu'il lui entendit dire que ce ſommeil lui avoit fait un très-grand bien; elle s'endormit une ſeconde fois: ce nouveau ſommeil dura le double du premier; ainſi peu-à-peu elle parvint, au bout de cinq ou ſix heures, à dormir ſans danger; à meſure qu'elle dormoit, ſon pouls qui juſques-là avoit été très-petit, ſe développoit; les ſoubreſaults qu'on ſentoit à ſes tendons depuis le cinq, devinrent moins fréquens; elle commença à ſentir des véſicatoires qu'on

© BIUM

lui avoit mis aux jambes, & qui n'avoient pas encore mordu : en un mot la fiévre ceſſa ; & quoiqu'elle fût encore très-foible, elle ſe rétablit peu à peu.

M. Rook, chirurgien & apothicaire de la ville de Londres, étoit ſujet à des attaques de goutte qui ne revenoient que tous les ans ; il en eut au mois de Juin 1752 une plus forte que toutes les autres. M. Pye, auteur de cette obſervation, lui conſeilla la diette végétale dont il avoit vu de très-bons effets : il s'abſtint donc de toutes ſortes de viandes pendant près de trois mois ; mais ayant eu une nouvelle attaque au bout de ce tems, il retourna à ſon premier genre de vie : il en eut une autre aux deux pieds en Mars 1753 ; ſes douleurs augmenterent pendant dix ou douze jours, au point qu'elles le rendirent preſque fou. Dans le plus fort de ſes angoiſſes, il ſentit la douleur paſſer comme un éclair, de ſes pieds aux gras des jambes ; elle quitta avec la même rapidité les gras des jambes, & gagna les cuiſſes ; elle monta ainſi ſucceſſivement dans le bas-ventre, où elle produiſit des tranchées affreuſes, & enfin dans l'eſtomac ; lorſqu'elle y fut parvenue, le malade vomit environ une chopine d'une eau verte, ſi acide & ſi corroſive, qu'il l'a compara aux acides minéraux ; immédiatement après il s'endormit & ſe réveilla au bout de cinq ou ſix heures,

© BIUM

ſans ſentir la moindre douleur. L'année ſuivante, il eut une nouvelle attaque qui dura ſix ſemaines, & qui ſe termina de la même maniere; les douleurs ſuivirent le même cours: il avoit vomi dans les commencemens du paroxyſme; mais comme ſes douleurs n'avoient pas encore changé de place, les matieres qu'il rendit, n'étoient pas acides; elles ne le furent qu'au dernier vomiſſement, auſſi termina-t-il l'accès; ce qui ſemble indiquer d'une maniere bien ſenſible le tranſport de la matiere de la goutte. Pendant tout le tems que durerent ces deux paroxyſmes, il ſua tous les matins; & ſes ſueurs, ainſi que ſa reſpiration & ſes urines étoient ſi puantes, que ni lui ni pas un des aſſiſtans n'avoit rien ſenti de ſemblable; ſon linge étoit teint de couleur de ſafran, ſon urine étoit très-colorée; mais tous ces ſymptomes diſparoiſſoient avec le vomiſſement. Il eut un autre paroxyſme en 1755, qui fut beaucoup moins violent, mais qui fut accompagné des mêmes ſymptomes, & ſe termina par le vomiſſement; cette fois-ci ce vomiſſement fut ſi peu de choſe, qu'il ne rendit que plein une cuiller à caffé de matiere acide: cette petite évacuation fut auſſi critique que les deux autres, elle emporta le paroxyſme. L'attaque de 1752 lui avoit laiſſé ſur le métatarſe du pied droit une tumeur qui ſubſiſta juſqu'en 1755,

© BIUM

qu'elle ſe fondit ; il ſortit par le doigt du même pied, une eſpece de craie enveloppée dans une matiere ſemblable à du blanc d'œuf ; cette décharge fut ſuivie d'un paroxyſme qui ne fut ſuivi d'aucun des ſymptomes qui avoient coutume d'accompagner les autres ; il ſe termina ſans vomiſſement, laiſſant quelques nodoſités aux mains. Quelque tems après le dernier paroxyſme, il ſortit pendant trois mois par le gros orteil du pied gauche une grande quantité de matiere crétacée. Avant que cette plaie ſe fermât, il lui ſurvint une fiévre qui lui dura trois jours, ſans qu'il reſſentît la moindre douleur de goutte, mais pendant laquelle il eut les mêmes ſueurs, & les mêmes urines que celles qui accompagnoient les vomiſſemens critiques des paroxyſmes précédens. Le quatrieme jour, la goutte le prit aux deux pieds ; il eut de fréquentes envies de vomir, mais il ne vomit point : ayant ſenti de la démangeaiſon au gros orteil du pied gauche, il y apperçut de la fluctuation ; en effet il en ſortit bientôt après un peu de matiere crétacée liquide ; le lendemain au matin, il y fit une inciſion, par laquelle il ſortit près d'un demi-ſeptier d'une matiere ſanieuſe & crétacée ; ce fut la criſe du paroxyſme, car auſſitôt après la plaie ſe ferma, & depuis ce tems il s'eſt bien porté.

Nous penſions déja depuis long-tems, qu'il

© BIUM

étoit vraiſemblable de croire que l'humeur goutteuſe étoit produite par un levain acide. Cette obſervation paroît confirmer nos idées. Nous avons même déja fait faire uſage de l'eau de chaux d'écailles d'huitres à des goutteux; nous n'avons pas encore opéré de guériſons, parce que cette boiſſon eſt ſi rebutante, que les malades ne peuvent pas s'y accoutumer; mais nous croyons cependant pouvoir aſſurer qu'elle leur a procuré quelque ſoulagement momentané : ſi nous réuſſiſſons à pouvoir maſquer le goût de l'eau de chaux, & la rendre potable, nous ferons de nouvelles tentatives que nous rendrons publiques. Nous invitons les médecins à faire de leur côté les expériences néceſſaires pour conſtater l'effet de ce remede dans une maladie auſſi rebelle & auſſi douloureuſe.

Nous avons cru que nos Lecteurs verroient avec plaiſir des détails qui nous ont paru propres à jetter du jour ſur cette cruelle maladie; nous paſſerons plus rapidement ſur les articles ſuivans.

Le premier qui eſt le huitieme du Recueil, contient une hiſtoire des maladies épidémiques qui regnent à Gamron, dans les Indes orientales, pendant le printems & l'automne, par M. Oliphant. Ce ſont principalement des fiévres intermittentes; les quotidiennes ont ſi peu d'intermiſſion, qu'on les prendroit preſque pour des fiévres continues,

© BIUM

dont on les diſtingue cependant par un froid qui attaque quelques-unes des extrémités, comme le nez, le bout des doigts, &c. ſans jamais ſaiſir tout le corps à la fois; peu-à-peu les intermiſſions deviennent plus longues, & enfin au bout de quinze jours, elles prennent le type des fiévres-tierces. On ne traite ces fiévres qu'avec de légers vomitifs, tels que l'ipecacuanha & les délayans; dans le cas d'aſſoupiſſement, on a recours aux véſicatoires; & on emploie le quinquina toutes les fois que la foibleſſe du malade eſt telle, qu'on craint qu'il ne puiſſe pas réſiſter à l'effort de la maladie : les ſaignées ni les évacuans ne ſçauroient convenir, ils prolongent la maladie; les fiévres-tierces y ſont très-rebelles; le quinquina & les amers ſont les remedes qui réuſſiſſent le mieux; les évacuans occaſionnent preſque toujours des rechutes; les acides ſont les meilleurs cordiaux qu'on puiſſe employer contre la foibleſſe extraordinaire qui accompagne ordinairement cette maladie.

L'article qui ſuit celui-ci, & qu'on doit à M. Bond, médecin à Philadelphie, roule ſur un ver qui avoit été nourri dans le foie d'une femme dont il cauſa la mort. Cette femme, dix-huit mois avant de mourir, ſentit dans le côté droit une douleur d'abord légere, & ſemblable à une piquure d'épingle, mais qui augmenta dans la ſuite au

© BIUM

point qu'elle la comparoit à des chiens qui lui mangeoient le foie. Au bout de neuf ou dix mois elle crut ſentir quelque choſe de vivant dans ſon côté ; ſes douleurs n'étoient jamais ſi grandes que quand elle étoit au lit ; le mouvement ſembloit les calmer ; & lorſqu'elles étoient les plus violentes, un coup du plat de la main frappé bruſquement ſur la partie, les faiſoit ceſſer : les côtes qui répondoient au ſiége de la douleur furent pouſſées en dehors ; la peau qui les couvroit, devint œdémateuſe, & on ſentit de la fluctuation ſous les muſcles intercoſtaux. Un mois avant la mort de la malade, la douleur changea de place, elle paſſa du côté droit au côté gauche, & s'arrêta le quatrieme jour dans l'eſtomac, où elle ſentit les mêmes douleurs & les mêmes mouvemens que dans le foie, il lui ſurvint des nauſées ; & une toux qu'elle avoit eue dès le commencement, augmenta conſidérablement. Ces ſymptomes s'évanouirent tout à coup, & au bout de vingt-quatre heures elle rendit par bas la partie antérieure d'un ver annulaire ; ſix heures après elle rendit la queue & le reſte du corps ; toutes ces parties réunies formerent une longueur de 20 pouces ; la malade mourut quarante-huit heures après l'avoir rendu. Son cadavre ayant été ouvert, on trouva le volume du foie prodigieuſement augmenté ; il étoit ſquirrheux en

© BIUM

en quelques endroits ; la véſicule du fiel dont la groſſeur égaloit celle d'un œuf d'oie, étoit pleine d'une bile noire & épaiſſe. On trouva dans la partie de ce viſcere qui répondoit aux côtes déplacées, une cavité qui pouvoit contenir environ deux pintes d'une ſanie mêlée de caillots de ſang ; la ſurface de cette cavité étoit inégale, & comme ſi elle avoit été rongée ; à côté de celle-là il y en avoit une autre de deux pouces de diametre, au fond de laquelle on voyoit un paſſage qui conduiſoit dans le canal hépatique ; ayant ouvert le duodenum, on trouva l'orifice des conduits biliaires ſi dilaté, qu'on auroit pu y introduire une chandelle ordinaire.

Nous terminerons ce premier extrait par deux obſervations qui forment les articles dix & onze. La premiere, qui eſt de M. Murduck-Mackenſie, a pour objet une ſuppreſſion d'urine guérie par le quinquina. Un homme de trente ans, fort & robuſte, qui n'avoit jamais éprouvé rien qui pût indiquer de gravier ni de pierre dans les reins, ni dans la veſſie, fut attaqué tout à coup d'une ſuppreſſion totale d'urine ; les ſaignées, les lavemens, l'opium, le demi-bain, les diurétiques, les laxatifs ne purent lui faire rendre une goutte d'urine. M. Mackenſie ſoupçonnant un relâchement dans les muſcles qui ſervent à chaſſer

© BIUM

l'urine, lui ordonna du quinquina qui opéra ſi heureuſement, qu'à peine en eut-il pris trois gros, qu'il commença à uriner, & que dix gros ſuffirent pour le guérir parfaitement.

La ſeconde a été fournie par M. Cadwallader Evant, étudiant en médecine à Philadelphie. Une fille de quatorze ans fut attaquée de mouvemens convulſifs ſi violens, qu'il falloit trois perſonnes pour la tenir, & ſi fréquens, qu'elle avoit juſqu'à quarante accès en vingt-quatre heures; les ſaignées, les véficatoires, les nervins & les anodins diminuerent ces ſymptomes au point, qu'ils ne revenoient plus qu'une ou deux fois par jour. Comme on ſoupçonna qne ſes régles pouvoient être la cauſe de ces accidens, on employa tous les remedes qu'on crut capables de pouvoir les lui procurer, mais tout fut inutile; elle n'en reçut que des ſoulagemens momentanés; elle ſe détermina au bout de dix ans, à éprouver l'électricité qui faiſoit alors beaucoup de bruit. Elle s'adreſſa au fameux M. Franklin, qui lui fit éprouver ſoir & matin, quatre commotions électriques. La premiere lui procuroit ordinairement un accès de ſon mal, mais la ſeconde l'emportoit; les ſymptomes diminuerent peu à peu, & enfin diſparurent entiérement au bout de quinze jours, ce qui ne l'empêcha pas de continuer à ſe faire électriſer pendant trois mois; il

© BIUM

ne lui reſta de tous ſes maux, qu'une crampe qui diſparut auſſi très-promptement, & elle fut parfaitement guérie.

La ſuite au Journal prochain.

EXTRAIT.

L'Art d'eſſayer les mines & les métaux, publié en allemand, par M. SCHINDLERS, *& traduit en françois par feu M.* GEOFFROY *le fils, de l'académie royale des ſciences. A Paris, chez* Heriſſant, *Libraire, rue S. Jacques, 1 vol. in-12. Prix relié 2 livres 10 ſols.*

Si quelque contrée de l'Allemagne doit fournir d'excellens eſſayeurs ; c'eſt ſans contredit la Saxe dont tout le ſol paroît être une miniere abondante où les métaux ſont déguiſés & recelés de tant de manieres, qu'à peine la vie d'un excellent minéralogiſte ſuffit-elle pour connoître à fond cette immenſe variété. Les Saxons ont en effet acquis la réputation d'exceller en cette partie de la minéralogie pratique, qui conſiſte à évaluer par une petite proportion, la quantité reſpective que le véritable travail fournira de métal pur, & enſuite à recon-

© BIUM

noître par des mêmes poids fictifs, ou le dégré de pureté du métal fin, ou la quantité de ſon alliage, ou même la qualité des métaux divers qui alterent ſon titre.

Mines à exploiter, métal produit par l'exploitation, métaux alliés pour les monnoies, pour les cloches, &c. demi-métaux mêmes, tous ſont du reſſort de l'eſſayeur. On ne peut donc trop veiller à ſe procurer d'excellens eſſayeurs, mais encore on ne peut trop multiplier les moyens de les perfectionner.

Chriſtian, Charles-Schindlers, eſſayeur de l'Electeur de Saxe, étoit par ſon état & par ſes connoiſſances, le premier des eſſayeurs de ſon tems. Il a compoſé un Traité élémentaire en langue allemande, qu'il publia à Dreſde dès 1705, & qu'on réimprima ſans aucune addition en 1727, après la mort de ſon auteur. Son intention étoit de faire, pour ainſi dire, un Manuel facile à conſulter par les perſonnes les moins intelligentes, & ſur-tout d'abbréger à ſes confreres la peine de calculer, peine qui devient ſouvent infinie, à cauſe des petites fractions qu'entraîne l'évaluation proportionnelle.

Il s'agit, par exemple, de ſçavoir ce qu'une eau forte, quelque bonne qu'elle ſoit, emporte d'une très-petite quantité

© BIUM

d'or, dont on fait le départ pour conclure de ce petit déchec, celui qui arrivera néceſſairement à toute une maſſe d'or qu'il faut départir. On prend pour cet effet l'or, du titre duquel on s'aſſure aiſément, en faiſant paſſer deux marcs de cet or ſur la coupelle, avec dix marcs de plomb, le cuivre qu'il contient, eſt détruit; ainſi le marc ſuppoſé à vingt-trois karats, cinq grains de fin, ayant perdu ſon cuivre, ſera amélioré de la quantité de cuivre détruit; l'argent y eſt encore: s'il en faut faire le départ, on fond le bouton d'or avec le double d'argent, on les réduit en feuilles qu'on roule en cornets, & on les met dans l'eau-forte; l'argent ſe diſſout, l'or reſte pur: on le fond avec un peu de borax, & on doit retrouver vingt-trois karats cinq grains, c'eſt-à-dire, que le marc étant ſuppoſé diviſé en vingt-quatre parties, doit être diminué réellement des $\frac{19}{24}$ de ſon poids; mais comme par la corroſion, l'eau-forte entraîne ſouvent une portion de l'or, on trouve $\frac{17 \text{ ou } 18}{24}$ d'enlevé: c'eſt ce déchec qu'il faut évaluer & connoître; pour cela on fond un marc fictif d'or de vingt-quatre karats bien éprouvés, avec deux marcs fictifs d'argent de 12 deniers, & bien purs: on met dans l'eau-forte qui doit ſervir au départ, un cornet de ce mêlange; & ſi on ne retrouve pas

© BIUM

ſon marc d'or après le départ & la fonte, on conclut que l'eſpece d'eau-forte qu'on doit employer, rongera ſur le total du départ, préciſément la quantité reſpective qui manque au poids de marc, puiſque l'or & l'argent employés, étoient l'un & l'autre au dernier dégré de pureté.

Nous nous ſommes étendus d'autant plus ſur cet exemple, que nous croyons y avoir donné une idée de ce qu'il y a de plus difficile dans l'art des eſſais, & que ces exemples ne ſont pas fréquemment expoſés dans nos livres. Ceux-ci contiennent des deſcriptions des fourneaux, des regles pour la bonne confection des coupelles, pour bien diriger le feu, pour eſſayer même les différens métaux. Notre auteur perſuadé que ſes confreres ne manqueroient pas de ſecours en ce genre, s'eſt borné à des deſcriptions très-peu étendues ſur tous ces objets; mais lorſqu'il s'agit d'inſtruire quelqu'un des ſoins à prendre pour ne pas s'égarer dans les calculs, c'eſt alors qu'il parle en maître qui ſçait bien que perſonne avant lui n'a fait imprimer de pareils préceptes, & qui en connoît toute l'importance.

Pour épargner encore d'autres études aux eſſayeurs, M. Schindlers profitant de ſes lumieres, de ſes lectures & de ſes travaux,

© BIUM

trace une idée générale des formes ſous leſquelles chaque métal ſe déguiſe, & indique leurs noms & leurs caracteres.

M. Geoffroy le fils, à qui nous devons cette traduction, s'étoit fait ſur l'excellence de l'art d'eſſayer, & ſur la bonté de l'ouvrage de M. Schindlers, tous les raiſonnemens qui peuvent convaincre un amateur du bien qu'il fera, en le répandant parmi les chymiſtes François. Son ouvrage étoit fini, lorſque la mort l'enleva, préciſément dans l'âge où l'on commence à ſe rendre recommandable par des travaux utiles. Les ſçavans auroient été privés de cette production, ſi M. Azema, ſucceſſeur des illuſtres apothicaires du nom de Geoffroy, n'avoit tiré de l'obſcurité le manuſcrit du dernier chymiſte de ce nom.

Son zéle ne s'eſt pas borné à deſirer que cet ouvrage fût public. Il a voulu qu'on n'eût rien à reprocher aux travaux chymiques de ſon ami; & le reſpectable auteur de l'édition françoiſe des eſſais des mines de Schulter, a veillé à la correction & à l'exactitude des calculs de Schindlers.

© BIUM

OBSERVATION

Sur un Ris ſardonique guéri par le quinquina, avec quelques réflexions ſur l'action de ce remede, & des vues de pratique dans les fiévres intermittentes, confirmées par l'expérience, par M. OLIVIER, *médecin à Saint-Tropez.*

Mademoiſelle Raynaud, âgée de 50 ans, étoit tourmentée depuis quelque tems de maux de tête, de vertiges, tintement d'oreille, &c. Elle ſupportoit patiemment ces indiſpoſitions, juſqu'à ce qu'un matin ſon miroir lui fit appercevoir qu'elle avoit la bouche tirée du côté droit. Surpriſe de ſa figure, elle eſſaya de demander du ſecours, mais la langue ſe refuſa en partie à ſes deſirs. Je fus appellé, je la trouvai avec un ris ſardonique, bien caractériſé, difficulté de parler, ſans fiévre, plénitude ni dureté au pouls. Je débutai par l'émétique, auquel j'ajoutai quelques gouttes de teinture de caſtor, & l'eau de fleur d'orange; il opéra parfaitement bien, mais ſon effet ne ſatisfit pas la malade qui auroit voulu avoir la bouche remiſe: je lui fis eſpérer qu'elle ſe remettroit par l'uſage des remedes que je me propoſois de lui faire prendre; remedes qui auroient

© BIUM

manqué, ſi le vomitif n'avoit précédé. Je lui donnai le quinquina en opiat, avec le ſyrop de racine de pivoine mâle, de quatre heures en quatre heures; les muſcles de la face ſe remirent dans le courant de la ſemaine; la parole fut ferme, les vertiges ceſſerent, & le mal de tête fut de beaucoup allégé : depuis elle eſt très-bien par l'uſage qu'elle fit de tems à autre de quelques priſes du quinquina.

On regarde le ris ſardonique comme un état convulſif des muſcles de la joue ; par conſéquent, puiſque le quinquina le détruit, on eſt forcé de reconnoître en lui une vertu ſédative, calmante & tonique. C'eſt par ces qualités qu'il agit ſi efficacement dans les fiévres intermittentes, dont je ſuppoſe que les principaux phénomenes ſe paſſent dans les nerfs; ce qui me détermina d'en preſcrire l'uſage pour le ris ſardonique.

Cette humeur fébrile qui s'amaſſe peu à peu, & qui ſe développe dans un tems fixe, affecte le fluide nerveux, irrite les nerfs & met en contraction les fibriles des muſcles; ces fibriles venant à reſſerrer les calibres des petits vaiſſeaux, occaſionnent le friſſon, en mettant obſtacle à l'abord du ſang. Si cette action entraîne un plus fort reſſerrement, le froid, l'*algor febrilis* paroîtront, & tout le corps des muſcles entrera en contraction; mais à force d'agir ſur ce ſang

© BIUM

arrêté & ſur les fibres desmuſcles toujours en action; les vaiſſeaux ſe débarraſſeront de cette humeur qui les picote, & feront refouler le ſang avec impétuoſité vers le cœur, qui le pouſſera à ſon tour, par des contractions forcées & puiſſantes, vers l'habitude extérieure, & produira la ſueur qui dans ce cas eſt bien moins l'effet de la vélocité du ſang, que du relâchement de la peau & des fibres qui ont perdu de leur élaſticité par les ſecouſſes réitérées qu'elles ont eſſuyées, & par le paſſage ſubit du froid au chaud : *Animalium carnes, hyemali ſi obriguerint frigore, ſubitâ calore ſuccedente, tenerrimæ fiunt. Unde apparet quantum frigoris & caloris reciprocæ illæ viciſſitudines minuere poſſint ſolidarum partium robur. Van-Swieten.* Elles cedent plus facilement à l'abord des humeurs; les vaiſſeaux ſudorifiques diſtendus par la force de la circulation, & relâchés par la diminution de leur reſſort, laiſſeront couler plus abondamment la matiere de leur ſécrétion, ſans emporter la cauſe du mal, ni l'augmenter, lors même que cette ſécrétion vient à ſe ſupprimer; (car j'ai vu des fébricitans ſe lever dans le chaud de la fiévre, ſans aucun mal;) bien loin de-là, ces ſueurs abondantes relâcheront toujours de plus en plus les vaiſſeaux cutanés, détruiront la force des fibres déja aſſez affoiblies par l'état de contraction, où elles ſe trouvent dans le

© BIUM

froid ; les vaiſſeaux nevro-lymphatiques, les capillaires en ſouffriront ; le ſang, la lymphe, les humeurs excrémentielles de la peau ne ſeront plus travaillées comme il convient ; il en réſultera une corruption particuliere dans les humeurs qui s'accumuleront dans les vaiſſeaux lymphatiques ſubcutanés, & dans ceux de la peau, s'y développeront, quand elles ſeront en une quantité ſuffiſante, agaceront les nerfs, & renouvelleront le paroxyſme : voici comment.

Cette humeur fébrile arrêtée dans les petits vaiſſeaux lymphatiques, augmentée continuellement par l'abord ſucceſſif d'une nouvelle humeur qui s'y amaſſe peu à peu, lorſque ces vaiſſeaux en ſont entiérement gorgés, ou que par quelque fermentation, la matiere venant à ſe développer, entre dans les vaiſſeaux ſanguins par les lymphatiques qui ſe dégorgent immédiatement dans les veines ; elle produit une irritation dans le ſyſtême vaſculeux qui le tend, occaſionne ces mal-aiſes, ces anxiétés & ces tiraillemens des membres qui précedent les friſſons : cette humeur fébrile portée dans le cerveau par la circulation, affecte le fluide nerveux, en dérange l'influx, les nerfs en ſont agacés ; ce qui doit produire néceſſairement une contraction des fibres muſculaires, qui ſecoue le corps avec un ſentiment de froid, comme nous l'avons expliqué

© BIUM

ci-deſſus : ce ſera le plus ou moins de viſcoſité, ou d'abondance de la matiere fébrile, ou une fermentation plus ou moins vive, qui avancera ou reculera le paroxyſme.

Que le ſyſtême vaſculeux ſoit contracté dans le tems du froid, & qu'il agiſſe puiſſamment, quoique cela ne ſe faſſe pas ſentir au pouls, c'eſt ce que prouve la fiévre lipyrie, dans laquelle les parties extérieures ſont affectées d'un froid conſidérable; lorſqu'on ouvre la veine au malade, le ſang jaillit en arcade, avec une impétuoſité bien plus grande que celle qu'on lui remarque ordinairement. Il eſt vrai que les malades qui ſont affectés de cette fiévre, ſe plaignent d'une grande chaleur dans les viſceres. Mais n'obſerve-t-on pas auſſi dans les fiévres intermittentes, que dans le tems que le froid eſt le plus grand, les malades éprouvent une ſoif exceſſive, & qu'il y en a qui ſe plaignent d'une chaleur intérieure démeſurée? On pourroit penſer que le ſang épaiſſi ne peut pas pénétrer juſqu'aux vaiſſeaux ſécrétoires, pour y porter cette humeur qui lubréfie les viſceres, & humecte la bouche. Mais pourquoi ce phénomene ne ſeroit-il pas auſſi-bien l'effet d'une contraction générale qui reſſerre les tuyaux ſécrétoires, & qui pouſſée au dernier dégré, ou par ſa longue durée, ſuſpendra toutes les fonctions,

© BIUM

& occaſionnera la mort ? Accident arrivé pendant le froid.

Ne peut-on pas conclure de ce que le quinquina agit ſans évacuation ſenſible (*a*), & de ce que les fiévres intermittentes dégénerent, en continues par l'uſage réitéré de purgatifs, ou de ce que ces mêmes purgatifs les rappellent quand elles ont fini ; n'en peut-on pas conclure, dis-je, qu'elles n'ont pas leur foyer dans les premieres voies ? Car ſi cela étoit, les purgatifs devroient néceſſairement les emporter. Ces fréquens purgatifs, en déſempliſſant les vaiſſeaux, donnent plus de facilité aux lymphatiques ſubcutanés de ſe vuider dans les ſanguins. De-là vient qu'ils avancent le paroxyſme, ou bien la préſence de cette humeur fébrile qui coule continuellement dans le ſang, agace les ſolides, & produit la fiévre continue qui n'eſt plus accompagnée de froid, parce qu'elle ne peut plus ſe ramaſſer en une certaine quantité ; il peut ſe faire cependant que certains lymphatiques en amaſſent ſuffiſamment pour la dégorger tout à la fois, & produire quelque ſentiment de froid dans des tems réglés, quoi-

(*a*) Il eſt à préſumer que le quinquina augmente la tranſpiration ; dans ce cas, ſon action confirmeroit que c'eſt-là qu'eſt le ſiége du mal, & que le changement qu'il y produit, eſt la cauſe de la guériſon des fiévres intermittentes.

© BIUM

que la fiévre ſoit continue, ce qui lui fait garder le type des intermittentes.

Mais quand la fiévre intermittente a diſparu, elle reparoît de nouveau par l'action des purgatifs, parce que le jour de médecine on tranſpire moins, *Die medicinæ parum tranſpiratur*, dit Sanctorius. « *In ſano* » *purgatio perſpirationem minuit, in ægro* » *promovere poteſt, auferendo quæ corrupta* » *ſunt.* » De Gorter. Comme la matiere corrompue qui produit les fiévres intermittentes n'a pas ſon ſiége dans les inteſtins, & que la médecine porte ſur eux ſon effet, cet effet doit diminuer celui de la nature ſur la peau. La matiere de la tranſpiration ſéjournera donc dans ſes vaiſſeaux, puiſqu'elle n'eſt plus pouſſée avec aſſez de force au dehors, par conſéquent elle refluera dans les lymphatiques ſubcutanés, les gorgera & fournira la matiere d'un nouveau paroxyſme.

Ces phénomenes ſurprenans peuvent dépendre d'une autre cauſe qui militeroit en faveur de l'irritation des nerfs dans les fiévres intermittentes. Si l'on purge une femme attaquée de paſſions hyſtériques, ces jours-là les accès ſont plus fréquens & plus longs; ſi elle n'en eſt pas actuellement attaquée, mais qu'elle y ſoit ſujette, les accès paroiſſent le même jour; la médecine les rappelle comme les fiévres intermittentes. Les purga-

© BIUM

tifs peuvent donc rendre le genre nerveux plus ſuſceptible d'impreſſion ; de ſorte que le dérangement des humeurs qui ne l'affectoit pas auparavant, peut l'affecter ; & ſelon le caractere de cette humeur, & la diſpoſition du corps, il en réſultera des ſymptomes différens.

Je fus appellé pour voir la femme d'un pêcheur, au neuviéme jour d'une fiévre putride ſans alcaleſcence, compliquée de vapeurs hyſtériques, avec des tremblemens dans les membres, ſans froid, ni délire, ni aſſoupiſſement ; comme ces ſymptomes la fatiguoient davantage les jours qu'elle avoit pris médecine, elle réſolut de n'en plus prendre ; la fiévre augmentoit cependant, ce qui la détermina à me mander. Je lui confirmai qu'elle n'avoit point d'autres ſecours à attendre que des purgatifs ; & pour l'engager à en faire uſage, je lui fis eſpérer de la purger, de façon à diminuer ces ſymptomes fatiguans ; je mis pour cet effet trois à quatre grains de caſtoreum dans ſes médecines ; & le ſoir, de bonne heure, je lui fis donner les pilules de cynogloſſe ; les médecines agirent ſans trouble ; la paſſion hyſtérique ceſſa, & la fiévre diſparut au vingt-troiſiéme jour de ſa maladie : le caſtoreum fortifioit le genre nerveux, & le mettoit à l'abri des agacemens que les humeurs miſes en action par les purgatifs, pouvoient produire, les

© BIUM

narcotiques donnés après leur effet, conſervoient l'harmonie dans la machine, & rendoient les nerfs moins ſenſibles au dérangement qui s'y paſſoit; ceci pourra s'appliquer au traitement des fiévres intermittentes.

Il convient dans le cas de ſaburre, de faire précéder un cathartico-émétique pour nettoyer les premieres voies, & faciliter par-là l'entrée du quinquina dans le ſang, ſans mêlange de mauvais ſuc. Il ſera bon d'y ajouter quelques grains de caſtoreum pour les raiſons déduites ci-deſſus, & de le faire précéder par quelques ſaignées, ſelon le beſoin; pour lors le quinquina trouvant du vuide dans le ſyſtême vaſculeux, s'y introduira plus abondamment, reſſererra les vaiſſeaux (*a*), leur donnera le ton qu'ils ont perdu: ceux-ci fortifiés, travailleront avec ſuccès les humeurs que le quinquina diviſe (*b*), & les débarraſſeront par la peau, où eſt le ſiége du mal, des parties corrompues qui leur ſont mêlées.

Les fiévres intermittentes qui ſont indé-

(*a*) Si l'on injecte une décoction de quinquina dans un vaiſſeau artériel ou veineux d'un cadavre, après l'avoir vuidé du ſang, on trouvera que ſon calibre ſe retrécit de pluſieurs lignes.

(*b*) Le ſang récemment tiré, & mêlé dans la poëlette avec le quinquina, conſerve en partie ſa fluidité.

miques

© BIUM

miques dans les lieux humides & marécageux, où l'on ne parvient à les guérir, qu'en faiſant changer d'air aux malades; & celles qui attaquent les perſonnes qui s'expoſent imprudemment au ſerein, prouvent ſans doute que dans cette eſpece de maladie, le reſſort des fibres de l'habitude du corps eſt plus affoibli que celui des autres parties.

Les habitans de Cogolin, petit village qui reçoit les exhalaiſons de notre golfe, & des grandes mares d'eau qui ſont dans la plaine, ſont attaqués toutes les automnes de fiévres intermittentes qui ſont endémiques chez eux; les plus ſenſés s'en préſervent, en évitant le ſerein (*a*), qui pénetre & couvre dans ces endroits, les habits & la terre d'une humidité exceſſive; & comme la peau eſt plus expoſée à l'action de cette humidité malfaiſante, à cauſe de ſa grande ſuperficie, elle doit s'en reſſentir plus que les poumons, quoique la ſomme de leur ſurface intérieure ſoit, ſelon M. Hales, dix-neuf fois la ſurface de la peau, parce que l'air qu'ils reçoivent, eſt modifié par la cha-

(*a*) Il eſt plus abondant à Cogolin, que par-tout ailleurs, à cauſe du voiſinage des forêts, dont la tranſpiration ajoutée aux vapeurs de la terre & des eaux, forme vers le matin en ſe levant, des brouillards fort épais, & qui ſe diſſipent bien tard, en ſorte que ſes habitans ſont preſque toujours environnés d'une atmoſphere très-humide.

© BIUM

leur de la bouche, & corrigé par celle des viſceres ; cependant les poumons peuvent bien être affectés de cette humidité, ce qui produit des maladies de poitrine, comme l'affection de la peau produit les fiévres intermittentes, cela dépend de la diſpoſition du corps.

Non ſeulement ces vapeurs humides détruiſent le reſſort de la peau, de-là vient que les vents pluvieux ramenent les fiévres intermittentes ; mais encore elles arrêtent la tranſpiration, en reſſerrant les vaiſſeaux exhalans par leur froideur, nouvelle cauſe qui concourt à la production de cette même maladie : auſſi voit-on qu'elle reparoît quelquefois, ou que ſes paroxyſmes ſont avancés, lorſqu'on lave imprudemment ſes mains dans de l'eau froide ?

L'obſtruction des vaiſſeaux abſorbans & exhalans me paroît prouveé par la guériſon de certaines hydropiſies opérées par les frictions : s'il arrive que les abſorbans du péritoine ſoient obſtrués, la matiere de la tranſpiration abdominale s'y accumulera, & produira l'aſcite ; ſi ce ſont les exhalans, les ſéroſités s'infiltreront dans les tégumens du bas-ventre, & ſi tous les exhalans extérieurs ſont bouchés, la leucophlegmatie occupera toute la peau. Les frictions ſeront le remede le plus efficace qu'on puiſſe employer dans ces cas ; auſſi en a-t-on vu des effets ſurpre-

© BIUM

nans rapportés dans ce Journal ? L'on voit journellement des fiévres intermittentes conduire à l'anaſarque & à l'hydropiſie ; ne peut-on pas ſoupçonner que c'eſt l'obſtruction des vaiſſeaux exhalans qui peut dans la ſuite occaſionner celle des viſceres ?

Ou pourroit donc, dans ces fiévres intermittentes, rebelles & opiniâtres, contre leſquelles les fébrifuges blanchiſſent, ou qui ne cedent que pour un tems, employer les frictions ſéches, ou avec un drap de laine chauffé à la fumée du ſuccin ; ce doux frottement diviſeroit les humeurs qui s'amaſſent dans les vaiſſeaux ſubcutanés & cutanés, & empêcheroit qu'elles ne s'y accumulent en aſſez grande quantité pour produire ces fréquens paroxyſmes, il augmenteroit la circulation, & detruiroit les embarras : *Ex ipſo rubore & calore partium quæ fricantur, augetur motus humorum in partibus cutaneis, impelluntur ſtagnantia, compacta reſolvuntur, & ex his cauſis neceſſe eſt perſpirari.* Haller. Les vaiſſeaux fortifiés par les parties fines & nervines de la vapeur du ſuccin, reprendroient leur ton, & ſe débarraſſeroient de cette humeur fébrile. Il faudroit faire uſage de cette méthode tous les jours, ſoir & matin, & même après le repas, temps où l'on tranſpire le moins, le chyle n'étant pas encore aſſez atténué : *A nonâ horâ ad decimam-ſextam, à cœnâ vix libra*

© BIUM

perſpiratur, quum à quintâ ad nonam perſpirant libræ duæ; tribus horis à partu parum perſpiratur; à cibo quatuor horis vix libra perſpiratur, inde ad nonam libræ duæ. Sanctorius.

Les jours de l'accès il ſeroit expédient de ſe tenir aux bouillons pour pouvoir placer les remedes ſuivans, ſans déranger les digeſtion, ni en diminuer l'effet. Je voudrois donc qu'on fît prendre au malade, trois ou quatre heures avant le moment du paroxyſme, & deux heures après le dernier bouillon, une décoction de quinquina, & de quelque plante aſtringente, à laquelle on ajouteroit les gouttes anodines de Sydenham, pour augmenter la vertu ſédative & calmante du quinquina; la tranquillité qu'elles procureroient au genre nerveux, le garantiroit des irritations que l'humeur fébrile a coutume de produire en ſe développant; cette humeur fébrile ſeroit d'ailleurs affoiblie ou domptée elle-même par le quinquina, aidé des aſtringens que j'ajoute pour remédier au relâchement qui eſt la ſuite de l'action des narcotiques. Je conſeillerois encore d'y ajouter un grain de camphre, comme un excellent anti-ſpaſmodique. Pour détruire le *viroſum quid* des narcotiques qui irrite les nerfs, ſelon les obſervations publiées dans ce Journal, il conviendroit de répéter le même remede, le jour qu'on attendroit les

© BIUM

autres accès avec les précautions décrites, quand même il auroit arrêté le paroxyſme la premiere fois; s'il ne fait que le diminuer, c'eſt une raiſon qui doit y engager avec plus de confiance.

Comme les fiévres intermittentes reviennent pour l'ordinaire après le ſeptieme ou le quatorzieme jour de leur ceſſation, ſelon ce que j'ai obſervé, je ſerois d'avis de continuer les frictions pendant tout ce tems, & au ſeptieme & quatorzieme jour, de donner le quinquina à la maniere ci-deſſus.

Ce traitement ne doit pas avoir lieu pour les fiévres intermittentes qui ne ſont pas précédées du froid: dans celles-ci, les acides mitigés ſuffiront; cela ne détruit pas la théorie que je viens d'établir: dans ce cas, il y a érétiſme dans les vaiſſeaux ſubcutanés & cutanés; les vaiſſeaux ſont trop tendus; leurs oſcillations ſont ſuſpendues par un ſpaſme qui les roidit; les fluides acrimonieux & chauds qui y coulent, ne pourront plus ſe dépurer; ils y établiſſent le foyer de la fiévre; ces humeurs paſſant des vaiſſeaux lymphatiques dans les veines, occaſionnent des anxiétés, des mal-aiſes, des légers friſſons, des engourdiſſemens, irritent les nerfs & produiſent une fiévre ſans froid, l'humeur fébrile n'étant ni ſi abondante ni ſi viſqueuſe, attendu qu'elle eſt travaillée dans ſon foyer par la contraction des fibres,

© BIUM

& incapable de déranger l'influx du fluide nerveux ; mais cela ſuppoſe toujours un vice dans l'habitude extérieure, que les acides joints aux narcotiques pourront vaincre (*a*).

Sydenham s'eſt bien trouvé quelquefois d'employer l'émétique qu'il donnoit aſſez tôt pour qu'il eût fait ſon effet avant le paroxyſme de la fiévre, & ſon action finie, il donnoit tout de ſuite un narcotique ; mais c'eſt bien moins aux évacuations occaſionnées par le vomiſſement, qu'il étoit redevable de ce bon effet, qu'à la moiteur qu'occaſionnent les vomitifs par les ſecouſſes de la machine, & aux narcotiques qui garantiſſoient les nerfs du reſte de l'humeur fébrile qui auroit pu ſe développer : ce traitement ne peut ſe mettre en uſage dans les perſonnes d'un tempérament délicat, dont la poitrine eſt foible ; le quinquina qu'on mêle avec les narcotiques, augmentant la tranſpiration, comme nous l'avons obſervé, & affectant particuliérement l'humeur fébrile, agira avec moins de fatigue, & plus de ſuccès.

On pourroit m'objecter que la décoction

(*a*) On pourroit boire dans la journée pluſieurs verres d'une tiſane acidule, & le jour du paroxyſme, deux ou trois heures avant ſon arrivée, y joindre le narcotique, obſervant la diette pour ce jour-là.

© BIUM

des fleurs de camomille, avec la crême de tartre donnée avant le froid de la fiévre, a la vertu d'arrêter le paroxyſme ſans narcotique ; mais l'odeur de ces fleurs les rend ſédatives & calmantes, puiſque la décoction priſe en lavement, abbat les coliques, & principalement celles qui ſont occaſionnées par la paſſion hyſtérique, dont le ſiége, de l'aveu de tout le monde, eſt dans le ſyſtême nerveux ; & la crême de tartre diviſe, atténue & fond l'humeur fébrile. Je ne ſerois cependant pas éloigné de croire cette derniere capable de ramener le calme dans la machine. Voici un fait qui vient à l'appui de cette opinion.

La nommée Baille accoucha heureuſement dans le mois de Février dernier d'un garçon, ſur les ſix heures du ſoir ; l'arriere-faix ſuivit auſſi-tôt ſur les neuf heures ; elle tomba en convulſion, revint de cet état quelques minutes après, pour y rentrer à dix heures. Je fus appellé pour lors ; elle avoit des mouvemens épileptiques, ſans jamais y avoir été ſujette ; il ſortoit de ſa bouche une écume ſanglante, s'étant mordu la langue & les lévres dans les mouvemens de la mâchoire qui commençoient le paroxyſme : ces mouvemens étoient ſuivis de celui des membres de tout le corps ; ſon pouls étoit dur, tendu, plein, avec groſſe fiévre ; les vuidanges s'étoient arrêtées, elle

© BIUM

revint de cet état, ſe plaignant d'un grand mal de tête, & de l'affoibliſſement de ſa vue : je lui fis donner une drachme de crême de tartre alkoliſée ; ſes mouvemens irréguliers ne reparurent plus ; les lochies ſe rétablirent ; je continuai de quatre en quatre heures le même remede ; elle n'eut plus de convulſions ; elle ſe trouve actuellement parfaitement rétablie, étant relevée de ſes couches depuis pluſieurs jours.

Les lochies couloient, au rapport de la ſage-femme, & ne furent arrêtées que par les mouvemens convulſifs ; quoiqu'elles ne fuſſent pas la cauſe de ce ſpaſme général, je craignois que leur ſuppreſſion n'occaſionnât quelque engorgement conſidérable dans le cerveau ; la fiévre, le mal de tête ſembloient l'annoncer ; je crus qu'il convenoit de les rappeller au plutôt : c'eſt pourquoi je me décidai pour la crême de tartre ; mais elles ne purent ſe rétablir que par la ceſſation des mouvemens ſpaſmodiques, qui n'ayant plus paru après la premiere priſe de crême de tartre, me font penſer qu'elle eſt calmante. Il eſt vrai que je l'ordonnai avec une infuſion de pavot rouge (*a*), & que je fis

(*a*) Perſonne n'ignore que la crême de tartre ſe diſſout très-difficilement dans l'eau froide, & qu'il faut une chaleur aſſez conſidérable pour en accélérer la diſſolution ; on peut cependant la donner ſans cette précaution, bien pulvériſée, dans une cuil-

© BIUM

mettre une pincée de ſafran oriental dans ſes bouillons; mais ces ſecours ne me paroiſſent pas déciſifs dans un cas ſi preſſant: ils ont ſecondé la crême de tartre qui a opéré le principal changement; car la fiévre étant conſidérable, le ſafran & le coquelicot en échauffant, en auroient augmenté la vigueur, ſans le correctif de la crême de tartre.

Les meilleurs fébrifuges ont donc une vertu ſédative, calmante & tonique; cela paroît par la guériſon du ris ſardonique, que je viens de rapporter. Le quinquina calma l'état convulſif des muſcles de la joue, qui tiroient la bouche de côté, & redonna le ton à ſes antagoniſtes qui l'avoient perdu; leur action devint réciproque, & les parties reprirent leur ſituation. Il eſt donc capable de remettre le calme dans le genre nerveux, lorſqu'il aura été détruit par l'humeur fébrile; le trouble que cette humeur produit dans les nerfs de la peau, empêche leur action ſur les vaiſſeaux de cette partie, il n'eſt pas étonnant qu'ils perdent le peu de reſſort qu'ils ont, & qu'ils ne doivent qu'aux nerfs; ce qui doit néceſſairement produire la ſtagnation des humeurs, & la fiévre intermittente

lerée de tiſane ou autre liquide; la chaleur humide de l'eſtomac jointe à ſon mouvement, la brouille & la diſſout; la ſalive la fond, puiſqu'on ſent un goût acide, ſi on la tient dans la bouche.

© BIUM

qui cédéra, quand on aura fortifié cette partie, & déſobſtrué les vaiſſeaux exhalans. On rendra par-là raiſon pourquoi le camphre porté en amulete, guérit ces fiévres. C'eſt qu'outre ſa qualité anti-ſpaſmodique, il forme autour du corps un atmoſphere pénétrant, qui diviſe l'humeur des vaiſſeaux exhalans, écarte l'effet de l'humidité de l'air, redonne le ton à l'habitude extérieure, & procure la tranſpiration; avantage qu'on retirera des frictions ſéches ſur la peau : il ſeroit donc avantageux de les eſſayer dans ces fiévres intermittentes opiniâtres qui réſiſtent au quinquina.

Il y avoit long-tems que je cherchois à vérifier mes conjectures, lorſque le bataillon de Tarare, milice du Lyonnois, venant de Fréjus où les fiévres intermittentes ſont endémiques, m'en fournit l'occaſion.

Notre hôpital fut rempli de ſoldats attaqués de fiévre-tierce : j'en choiſis cinq pour les ſoumettre à mon nouveau remede. Guillaume Gais, dit l'Eſpérance, de la compagnie de Colombier; Antoine Buiſſon, dit la Bonté, de la compagnie de Calvet; Claude Chabert, dit Brin-d'amour, de la compagnie de Vegle; Clément Gordon, dit Cœur de Roi, de la compagnie de Chazele; Jean-Claude Quetani, dit la Sageſſe, de la compagnie de Dubort.

Je leur fis faire une ſaignée, & le lende-

© BIUM

main je leur donnai l'émétique. J'attendis un nouveau paroxyſme pour m'aſſurer que le cathartico-émétique n'avoit pas emporté la cauſe de la fiévre. Il parut : je fis tenir mes malades, que je trouvai aſſez dociles, aux bouillons le jour de la fiévre ; & je plaçai trois à quatre heures avant l'accès, la potion ſuivante, faite avec la décoction de deux gros de kina, d'une pincée de roſes rouges, laquelle j'ajoutai un grain de camphre, & 15 à 20 gouttes anodines.

Le froid ne parut pas ; les malades ſuerent, mais légérement ; ils furent un peu échauffés, leur pouls parut ſouple, les pulſations en étoient pleines, plus fréquentes qu'à l'ordinaire, ſans pourtant établir une fiévre bien marquée. Tous ces ſymptomes étoient l'effet du remede & d'un léger ſommeil qu'il leur procura : je leur demandai s'ils avoient reſſenti quelque friſſon ; tous m'aſſurerent que non. Je répétai le même remede le jour du paroxyſme ſuivant, avec les mêmes effets. Ils prirent enſuite de loin en loin quelques priſes de quinquina, & la fiévre n'a plus reparu, quoiqu'elle fût très-invétérée ; il n'y a eu que Guetani, dit la Sageſſe, qui deux mois après ſoit revenu de l'hôpital avec la fiévre. Comme il étoit d'un tempérament phlegmatique, je crus devoir le faire paſſer à l'uſage des apéritifs

© BIUM

joints au kina, qui arrêterent dès le troiſiéme accès.

Je traitai les autres ſoldats attaqués de la même maladie, avec le ſecours du kina : ils guérirent en effet, mais plus tard que les cinq dont j'ai parlé ; pluſieurs d'eux ſont retournés à l'hôpital. Je fus fâché de n'avoir pas employé mon nouveau remede ſur tous ; mais je voulois m'aſſurer de ſon efficacité, & combattre le même mal par les ſecours ordinaires, pour décider de la préférence.

La fiévre-tierce de pluſieurs autres ſe changea en erratique, après la ſaignée & la purgation : je n'y avois point fait entrer le caſtoreum qui auroit pu les préſerver de ce changement ; mais je ne penſois pas devoir prendre cette précaution pour des ſoldats élevés parmi les gens de la campagne, qui n'ont pas le ſyſtême nerveux ſi ſuſceptible d'impreſſions ; pour ceux-ci, je ne pus employer les fébrifuges unis aux narcotiques, n'ayant point d'heure fixe ; auſſi la fiévre fut-elle très-opiniâtre ? Il fallut une quantité prodigieuſe de kina, & en venir à d'autres ſecours, pour la déraciner.

J'avouerai qu'en même tems il y eut quelques-uns de ces ſoldats attaqués de fiévre-tierce, qui en ont été délivrés par la ſaignée & la ſeule purgation ; mais j'attribuai cet

© BIUM

effet au printems, qui ramene ſouvent la ſanté avec les beaux jours; nous étions pour lors à la fin d'Avril.

J'eſſayai le narcotique acidulé ſur Guillaume Soulier, dit Joli-cœur, compagnie de Dubort, le ſeul dont la fiévre fût ſans froid; il me réuſſit; ce jour-là la fiévre fut inſenſible: le malade ne s'apperçut pas de l'avoir eue; mais cette fiévre-tierce ſe changea en erratique: je ne pus répéter le même ſecours; le quinquina avec la crême de tartre, & le ſyrop de vinaigre le guérirent.

J'ai cru devoir donner ces preuves du ſuccès du remede. Je ſouhaite qu'une ſuite d'expériences en confirme l'uſage, & qu'il puiſſe ſervir à l'utilité des malades: objet de ce Journal & de mes deſirs. Je ne mis pas en uſage les frictions, parce que la fiévre diſparut trop tôt.

OBSERVATION

Sur un Corps étranger reſté dans une plaie environ quatorze ans, avec des accidens particuliers, par M. COURREGEOLES, *chirurgien à Laparre, en Guienne.*

Je fus appellé dans le mois de Juillet 1754, au bourg de Hourtin, pour voir Marie Larue, âgée de vingt-deux ans, enceinte

© BIUM

de ſon ſecond enfant, à laquelle je trouvai, au bord ſupérieur de la foſſe orbitaire droite, à l'endroit du trou ſourcilier, une excroiſſance ſemblable à un porreau, ayant une ligne droite, la figure pyramidale, dont la baſe étoit adhérente à la peau; ſa longueur étoit d'environ un pouce; la groſſeur à ſa baſe, étoit d'un gros tuyau de plume, maladie dont elle avoit été attaquée dans ſa premiere groſſeſſe, & qui avoit diſparu après l'accouchement; cette maladie revint dans la ſeconde groſſeſſe, avec des ſymptomes plus violens les douleurs étant des plus vives, puiſque la malade ſe trouvoit mal, lorſqu'on touchoit cette excroiſſance, ce qui l'obligea de m'envoyer chercher. J'ai obſervé qu'elle crioit très-fort dans la contraction des muſcles frontaux; elle ne voulut cependant jamais conſentir que je tentaſſe aucun remede dans le premier voyage, eſpérant que ſon prochain accouchement la délivreroit une ſeconde fois : elle ſe trompa, les douleurs augmenterent avec beaucoup plus de violence, ſur-tout lorſque les mammelles ſe trouvoient pleines; mais elles diminuoient, dès qu'elle avoit alaité ſon enfant. Je fus appellé pour la ſeconde fois; la malade me dit qu'elle craignoit d'avoir un cancer, une de ſes tantes en étant morte depuis peu : ayant de nouveau queſtionné la malade ſur les cauſes qui avoient pu

© BIUM

produire un pareil accident, elle me répondit qu'elle ſe rappelloit qu'étant de l'âge d'environ huit ans, une de ſes camarades lui avoit donné un coup de houſſine ſur cette partie, qui produiſit une petite plaie, laquelle guérit tout de ſuite; ſur ce rapport, je jugeai que quelque petite partie de cette houſſine avoit pu reſter dans cette plaie trop tôt cicatriſée; la malade ne voulant ſouffrir aucun remede, je donnai à ſon mari une pierre infernale, afin qu'il en touchât la baſe de l'excroiſſance pendant le ſommeil de ſa femme; ce qu'ayant fait pluſieurs fois, l'excroiſſance tomba toute entiere, & je trouvai dans ſon milieu un petit morceau de bois diſpoſé en eſpece de fourche, dont les deux branches appuyoient ſur le péricrâne, ce qui occaſionnoit les vives douleurs pendant la contraction des muſcles frontaux. Je laiſſe aux ſçavans l'explication des phénomenes de cette maladie. 1° Comment ce morceau de bois a pu reſter dans cette partie, depuis l'enfance de la malade, juſqu'à la premiere groſſeſſe, que parurent les premiers accidens. 2° Par quelle raiſon l'excroiſſance diſparut totalement après le premier accouchement. 3° Pourquoi la tumeur reparut avec des accidens plus violens, à la ſeconde groſſeſſe, & ne diſparut après l'accouchement, que par l'attouchement de la pierre infernale.

© BIUM

OBSERVATION

Sur une matrice offifiée, & une glande de même nature, trouvée dans le vagin du même ſujet, le 8 Juillet 1759, par M. DES GAUX DE FOBERT, docteur en médecine à Saint-Etienne en Foretz.

Je fus invité avec M. de Sevelinges, docteur en médecine, par M. Girard, maître chirurgien, pour voir & examiner une matrice qu'il avoit chez lui, dont voici la deſcription.

Elle avoit vingt-quatre pouces de circonférence, quatre pouces d'épaiſſeur, applatie à ſon fond & à ſon orifice, conſervant la forme à-peu-près des os des îles; elle peſoit huit livres & demie; elle étoit enveloppée d'une membrane mince, à-peu-près comme le perioſte, qui recouvroit une ſubſtance oſſeuſe, liſſe & polie dans la partie extérieure, preſque ſemblable à celle des os du crâne; cette ſubſtance n'étoit point continue, elle paroiſſoit ſéparée par une partie tendineuſe dans ſon milieu; la partie extérieure étoit ſolide, réſiſtoit aux différens coups, & rendoit le même ſon que les os; elle auroit ſupporté facilement la ſcie & la couronne du trépan: on eſſaya en

© BIUM

en vain de l'ouvrir avec le couteau dans ſa partie latérale, qui étoit entiérement oſſifiée; on ne put pénétrer, à l'aide du biſtouri, que dans le milieu, où nous obſervâmes la ſubſtance tendineuſe, dont nous avons déja fait mention plus haut, & qui coupoit perpendiculairement ce viſcere, de ſon fond à ſon orifice : nous n'obſervâmes aucune cavité dans la matrice ; tout étoit oblitéré ; ſa ſubſtance intérieure, après la croute oſſeuſe extérieure, qui paroiſſoit être de deux lignes d'épaiſſeur, étoit une eſpece de diploé, auſſi ſolide que celui que l'on trouve dans les condylomes des os de la cuiſſe : on ne put pénétrer ce diploé, qu'à la faveur des gros couteaux de cuiſine ou de boucher; après deux pouces environ de cette ſubſtance, nous en trouvâmes une un peu plus molle, blanchâtre, tendineuſe, parſemée de petits corps ſolides ou ſquirrheux, d'autres oſſeux & quelques points rougeâtres, reſte de vaiſſeaux qui nourriſſoient ce monſtreux viſcere. En examinant le vagin, nous obſervâmes pluſieurs glandes, une principalement près des grandes lévres, dont la groſſeur nous ſurprit : l'ayant ſorti de ſon enveloppe, nous la peſâmes ; elle peſoit trois gros ; elle étoit groſſe comme une bonne noix, très-ſolide, réſiſtant aux coups de marteau ; en la jettant à terre ou ſur une table, elle rendoit le même ſon qu'une

© BIUM

pierre. M. de Sevelinges la fit macérer chez lui long-tems dans l'eau, pour conſommer le reſte de ſes membranes & de ſes adhérences ; après la macération, elle parut remplie d'inégalités & de finuoſités, à-peu-près comme une châtaigne ſéche, & paroiſſoit plus tenir de la ſubſtance oſſeuſe, que de la pierre.

Le ſujet duquel on a tiré ce viſcere, étoit une ſœur des petites écoles, morte âgée de ſoixante-trois ans ; il y avoit trente-cinq ans qu'elle portoit ce ſquirrhe oſſifié ; elle eut dans ſa jeuneſſe les pâles couleurs pendant deux ans ; aux pâles couleurs ſuccéda une fiévre intermittente qui dura ſix mois ; elle commença pour lors à reſſentir des coliques violentes pendant pluſieurs années, qui furent terminées par le ſquirrhe de la matrice, qui prit en peu de tems un accroiſſement aſſez prompt ; elle avoit joui depuis ce tems d'une aſſez bonne ſanté ; ſes régles ſe maintinrent ſans aucun dérangement ſenſible, juſqu'à l'âge de cinquante ans, leſquelles étant ceſſées, elle tomba dans la démence, qui fut diſſipée au bout de ſept ans, par une perte conſidérable qui lui ſurvint tout d'un coup : le volume prodigieux de la matrice avoit gêné les autres viſceres, & lui avoit occaſionné une exomphale qu'elle ſupporta long-tems ; la même compreſſion donna lieu à un bubonocele, qui a terminé ſa carriere, après dix jours de ſouffrances.

© BIUM

SUITE du Mémoire ſur l'Amputation de la cuiſſe dans l'article, par M. MOUBLET, *lieutenant de M. le premier chirurgien du Roi, & chirurgien-major de l'hôpital de Taraſcon, en Provence.*

§. II.

Preuves de la poſſibilité de l'Amputation de la cuiſſe dans l'article, tirées des maladies qui la rendent indiſpenſable.

Les maladies qui affectent les parties ſupérieures de la cuiſſe, & qui en rendent l'amputation dans l'article indiſpenſable, ſont les mêmes qui l'indiquent dans les autres articulations. Elles ſont occaſionnées par tout ce qui peut offenſer, bleſſer, briſer les parties propres de l'articulation, en déranger la ſtructure, en troubler l'action, étrangler, meurtrir, déchirer les nerfs & les vaiſſeaux ſanguins qui y portent le mouvement, le ſentiment, & la vie.

Ces effets peuvent être produits par des cauſes internes, & par des externes.

Les internes ſont un vice dans l'articulation, une fiſtule, une carie, un ulcere ſordide qui en a rongé les ligamens & les ten-

© BIUM

dons. Fabrice de Hilden fournit un exemple de ces deux derniers cas (*a*). Un anévriſme à l'artere crurale pour lequel Freind fit amputer la cuiſſe (*b*); l'atrophie du membre (*c*), la gangrene des parties molles, des dépôts, des nodoſités, des tumeurs, un ſpina-ventoſa, une exoſtoſe conſidérable qui comprime ſi fort les nerfs, gêne tellement l'articulation, & procure des douleurs ſi véhémentes que, le malade ſe réſout à l'amputation pour éviter de tomber dans le maraſme.

Parmi les cauſes externes, on compte les fractures compliquées très-conſidérables, le fracaſſement de la partie ſupérieure de la cuiſſe par des chutes, des débris de maiſons, des coups de fuſils, des éclats de bombes, le renverſement d'un caroſſe, &c.

On voit par l'expoſé de ces cauſes, qu'elles ne ſont pas mortelles par elles-mêmes, qu'elles n'attaquent point directement le principe de vie du corps, qu'elles ne tendent pas à détruire les organes eſſentiels qui ſervent aux fonctions vitales; elles n'atteignent & ne dérangent que l'extrémité inférieure, ſans laquelle la machine ſubſiſte. Les

(*a*) Fabr. de Hild. Cent. IV, Obſ. XCI, p. 176.
(*b*) Freind. Hiſt. Med. p. 189.
(*c*) Chir. de Wurſius.

© BIUM

maux affreux qui naiſſent des déſordres qui rendent l'amputation de la cuiſſe dans l'article déterminément néceſſaire, peuvent s'étendre, ſe propager dans le reſte du corps, & devenir funeſtes; mais ſi on la retranche à propos, tout ſe borne aux douleurs de l'opération, & à ſes ſuites, qui ne ſont pas ſi dangereuſes pour un homme robuſte, & d'un tempérament ſain.

Ces maladies, l'extirpation ſuppoſée poſſible, ſont donc du nombre de celles qui ne cauſent la mort que par l'atrocité de leurs accidens, qui dépendent plus de la conſtitution vicieuſe du bleſſé, que de leur caractere propre, ou ſont *lethalia negletu, vel errore chirurgi* (a), puiſqu'il arrive que des maladies ſemblables guériſſent quelquefois avec toutes les apparences d'une mort imminente, & ſans les ſecours mêmes de l'art.

Albucaſis cite, plein de regret, & avec étonnement, une amputation à la cuiſſe qu'il avoit refuſé d'entreprendre, parce qu'il avoit jugé la perte du malade infaillible, & qu'un autre la fit avec ſuccès (*b*).

Wan-Swieten rapporte un exemple tiré des *Miſcellanea curioſa, decad.* 3, *p.* 495, d'une vieille femme condamnée mille fois,

(*a*) Boerrh. *aph. de cognoſc. morb.* § 172, p. 32.
(*b*) Albuc. *cap. de ſphac.*

© BIUM

dont la jambe toute ſphacélée ſe ſépara heureuſement de la partie ſupérieure ſans aucun effort, & d'elle-même (*a*).

Je ne veux point cependant inſinuer qu'on doive toujours tenter l'amputation de la cuiſſe dans l'article, dans tous les cas où elle eſt indiquée par le ſiége de la maladie. Les circonſtances qui l'ont précédée, celles qui l'accompagnent, & qu'on juge devoir ſuivre, & l'état actuel du malade, varient le prognoſtic, & ſont autant de lumieres qui guident & éclairent un praticien.

Lorſque ces maladies procedent de cauſe interne, elles guériſſent rarement; ces ulceres fétides, ces caries, ces gangrenes d'un mauvais caractere ne ſe déclarent ſouvent, que parce que toutes les humeurs ſont impregnées & infectées du même vice qui circule dans la maſſe des liqueurs; il n'eſt point entiérement pour cela dépoſé dans la cuiſſe affectée; le ſang corrompu y manifeſte plutôt, & y entraîne la mortification de la partie, parce qu'elle eſt plus éloignée du centre de la circulation, dont la langueur & la foibleſſe facilitent le dépôt, alors l'amputation ſeroit inutile.

On doit être très-circonſpect dans le jugement que l'on porte de ces maladies, & ne point ſoumettre le ſort du malade aux

(*a*) Comm. Boerh. tom. I, § 429, p. 757.

© BIUM

conjectures & aux préjugés. Fabrice de Hilden & Scultet nous fourniſſent pluſieurs obſervations d'amputation à la jambe (*a*), & à l'articulation de la cuiſſe (*b*), faites heureuſement à la ſuite de la gangrene. Le principal eſt de diſtinguer les cauſes; le ſeul reproche dont un chirurgien peut ſe rendre coupable dans ces occurrences, c'eſt d'avoir attendu que la gangrene ait fait de trop grands progrès, & ait vicié le ſang.

L'amputation de la cuiſſe dans l'article ſe trouve plus ſouvent indiquée par des cauſes externes, & doit ſur-tout ſe rencontrer dans la chirurgie militaire. A combien de bleſſés en état de la ſupporter, à qui un coup de boulet a briſé la partie ſupérieure du fémur, auroit-on pu épargner la mort en la faiſant?

» Lorſqu'on eſt obligé de couper un mem-» bre fracaſſé, dit M. Louis dans ſon excellent Mémoire ſur l'amputation des grandes extrémités (*c*), » par quelque cauſe ſupé-» rieure que ce puiſſe être : il eſt de regle de » faire l'amputation au-deſſus » ; ainſi, ſuivant même le précepte général, il eſt établi qu'il faut couper alors dans l'articulation.

Les dangers du malade dans le cas ſup-

(*a*) Scultet. Arcen. *de chir.* Obſ. XXXI, pag. 343.
(*b*) Fabr. Hildan. Cent. IV. Obſ. II, p. 5.
(*c*) Mém. de l'acad. roy. de Chir. t. IV. *in*-12, pag. 430.

© BIUM

poſé ſont plus grands que ceux de l'amputation, dont les ſuites ne peuvent rien ajouter au péril de la bleſſure. Ce ne ſont donc point l'hémorragie, la douleur & les autres accidens qui accompagnent l'amputation qu'on cherche à éviter, ce ſont ceux que le malade ſouffre antérieurement.

Car il ſemble que les anciens ne craignoient dans les amputations des articles que les ſuites de l'opération (*a*), tandis qu'ils avoient tout à redouter de l'état preſque déſeſpéré où étoit réduit le bleſſé, à qui ils faiſoient eſſuyer avant la mort tous les maux dont ils vouloient le garantir : *Abſciſſiones articulorum citrà noxam fiunt, niſi hæmorragia ſuperveniat, & protinùs animi deliquium proſternat* (b).

Dans ces déplorables ſituations où il n'y a que cette cruelle alternative, l'amputation ou la mort, c'eſt une faute irréparable de trop temporiſer, ſi le retardement peut être préjudiciable, & ſi en différant on ne peut ſe promettre de ſe diſpenſer de l'opération ; plus on l'éloigne, plus les accidens ſymptomatiques augmentent, & plus le malade eſt épuiſé par les douleurs inſupportables qu'il reſſent ; il perd à chaque inſtant ſon ſang &

(*a*) Schench. Obſ. *lib. IV.* Sever. p. 248. Fabr. ab Aquap. Obſ. XLIX, liv. II, p. 355. Mang. chir. Fabr. Hildan. Cent. IV. Obſ. LVIII.

(*b*) Hippocr. Charter. tome XII, p. 447.

© BIUM

ſes forces ; & on doit d'autant plus ſe preſſer de la faire, que ſa vie court un plus grand danger.

Car ſi quelque artere conſidérable eſt ouverte, ſi les chairs ſont beaucoup meurtries & mutilées, ſi les capſules ligamenteuſes, les tendons à demi-coupés ſouffrent des extenſions violentes & forcées, ſi le fémur briſé en pluſieurs pieces & dans toute ſon étendue, cauſe un déchirement & un délabrement affreux dans la partie ſupérieure de la cuiſſe, ſi les corps étrangers, diviſés eux-mêmes en mille morceaux, ſont enfouis & enclavés bien avant dans les muſcles, & tourmentent encore plus le bleſſé ; (car tous ces effets peuvent ſe trouver réunis, & être produits par une même cauſe) chaque moment rend les douleurs plus aigues, le péril plus imminent, l'amputation plus néceſſaire.

Les forces s'abbatent, le pouls s'affoiblit, toute la machine ſouffre, le principe vital eſt comme ſuffoqué ; le prognoſtic devient toujours plus fâcheux, parce que des accidens ſi terribles peuvent amener une mort prompte.

Mais l'opération faite à propos, les ſymptomes les plus funeſtes ceſſent, parce qu'on ôte la cauſe qui les produit. Plus l'on s'éloigne du tems de l'opération, plus les maux qui en ſont les effets, s'appaiſent, & la nature doit en opérer plutôt la guériſon. Ces

© BIUM

accidens doivent être moindres que ceux qui ſurviennent, quand on ſcie le corps de l'os, parce qu'ici l'os articulé qui reſte, a été moins fatigué, le corps moins ébranlé, l'opération plutôt faite; les muſcles moteurs de l'extrémité, à demi-coupés, ne ſervent à aucun mouvement: toute fonction eſt perdue pour eux, & toutes les parties voiſines ſe rétabliſſent, & ſe fortifient par l'inaction même de l'articulation.

SCHOLIE.

Il arrive quelquefois des accidens terribles après l'amputation, qui n'en dépendent abſolument pas, & qui ſont les ſuites de ceux que le corps a ſoufferts avant que de la faire, qui ſont d'autant plus conſidérables qu'on la retarde davantage. Ces conſidérations doivent nous rendre très-circonſpects pour ménager & diſtinguer le tems le plus propre pour l'entreprendre.

Les ſpaſmes, les convulſions, les douleurs, les inflammations furieuſes qui ſurviennent & qui épouvantent, en ſont ſouvent les indications les plus preſſantes. Cet état tumultueux du corps provient de la dilacération des nerfs érétiſés, des piqueures que les os briſés font aux chairs, & du déſordre actuel de la partie, qu'on s'efforceroit vainement de calmer & de réprimer par d'autres moyens que par l'amputation promp-

© BIUM

tement exécutée ; l'épuiſement, la langueur, l'abbatement dans lequel ſe trouve le malade, ne déſignent point que les forces manquent, mais qu'elles ſont comme opprimées, & qu'elles ſuccombent aux douleurs.

Toutes les fois qu'on ne peut l'éloigner ſans un danger imminent de mort, on eſt coupable de ne la pas tenter. Si le bleſſé n'eſt pas ménacé d'un ſi grand péril, il eſt des circonſtances où l'on doit avoir égard aux ſymptomes, & où, pour rendre l'opération plus sûre, il eſt néceſſaire de la différer.

M. Garangeot dit ſagement, en parlant de l'amputation ordinaire, dont les regles générales s'étendent à celle-ci, qu'il y a des cas d'ébranlement fort & ſubit, où l'on ne doit pas faire tout de ſuite l'amputation.

La commotion en effet accompagne toujours ces ſortes de bleſſures, mais à différens dégrés ; elle dépend de la nature & de la force du corps frappant, & de la réſiſtance de la partie fracaſſée : plus le corps frappant eſt tranchant, ſon action prompte, & l'intenſité du coup forte, plus la partie cede facilement à ſon impulſion, & plus ſa réſiſtance & la commotion diminuent ; elle peut être ſi foible, qu'elle n'eſt alors que particuliere, & qu'elle ſe borne dans l'étendue de l'extrémité affectée, & quelquefois au voiſinage de la bleſſure. Cet état n'eſt

© BIUM

pas aſſez important pour retarder l'amputation, ſi elle eſt jugée inévitable.

Mais ſouvent la force du corps frapant ſurpaſſe peu celle de la partie frapée ; ou la direction de ſon mouvement eſt telle, qu'elle eſt obligée de céder plutôt à ſa percuſſion ; & la commotion qui en réſulte, eſt plus conſidérable, relativement au ravage de la partie, & au refoulement des fluides. Il ſe fait un bouleverſement général dans toute la machine ; le ſyſtême nerveux eſt violemment agité, les eſprits déroutés, les fonctions des organes ſuſpendues & troublées ; une commotion ſi conſidérable peut être par elle-même mortelle.

En ce cas on doit éloigner l'amputation juſqu'à ce que le bleſſé ſoit un peu rétabli, & les ſymptomes appaiſés ; ce bouleverſement de la machine entraîne des mouvemens ſympathiques extraordinaires ; & la commotion qui en ſuit, eſt d'autant plus à craindre, que les dérangemens locaux ſont moindres, que la réſiſtance du membre a été plus grande, ou que le coup a porté de façon à mutiler davantage les chairs, à réduire les os en des plus petites pieces, ou à intéreſſer des parties plus délicates, plus ſenſibles, & plus mobiles.

Il faut donc exactement diſtinguer ſi le corps ſouffre plus que le membre fracaſſé, appaiſer l'organe des ſolides, & les douleurs

© BIUM

atroces, avant que d'en faire naître des nouvelles, auxquelles le malade ſuccomberoit infailliblement.

On voit de ces commotions, ſi terribles dans leur principe, qui ne ſont qu'un ſimple effet d'un ébranlement extrême & ſubit, produit par le choc d'une balle, que des ſecours ordinaires, & quelques jours de repos calment avantageuſement.

Cette commotion eſt en raiſon inverſe du délabrement qu'a cauſé la balle; toutes choſes étant égales, plus la partie eſt fracaſſée, moins il y a de commotion; l'on perd dans cette circonſtance, en négligeant l'amputation, parce que le ſyſtême nerveux eſt d'autant plus dans ſon état natutel, que la vitalité des organes du corps eſt moins menacée & moins altérée: d'ailleurs le malade eſt beaucoup tourmenté, ſes forces diminuent, ſes douleurs augmentent, & il ſouffre d'autant plus, que le ſentiment eſt plus vif, ſa ſenſibilité plus grande, & que les douleurs exceſſives ſont en raiſon double, compoſée du délabrement plus grand de la partie, & de la commotion moins forte; ainſi en faiſant ſuivre de près l'opération à la bleſſure, on ſe ſert des momens & de la ſituation la plus favorable où le malade puiſſe être; & plus on s'en éloigne, plus les accidens deviennent dangereux.

Je penſe que l'amputation de la cuiſſe dans

© BIUM

l'article, préſente un avantage, par rapport à la commotion, qui ne ſe trouve point, lorſque la cuiſſe eſt briſée dans ſa partie inférieure ou dans ſon milieu. Il eſt remarquable qu'un corps étranger frappant la partie ſupérieure du fémur, la violence du coup fait ſon plus grand effort vers la cavité cotyloïde ; & plus elle ſe porte à l'articulation, plus il doit s'amortir & ſe perdre dans les contre-coups redoublés des os articulés, parce que, ſelon les régles de la méchanique, pluſieurs mouvemens réfléchis & obliques, doivent divertir & éteindre le mouvement direct qui les produit ; d'ailleurs le déſordre de la partie ne trouble toute l'œconomie animale, que médiatement, par la quantité & la continuité des muſcles, des nerfs & des vaiſſeaux qui aboutiſſent à la portion de l'os, d'où la commotion eſt excitée : or le coup étant à la partie la plus ſupérieure du fémur, le nombre de ceux qui ſont affectés & qui y répondent, eſt moindre, que s'il arrivoit à l'inférieure ; il n'y a que ceux qui ſont ſitués entre l'articulation & la bleſſure, qui puiſſent communiquer l'ébranlement à tout le corps ; cet eſpace n'eſt pas ſi long, & n'en renferme pas une ſi grande quantité ; donc, outre que la plus grande partie de la commotion ſe diſſipe, & ſe perd dans les contre-coups des os articulés, l'autre ne peut produire des effets ſi

© BIUM

énormes, des dérangemens ſi dangereux dans la maſſe du corps, parce que les faiſceaux muſculaires, & les fibres nerveuſes ne ſont ni ſi nombreux, ni ſi conſidérables; donc les accidens de la commotion y ſont moins à craindre.

§. III.

Preuves de la poſſibilité de l'amputation de la cuiſſe dans l'article, tirées des moyens chirurgicaux.

Les anciens redoutoient avec juſte raiſon les accidens qui peuvent ſurvenir durant & après l'amputation des membres, parce que les moyens chirurgicaux qu'ils employoient, n'étoient capables ni de les prévenir, ni de leur remédier. Celſe penſoit donc judicieuſement, lorſqu'il défendoit d'amputer dans les articles des grandes extrémités, parce que la perte du malade étoit preſqu'inévitable, & qu'ils y auroient ajouté les horreurs d'une opération difficile & inutile.

On ne doit pas être ſurpris que la chirurgie des amputations ſe ſoit perfectionnée ſi lentement, ſi on fait attention qu'elle a commencé par des moyens cruels & infructueux, auxquels les malades devoient préférer la mort. Il falloit arriver juſqu'à ce ſiécle, pour qu'elle eût acquis toutes les connoiſſances utiles, qui nous permettent de

© BIUM

l'étendre, & de l'appliquer avec quelque apparence de ſuccès à l'articulation de la cuiſſe.

Les plus grandes difficultés qui ſe préſentent dans cette opération, ſont de couper les muſcles, d'arrêter le ſang, & d'ouvrir la coëffe ligamenteuſe pour pénétrer dans l'articulation, & y couper le ligament interne.

Cette néceſſité de parvenir dans l'article pour en ſéparer les deux os, paroît tout-à-fait impoſſible à Lambert qui, après avoir permis d'amputer dans les petites articulations des extrémités, ajoute : « Mais s'il faf-» loit couper le bras à la commiſſure du » coude, ou le fémur dans l'iſchium, l'am-» putation ſeroit plus difficile, que ſi ces os » étoient coupés dans leur milieu, vu la dif-» ficulté extrême qu'il y a de faire paſſer le » raſoir, ou le biſtouri dans la cavité ſyg-» moïde, pour ſéparer le ginglime, & l'ar-» throdie du rayon avec l'humerus; on » doit faire les mêmes réflexions en l'aſſem-» blage du fémur avec l'iſchium, à cauſe » que ces os ſont renfermés dans une cavité » profonde, qui empêche de faire l'inciſion « en ligne droite, & par une ſeule ſec-» tion (*a*).

Cette diſſertation ſeroit trop longue, &

(*a*) Chir. de Lamb. ch. XIX, p. 431.

je

© BIUM

je m'éloignerois de mon principal objet, ſi je m'attachois à rapporter les ſentimens univoques des auteurs qui déduiſent, & jugent tous cette impoſſibilité des mêmes difficultés que nous tâcherons de réſoudre.

Leurs manieres d'amputer ſont encore trop diſſemblables; chacune cependant peut avoir ſes avantages, dans l'endroit où elle convient le mieux. Conſidérons ſeulement celle qui paroît la plus applicable à l'articulation de la cuiſſe, pour la ſûreté de l'amputation, à laquelle il me ſera permis de faire toutes les modifications néceſſaires, & que je déclare n'adopter néanmoins que pour l'opération propoſée.

De toutes les méthodes que les praticiens ont miſes en uſage, la derniere qui a paru, & qu'on a le plus négligée, eſt l'amputation à lambeau, qui avoit d'abord entraîné tous les ſuffrages par les ſuccès ſous leſquels elle a été annoncée, & par les éloges que des grands hommes dans l'art lui ont prodigués. Quels que ſoient les inconvéniens & les défauts qui l'ont fait rejetter dans la ſuite, il me ſuffit, pour en faire choix, qu'elle ſoit dans ce cas, préférable à toutes les autres.

Je dirois ſeulement en ſa faveur, que Manget qui a inſéré dans ſa bibliotheque chirurgique, la Diſſertation de M. Verduyn; & Ruiſch (*a*) qui a décrit la méthode de

(*a*) Ruiſch. *inſtit. anat. chirurg.* p. 586.

© BIUM

M. Sabourin, qui en a paſſé long-tems pour l'inventeur, la préconiſent beaucoup, & vantent ſes ſuccès dont ils aſſurent avoir été témoins.

Le ſçavant M. Van-Swieten (*a*), après avoir montré les dangers de l'amputation ordinaire, inſinue aſſez évidemment qu'il penche pour celle à lambeau.

M. Garangeot conſeille de s'en ſervir pour en conſtater les avantages, & pour corriger ce qu'elle peut contenir encore de défectueux (*b*).

M. Louis dit, « que, dans un fracas d'os, » avec déchirement dans les parties molles » où l'amputation eſt indiquée, ſi l'accident » avoit diſpoſé les choſes de façon qu'il y » eût moins de douleurs à faire reſſentir au » bleſſé pour la formation du lambeau, » qu'en amputant ſuivant l'autre méthode, » dans cette circonſtance, toutes choſes » égales d'ailleurs, il ne balanceroit point de » faire l'amputation à lambeau (*c*).

A ces raiſons qui engagent M. Louis à lui donner la préférence, d'autres encore plus profitables nous portent à embraſſer la même opinion. Enfin, en 1702, l'académie des ſciences, à qui M. Sabourin la préſenta,

(a) *Comm. in aph.* Boerh. tom. I, p. 817.
(b) *Operat. de chir.* tom. III, p. 413.
(c) Mém. de l'acad. roy. de Chir. tom. IV, *in*-12, p. 412.

© BIUM

l'adopta, & en jugea l'invention ingénieuſe & utile. M. de Fontenelles, ſur le rapport avantageux de MM. Duverney & Meri, dont le témoignage eſt une preuve, devant qui elle fut faite, en fait valoir la ſupériorité ſur la méthode ordinaire, & dit « qu'en » moins de deux jours la piece de chair & de » peau dont on recouvre l'os, ſe réunit » avec l'extrémité des vaiſſeaux coupés, & » par conſéquent qu'on n'eſt obligé ni de » lier avec du fil le bout des vaiſſeaux pour » les fermer, ni d'y appliquer des cauſti- » ques & des aſtringens, toutes pratiques » dangereuſes ou incommodes; l'os ſi promp- » tement recouvert, ne s'exfolie point, & » le moignon revêtu de chairs, n'eſt plus ſen- » ſible & douloureux comme il étoit (*a*).

Sans adhérer entiérement à tous ces éloges, je penſe que l'amputation à lambeau, pratiquée dans l'articulation de la cuiſſe, n'eſt pas ſujette à tous les dangers qu'elle peut avoir ailleurs, & que ſes avantages ſont favoriſés par la ſtructure, & la configuration de la partie.

Le lambeau en recouvrant la cavité cotyloïde, répare la grande perte de ſubſtance qui doit néceſſairement s'enſuivre; il s'ajuſte facilement ſur une ſurface liſſe, polie

(*a*) Hiſt. de l'académ. royale des ſcienc. ann. 1702.

© BIUM

& immobile ; la réunion des chairs eſt par conſéquent plus prompte, plus parfaite & plus facile.

Elle n'encourt point le danger que lui trouve M. Heiſter. En effet quand on ſe ſert de cette méthode, en amputant au milieu de l'os, & qu'on applique la piece des chairs ſur l'extrémité ſupérieure de l'os ſcié, quelque fine que ſoit la ſcie, les fragmens, les aſpérités, les dentleures qui réſiſtent à l'os, doivent piquer, meurtrir les chairs d'autant plus ſenſibles, qu'elles ſont plus mutilées, & déchirer les expanſions nerveuſes & aponévrotiques ſur leſquelles il eſt appuyé, y occaſionner même des inflammations, des convulſions, des hémorragies qui peuvent emporter le malade.

Je ne veux point par-là décider qu'elle ſoit impraticable, en appliquant le lambeau ſur l'os ſcié ; mais je penſe qu'elle peut alors produire des accidens funeſtes. Fondé ſur ces raiſons très-plauſibles, j'aſſure qu'elle eſt plus avantageuſe dans l'amputation de la cuiſſe dans l'article.

Le nombre & la totalité des puiſſans muſcles qui l'environnent, ſont très-propres à former le lambeau que je crois devoir choiſir, lorſqu'on le peut, dans la partie interne de la cuiſſe, dont la ſituation eſt plus commode, mieux diſpoſée, & douée

© BIUM

de toutes les conditions requiſes. Le lambeau pratiqué dans cet endroit, n'empêche point de continuer l'opération, ne porte aucun préjudice à l'articulation, favoriſe le renverſement des chairs, & leur application dans la cavité cotyloïde, & eſt muni d'une quantité ſuffiſante de nerfs & de diſtributions artérielles pour les nourrir.

M. Sabourin qui vouloit étendre la fortune de l'amputation à lambeau, l'employa pour celle de l'articulation du genou; mais il ne s'en eſt ſervi, qu'autant qu'il a pu faire uſage & s'aider, durant l'opération, du tourniquet.

J'avoue que le moyen d'arrêter le ſang dans l'artere crurale, eſt ici le plus grand obſtacle qui s'offre à ſurmonter, parce qu'on ne peut, pendant l'amputation, appliquer le tourniquet au-deſſus de l'article ſur l'artere crurale; & quand on le pourroit, on ne le devroit point. Il faut ici que l'agent qui remplit cet office durant l'opération, ſoit fixe & ſtable, & demeure toujours dans cette même poſition, parce que l'interception du ſang, dans cet endroit, doit durer autant que la vie du bleſſé.

Le tourniquet laiſſé long-tems ſur la partie, produiroit une immobilité, un ſentiment lourd & peſant, une ſtupeur conſidérable dans le moignon; il pince, ſerre la peau, étrangle les parties voiſines, peut y

© BIUM

cauſer des gonflemens, des irritations, des inflammations, des gangrenes; la ligature peut ſeule avoir lieu dans cette occaſion, elle eſt exempte de ces inconvéniens, & doit lui être préférée.

Les anciens qui ne la connoiſſoient pas, louent beaucoup le cautere cultellaire (*a*). Hildan fait le détail d'une amputation à la jambe dans l'article, faite avec le cautere cultellaire, à un malade exténué qui guérit (*b*). Scultet plaçoit le membre qui devoit être amputé, ſur un tronc de bois, & il faiſoit ſauter avec un ciſeau & un maillet la partie de l'extrémité qu'il vouloit couper; il tiroit après l'artere avec des pincettes, & la cautériſoit le plus ſouvent avec un fer ardent, pour arrêter l'hémorragie (*c*). Veſale ſe ſervoit encore du cautere actuel (*d*); Gui de Chauliac, d'huile bouillante (*e*).

Ces méthodes ſont cruelles; mais ce ſont les ſeuls moyens que les anciens avoient. Auſſi dans les hiſtoires qu'ils nous ont laiſſées de leurs amputations, on lit que le plus

(*a*) Paracelſ. *lib. II, cap.* 8, p. 121. Galen. *lib. V, cap.* 2. Lanfr. p. 203. Gabr. Sallop. p. 234. Hervrn. p. 68. Pirotechn. de M. Aur. Sever. c. 14. p. 349.

(*b*) Fabr. Hild. Cent. IV, Obſ. XIX, p. 32.

(c) *Arcan. de chir.* p. 73.

(d) *Veſal. chirurg. magn. lib. V, cap.* 12, p. 1082.

(*e*) Liv. III, c. 48, p. 138.

© BIUM

grand nombre des malades mouroit dans l'opération même, d'hémorragie ou des douleurs ; ce qu'assure Celse, & ce qui devoit les empêcher de la pratiquer dans les articulations, *Sæpe profusione sanguinis, vel animi defectione moriuntur* (a).

Paré, pour se faire plus d'honneur de la ligature, ne manque point de dire, *Ferro candenti multi periére* (b). Nous pouvons ajouter cette réflexion de M. Van-Swieten, depuis même que la ligature des vaisseaux est connue : *Quot perierunt vulnerati hæmorragiis, qui servari potuissent, si arteriarum trunci in locis ubi ferè nudi hærent, idoneâ ligaturâ compressi fuissent* (c) !

En effet cette remarque trouve sa juste application dans cette opération, où la maniere de contenir le torrent du sang dans l'artere crurale, au-dessus de l'articulation de la cuisse, est la plus grande difficulté, & où la ligature est praticable. Tous ceux qui sont morts, faute de leur avoir fait cette amputation, sont dans ce cas.

Il est néanmoins évident que l'artere crurale est ici susceptible de ligature. Cette artere, après avoir passé sous le ligament de fallope, sur l'union de l'os des îles avec le pubis, donne trois rameaux considérables

(a) Corn. Cels. *lib. VIII*, *cap.* 33, p. 497.
(b) Par. liv. XII, ch. 35.
(c) *Comm. in aph.* Boerrh. tom. I, p. 282.

© BIUM

qui ſe répandent autour de l'articulation ; & fait enſuite trois travers de doigts de chemin, où elle n'eſt recouverte que des ſimples tégumens. La ligature exécutée dans ce trajet, ſoutient toute la colonne ſupérieure du ſang, & facilite l'opération ; en liant ainſi la crurale à la ſortie du bas-ventre, on a moins à craindre des hémorragies, parce qu'elle n'a point encore fourni beaucoup de ramifications.

Elle procure un double avantage, en enveloppant le tronc nerveux qui l'accompagne ; il arrive au-deſſous une pareille interception des eſprits animaux ; la douleur eſt amortie, & le ſentiment aboli dans la partie inférieure.

Nous pouvons pouſſer plus loin ces conſéquences ; on ſçait que plus une partie renferme dans ſon tiſſu un plus grand nombre de fibrilles nerveuſes, plus elle eſt douée de ſenſibilité : or en liant trois travers de doigts au-deſſous du ligament tendineux, l'artere avec les nerfs, tous les faiſceaux nerveux qui les compoſent, ne ſont point encore épars, ils ſont dans leur entier, & comme ramaſſés dans l'anſe de la ligature, qui rompt toute communication entre le tronc nerveux & ſes expanſions, & rend toutes ſes diviſions inutiles, & privées de ſenſibilité, parce que le fluide nerveux ne peut plus y couler ; ainſi en coupant au-deſſous d'elle, la diſtrac-

© BIUM

tion des fibres eſt moindre, leur dilacération ſe fait moins ſentir, parce que le ſentiment eſt preſqu'éteint.

Le ſang étant donc arrêté, les muſcles autour de l'articulation coupés, il ne reſte plus qu'à ouvrir la membrane ligamenteuſe de l'articulation, & à couper le ligament rond.

On ſçait qu'en donnant différens mouvemens à la cuiſſe, on relâche le ligament orbiculaire du côté où on la porte, & qu'il eſt très-aiſé de l'ouvrir dans ſon circuit par cette manœuvre. Ces ouvertures, en portant tout de ſuite la cuiſſe en dehors, découvrent entiérement le ligament rond à la partie intérieure, & ſa ſection détache les deux os articulés.

SCHOLIE.

La piece des chairs qu'on a conſervée, appliquée tout de ſuite dans la cavité cotyloïde, recouvre l'articulation, & évite tous les inconvéniens qui pourroient traverſer la ſûreté de l'amputation.

Mais ce lambeau n'eſt-il pas lui-même le mal le plus dangereux de l'opération, étant pris au-deſſous de la ligature ? Car par l'interception qu'elle cauſe du ſang & de l'influx du fluide nerveux, ce lambeau n'eſt-il pas ſans circulation, privé de ſentiment, & de mouvement vital ? Compoſé de vaiſſeaux

© BIUM

de tout genre, ne doit-il pas tomber bientôt en mortification, par le défaut des liqueurs qui y portent la nourriture & la vie.

Nous avons remarqué que l'artere crurale, dès ſon paſſage au-deſſous du ligament inguinal, & au-deſſus de la ligature, donnoit trois rameaux qui ſe diſtribuent aux parties voiſines. L'Anatomie nous apprend que celui qui forme l'artere honteuſe externe, ſe porte dans le muſcle pſoas, & ſe répand dans la partie interne de la cuiſſe; ſes diviſions jointes avec celles qui viennent de l'iliaque, ſuffiſent pour vivifier le lambeau que nous avons choiſi pour cette raiſon dans cet endroit.

Une preuve inconteſtable que ces rameaux d'arteres ſont aſſez conſidérables pour nourrir le lambeau, c'eſt que M. Petit, cette lumiere dans la pratique de la chirurgie, imagina pour M. le marquis de Rothelin, à qui la ligature des vaiſſeaux ſe coupa, vingt jours après lui avoir amputé la cuiſſe, une machine ingénieuſe (*a*) qui comprima exactement l'artere crurale, à-peu-près dans l'endroit que j'aſſigne pour faire la ligature; le ſang dont on ne pouvoit ſe rendre maître, s'arrêta par ce moyen, & le moignon ne laiſſa pas de vivre par la médiation des

(*a*) Mém. de l'acad. roy. des ſcienc. ann. 1731, p. 134.

© BIUM

distributions artérielles dont je fais mention.

Ces différentes manœuvres réunies me paroissent remplir l'objet proposé; ainsi Hippocrate recommande, avec juste raison, de couper dans les articulations pour accélerer l'amputation (*a*). Celle qu'on pratique au milieu de l'os, est plus longue, parce qu'elle ne peut se faire qu'en plusieurs reprises; plus dangereuse, parce qu'elle est sujette à plus d'inconvéniens.

Car il faut bien plus de tems pour scier l'os, que pour couper la capsule de l'article; & la scie peut d'ailleurs, par son action forte, causer un ébranlement, une secousse dans tout le corps, qui ne peut que troubler les fonctions des organes; le point d'appui n'est jamais assez ferme, & l'os peut éclater sous la scie, ce qui est arrivé plusieurs fois.

De plus la partie supérieure de l'os, ou la cavité de l'articulation n'est point ici touchée par la scie qui ratisse le périoste externe, froisse, brise l'entrelacement des lames osseuses, déchire les vaisseaux qui serpentent dans sa substance, & la membrane interne du périoste qui en tapisse les cellules.

On n'a pas non plus à craindre la saillie

(*a*) Hipp. *aphor.* 35, *lib.* 4 *de articul.*

© BIUM

& la dénudation de l'os, qui eſt un grand défaut de la méthode ordinaire. M. Van-Swieten aſſure avoir vu, trois mois après l'amputation faite, l'os ſaillant s'abſcéder & ſe carier. Pour garantir le bleſſé de cette difformité & de ces dangers, les anciens appliquoient tout de ſuite le cautere actuel, & brûloient auſſi avant qu'ils le pouvoient; les modernes ſont obligés de recourir à la réſection de la partie d'os ſaillante, qui eſt preſque une ſeconde amputation.

Bien loin qu'il ſurvienne d'exfoliation à l'os ſupérieur de l'articulation, puiſque la partie oſſeuſſe qui reſte, n'eſt point expoſée à l'air, & eſt recouverte par les chairs du lambeau, & celles de la circonférence, Ruiſch remarque (*a*) qu'il arrive au lambeau ce qu'on obſerve à une plaie ſimple, qu'il bourgeonne. Il a vu, après une amputation au coude à lambeau, à tous les panſemens de laquelle il avoit intention d'aſſiſter, des petits grains charnus s'élever peu-à-peu ſur les lévres du lambeau. La nature y opere une régénération qui conduit la plaie à une parfaite cicatriſation : toutes ces pieces de chairs qui excedent l'os de tous côtés, lorſqu'elles ſont repriſes, ſemblent entées les unes ſur les autres.

Ces réflexions qui ſont déduites d'une

(a) *Epiſtol.* problem. XIV, p. 14.

© BIUM

héorie exacte, fortifiées par les exemples & les obſervations que nous avons rapportés, ſemblent prouver inconteſtablement qu'on peut pratiquer l'amputation de la cuiſſe dans l'article, lorſqu'elle eſt l'unique reſſource pour ſauver la vie à un malade.

La ſuite au Journal prochain.

OBSERVATION

Sur une Hernie avec inflammation guérie par un vomiſſement ſpontané, par M. GIGNOUX, docteur en médecine à Valence, en Agénois.

Un enfant âgé de cinq ans, ſujet à une deſcente complette dans les bourſes, qu'on avoit retenue pendant long-tems, à l'aide d'un bandage, & dont on le croyoit entiérement guéri, tomba malade au mois de Mai 1758, d'une fiévre putride-vermineuſe; maladie qui ne regnoit point à la vérité d'une maniere épidémique, mais dont je vis trois ou quatre enfans attaqués dans le même tems. Dès les premiers momens de l'invaſion de la fiévre, la hernie reparut avec tous les ſignes de l'étranglement, & bientôt avec ceux de l'inflammation: le ſcrotum devint d'une groſſeur prodigieuſe;

© BIUM

il étoit fort rouge ; tendu & douloureux : la réduction des inteſtins avoit été tentée à différentes repriſes par la mere de l'enfant & par un chirurgien, mais toujours ſans ſuccès ; le petit malade n'alloit plus par bas, & vomiſſoit avec des grands efforts tout ce qu'il prenoit, mêlé avec de la bile, des glaires & des vers. On m'appella le deuxieme jour ; je trouvai la fiévre vive, la chaleur mordicante, la langue ſéche & couverte d'une ſaburre blanchâtre, beaucoup d'altération, &c. Le bas-ventre étoit un peu météoriſé : je fis ſaigner deux fois cet enfant ; je mis en œuvre les fomentations, les cataplaſmes émolliens, les lavemens, les huileux, les relâchans, &c. On inſiſta quatre jours de ſuite dans l'uſage de ces remedes, mais ſans ſuccès : les parens pauvres, chargés de famille, & diſtraits par leurs occupations, les abandonnerent entiérement, & laiſſerent l'enfant entre les mains de la nature.

Je continuai cependant de le voir, parce que je traitois dans le voiſinage une femme attaquée d'une fluxion catarrhale ; les ſymptomes perſévérerent toujours, ils devinrent même plus graves ; les vomiſſemens étoient plus fréquens : à peine cet enfant prenoit-il de loin en loin quelque cuillerée de bouillon ou de vin, qu'il le rendoit preſque ſur le champ; le hoquet s'éveilloit par intervalles,

© BIUM

le pouls s'affoibliſſoit, &c. L'idée de la gangrene qui s'emparoit de la partie, me fit regarder alors cet enfant comme perdu ſans reſſource : je me trompai ; le onzieme jour, la fiévre diſparut ; la tumeur devint ſouple, mollette, la hernie rentra d'elle-même, & l'enfant fut guéri ; on ne s'apperçut point d'aucune évacuation critique, ni par les ſelles, ni par les urines.

Comment une inflammation auſſi-bien caractériſée, que l'étoit celle des parties deſcendues dans le ſcrotum, ne tourna-t-elle pas en gangrene ? l'étranglement ne devoit-il pas l'accélerer ? La fiévre, avons-nous dit, étoit de l'eſpece putride-verminеuſe, & conſéquemment de nature à ne guérir, que par des évacuations réitérées : or le vomiſſement ſi ſouvent répété, évacuant la matiere putride, ne devoit-il pas emporter la fiévre, par la même raiſon qu'elle auroit cédé à l'émétique, aux purgatifs méthodiquement adminiſtrés : l'inflammation des parties tombées dans le ſcrotum, étoit une dépendance de la fiévre, & n'étoit occaſionnée comme elle, que par la préſence des matieres hétérogenes-putrides, renfermées dans les premieres voies ; elle devoit donc ſe diſſiper, lorſque ces ſubſtances nuiſibles eurent été évacuées à l'aide des vomiſſemens ſpontanés ; c'eſt ainſi qu'on voit certaines eſpeces

© BIUM

de pleuréſies ſymptomatiques ſuccéder au dérangement des premieres voies, quelquefois diſparoître tout à coup, ou du moins diminuer très-ſenſiblement après l'action d'un émétique, ou de quelque purgatif.

Si nos conjectures ſont fondées, le vomiſſement; accident ordinairement funeſte dans les hernies avec inflammation, auroit été dans le cas rapporté, l'inſtrument que la nature mit en uſage pour terminer la maladie.

OBSERVATION

Sur une fracture à la partie moyenne de la cuiſſe, occaſionnée par l'action ſeule des muſcles, par M. CURET, chirurgien en ſecond ſur les vaiſſeaux du Roi, à Toulon.

La veille de Pâques, 14 Avril 1759, Vincent Ferri, âgé de dix-ſept ans, du lieu de Saint-Antoine, hameau diſtant d'une lieue & demie de Marſeille, embarqué en qualité de mouſſe, ſur un petit pinque venant d'Alexandrette, eut le malheur de ſe fracturer la cuiſſe dans ſa partie moyenne, en urinant; le tems étoit fort gros, on avoit peine à ſe ſoutenir, par le grand roulis

© BIUM

roulis du vaiſſeau ; une ſecouſſe tout-à-coup inattendue obligea tout le genre muſculeux à ſe mettre en contraction : dans l'appréhenſion où il fut de tomber, il préſenta le pied droit, & dans l'inſtant fit un grand cri, & ſe ſoutint avec peine ſur ſon autre jambe, à l'aide de ſes mains ; on le tranſporta à quelques pas, traînant ſa jambe, perſonne ne vouloit croire que la cuiſſe fût caſſée ; on le deſcendit à la cale, où par haſard il y avoit un peu de place ; je coupai la culotte, eu égard au grand cri du bleſſé ; un coup d'œil ſeulement me fit juger de l'accident : la jambe ſe trouva raccourcie d'un grand travers de doigt, le genou de même, la pointe du pied tant ſoit peu tournée en dedans ; il y avoit une grande convexité à la partie latérale externe de la cuiſſe, un petit vuide à la partie latérale interne, joint à une vive douleur que reſſentit le bleſſé, lorſque je voulus ſentir la crépitation.

Nous étions au milieu du canal de Malte, le tems étoit furieux : je fus obligé de laiſſer le bleſſé dans cet état toute la nuit, bien comprimé avec une voile ; nonobſtant cela, la contraction des muſcles qui meuvent la jambe ſur la cuiſſe, tels que les vaſtes internes & externes, droit, antérieur & crural, &c. & autres

© BIUM

muſcles de la cuiſſe, qui vont s'inſérer à la partie inférieure du fémur : ces muſcles, dis-je, tiroient cette portion d'os ſupérieurement, chevauchoient l'extrémité ſupérieure, dont les pointes aigues & tranchantes occaſionnoient des douleurs très-vives ; pour y obvier, j'attachai le pied à un point fixe, en faiſant une petite extenſion, tandis que le malade de ſon côté faiſoit la contre-extenſion, autant que le mouvement de la mer le lui permettoit ; il paſſa la nuit dans cet état, en ſouffrant de vives douleurs. A huit heures du matin, bien que le tems ne fût pas trop calmé, je diſpoſai mon appareil, & ſuivis tout ce que les auteurs preſcrivent en pareil cas. Le bleſſé fut long-tems à recouvrer la ſanté, à cauſe de ſon intempérance dans le régime, & de ſon impatience ; cependant tout a tourné ſelon mes deſirs, après des ſoins & des peines ſans nombre.

OBSERVATION

Sur un morceau de chair ſorti de la trachée-artere, par M. DALBIS, médecin à Millau, en Rouergue.

On lit dans les auteurs, qu'ils ont obſervé

© BIUM

qu'il eſt ſorti des poumons des malades, de petits calculs, des corps reſſemblans à des grains de grêle, de petites vomiques, des lambeaux de membranes, qui couvroient un abſcès, ou qui provenoient d'un kiſte; mais le fait ſuivant a quelque choſe de ſi ſingulier, que j'ai cru qu'on ne ſeroit pas fâché de le lire.

Un cordonnier de cette ville, âgé d'environ quarante ans, d'une conſtitution ſanguine, homme qui aimoit à boire, & beaucoup à chanter, fut attaqué d'une hémophthiſie; je lui fis faire pluſieurs ſaignées & autres remedes convenables à ſon mal; un ſoir, il eut une quinte de toux ſi violente, qu'il faillit à périr; enfin après de violens efforts de toux, il expectora un gros morceau de chair, dont on jetta la moitié, & on garda l'autre pour me la faire voir: la toux s'appaiſa ſur le champ, le crachement de ſang finit, & le malade paſſa une bonne nuit. Sa femme fort alarmée, me dit le lendemain ce qui s'étoit paſſé; elle me fit voir ce reſte de chair qu'il avoit craché: comme nous étions pour lors dans les fortes chaleurs de l'été, il étoit devenu ſi noir & ſi racorni, que je ne connus point ce que c'étoit; mais pour le découvrir, je le fis macérer dans l'eau juſqu'à ma viſite du

© BIUM

ſoir ; je vis pour lors que c'étoit un vaiſſeau qui étoit blanc, long environ de 8 pouces, & de la groſſeur d'une plume à écrire, jettant de chaque côté, d'eſpace en eſpace, des branches paralleles, & de ces branches il partoit des rameaux : j'ouvris le tronc, les branches & les rameaux, & je trouvai dans leur cavité, la même humeur que celle qu'il crachoit, & du ſang ; je vis pour lors que c'étoit un vaiſſeau aërien, & une exfoliation de la membrane interne des bronches : le malade jouit après cela pendant près d'un an d'une bonne ſanté ; mais ayant repris ſon premier train, il eut un retour d'hémophthiſie, ſans qu'il y ſurvînt rien de particulier ; & dix-huit mois après, il périt par une phthiſie pulmonaire.

LETTRE

De M. SANCHEZ, docteur en médecine, à M. VANDERMONDE, *ſur la fauſſe époque des Maladies vénériennes en Europe.*

MONSIEUR,

Il y a environ deux ans qu'un de mes correſpondans m'a envoyé de Rome un livre *in*-4°, très-mince, avec ce titre : *» Pacifici Maximi Poëtæ Æſculani, Flo-*

© BIUM

» *rentiæ anno gratiæ M. CCCC LXXXIX,*
» *Idibus Novembris, per* ANTONIUM
» MISCOMINUM. » Dans le livre X, *De Matronâ*, on lit ces diſtiques :

. . . . . .
» *Ne confidatis natibus, ſunt omnia ficta :*
» *Quo pœdicemus ? Dicimus iſta : mares*
» *Et placet nulli vos ſubdere more ferarum,*
» *Sitque per amplexus ora dediſſe ſatis.*
» *Inde calet culus, digitiſque evellitur, inde*
» *Ficus habet miſeras, atque mariſca nates.*
» *Inde aliquem vidi tanto pallore teneri,*
» *Ut faciem credas immaduiſſe croco :*
» *Adde quod hinc olidas hircus celer ibit in alas,*
» *Mirandoſque dabit barba moleſta pilos,*
» *Et ſæpe in partes centum diſcinditur ille,*
» *Ut ſit opus ſartas uſtulet igne nates.*
» *Non aliter vidi nimio vel ſole, vel imbre*
» *Punica diſrumpi, cortice mala, ſuo.*

Et dans le même livre, *lib. III, ad Priapum*, on lit ;

» *Tuque meum, ſi non properas ſanare Priapum*
» *Deçidet ; heu ! non hoc nobile robur erit.*

© BIUM

» *Ante, meis oculis orbatus priver, vel ante*
» *Abſciſſus fœdo naſus ab ore cadat.*
» *Non me reſpiciet, nec me volet ulla puella,*
» *In me etiam mittet triſtia ſputa puer.*
» *Lætior, heu! toto me non erat alter in orbe!*
» *Si cadet hic, non me triſtior alter erit.*
» *Me miſerum ſordes, quas marcidus ore remittit?*
» *Ulcera, quæ fœdo marcidus ore gerit!*
» *Aſpice me miſerum, precor, ô per poma, per hortos,*
» *Per caput hoc ſacrum, per rigidamque trabem,*
» *Summe Pater, miſerere meî, miſerere dolentis,*
» *Meque tuis meritis fac, precor, uſque tuum.*
» *Hinc ego commendo totâ tibi mente, Priape,*
» *Fac valeat, fac ſit ſanus, ut ante fuit.*

Comme ces dyſtiques ſont la plus convaincante preuve que la maladie vénérienne étoit connue en Italie, quatre ans avant que Chriſtophe Colomb paſſât en Amérique, je crois, Monſieur, que vous voudrez bien les publier dans votre Journal, afin de conſerver ce monument à la poſtérité;

© BIUM

car autrement je ne vois pas qu'il puiſſe l'être. On a fait une ſeconde édition des Œuvres de *Pacifici Maximi*, à Parme, le ſiécle paſſé, *in*-4° : on le trouve à la bibliotheque du Roi ; mais on y a retranché tous ces vers obſcenes, & pluſieurs autres. Dans l'édition que j'ai, & que j'ai prêtée à M. de Maizieux, directeur de l'Ecole Militaire, il manque les premieres feuilles ; les pages ne ſont pas numerotées, & la date de l'impreſſion & du lieu où elle a été faite ſe lit à la fin. Je laiſſe à votre diſpoſition, Monſieur, à faire uſage de tout ceci, comme vous le trouverez convenable (*).

J'ai l'honneur d'être, &c.

(*) Quoique ces vers ſoient fort obſcenes, nous n'avons pas cru devoir les ſupprimer, parce qu'ils renferment une vérité importante, & qu'ils tendent à diſſiper une erreur que l'autorité de quelques écrivains modernes n'avoient que trop accréditée. Comme il pourroit ſe trouver des mécréans, qui ne reconnoitroient pas les maladies vénériennes à ces traits, & qui croiroient encore être en droit de douter de leur exiſtence, avant la conquête du nouveau monde, nous indiquerons inceſſamment les ſources où ils pourront puiſer de nouvelles preuves inconteſtables à ce ſujet.

© BIUM

LIVRES NOUVEAUX.

Dictionnaire portatif de Santé, dans lequel tout le monde peut prendre une connoiſſance ſuffiſante de toutes les maladies, des différens ſignes qui les caractériſent chacune en particulier, des moyens les plus sûrs de s'en préſerver, ou des remedes les plus efficaces pour ſe guérir, & enfin de toutes les inſtructions néceſſaires pour être ſoi-même ſon propre médecin. Le tout recueilli des ouvrages, tant anciens que modernes, des médecins les plus fameux, & augmenté d'une infinité de recettes particulieres, & de ſpécifiques pour toutes ſortes de maladies. Par M. L***, ancien Médecin des Armées du Roi, & M. de B***, Médecin des Hôpitaux; deux volumes *in*-8°. Prix relié 9 livres. A Paris, chez *Vincent*.

Traité d'Oſtéologie, traduit de l'anglois de M. Monro, profeſſeur d'anatomie, & de la ſociété royale d'Edinbourg, où l'on a ajouté des Planches en-taille douce, qui repréſentent au naturel tous les os de l'adulte & du fœtus, avec leurs explications; par M. Sue, profeſſeur & démonſtrateur d'anatomie aux Ecoles royales de Chirurgie, & de l'académie de Peinture & de Sculpture, cenſeur royal, &c. Premiere & ſeconde Partie, *in-folio*, en très-grand papier. A Paris, chez *Cavelier*. Prix. en feuilles 84 livres. Nous rendrons compte inceſſamment de cette élégante & ſuperbe édition.

© BIUM

OBSERVATIONS
MÉTÉOROLOGIQUES.
AOUST 1759.

Jours du mois.	*Thermometre.*			*Barometre.*			*Vents.*	*Etat du ciel.*
	A 4 h. du matin.	*A midi.*	*A 10. h. du soir.*	*pouces.*	*lignes.*	*parties.*		
1	13	20	15	28	1	0	O. méd.	Beauc. de nuag. pluie méd. à midi.
2	12	20	16		2		S-O. *id.*	Beauc. de nuag. pluie méd à 9 h. du soir.
3	13	16	14		4		*Id.* au N-O.	*Id.* Orage, tonn. éclairs & pl. méd. le matin.
4	11	21	17		3			Beauc. de nuages. pet. pl. la nuit.
5	16	20	17				S-O. méd.	Couv. pl. méd. par int. le soir.
6	15	18	14		1	½	*Idem.*	*Id.* Pet. pl. tout le mat.
7	14	19	17		4	0	O. *id.*	Beaucoup de nuages.
8	16	22	19				O. au N-O. *idem.*	*Idem.*

© BIUM

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 4 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir	pouces	lig. nes.	parties.		
9	15	22	19	28	2		N. *idem.*	*Idem.*
10	14	23	19½				*Idem.*	Serein.
11	16	25	21			⅓	O. *idem.*	*Idem.*
12	18	26	21		3		N-O. *id.*	B. de nuag. tonn. éclairs & pl. méd. la nuit.
13	17	22	15		4	0	*Idem.*	Beauc. de nuag.
14	13	20½	15		3		N. *idem.*	*Idem.*
15	13	19	16				N-O. fort par interv.	Couvert, petite pluie le soir.
16	15	19	17		4	½	N. méd.	B. de nuag.
17	13	21	18½				N-O. *id.*	*Idem.*
18	16	20	15				*Idem.*	*Id.* Pet. pl. le mat.
19	12	19	15		3	0	O. au E. *idem.*	Beauc. de nuages.
20	12	19	14		0		*Idem.*	Couv. pet. pl. par int. le matin.
21	13	19	15	27	10		S. au O. *idem.*	*Idem.*
22	12	18	11		11	½	S-O. *id.*	*Id.* peu de tonn. le soir.
23	10	17	14	28	1	0	*Idem.*	Peu de nua. pluie forte la nuit.
24	12	18	13				S. fort. par interv.	B. de nuag.
25	11	20	15		0		S. au S-E. & N-E.	*Id.* Pet. pl. à 9 h. soir.

© BIUM

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 4 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pouces.	lignes.	parties.		
26	13	19	14	28		$\frac{1}{2}$	S-E. méd.	Couv. pet. pluie tout le jour.
27	12	20	16				O. au N-E. *idem.*	Peu de nua. écl. tonn. & pluie méd. à 6 h. soir.
28	14	18	14		1		O. *id.*	Couvert, tonn. & pl. méd. à 2 h. s.
29	12	19	$14\frac{1}{2}$		2		*Idem.*	B. de nuag.
30	13	18	12		3	0	N-O. *id.*	*Id.* Pet. pl. le mat.
31	9	17	12		4	0	O. *idem.*	Couv. pet. pl. par inter. tout le soir.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois, a été de 26 dég. au-dessus du terme de la congelation de l'eau; & la moindre chaleur a été de 9 dég. au-dessus du même point: la différence entre ces deux termes est de 15 dégrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre, a été de 28 pouces $4\frac{1}{2}$ lignes; & son plus grand abbaissement de 27 pouces 10 lignes: la différence entre ces deux termes est de $6\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 4 fois du N. 2 fois du N-E. 2 fois E. 2 fois du S-E. 3 fois du S. 7 fois du S-O. 11 fois O. 8 fois du N-O.

Il y a eu 2 jours de tems serein. 19 jours de nuageux. 9 jours de couvert. 19 jours de pluie. 5 jours de tonnerre. 3 jours d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué un peu d'humidité vers le commencement & sur la fin du mois.

© BIUM

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois d'Août 1759, par M. VANDERMONDE.

Il y a eu pendant ce mois des fiévres bilieuſes & putrides, accompagnées de ſymptomes particuliers, comme des vomiſſemens continuels au commencement, & une diarrhée dans l'augmentation ou dans l'état de la maladie; dans les uns on obſervoit une douleur lancinante vers la région du foie; ces accidens n'étoient pas eſſentiels, & dépendoient du levain putride contenu dans les premieres voies: les ſaignées ne ſoulageoient pas les malades, les lavemens, le petit lait & les fomentations n'avoient preſque point d'efficacité, les émétiques en lavage réuſſiſſoient aſſez bien, & pour évacuans, une décoction légere de tamarins, avec un ſel approprié: les malades qui n'ont pas été évacués de bonne heure, ſont tombés dans des fiévres malignes très-rebelles, & le plus ſouvent mortelles. Ceux qui ont été traités différemment, ont été guéris par des ſueurs très-abondantes; quelques-uns eſſuyoient une jauniſſe qui cédoit à la diéte, au petit lait, aux ſucs dépurés des plantes, & à l'uſage des eaux apéritives & purgatives.

Il y a eu peu de maladies aigues dans ce mois. Les rhumatiſmes, les attaques de goutte ont été aſſez fréquens. On a obſervé quelques dartres humides qui ſe ſont déclarées ſur la fin du mois dans certains ſujets: quelques jours de vent de Nord & de Nord-Oueſt aſſez froid, en ont été la cauſe.

On a obſervé ſur la fin du mois quelques petites véroles confluantes, qui en général n'ont pas été fâcheuſes.

© BIUM

Observations Météorologiques faites à Lille pendant le mois de Juillet 1759, *par M.* BOUCHER *médecin.*

La ſéchereſſe a été ce mois des plus grandes, la pluie qu'il a fait quelques jours ayant été bornée à des ondées. Le barometre a cependant été obſervé plus ſouvent au-deſſous de 28 pouces, qu'au-deſſus.

Il y a eu aſſez de variations dans les vents: du premier au 6 incluſivement, le vent a été Nord, & de-là juſqu'au 12, Sud: du 12 au 20, il a varié du Sud au Nord; enſuite de quoi il eſt reſté conſtamment au Nord juſqu'au 30.

Il y a eu ce mois des chaleurs très-vives. Depuis le 5 juſqu'au 31, le thermometre a été conſtamment obſervé l'après-dîner au-deſſus de 20 dégrés; le 8 & le 9, il a monté à 25 dégrés, & le 10 à 26: il n'y a eu néanmoins ni tonnerre, ni éclairs.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 26 dégrés au-deſſus du terme de la congelation; & la moindre chaleur a été de 11 dégrés au-deſſus de ce terme: la différence entre ces deux termes eſt de 15 dégrés.

© BIUM

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 4 lignes, & ſon plus grand abbaiſſement a été de 27 pouces 5 lignes : la différence entre ces deux termes eſt de 11 lignes.

Le vent a ſoufflé 5 fois du Nord.
10 fois du Nord vers l'E.
1 fois de l'Eſt.
4 fois du Sud-Eſt.
2 fois du Sud.
8 fois du Sud vers l'O.
9 fois de l'Oueſt.
8 fois du Nord vers l'O.

Il y a eu 16 jours de tems couvert ou nuageux, & 6 jours de pluie.

Les hygrometres ont marqué la grande ſéchereſſe tout le mois, ſi ce n'eſt les cinq ou ſix premiers jours.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de Juillet 1759, *par M.* BOUCHER.

La maladie la plus commune a été la diarrhée bilieuſe, ſuite des chaleurs unies à la ſéchereſſe ; elle étoit ſouvent accompagnée de douleur vive, ou gravative à la région de l'eſtomac, & de ſenſibilité au bas-ventre, & quelquefois de fiévre ; de façon que la cure devoit être bornée d'abord aux délayans & aux adouciſſans : l'ipecacuanha

© BIUM

s'eſt trouvé rarement bien indiqué; les maladies aigues avoient le plus ſouvent pour ſymptome la diarrhée bilieuſe.

C'étoit des fiévres tierces-continues ou doubles-tierces, des fiévres continues-putrides, des fiévres péripneumoniques, des vraies pléuropneumonies, des angines, les unes phlegmoneuſes, les autres bilieuſes ou éryſipélateuſes, & d'autres gangréneuſes: ces deux dernieres eſpeces d'angines ont été très-ſouvent compliquées de fiévre rouge, & ſur-tout parmi les enfans, qu'elles ont fort moleſtés; comme elles ont regné principalement dans le petit peuple, un grand nombre d'enfans en ont été les victimes par le défaut de ſecours, & par la mauvaiſe adminiſtration des remedes: la méthode curative que l'on a ſuivie avec ſuccès à l'égard de l'angine gangréneuſe, a été analogue à celle que M. Marteau propoſe dans le Journal d'Août de cette année.

Quant aux fiévres purement bilieuſes, elles n'admettoient guères la ſaignée, dont la réitération aigriſſoit ordinairement les ſymptomes; les émétiques ne faiſoient pas de meilleur effet: la bile exaltée devoit être adoucie ou tempérée par les délayans, les aceſcens, les abſorbans nîtreux, les anodins mucilagineux, &c.

Les fiévres inflammatoires ont été com-

© BIUM

munément mixtes ou compoſées; le ſang tiré des veines, étoit rarement coëneux, & la ſéroſité y abondoit aſſez ſouvent, & étoit jaune; ainſi les évacuations ſanguines ne pouvoient pas être pouſſées loin : la diarrhée bilieuſe a été la criſe ordinaire de ces fievres, ainſi que des putrides & des bilieuſes pures.

Il y a eu diverſes maladies d'éruptions cutanées, la plûpart éryſipélateuſes, les unes avec fiévre, & les autres ſans fiévre. La petite vérole a commencé à ſe manifeſter ce mois dans des enfans du petit peuple; elle n'étoit pas de la meilleure eſpece, quoiqu'elle parût bénigne dans ſon éruption & dans ſon progrès : dans pluſieurs, les puſtules ſe ſont deſſéchées au commencement de la ſuppuration, ou ſe ſont affaiſſées tout à coup; circonſtances qui en ont fait périr quelques-uns, & ont fait tomber d'autres dans la langueur.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois d'Octobre; & je lui en ai rendu compte. A Paris, ce 22 Septembre 1759.

BARON.

© BIUM

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, Professeur en Chirurgie Françoise, Censeur Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.

. . . . . Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam. . . . . .
Marc. Manil. Astronom. lib. 1. v. 63. 64.

NOVEMBRE 1759.

TOME XII.

ECOLE DE SANTÉ DE PARIS. 14. BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE

A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le Duc de BOURGOGNE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

© BIUM

© BIUM

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

NOVEMBRE 1759.

SECOND EXTRAIT.

Medical Obſervations and inquiries by a ſociety of phyſicians in London, *vol.* 1; c'eſt-à-dire, *Recherches & Obſervations de Médecine, par une ſociété de Médecins de la ville de Londres, tome premier.*

LES maladies convulſives que les médecins connoiſſent ſous le nom d'*Opiſtotonos* & de *Tetanos*, & qui ſont ſi rares en Europe & dans preſque tous les climats tempérés, ſont endémiques dans la Caroline méridionale, où on les obſerve dans toutes

© BIUM

les saisons, mais sur-tout pendant l'été. Elles attaquent principalement les négres qui travaillent des journées entieres, exposés à la chaleur brûlante du soleil, & à des ondées qui surviennent tout-à-coup, & changent entiérement la température de l'air. Il y en a qui en sont saisis, en dormant les fenêtres ouvertes pour jouir de la fraîcheur de la nuit. Ce n'est point comme en Europe, le symptome de quelqu'autre maladie, mais une maladie essentielle qui a ses dégrés & sa marche particuliere. En voici la description, telle que M. Lionel-Chalmers, médecin à Charles-Town, l'a envoyée à M. Fothergill.

Dans le premier dégré de l'opistotonos, le malade se plaint d'une roideur dans la partie postérieure du col & dans les épaules, accompagnée d'une lassitude générale; cette roideur augmente peu-à-peu au point qu'il ne peut plus tourner la tête; il n'ouvre la bouche qu'avec peine, & il avale si difficilement, qu'il n'ose plus manger; il sent de tems en tems sous le cartilage xiphoïde un tiraillement douloureux qui répond à son dos, augmente la roideur du cou & des épaules, & retire un peu la tête en arriere; le malade refuse alors tous les alimens, parce que les tentatives qu'il fait pour avaler, réveillant les spasmes qui s'étendent le long de l'épine, & jusqu'aux extrémités

© BIUM

inférieures, ne pouvant plus ſe ſoutenir, il eſt obligé de ſe mettre au lit. On prend aſſez ſouvent ce premier dégré de la maladie, pour un rhumatiſme : il dure quelquefois trois ou quatre jours, mais quelquefois auſſi il eſt parcouru en deux ou trois heures ; alors le malade meurt au bout de vingt-quatre, trente-ſix ou quarante-huit heures : pendant tout ce tems, le pouls eſt petit & très-dur, le ventre très-reſſerré.

Dans le ſecond dégré, le ſpaſme du ſternum qui eſt le ſymptome pathognomonique de cette maladie, devient plus violent, & ſe fait ſentir tous les quarts d'heure ; il eſt immédiatement ſuivi d'une rétraction de la tête, d'une roideur douloureuſe du col, de l'épine & des parties inférieures qui ſe retirent tout-à-coup : les mâchoires s'appliquent fortement l'une contre l'autre, & on ne peut preſque plus les ouvrir ; tous les muſcles de la déglutition entrent en convulſion, les épaules ſont portées en avant, les bras ſe croiſent, il n'y a que les poignets & les mains qui ne paroiſſent pas affectés ; ces attaques ne durent que quelques minutes ; les parties ſe détendent, mais elles ne reprennent plus leur premier état, elles conſervent toujours quelque roideur, le malade ne ſçauroit ſe mouvoir ; au ſortir du paroxyſme, la reſpiration eſt gênée pendant quelque tems : le pouls eſt petit, foible &

© BIUM

irrégulier ; le ventre eſt reſſerré ; les urines, lorſqu'on peut en avoir, (car elles ſortent quelquefois avec violence dans l'accès, ou bien le malade les rend dans le bain) ſont très-colorées ; on y remarque un nuage léger de couleur brune, qui ne ſe précipite pas ; la langue eſt épaiſſe & embarraſſée ; le malade paroît fort abbatu & fort effrayé ; ſon viſage eſt tantôt pâle, & tantôt rouge.

Dans le troiſieme période, les ſpaſmes reviennent toutes les minutes, ſont plus violens & durent plus long-tems, de ſorte que le malade n'a preſque plus de relâche : les muſcles antérieurs de tout le corps ſont en contraction ; mais ceux des parties poſtérieures vainquent leur réſiſtance, & courbent le corps en arc, n'étant ſoutenu que ſur le derriere de la tête & ſur les talons : le ventre eſt applati ; & ſes muſcles ſont ſi fort contractés, qu'ils ne cedent à aucune preſſion : quoique les extrémités inférieures ſoient toujours extrêmement roides, cependant dans le tems du ſpaſme, elles s'étendent avec tant de violence, que ſi les aſſiſtans n'y prenoient garde, le malade ſe jetteroit hors du lit ; quelquefois il y remonte avec tant de force, que ſa tête frape contre tout ce qu'elle rencontre : il darde ſa langue hors de la bouche ; ce qui l'expoſe à être cruellement déchirée par la contraction des mâchoires, qui ſe fait en même tems : on

© BIUM

eſt obligé, pour prévenir cet accident, de tenir la bouche ouverte, avec le manche d'une cuiller qu'on enveloppe avec un morceau de linge : les mouvemens du cœur ſont ſi violens, qu'on les apperçoit à la vue; pendant toute cette ſcéne le malade eſt dans le délire, il ne réſiſte pas long-tems à tant de maux, & la tragédie finit le plus ſouvent par une convulſion générale; cependant tout ſe relâche à l'inſtant de la mort.

Le tetanos eſt accompagné preſque des mêmes ſymptomes que l'opiſtotonos, à cela près que les muſcles antérieurs ſouffrent la même contraction que les poſtérieurs, & que les bras deviennent roides comme les jambes.

D'un grand nombre de remedes que M. Chalmers a eſſayés, il n'y a eu que l'opium à grandes doſes & les bains qui ayent paru avoir quelque effet; les ſaignées & les évacuans n'ont rien produit, les anti-ſpaſmodiques les plus vantés n'ont pas été plus efficaces; il n'y a que le muſc qu'il n'a pas tenté.

M. Samuel Pye rapporte dans l'article ſuivant, qui eſt le 13^{e} du Recueil, l'hiſtoire d'un homme qui pendant deux mois perdoit la vue preſque tous les ſoirs, & la recouvroit le lendemain matin au lever du ſoleil; ce ſymptome n'étoit accompagné que d'une légere douleur dans les yeux, &

© BIUM

d'une eſpece de bourdonnement dans les oreilles, comme s'il y eût coulé de l'eau : il fut enſuite ſix mois ſans rien éprouver de ſemblable ; les trois mois ſuivans, il perdit la vue à trois différentes repriſes, mais pour une nuit ſeulement : il n'y eut que la derniere fois que ſa cécité revint pendant près de huit jours conſécutifs ; dans ce tems-là, M. Pye le mit à l'uſage du quinquina, mais il ſurvint une diarrhée & une fiévre qui l'emporterent le 14^e^ jour, ſans cependant que ſa vue ſe perdît pendant tout ce tems.

Nous ne nous arrêterons point aux recherches que le docteur Cléphane a faites ſur l'origine de la poudre contre la goutte du fameux Pic de la Mirandole, connue en Angleterre ſous le nom de *poudre du duc de Portland*, & qu'on trouve décrite dans le *Codex* de la faculté de Paris, ſous celui de *Pulvis arthriticus amarus*. Il ſuffira que nous faſſions remarquer qu'il l'a fait remonter juſqu'aux médecins Grecs, & qu'il prétend qu'elle eſt la même que le *Diacentaureon* de Cælius Aurelianus, & que l'*Antidotos ex duobus centaureæ generibus* d'Ætius

M. Fordyec, chirurgien du troiſieme régiment des Gardes à pied de S. M. B. prouve par un grand nombre d'obſervations rapportées dans l'article (coté 17^e^, quoique dans le fait ce ne ſoit que le 16^e^ :) 1° Que la ſarcepareille calme en très-peu de tems

© BIUM

les maux de tête véroliques & les douleurs nocturnes : il penſe qu'elle pourroit les guérir radicalement, ſi on en continuoit l'uſage. 2° Que rien n'eſt plus propre à rétablir l'appétit, l'embonpoint, la force & la vigueur dans les conſomptions qui proviennent de cauſe vénérienne. 3° Que pourvu qu'on en continue l'uſage, & que l'on ait fait précéder les frictions mercurielles, elle acheve d'emporter les ulceres & les caries qui ſurviennent à la gorge, au nez, au palais, & en général dans tous les os ſpongieux. 4° Qu'elle accélere la cure des puſtules & des ulceres vénériens, quoiqu'ils ſoient ſujets à revenir, ſi on n'y joint pas le mercure. 5° Que par elle ſeule elle ne produit pas un grand effet ſur les chancres ni ſur les bubons, mais qu'elle acheve de les guérir, lorſqu'ils réſiſtent à l'action du mercure. 6° Qu'elle réuſſit ſouvent, lorſque le mercure & la décoction de gayac ont été ſans effet. 7° Qu'elle ne réuſſit jamais ſeule, à moins qu'on n'ait fait précéder l'uſage du mercure. 8° Enfin il réſulte de tout cela, que le mercure & la ſarcepareille combinés enſemble, ſont les plus puiſſans anti-vénériens qu'on puiſſe employer, & qu'il n'y a point de maladie vénérienne qui leur réſiſte. Après avoir fait des recherches ſur l'eſpece de plante qui la produit, ſur les pays dont elle nous vient, & ſur l'idée que les premiers

© BIUM

auteurs qui ont traité des maladies vénériennes, en avoient eu, il donne la maniere de la préparer; il veut qu'on en faſſe bouillir trois onces dans trois pintes d'eau, & qu'on les réduiſe à une qu'il fait prendre dans les vingt-quatre heures au malade, recommandant d'en préparer de nouvelle tous les jours.

On a pu voir dans le Journal du mois de Septembre dernier l'uſage que M. de Haen a fait du quinquina dans les fiévres malignes. Nous donnerons inceſſamment de nouvelles obſervations qu'il a faites ſur l'efficacité de ce remede dans pluſieurs maladies chroniques. Le même M. Fordyec, qui a donné l'article précédent, rapporte dans celui-ci pluſieurs obſervations qui tendent à prouver qu'on peut l'employer avec ſuccès dans les écrouelles, dans les diſpoſitions ſcorbutiques invétérées, & dans pluſieurs autres cas non moins difficiles à guérir. L'importance de la matiere nous oblige à parcourir chacune de ces obſervations, le plus ſuccintement qu'il nous ſera poſſible.

I. OBSERV. Une fille de ſeize ans, grande, mince, qui n'étoit pas encore réglée, fut inoculée avec ſuccès; cependant au bout de quelques ſemaines, ſes plaies s'ouvrirent, & il lui ſurvint une tumeur à la parotide droite, accompagnée d'un gonflement de toutes les glandes jugulaires de l'un & de

© BIUM

l'autre côté : le quinquina qu'on lui donna à la doſe de demi-gros, après l'avoir purgée deux fois avec le calomelas, non ſeulement emporta les ulceres, mais encore fit diſparoître les tumeurs ſans ſuppuration ; ſes régles lui vinrent, elle prit de l'embonpoint & de la couleur.

II. OBSERV. Il ſurvint à une femme de trente ans, qui relevoit de couches, préciſément dans le tems qu'elle perdoit ſon lait, pluſieurs tumeurs dures ſur la mammelle gauche, & ſous l'aiſſelle du même côté : ces tumeurs qui avoient paru précédemment à la ſuite d'une premiere couche, & qui s'étoient diſſipées, s'ouvrirent & rendirent beaucoup de pus, conſervant toujours une dureté preſque cartilagineuſe ; c'étoit évidemment une affection ſcrophuleuſe, ſes narines étant ulcérées, & ſa lévre ſupérieure étant gonflée : on tenta pluſieurs fondans ſans ſuccès, mais enfin le quinquina la guérit parfaitement.

III. OBSERV. Ce remede produiſit le même effet ſur une petite fille de quatre ans, à qui il étoit ſurvenu, au-deſſous de l'oreille gauche, une tumeur très-dure qui s'étendoit tout le long de ce côté de la mâchoire.

IV. OBSERV. Une jeune femme, maigre, bien réglée, qui jouiſſoit d'une bonne ſanté, & qui ne vivoit preſque que de végétaux, fut ſujette pendant trois ans à des

© BIUM

boutons au viſage, qui ſortoient tout-à-coup, s'enflammoient & ſuppuroient en partie; mais à peine étoient-ils diſparus, qu'il en revenoit d'autres: elle eſſaya toute ſorte de remedes ſans ſuccès; les mercurielles augmentoient le mal, bien loin de le diminuer; enfin M. Fordyec lui conſeilla de prendre deux fois le jour un demi-gros de quinquina; à peine en eut-elle pris une demi-once, que l'inflammation diminua; les boutons qui commençoient à paroître, ſe diſſiperent ſans ſuppurer; il n'en ſortit plus de nouveaux; elle n'en eut pas pris trois onces, qu'ils furent tous guéris, & que ſon viſage parut abſolument uni.

V. OBSERV. Un enfant de cinq ans, avoit les deux yeux attaqués d'une inflammation ſcrophuleuſe, qui avoit produit deux ulceres ſur la cornée de l'œil gauche; on le ſaigna, le purgea, lui appliqua des véſicatoires, ſans lui procurer de ſoulagement; le mal céda cependant à un ſéton qu'on lui mit à la nuque; mais il revint au bout de deux ans, malgré un cautere qu'on lui avoit fait au bras; cette fois-ci il s'étoit formé un ulcere conſidérable ſur la cornée tranſparente de l'œil gauche: le quinquina donné deux fois le jour, avec une cuillerée de bon vin rouge, & l'eau ophthalmique de la pharmacopée d'Édinbourg, le guérirent parfaitement: en un mois de tems, l'ulcere fut

© BIUM

cicatriſé, & l'inflammation entiérement diſſipée.

VI. OBSERV. Une femme de ſoixante-quatre ans, qui avoit joui juſqu'alors de la meilleure ſanté, ayant perdu un fils unique qu'elle aimoit beaucoup, tomba dans une eſpece de mélancolie; il lui ſurvint ſur les jambes & ſur les cuiſſes, des tumeurs d'abord indolentes, mais qui s'enflammerent peu-à-peu, & vinrent à ſuppuration: elle devint pâle, maigre, foible; ſes jambes devinrent œdémateuſes, & ſe couvrirent preſqu'entiérement d'ulceres d'un mauvais caractere: après avoir tenté pluſieurs remedes qui ne produiſirent aucun effet, elle eut recours au quinquina combiné avec les antiſcorbutiques; il lui procura du ſoulagement; pluſieurs de ſes ulceres guérirent; la matiere qui ſortoit des autres, devint plus louable; les froids qui ſurvinrent, ayant fait ſuſpendre l'uſage du quinquina, on s'apperçut bientôt que c'étoit à lui qu'on devoit tous les bons effets qu'on obſervoit: elle le reprit donc; la jambe droite guérit entiérement: il fut plus difficile de cicatriſer les ulceres de la gauche; on en vint cependant à bout; & elle fut parfaitement guérie, après avoir fait uſage du quinquina pendant neuf mois: ces ulceres revinrent au bout de deux ans; le même remede les fit diſparoître une ſeconde fois,

© BIUM

Si nous obſervons aujourd'hui des maladies qui étoient inconnues aux anciens, en récompenſe ils nous en ont décrit quelques-unes que nous ne voyons plus : de ce nombre, eſt la lépre ; cependant cette maladie n'a pas tellement diſparu, qu'on ne l'obſerve encore en quelques endroits. M. Joannis, célebre médecin d'Aix, décrit ici celle qui regne aux Martigues, en Provence. Elle commence ordinairement par une enflure du gras des jambes, qui s'étend le long du tendon d'Achille ; peu de tems après, ſes parties deviennent inſenſibles : l'enflure s'étend le long de toute la jambe ; les veines groſſiſſent & deviennent variqueuſes : la peau ſe couvre d'écailles ; il s'y forme des tubercules ſquirrheuſes, de la groſſeur d'une noix, ſurtout au viſage ; ce qui donne un aſpect hideux aux malheureuſes victimes de cette cruelle maladie : cet état dure quelquefois des années entieres, ſans que le malade ſouffre beaucoup ; après ce premier dégré, la voix devient rauque : ce ſymptome eſt toujours accompagné d'un ulcere dans le goſier, qui ronge le palais & tout l'intérieur du nez ; leur haleine eſt inſoutenable : les tubercules s'ulcerent, & rendent un pus ſéreux & très-puant ; les os qui ſe trouvent au-deſſous de ces ulceres, ſe carient : il s'en détache de grandes écailles ; quelquefois les doigts leur tombent, mais ce ſymptome eſt très-rare :

© BIUM

à la fin, la fiévre ſe met de la partie, le malade tombe dans le maraſme, & il finit une vie qu'il ne deſire guères de voir prolongée : cette maladie eſt héréditaire, & les habitans du pays croient que la peur la donne ; mais M. Joannis eſt perſuadé qu'elle ne fait qu'en accélérer l'apparition : tous les remedes qu'on a employés juſqu'ici, ont été ſans effets, ils n'ont pas même pu en adoucir les ſymptomes.

M. Cadwallader Colden a envoyé à M. Fothergill, la deſcription d'une eſpece de mal de gorge, qui a regné pendant longtems dans les colonies Angloiſes de l'Amérique ſeptentrionale. Cette maladie parut pour la premiere fois en 1735, à Kingſtone, ville ſituée dans l'intérieur des terres, & peu commerçante ; ce qui peut faire préſumer qu'elle n'y fût pas apportée d'ailleurs : elle s'étendit peu-à-peu vers l'Oueſt ; & deux ans ſe paſſerent, avant qu'elle ne fût parvenue juſqu'à la riviere d'Hudſon : elle ne paſſa même qu'au bout de quelque tems, ſur la rive occidentale de cette riviere ; mais enſuite elle s'étendit dans toutes les colonies Angloiſes. Cette maladie s'annonce ſouvent, avant d'être décidée : on voit les enfans languir ; & s'ils ont quelque cautere ou quelqu'autre ulcere, le pus qui en ſort, devient rongeant : lorſqu'elle vient à ſe déclarer, elle a les mêmes ſymptomes que

© BIUM

les fiévres ordinaires, à cela près qu'elle eſt rarement accompagnée de vomiſſement ou de nauſée ; la peau eſt humide, le pouls eſt très-bas, fréquent & irrégulier : le malade paroît accablé, ſes eſprits ſont abbatus ; il n'a pas grande ſoif : ſa langue eſt chargée, & la croûte qui l'enveloppe, s'étend juſques ſur les amygdales ; quelquefois on ne remarque qu'un peu de gonflement, & quelques taches blanches ſur ces glandes : ces eſpeces d'eſcarres ſe détachent quelquefois, & alors les amygdales paroiſſent profondément ulcérées. Il y a des tems où cette maladie eſt accompagnée d'une éruption miliaire, pour lors elle eſt ſans danger : on a vu des malades avoir derriere les oreilles, & quelquefois aux parties naturelles, des ulceres ſemblables à ceux des amygdales, & ces glandes dans leur état naturel. Les remedes qui ont le mieux réuſſi dans cette maladie, ſont les légers diaphorétiques pris en infuſion, ſur-tout la ſauge & la ſerpentaire ; les gargariſmes avec les bayes de ſumac & la ſerpentaire, on y ajoutoit même un peu d'alun. Dans la ſuite de ſa Lettre, M. Colden aſſure avoir guéri ou prévenu la fiévre nerveuſe, par l'uſage ſeul du vin de Madere. Il prétend auſſi qu'un de ſes négres lui avoit aſſuré que l'uſage de l'inoculation étoit établi de tems immémorial en Afrique où il avoit pris naiſſance.

Il

© BIUM

Il n'y a point de maladie qui prenne tant de formes différentes que la paſſion hyſtérique ; c'eſt un vrai protée qui ſe préſente toujours ſous quelque nouvelle face. Une fille de treize ans, fort vive & d'une bonne complexion, quoique pâle, après avoir mangé à ſon dîner, du bœuf froid, un concombre, & bu un grand verre d'eau froide, fut attaquée tout-à-coup de vertiges & d'un mal d'eſtomac qu'elle garda toute la nuit ; le lendemain au matin, on la fit vomir avec de l'ipecacuanha, ce qui ne la ſoulagea point ; deux jours après ſa main & ſon bras droit commencerent à ſe mouvoir involontairement, & ſon mal d'eſtomac ceſſa ; ce bras s'écartoit & ſe rapprochoit alternativement de ſon corps à ſix pouces de diſtance, ce qui s'exécutoit avec une rapidité étonnante pendant qu'elle dormoit, comme pendant qu'elle étoit éveillée. M. Macaulay, à qui on doit cette obſervation, étant parvenu à arrêter cette main, en la retenant avec force, l'autre commença à ſe mouvoir de la même maniere ; les deux mains ayant été arrêtées, le mouvement paſſa dans les jambes, & enfin dans le corps, lorſqu'on voulût l'empêcher de mouvoir ſes extrémités : on répéta l'expérience pluſieurs fois, & toujours avec le même ſuccès. Cet état dura quinze jours, pendant leſquels elle dormit & mangea bien ; il n'y eut que la

© BIUM

viande pour laquelle elle ſentit une répugnance abſolue ; tous les remedes qu'on put lui faire, furent ſans effet. Le quinzieme jour la maladie changea de face, elle s'évanouit ; le feu ayant pris par malheur dans une maiſon voiſine, elle fut effrayée des larmes d'une tante qu'elle apperçut, en reprenant ſes ſens ; elle tomba bientôt après dans les convulſions les plus violentes, qui augmenterent même les jours ſuivans, au point que trois hommes ne pouvoient pas la tenir ; & quoiqu'elle fût naturellement douce, elle cherchoit à mordre, lorſqu'elle étoit dans ces accès : cet état dura quinze jours, pendant leſquels elle prit peu de nourriture, & elle ne dormit qu'avec le ſecours de l'opium : on lui raſa la tête, & on y appliqua un large véſicatoire ; on la mit à l'uſage des anti-hiſtériques ; la ſcéne changea encore au bout de ces quinze jours ; ſes jambes & ſes pieds perdoient tout ſentiment ; on avoit beau la piquer, la pincer, elle ne ſentoit rien ; cependant ſon appétit revenoit, elle reprenoit ſes forces ; on employa tout ce qu'on crut de plus propre à rappeller le ſentiment dans ces parties ; on y réuſſit à la fin par le moyen des remedes volatils & des ſynapiſmes, mais cela fut fort long ; il ne lui reſtoit qu'un foible mouvement dans ſon bras, qui ſe termina de la maniere ſuivante. Ayant eu froid en voyant la revue du

© BIUM

Lord Major, elle ſentit dans l'épaule du bras affecté une douleur qui dura tout le jour; le ſoir, étant auprès du feu, ſon bras ſe leva tout-à-coup, & ſa main s'appliqua ſur ſon épaule où elle reſta immobile; à force de la frotter avec des remedes ſpiritueux, on parvint à relâcher les muſcles & à remettre le bras dans ſa poſition: depuis ce tems-là, le mouvement involontaire a ceſſé; il ſe réveille cependant encore quelquefois, mais foiblement, lorſque cette fille a fait beaucoup de mouvement, ou qu'elle éprouve quelque frayeur.

La nature ſemble ſouvent indiquer les vomitifs dans des circonſtances où l'on peut craindre que le malade ne ſoit pas en état d'en ſoutenir l'action: quelque doux que ſoit l'ipecacuanha, ſes effets ſont quelquefois très-violens. Il ſeroit donc à ſouhaiter qu'on trouvât le moyen de le doſer, de maniere qu'il agît toujours doucement, & ſans cauſer de grands efforts: c'eſt ce que M. Pye a entrepris avec ſuccès. Il démontre par une table de plus de trois cens expériences, que l'ipecacuanha, à la doſe de deux grains, produit auſſi ſûrement le vomiſſement, qu'à de plus fortes doſes; en effet ſur ce nombre prodigieux de perſonnes auxquelles il l'a donné à cette doſe, & tout au plus à celle de quatre, ſix ou huit grains, il n'a pas manqué plus de trente fois de produire quelque

© BIUM

effet, & il a toujours agi ſi doucement, qu'il l'a donné à des enfans de huit jours, & à des femmes enceintes, ſans qu'il lui ſoit jamais arrivé aucun accident.

La ſuite au Journal prochain.

EXTRAIT.

TRAITÉ d'Oſtéologie, traduit de l'anglois de M. MONRO, *profeſſeur d'anatomie à Edinbourg, où l'on a ajouté des Planches en taille-douce, qui repréſentent au naturel tous les os de l'adulte & du fœtus, avec leurs explications; par M.* SUE, *de l'académie royale de Chirurgie, &c. A Paris, chez* Cavelier, *Libraire, rue S. Jacques. Prix relié* 84 *l.*

L'anatomie eſt la baſe de la médecine, comme l'oſtéologie eſt le fondement de l'anatomie; & ſi on ne peut pas être anatomiſte ſans l'une; ſans l'autre, on ne peut faire aucun progrès dans la médecine & la chirurgie. L'oſtéologie eſt donc la partie de l'anatomie qu'il importe le plus de ſçavoir; c'eſt, pour ainſi dire, la clef de toutes les autres, puiſqu'elle en facilite l'intelligence. Pluſieurs ſçavans pénétrés de cette vérité importante, ont travaillé à la perfectionner,

© BIUM

& ont donné d'excellens Traités ſur cette matiere. MM. Winſlow & Bertin, médecins de la faculté de Paris, ont produit chacun un chef-d'œuvre en ce genre.

M. Sue cependant a cru devoir ſe décider en faveur de l'oſtéologie de M. Monro, cet anatomiſte ſi fameux par pluſieurs autres ouvrages qui font honneur à ſa nation & à ſes talens. C'eſt en effet une des oſtéologies les plus exactes, que les anatomiſtes connoiſſent; elle a eu le ſuffrage de toutes les nations ſçavantes, & méritoit par conſéquent d'être traduite en notre langue.

M. Sue a ajouté au Traité de M. Monro, pluſieurs notes ſur des ſingularités qu'il a obſervées lui-même, ou dont on lui a fait part. On ſçait que l'éditeur a dans ſon cabinet une collection des plus belles pieces anatomiques curieuſes & utiles, ce qui l'a mis à portée de rendre ſon travail encore plus intéreſſant.

MM. Albinus & Cheſelden ont donné au public des planches concernant l'oſtéologie; les ſçavans & les connoiſſeurs en font beaucoup de cas. M. Sue s'eſt piqué d'émulation, & a voulu mieux faire: il y a réuſſi; car il a ſçu réunir dans ſes nouvelles planches, la correction & l'exactitude d'Albinus pour le deſſin, & l'élégance & la beauté du burin de Cheſelden; ce qui rend le nouvel ouvrage ſupérieur aux deux autres.

© BIUM

On ne ſçauroit imaginer combien il en a coûté à M. Sue, de peines & de ſoins pour avoir produit un ouvrage dans un ſi grand point de perfection. Tous les deſſins ont été faits ſous ſes yeux; & quoiqu'ils fuſſent de la main des plus habiles artiſtes, il y en a quelques-uns qui ont été recommencés pluſieurs fois, pour y corriger des défauts très-légers, qui euſſent peut-être échappé aux yeux même des plus habiles. C'eſt une preuve complette de l'exactitude & du ſcrupule avec leſquels l'éditeur a conduit l'exécution de ſon ouvrage.

On s'eſt aſſujetti à faire graver chaque piece ſéparée dans ſa grandeur naturelle; & l'on ne s'eſt écarté de cette régle, que quand le volume des choſes repréſentées auroit excédé l'étendue de la planche: il en eſt de même, quand il y a pluſieurs objets renfermés dans la même planche.

Les figures ſont plus ou moins inclinées, ſelon la ſituation & l'expreſſion qu'il étoit à propos de leur donner. Il y a par conſéquent certaines parties d'os qui ſont très-bien développées, tandis que leurs correſpondantes ſont dans l'ombre: ce défaut naît de l'eſſence même de la choſe, & non de la gravure ou du deſſin.

Outre les planches qui ſe trouvent dans Albinus, que M. Sue a réunies ici, il en a ajoûté deux qui ſont neuves; la XVI & la 1re

© BIUM

fig. de la XXXI. On y voit auſſi les deux cornets ſphénoïdaux dont M. Bertin communiqua la découverte à l'académie des ſciences, en 1744.

On peut juger par ce détail très-court, que cet ouvrage devient une piéce unique en ce genre, qui convient à la plûpart des médecins & des chirurgiens, & à tous les anatomiſtes de profeſſion. Les amateurs, les perſonnes curieuſes de ſe connoître elles-mêmes, ne peuvent pas faire une acquiſition plus belle & plus utile.

M. Sue s'étoit propoſé de donner immédiatement après l'oſtéologie fraîche, & toutes les autres parties de l'anatomie; mais les frais de cette entrepriſe ont été ſi conſidérables, que l'éditeur y trouve un obſtacle invincible pour l'exécution de ſon projet, à moins que le public ne conſente à faire par ſouſcription une partie des avances. Nous publierons inceſſamment la forme & les conditions de cette ſouſcription.

OBSERVATIONS

Sur quelques Maladies incurables.

S'il y a des maladies qui ſoient ſoumiſes à la médecine, & que l'on puiſſe combattre avec avantage, il y en a d'autres auſſi qui ſemblent éluder tous les remedes, & être

© BIUM

décidément incurables. Ce Journal n'eſt pas ſeulement conſacré à publier toutes les maladies que l'art a pu ſurmonter ; il doit auſſi faire mention de celles où l'adminiſtration méthodique des remedes les mieux appropriés, a échoué ; ſi les obſervations qu'on fait ſur cette partie, ne ſervent pas à jetter un jour ſur le traitement, elles éclairciſſent du moins le prognoſtic, & par-là font un bien réel à la médecine pratique.

On peut ranger parmi les maladies incurables, l'obſtruction du pylore, qui, en interceptant le paſſage des alimens, prive notre corps de nourriture, & détruit phyſiquement notre exiſtence. Nous avons eu occaſion de faire trois obſervations de cette nature, dans le cours de notre pratique ; la mort a toujours été le terme de la maladie, & l'ouverture des cadavres ne nous a fait voir qu'un deſſéchement, une eſpece de conſolidation des membranes du pylore, qui étoient ſi étroitement unies, qu'à peine donnoient-elles la liberté du paſſage à un fil de laiton que l'on y introduiſoit. Les remedes qui nous ont paru donner quelque ſoulagement, & éloigner les accès du vomiſſement, ſont les ſtomachiques, les abſorbans, les mucilagineux combinés enſemble, & ſuivis des délayans unis avec les inciſifs. Au reſte tous ces remedes ne ſont que prolonger la vie ; & ce mal tôt

© BIUM

ou tard enleve les malades, comme on peut en juger par les obſervations ſuivantes.

OBSERVATION *ſur un vomiſſement qui a duré par intervalles pendant pluſieurs années, produit par l'oſſification & l'exulcération du pylore, par M.* ODOTANT DESNOZ, *docteur en médecine, à Alençon.*

Je fus appellé en 1754, pour donner mes ſoins à la dame Lemaire affligée d'un vomiſſement habituel depuis plus de deux mois. Je trouvai une femme, âgée d'environ quarante-cinq ans, maigre & exténuée, qui ſe plaignoit d'une légere douleur d'eſtomac : elle ne pouvoit prendre aucune nourriture, qu'elle ne fît des efforts pour vomir, & qu'elle ne vomît en effet des eaux le plus ſouvent pures, quelquefois verdâtres, qui lui laiſſoient la bouche fort amere, & dans leſquelles on diſtinguoit quelques matieres glaireuſes : je ne découvris cependant ni par le tact, ni par aucun autre ſigne, ni inflammation, ni obſtruction : elle avoit naturellement le ventre pareſſeux, & depuis long-tems elle étoit aſſez mal réglée ; ſon pouls étoit petit & foible : on me dit que le régime qu'elle avoit obſervé juſqu'alors, avoit été aſſez mauvais.

Je commençai par lui faire faire deux ſaignées ; je la mis à l'eau de poulet pour toute

© BIUM

nourriture : je lui fis prendre chaque jour deux lavemens, & afin d'arrêter, s'il étoit poſſible, le vomiſſement, je la mis à l'uſage d'une potion, dans laquelle j'avois uni les calmans aux ſtomachiques : en effet elle ceſſa de vomir au bout de huit jours ; mais la douleur perſiſtoit encore, & les digeſtions ſe faiſoient lentement : je ſoupçonnai des obſtructions, ce qui me détermina à lui faire faire uſage d'un opiat apéritif & ſtomachique, dont les martiaux faiſoient la baſe : je lui preſcrivis en même tems de l'eau ferrée pour ſa boiſſon ordinaire ; les maux d'eſtomac diminuerent, & la malade ſe porta bien pendant ſept à huit mois ; mais elle retomba dans ſes premiers accidens, qui céderent aux mêmes remedes.

Ces accidens ſe renouvellerent trois ou quatre fois dans l'eſpace de deux ou trois ans : enfin elle m'envoya chercher le premier du mois de Juillet 1758 ; je la trouvai qui vomiſſoit depuis deux ou trois jours : outre les accidens ordinaires, elle ſe plaignoit d'une douleur très-vive auprès du nombril ; je tâchai de ramener le calme par des lavemens & des potions appropriés ; & comme le vomiſſement avoit continué toute la nuit, je fis paſſer le matin deux verres d'eau de caſſe, avec un grain & demi de tartre ſtibié ; le premier verre fit évacuer la malade par haut & par bas : les envies de

© BIUM

vomir devinrent moins fréquentes, & elle alla de mieux en mieux, juſqu'au 8, qu'on vint me chercher précipitamment à neuf heures du ſoir : je la trouvai couverte d'une ſueur froide ; elle avoit le viſage pâle & retiré ; le pouls extrêmement petit, fréquent, mais régulier : ſa voix étoit ſi foible, qu'on avoit peine à l'entendre ; elle revint un peu de cet état de foibleſſe, mais elle fit des efforts horribles pour vomir : cela dura juſqu'à cinq heures du matin, malgré tous les ſecours que je pus employer : elle dormit alors une heure ; à ſon réveil, elle ſe plaignit de douleurs dans le nombril : je lui fis donner un lavement, mais tout fut inutile : elle expira à ſix heures du ſoir. J'avois d'abord ſoupçonné que ce nouvel accident, & par conſéquent ſa mort, avoit été occaſionnée par quelque faute dans le régime : on m'aſſura qu'elle ne s'étoit écartée en rien de celui que je lui avois preſcrit.

Ayant obtenu, quoiqu'avec peine, la permiſſion de faire ouvrir ſon cadavre, nous trouvâmes dans la capacité du bas-ventre, environ trois chopines d'une liqueur épanchée, qui reſſembloit aſſez à l'eau de poulet, dont la malade faiſoit ſa nourriture : la capacité de l'eſtomac étoit beaucoup plus petite qu'elle ne l'eſt naturellement dans un adulte : nous trouvâmes à la partie anté-

© BIUM

rieure ſupérieure du pylore, du côté de l'eſtomac, un petit trou en demi-cercle, qui avoit environ trois lignes de diametre; les tuniques de l'eſtomac avoient en cet endroit, environ deux lignes & demie d'épaiſſeur; on appercevoit autour de ce trou un repli de la tunique veloutée, qui formoit comme une eſpece de cicatrice : le pylore étoit dur, & repréſentoit un véritable cercle cartilagineux, dont la partie inférieure étoit entiérement oſſeuſe : c'eſt dans ce cartilage qu'étoit placé le trou dont nous venons de parler : le paſſage de l'eſtomac au duodenum, étoit extrêmement retréci; il avoit à peine trois lignes de diametre; le duodenum lui-même avoit perdu la plus grande partie de ſa capacité; le reſte des viſceres du bas-ventre & de la poitrine étoit en bon état, à l'exception des poumons, dont les deux lobes étoient un peu flétris.

Ne pourroit-on pas ſoupçonner que tout ce déſordre avoit été produit originairement par une inflammation du pylore, qui aura ſuppuré, & ſe ſera ulcéré; cela aura ſuffi pour faire perdre peu-à-peu à cette partie ſa flexibilité, elle ſera devenue cartilagineuſe, & enfin oſſeuſe. On peut ſuppoſer encore que l'ouverture du petit ulcere aura été fermée par quelque matiere glaireuſe, qui aura fait une eſpece de tampon, qui vraiſemblable-

© BIUM

ment ſe ſera détaché dans les derniers efforts qu'elle fit, ce qui aura produit l'épanchement ; en effet l'eſtomac étoit entiérement vuide.

Nota. M. Thienot, médecin de l'Hôtel-Dieu d'Auxerre, nous a communiqué une obſervation de la même eſpece, qu'il a faite ſur un homme de ſoixante-huit ans. Cet homme qui juſques-là avoit joui de la meilleure ſanté, fut attaqué à la ſuite d'un ſouper, où il avoit ſurchargé ſon eſtomac, d'un vomiſſement qui devint habituel ; de ſorte que ſur la fin de ſa vie, il rendoit quelquefois tous les jours, quelquefois de deux ou de trois jours l'un, tous les alimens qu'il avoit pris depuis le dernier vomiſſement, ſans en excepter même l'eau ; auſſi mourut-il dans un état de maraſme parfait : ſon cadavre ayant été ouvert par M. Leſſéré, chirurgien très-habile, on trouva que le pylore étoit entiérement obſtrué.

OBSERVATION *ſur une eſpece d'obſtruction de l'œſophage, par M.* BRIEU *le fils, médecin à Draguignan.*

Un homme de quarante-cinq ans, d'une conſtitution robuſte, & d'un tempérament mélancolique, m'envoya chercher vers la mi-Février de l'année 1757. Il y avoit ſix mois qu'il éprouvoit dans l'hypocondre droit des douleurs violentes de colique, qui s'étendoient juſqu'aux épaules : elles

© BIUM

étoient produites par des acides qui séjournoient sans doute dans le duodenum : il avoit très-souvent des rapports aigres, après avoir mangé. A cette maladie en succéda peu-à-peu une autre ; il ne pouvoit plus faire descendre les alimens solides jusques dans son estomac, sans le secours de quelque boisson ; il avaloit facilement tout ce qui étoit liquide ou extrémement mou, comme les bouillons, les œufs frais, les crêmes de toute espece, &c. mais dès qu'il vouloit manger du pain ou de la viande, quelque soin qu'il eût de les mâcher, ils s'arrêtoient à l'entrée de l'estomac, où il les sentoit ; & il ne pouvoit les faire descendre plus bas, qu'à force de boissons, qui sans doute les délayoient, ou du moins leur frayoient le passage.

Je soupçonnai, d'abord qu'il y avoit quelque tumeur qui comprimoit l'œsophage ; en effet tout sembloit indiquer, chez cet homme un épaississement de la lymphe : il avoit un squirrhe gros comme la moitié d'un œuf, à chaque mammelle ; son pouls étoit petit, & un peu intermittent, ce qui dénotoit une grande viscosité dans le sang. D'ailleurs cet homme qui étoit bâtier de son métier, étoit exposé à avaler une grande quantité de poussiere & de bourre : il avoit même un peu bu ; mais ces causes étoient insuffisantes

© BIUM

pour produire tout le déſordre que je voyois : je ſoupçonnai donc quelque vice vénérien, qu'il avoit peut-être ſucé avec le lait de ſa nourrice, ou dont il avoit pu être infecté par la laine de quelque matelas qu'il avoit employée ; car quelques queſtions que je lui fiſſe, je ne pus jamais le faire convenir qu'il ſe fût expoſé à prendre ce mal par quelque autre voie ; je fus confirmé dans cette idée par des douleurs nocturnes, qu'il éprouva les deux derniers mois de ſa vie.

Quoi qu'il en ſoit, il lui ſurvint une petite toux & une difficulté de reſpirer, qui augmentérent inſenſiblement, ſans fiévre cependant ; ſes crachats furent cruds juſqu'au mois d'Avril, qu'il rendit, après une toux violente, un petit corps de la groſſeur d'un pois, jaune, glanduleux, demi-pourri & très-puant, qui faiſoit ſans doute partie de la tumeur qui obſtruoit l'æſophage ; car auſſi-tôt après il commença à pouvoir avaler des alimens ſolides ; mais peu de tems après il fut attaqué d'une fiévre lente, de ſueurs nocturnes ; la difficulté de reſpirer, augmenta, il perdit l'appétit ; en un mot, il eut tous les ſymptomes d'une phthiſie aigue : enfin il mourut ſuffoqué & preſque ſubitement le 20 du mois de Mai.

Son cadavre ayant été ouvert par M. Anglade, chirurgien & excellent anatomiſte,

© BIUM

il ſortit de ſa poitrine, environ une pinte d'une ſérosité limpide & jaunâtre : les glandes de la trachée-artere étoient d'un volume extraordinaire : le lobe droit du poumon étoit couvert, à ſa partie convexe, de tubercules, dont les uns étoient de la groſſeur d'une noix, les autres de celle d'une aveline ; il y en avoit qui avoient ſuppuré, d'autres qui étoient encore dans un état de crudité. Ayant enlevé les poumons, nous nous hâtâmes de chercher la cauſe qui avoit paru s'oppoſer au paſſage des alimens ſolides : nous trouvâmes en effet dans l'œſophage, auprès de l'orifice ſupérieur de l'eſtomac, quelques tubercules liés enſemble & ſuppurés. C'eſt cette ſuppuration, qui ayant diminué leur volume, avoit ſans doute permis dans le dernier tems de la vie de cet homme, que les alimens ſolides paſſaſſent librement juſques dans l'eſtomac ; mais le pus qui ſortoit de ces tubercules, ainſi que de ceux des poumons, ayant paſſé dans le ſang, produiſit la fiévre lente & tous les autres ſymptomes de la phthiſie qui le mit au tombeau.

OBSERV.

© BIUM

OBSERVATION

Sur une Fille couverte de pustules de petite vérole, quoiqu'elle eût eu cette maladie depuis long-tems, par M. OLIVIER, *médecin à Saint-Tropez.*

Le retour de la petite vérole qui trouble la tranquillité des inoculés, peut être quelquefois occasionné par imprudence. La nommée Lucie Porre, âgée de vingt ans, portant sur le visage des cicatrices bien marquées de la petite vérole, & se rappellant fort bien l'avoir eue, fut attaquée de la fièvre : elle se coucha dans les draps qui avoient servi à un enfant de la maison où elle est domestique : dans les divers états de sa petite vérole, elle fut saignée, la fièvre disparut ; mais elle fut couverte dans le jour de boutons, qui dégénérerent en pustules vraiment varioliques, suivant le même progrès & le même ordre, que ceux des petites véroles discrettes, toutefois sans fièvre.

Nous n'observons point en Provence, qu'on ait deux fois la petite vérole ; celle que nous appellons petite vérole volante, attaque quelquefois ceux qui ont eu la véritable ; & s'il arrive que quelques personnes soient

© BIUM

atteintes des boutons qui la caractériſent, ils ſont ordinairement exempts de fiévre.

Cette fille ſortoit, faiſoit les affaires de la maiſon, quoique couverte de boutons, & vivoit à ſa fantaiſie, en s'expoſant à toutes les variations de l'air, ſans avoir ſouffert le moindre inconvénient.

La fiévre qui précéda les boutons, étoit une fiévre éphémere, & a fini dans les vingt-quatre heures, & n'auroit eu aucune ſuite, ſi elle n'avoit pas abſorbé par ſa peau l'infection des draps.

M. Huxam dans ſon Eſſai ſur les fiévres, dit que le pus vérolique affecte ſouvent la peau des perſonnes qui ont eu la petite vérole, & produit un grand nombre de boutons entiérement ſemblables à ceux de la petite vérole, tant par rapport à la durée, que par rapport à la maniere dont ils viennent à maturité, ſans cependant leur cauſer la moindre fiévre; c'eſt ce qui arrive fort ſouvent à ceux qui ſoignent ces ſortes de malades, ſur-tout lorſqu'ils ont la peau tendre & délicate. La contagion n'affecte ici que les glandes cutanées; le ſang ne s'en reſſent point, & l'altération qu'il a ſouffert la premiere fois qu'on a eu la petite vérole, fait qu'il n'en eſt plus ſuſceptible.

Je me rappelle avoir lu, je ne ſçais plus où, qu'un malade qui avoit la petite vérole,

© BIUM

étant en phrénéſie, & faiſant des efforts pour ſortir de ſon lit, fut ſerré entre les bras de ſa garde, qui ſe trouva le ſein couvert de puſtules varioliques, par l'application du viſage du varioleux.

Si les marques du viſage de la fille qui fait le ſujet de l'obſervation, n'euſſent pas été des preuves de la petite vérole qu'elle avoit eſſuyée, j'aurois pris ces puſtules pour une petite vérole véritable; & je ne ſçavois à quoi attribuer cette éruption, lorſque la fille me tira de perplexité, en me faiſant l'aveu de l'uſage qu'elle avoit fait des draps du lit de l'enfant.

Il peut ſurvenir une fiévre putride ou une inflammation lors de l'apparition de ces boutons, totalement indépendante de leur préſence, & qui peut faire prendre le change. On ſentira donc combien il importe, quand on ne peut douter qu'on a eu une fois la petite vérole, de ne point ſuivre le traitement attaché à cette maladie, quand on en a gagné les apparences par l'uſage des linges des varioleux.

Comme la fiévre n'eſt point ſurvenue, les marques des boutons ne ſont pas beaucoup ſenſibles, & ne laiſſeront dans la ſuite aucune trace de leur ſéjour ſur le corps de la malade; mais il en auroit été autrement, ſi une fiévre acceſſoire avoit alkaliſé les

© BIUM

humeurs, le pus altéré auroit fait impreſſion ſur la peau.

Je ne publie pas cette obſervation pour éloigner les gens qui entreprennent de ſecourir ces ſortes de malades, mais pour leur faire ſèntir qu'ils doivent le faire avec précaution, ſe laver ſouvent, & principalement avec une eau acidule, c'eſt-à-dire, à laquelle on ajoutera du vinaigre ou quelque eſprit acide, qui s'oppoſera à l'acrimonie du pus variolique.

Nota. Cette obſervation paroît prouver que l'on a rarement, pour ne pas dire preſque jamais, deux fois la petite vérole bien caractériſée. On ne ſçauroit cependant conteſter qu'il n'y en ait des exemples. Celui qui eſt rapporté par M. Macquart, dans le Journal de Médecine, volume VIII, page 49, en eſt une preuve. Nous ſçavons qu'un fameux praticien de cette ville a eu occaſion de faire une obſervation de la même eſpece; mais ces faits ſont ſi rares, que la cauſe de l'inoculation n'en eſt pas moins bonne. Nous profitons de cette occaſion pour prévenir le public que c'eſt à tort que l'on déclare que nous ſommes contraires à l'inoculation. Comme Journaliſte, nous avons cru juſqu'à préſent ne devoir prendre aucun parti, afin de laiſſer la liberté à tout le monde d'éclaircir la matiere: comme Médecin, nous croyons cette opération utile au genre humain: comme citoyen, nous deſirons ſincérement qu'elle puiſſe s'accréditer en France. Si quelqu'un doit être l'apologiſte de l'inoculation, c'eſt aſſurément celui qui lui doit la vie: c'eſt le cas préciſément dans lequel nous ſommes.

© BIUM

OBSERVATION

Sur une Hydropiſie de poitrine & du péricarde, par M. MARTEAU DE GRANDVILLIERS, médecin, à Aumale.

Il eſt déſagréable de ne marcher qu'à tâton dans la pratique; cependant il eſt des circonſtances où le praticien ne peut éviter l'incertitude, dans laquelle le jettent des ſymptomes équivoques. Quel doit être ſon embarras, quand une maladie ne préſente pas même ces ſignes qui pourroient faire naître des doutes; l'hydropiſie de poitrine eſt ſouvent de cette eſpece : on la méconnoît preſque toujours, parce que rien n'eſt ſi incertain que ſon diagnoſtic. Schenchius a raſſemblé pluſieurs obſervations. Il paroît que ce n'eſt que par l'ouverture des cadavres, qu'il a reconnu le vrai caractere de cette maladie. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on pût découvrir quelque ſigne pathognomonique qui rendît la mépriſe impoſſible ou moins rare. Pour moi j'ai eu le ſort de Schenchius, dans l'obſervation dont je vais rendre compte. Comment n'aurois-je pas été trompé par l'abſence des ſignes ſur leſquels Hip-

© BIUM

pocrate établit le diagnoſtic de cette maladie ? *

Une pauvre femme, âgée de quarante-huit ans, maigre & délicate, fut environ deux mois avant ſa mort, attaquée d'une oppreſſion très-forte à l'eſtomac ; elle étoit ſans fiévre, mais travaillée de maux de cœur : elle craignoit une indigeſtion ; j'adoptai ſes idées, n'appercevant rien de plus vraiſemblable : le thé & quelques lavemens la rétablirent ; elle fut guérie d'une nouvelle attaque par les mêmes ſecours.

Le 22 Mars elle fut ſaiſie d'un friſſon avec la même oppreſſion, fiévre, nauſées ; elle rendit par les ſelles quelques portions indigeſtes des nourritures qu'elle avoit priſes deux jours auparavant : je la vis le ſecond jour ; l'oppreſſion ſubſiſtoit malgré la molleſſe de l'épigaſtre, & la fiévre ſe ſoutenoit : je lui fis tirer deux poëlettes de ſang ; la nuit ſuivante elle tomba en paralyſie du côté droit : elle fut toute la nuit ſans connoiſſance, avec une reſpiration égale, mais

* Febris & tuſſis *tenet*, & acervatim *reſpirat*, & *pedes* tument, & *ungues contrahuntur*.... & *ſi multo tempore*, *aure ad latera adhibitâ*, *audire tentaveris*, *ebullit intùs velut acetum*..... *progreſſu temporis alvus intenditur*.... *aliqui etiam intumeſcunt ventre*, *ſeroto & facie*. Hipp. lib. 2 de morbis.

© BIUM

très-foible ; la fiévre baiſſa : je la revis le lendemain rendue à elle-même, mais avec un pouls débile, ne répondant que par ſignes, & articulant à peine un monoſillabe d'une voix éteinte ; la langue déclinoit fortement du côté droit ; * l'œil étoit morne & languiſſant : l'oppreſſion étoit tranſportée à la poitrine ; cependant la reſpiration étoit libre, & je ne remarquois qu'un peu de ſifflement dans la trachée-artere ; elle touſſoit peu, & d'ailleurs elle n'en avoit pas la force : je la fis tranſporter le 26 à l'hôpital ; le ſifflement ſe convertit en ſterteur ; elle tomba enſuite dans un aſſoupiſſement léthargique : je la fis vomir, & j'appliquai un véſicatoire à la nuque ; le râle diminua pour reparoître les jours ſuivans : le véſicatoire procura pendant quatre à cinq jours une ſuppuration louable ; une fébricule ne reparut que par intervalles ; la malade expectora quelques crachats verds & puriformes, qui me donnerent lieu de craindre une effuſion de mauvis pus ſur le diaphragme : la miſere de cette femme, & ſes aſſoupiſſemens me firent auſſi ſoupçonner la préſence des matieres vermineuſes : je la purgeai avec un cathartique vermifuge, dont elle ne tira aucun

* Ce phénomene m'a paru étrange, quoique ce ne ſoit pas la ſeule fois que je l'aie remarqué : les muſcles paralyſés doivent céder à leurs antagoniſtes.

© BIUM

ſoulagement : le 31 Mars elle rendit pluſieurs crachats ſanguinolens ; le râle augmenta, mais le pouls étoit ſi foible, que je m'abſtins de la ſaignée : elle prit des infuſions de vulnéraires & de balauſtes ; la ſterteur ſe diſſipa, mais la reſpiration commença à devenir plus laborieuſe par intervalles : le crachement de ſang continua juſqu'au 3 Avril, qu'elle mourut tranquillement & preſque ſans embarras de la poitrine ; elle avoit ſeulement, dix à douze heures avant ſa mort, eſſuyé des vomiſſemens bruns, & de très-mauvaiſe odeur, qui ſe répétoient chaque fois qu'elle prenoit des boiſſons.

Je fis l'ouverture de ce cadavre : les poumons étoient deſſéchés au point de ne pas rendre une goutte de ſang ; à peine en trouvai-je quelques caillots dans les plus gros troncs : le lobe droit étoit taché de pluſieurs tubercules noirs, très-durs, très-ſemblables à la ſubſtance d'une rate ſquirrheuſe ; deux étoient gros comme des œufs : la cavité droite de la poitrine contenoit environ une pinte de ſéroſité ; le cœur nageoit dans un bon verre de ſéroſité épanchée dans le péricarde ; elle étoit ſurmontée de bulles d'air, dont l'enſemble occupoit l'eſpace d'une groſſe aveline : le cœur étoit de la tiſſure la plus molle, & plus que double de l'état naturel : l'oreillette droite, capable de conte-

© BIUM

un gros œuf d'oie, étoit remplie par une concrétion jaune adhérente à la cloiſon & à une partie des parois de ce ſac; * ce n'étoit autre choſe qu'une lymphe coagulée, qui reſſembloit aſſez à une graiſſe molle : le ventricule droit étoit vuide ; l'oreillette gauche étoit dans l'état naturel, capable de recevoir une noix : le ventricule poſtérieur étoit rempli de grumeaux de ſang noir, ſans une goutte de fluide : le lobe gauche des poumons étoit ſain, mais adhérent par la moitié de ſa ſurface à la plévre ; il n'y avoit pas une goutte d'eau dans cette cavité : le foie n'avoit rien contre nature ; la véſicule contenoit peu de fiel, d'un vilain brun tirant ſur le noir, & très-épais : il y avoit à environ huit lignes de ſon fond, un étranglement circulaire, au moyen duquel le fond formoit un cul de ſac, du double plus large que le canal formé par cet étranglement : le col de la véſicule, à l'endroit de ſa courbure, pour s'aboucher avec le canal cyſtique, étoit rempli par un corps noir, demi-pierreux, de la groſſeur & de la figure d'une framboiſe ; le canal cyſtique me parut dilaté : la membrane externe de la véſicule, & le tiſſu cellulaire qu'elle recouvre, étoient

* Quoique l'oreillette droite ſoit toujours plus grande que la gauche, je n'ai jamais obſervé de diſproportion ſi monſtrueuſe.

© BIUM

épaiſſis d'une ligne au moins, & d'une texture mollaſſe : la rate, de groſſeur naturelle, étoit ſquirrheuſe, & auſſi ferme que la ſubſtance du foie : il y avoit quelques verres de ſérosités épanchées dans le bas-ventre : je n'en avois jamais eu le moindre ſoupçon, tant le ventre étoit plat ; les pieds & les jambes n'étoient rien moins qu'œdémateux.

EXTRAIT

Des Theſes chymiques, ſoutenues à Montpellier, pour le concours de la chaire vacante de médecine.

Indépendamment des examens particuliers, auxquels ſont ſoumis tous les docteurs qui veulent obtenir une chaire dans l'univerſité de Montpellier, ils ſont encore tenus de répondre chacun à un certain nombre de queſtions, ou de réſoudre un nombre de problêmes, ſur l'objet qu'ils aſpirent d'enſeigner. Ce ſont les queſtions propoſées à quatre docteurs concurrens pour remplir la chaire de profeſſeur en chymie, vacante depuis un an environ, que nous communiquons au public, avec le précis des moyens que chacun d'eux a employé pour les réſoudre.

MM. Venel, Leroy, Eſteve & Brouſſonet

© BIUM

ont eu chacun douze points chymiques à diſcuter, dans le choix deſquels nous admirons le diſcernement des ſçavans prépoſés à aſſigner ces divers points, & à apprécier le mérite des diſputans : le plus grand nombre roule ſur l'examen de pluſieurs produits animaux, de leurs humeurs, ou des moyens chymiques, de connoître, guérir, ou prévenir leurs altérations, leurs maladies. Dans l'idée de ces ſçavans, la chymie n'eſt donc digne de l'attention du médecin, qu'autant qu'elle lui fournit plus de moyens d'être utile au genre humain ; & nous ſerions bien fâchés de nous écarter d'une idée auſſi ſage & auſſi vraie.

Les animaux contiennent naturellement diverſes humeurs ; entr'autres, l'urine & la bile ont été donnés à examiner à M. Venel. Il obſerve donc d'abord que l'urine fraîche épaiſſit juſqu'à diminution de trente-neuf quarantiemes, puis rediſſoute ou délayée dans trente-neuf parties d'eau, eſt vraiment remiſe dans ſon premier état, & reſſemble en tout point à l'urine fraîche ; enſuite il fait l'analyſe de ce magma, qui ne fait que le quarantieme du poids de l'urine, & il y trouve les mêmes produits que ceux des autres animaux, qui tous, comme l'urine, donnent du flegme, un eſprit volatil, de l'huile fœtide, du ſel volatil & même du phoſphore. Il entre enſuite dans le détail

© BIUM

des moyens propoſés pour obtenir le fameux ſel d'urine, ce ſel dont la nature paroît à M. Brouſſounet, amoniacal, & dont l'acide combiné avec le phlogiſtique, donne le phoſphore, matiere qui, s'il en faut croire M. Brouſſounet, n'y pouvoit bien regner qu'en forme d'atmoſphere autour des animaux. M. Venel termine par une remarque eſſentielle ſur la nature du dépôt que font les urines en vieilliſſant; c'eſt, dit-il, une terre ſubtile, calcaire, animale, enduite d'un peu de gluten lymphatique, & qui eſt la matiere des concrétions pierreuſes, que l'on ne peut ſans riſque diſſoudre dans la veſſie, par des menſtrues chymiques.

Quant à la bile, M. Venel s'en tient à l'analyſe de Verrheyen; & ſe livrant enſuite à la pathologie & à la phyſiologie, il avance quatre opinions qu'il doit appuyer lors de la diſpute. Les théories ſur l'origine, & la ſécrétion de la bile, ſont toutes incertaines, s'il faut l'en croire; la même incertitude regne ſur les théories qui expliquent ici comment ſe fait l'épanchement de la bile dans les hyſtériques; la bile eſt encore l'origine, la cauſe qui produit & entretient certaines maladies de la peau, des éryſipeles & des ophthalmies chroniques; qu'on ne peut guérir que par les fondans, l'aloës, le mercure, &c. Enfin il eſt poſſible de voir des toux hépatiques qui n'alterent en rien

© BIUM

le poumon, & que les fondans ſeuls peuvent faire évanouir; & M. Le roy ajoute que dans les concrétions bilieuſes, les ſavons & les ſaponacées ne ſont pas des remedes ſuffiſans pour les réſoudre.

Nous ne ſommes ici, ni pour diſputer avec M. Venel, ni pour apprécier ſes ſentimens; on nous diſpenſera donc à ſon ſujet, comme vis-à-vis de ſes autres concurrens, d'aucune diſcuſſion. Nous nous bornons à expoſer leurs opinions.

Les humeurs des animaux en pourriſſant, exhalent des vapeurs qui concourent à la production du nître. Exiſteroit-il donc dans ces mêmes humeurs du nître? La queſtion eſt délicate. Il paroît bien douteux à M. Venel, que cela puiſſe être. On trouve du nître pur dans les végétaux, on n'en trouve pas dans les animaux; ſi les végétaux pris comme aliment, portent ce ſel dans l'eſtomac, il paroît vraiſemblable qu'il s'échappe par la voie de l'excrétion, ou qu'il eſt altéré pendant la circulation.

Les animaux ſe nourriſſent; mais quelle que ſoit la nature de leurs alimens, la plus grande partie s'en ſépare, & ne concourt pour rien à la nutrition; mais il eſt dans ces divers alimens, une gelée plus ou moins abondante, analogue au ſuc des animaux, & cette gelée eſt leur partie nutritive, puiſque les corps ſe trouvent être alimenteux,

© BIUM

en proportion de la quantité qu'ils contiennent de cette gelée : tel eſt le ſyſtême de M. Venel, qu'il a développé antérieurement dans un Mémoire préſenté à l'académie des ſciences, où il examine la partie des végétaux, qui reſſemble à la gelée des animaux.

Puiſque cette partie alimenteuſe n'eſt pas la portion la plus abondante dans les corps, dont les animaux ſe nourriſſent, il eſt poſſible qu'un corps ſoit en même tems alimenteux par ſa gelée, & médicamenteux par ſes ſels & autres parties ; auſſi M. Brouſſonet ne ſoutient-il cette opinion, qu'en mettant dans la queſtion ſuivante, une reſtriction très-grande : il regarde les vertus attribuées à la chair de vipere & à la corne de cerf comme des préjugés abſurdes, puiſque la plus grande partie de ces ſubſtances n'eſt qu'une gelée & de la terre, & que les ſels volatils qui pourroient bien avoir ces vertus, ne ſont que les produits de leurs diſtillations, & n'y préexiſtent pas ſous la forme de ſels.

Quelle que ſoit la nature actuelle des humeurs des animaux, leur production, leur altération naturelle, leur atténuation accidentelle, ſont-elles des effets ou chymiques, ou analogues à quelque opération chymique ? M. Le roy qui examine pluſieurs de ces altérations, y voit un ſi grand rap-

© BIUM

port avec les opérations chymiques, qu'il n'héſite pas à décider que pour la plûpart, ces opérations naturelles ont des altérations chymiques. Peut-être ſoupçonneroit-on, qu'à l'aide de la fermentation, toute l'œconomie animale dans laquelle entre pour beaucoup la production des humeurs, eſt facile à découvrir, & qu'on tient le ſécret de la nature; mais M. Eſteve aſſure préciſément le contraire, & fait voir à quelles abſurdités entraîne l'exiſtence de la fermentation appliquée à l'œconomie animale. Néanmoins il eſt certain par le détail qu'en donne M. Brouſſounet, que la chymie aide de beaucoup au médecin dans la connoiſſance des maladies, ſur-tout lorſqu'il doit tirer ſon indication des altérations ſenſibles, ou de leurs phénomenes ſurvenus dans les liquides.

Des produits chymiques que les animaux ou leurs parties fourniſſent, les ſels volatils & leurs huiles ont & pour les effets, & pour les propriétés phyſiques, la préférence ſur le flegme & la terre. Auſſi MM. les docteurs concurrens à la chaire de chymie, ont-ils eu de quoi s'exercer à leur égard? Les ſels des animaux ſont concrets; cette qualité ſuppoſe un acide qui les neutraliſe, & cet acide peut être de diverſe nature. M. Brouſſounet répond que ſi quelques inſectes donnent d'abord un acide; ſi M. Pott a trouvé

© BIUM

de l'acide dans la plûpart des produits animaux, il n'en eſt pas moins vrai que cet acide ne conſtitue pas un ſel neutre dans les ſels volatils ; mais ces ſels ſont concrets par leur propre nature, & doivent d'autant moins leur concrétion à un acide, qu'il eſt très-poſſible de les rendre fluans, ſans altérer leur nature.

Les ſels volatils peuvent ſe retirer de différens corps. Les différentes parties des animaux en fourniſſent toutes : certains alcalis fixes ſont convertis par l'art ; mais chacun des corps qui fournit un ſel volatil, doit influer ſur ſa nature, & faire par conſéquent autant d'eſpeces de ſels volatils, qu'il y a de corps capables d'en donner par l'analyſe. Ce préjugé tombe ſous les raiſons de M. Eſteve, qui démontre que chaque corps ne devient propre à donner du ſel volatil, que par quelqu'une de ſes parties qui ſe combine avec une autre, & que la nature de ces parties des corps, eſt préciſément la même dans tous, ſur-tout dans l'état d'atténuation néceſſaire pour la production d'un alcali volatil ; ce ſel eſt donc le même en ſoi, quelle que ſoit ſon origine.

Suivant le même M. Eſteve, & ſuivant la raiſon, il n'eſt pas conſéquent de cet axiome, que les différentes parties des animaux qui fourniſſent toutes du ſel volatil, en donnent auſſi toutes une égale quantité.

La

© BIUM

La quantité de ſel volatil produite par une ſubſtance animale quelconque, eſt proportionnelle à la quantité de terre calcaire, aſſez atténuée pour ſe combiner avec un peu de phlogiſtique : or cette quantité eſt bien moindre dans le ſang, que dans les os.

Quant à la converſion des alcalis fixes en volatils, M. Brouſſounet n'héſite pas à la reconnoître poſſible, ſoit par l'art chymique, ſoit par les voies de la digeſtion, & cette converſion conſiſte ſinguliérement dans l'atténuation ultérieure de la baſe terreſtre du ſel fixe ; atténuation qui la rend plus facile à ſe combiner avec une ſurabondance de phlogiſtique, d'où naît le volatil.

Ces mêmes ſels volatils qui ſont le produit de la putréfaction, jouiſſent d'une propriété ſinguliere, que le docteur Pringle a obſervée le premier, & que M. Eſteve met dans un beau jour : ils s'oppoſent à la putréfaction des corps, quand on les y plonge ; & cette propriété eſt telle, qu'elle eſt d'un ſecours merveilleux dans la guériſon des gangrenes internes. On peut conſulter à ce ſujet l'obſervation de M. Majault, inſérée dans notre Journal de..... année....., page.

Dippel, chymiſte célebre, & perſécuté, a beaucoup vanté les vertus de l'huile animale, préparée comme il l'indique, & rendue

© BIUM

limpide, ſuave & légere : après lui, on a beaucoup cherché les moyens d'abbréger ſon procédé. M. Venel qui en paſſe beaucoup ſous ſilence, adopte le procédé de M. Modell, apothicaire de Petersbourg, qui, dans le *Commercium Norimbergenſe*, indique de ſéparer la premiere huile qui diſtille, juſqu'à ce qu'il paroiſſe des gouttes blanchâtres & troubles, qui en tombant dans cette premiere, en alterent la tranſparence ; & M. Venel en adoptant ce procédé, a ſoin d'ajoûter qu'il n'eſt pas hors de propos de pouſſer les rectifications un plus grand nombre de fois que ne l'indique le chymiſte Moſcovite : cette altération en bien d'une huile empyreumatique, peut ſans doute ſervir à confirmer l'opinion que ſoutient le même M. Venel, que la chymie, en exerçant avec le feu les corps naturels, en améliore les vertus médicinales ; & M. Brouſſonet a pu s'en appuyer pour ſoutenir que la chymie peut en corriger avec utilité les médicamens.

Si les animaux ſoumis à la diſtilation, fourniſſent indiſtinctement une huile noire empyreumatique, qu'on a beaucoup de peine à rectifier ; lorſqu'on les conſidere ſans les détruire, on apperçoit qu'ils contiennent diverſes eſpeces d'huiles que l'analyſe confond ; & chacune a ſes caracteres. La graiſſe,

© BIUM

le gluten, la mucosité ont toutes des attributs particuliers, & ne sont constitués tels, que par la nature ou la quantité d'huile qui les accompagne; du moins tel est le système de M. Leroy.

Peut-être demandera-t-on en quoi les huiles végétales different des huiles animales, & si l'art peut les confondre au point de se ressembler parfaitement. M. Broussonet assigne pour point de différence l'acide dans les huiles végétales, & l'alcali volatil dans les huiles animales; & il conclut que puisqu'il est possible de détruire cet acide & cet alcali volatil dans les unes & les autres, il est possible aussi de réduire ces huiles à une ressemblance parfaite.

On voit par le détail précédent, combien les soins des docteurs de Montpellier se sont étendus à faire discuter ce qui est le plus utile dans la chymie, relativement à la guérison des infirmités humaines; les autres questions roulent sur l'efficacité ou la préparation de certains médicamens; & nous nous ferons un devoir d'en rendre compte dans le prochain Journal.

© BIUM

SUITE du Mémoire ſur l'Amputation de la cuiſſe dans l'article, par M. MOUBLET, lieutenant de M. le premier chirurgien du Roi, & chirurgien-major de l'hôpital de Taraſcon, en Provence.

SECTION SECONDE.

De l'Amputation de la cuiſſe dans l'article.

Ce n'eſt qu'après avoir été pénétré de la vérité de ces connoiſſances, que j'ai été convaincu de la poſſibilité de l'amputation de la cuiſſe dans l'article. L'état déſeſpéré auquel le malade eſt réduit, & l'inutilité des autres ſecours, rendent celui-ci plus grand, & ſont comme autant de dégrés d'aſſentiment. A meſure que j'ai plus approfondi mon ſujet, j'ai étayé davantage mes idées; & la ſolution de toutes ces difficultés a réformé & rectifié ma manœuvre, toutes les fois que je l'ai exécutée ſur le cadavre. Je me ſuis enfin fixé à celle que je vais expoſer, qui me paroît avoir toutes les conditions néceſſaires pour remplir nos vues.

J'ai tâché de ne me point écarter du plan qui regne dans ce diſcours, & de réduire en pratique dans cette ſeconde partie les principes & les regles que j'ai établis dans

© BIUM

la premiere ; pour mieux ſuivre cet ordre, & en faire concevoir toute la liaiſon dans les deux paragraphes ſuivans qui compoſent cette ſeconde ſection, je commencerai par décrire la méthode d'opérer, qui me paroît la plus avantageuſe pour faire l'amputation de la cuiſſe dans l'article ; & je rendrai enſuite raiſon de ma conduite & des principales circonſtances de ma manœuvre.

§ I.

De la méthode d'amputer la cuiſſe dans l'article.

Dans les amputations des grandes extrémités, un chirurgien verſé dans ſon art, ne doit pas s'attacher au plus ou moins de douleurs que le malade ſouffre ; c'eſt la durée & la longueur de l'opération qu'il faut conſidérer, parce qu'elles les redoublent, & rendent les accidens plus dangereux.

J'ai eu occaſion de pratiquer pluſieurs fois ſur le vivant, la méthode de l'amputation ordinaire ; j'ai toujours trouvé celle-ci moins longue, toutes les fois que je m'en ſuis aſſuré ſur le cadavre. Je penſe, pour ne pas traîner en longueur cette diſſertation, qu'il n'eſt pas néceſſaire que je commence par décrire l'anatomie des parties qui entourent & garniſſent l'articulation de la cuiſſe. On ſe repréſentera beaucoup mieux que je

© BIUM

ne le ferai, leur ſtructure & leur poſition, à meſure que je les nommerai, & que l'inſtrument les coupera.

Suppoſé donc qu'un coup de feu ait briſé & fracaſſé l'os & les parties ſupérieures de la cuiſſe droite, & qu'il ſoit décidé que l'amputation de l'article eſt le ſeul moyen pour ſauver la vie du bleſſé; voici comme je l'entreprendrai.

Avant de procéder au manuel de l'opération, il convient, autant que les accidens le permettent, de préparer l'appareil pour la célérité de l'opération, & la commodité de l'opérateur; cependant ſi l'éclat de la bombe avoit en même tems ouvert l'artere crurale, & que le malade perdît beaucoup de ſang, il s'agit de ne point ſe déconcerter, il faut arrêter tout de ſuite l'hémorragie, faire la ligature de l'artere & l'opération; & quand toutes les chairs ſont remiſes & contenues en leur place, on prépare & on applique l'appareil qui ne demande pas de longs apprêts.

Il convient d'aſſortir ſur deux baſſins tout ce qui eſt néceſſaire pendant & après l'opération: ſur le premier je prépare un biſtouri droit, une longue aiguille courbe, fort évaſée, à deux tranchans bien aigus, & des plus groſſes de celles qu'on emploie dans les amputations; elle doit être enfilée d'un ruban ciré, compoſé de huit à dix brins de

© BIUM

fils, d'une petite compreſſe, d'un couteau droit, dont la lame ait environ huit pouces de long & un de large, & ſoit aſſujettie dans ſon manche, d'un biſtori courbe, un peu plus long que ceux dont on eſt en uſage de ſe ſervir, d'une petite compreſſe quarrée un peu épaiſſe, pour mettre ſur la ligature.

On doit ajouter par précautions, comme des ſecours acceſſoires, deux aiguilles moyennes, enfilées d'un ruban ordinaire, quelques boutons de vitriol, deux ou trois morceaux de champignon préparé, & quelques petites compreſſes quarrées; toutes ces choſes peuvent avoir leur utilité.

L'appareil du ſecond doit être fort ſimple; il conſiſte en un peloton de charpie brut, de deux grands plumaceaux un peu plus épais, une compreſſe quarrée, pliée en huit doubles, de la grandeur du moignon; une compreſſe fort épaiſſe d'environ trois pouces de long ſur un de large; une autre grande compreſſe quarrée, pliée en quatre doubles, coupée en croix de Malte, ſeulement à deux de ſes angles du même côté; deux longuettes, & deux bandes larges d'environ trois ou quatre travers de doigt, & longues d'environ ſix à huit aunes chacune.

Je mettrai une table couverte d'un matelas au pied, & au niveau du lit, dans un endroit clair & bien expoſé au jour; j'y

© BIUM

ferai coucher le malade, le corps tourné & appuyé ſur la feſſe gauche, la tête & la poitrine ſeront relevées par des oreillers; je diſpoſerai mes aides de maniere à tenir & à aſſujettir le malade immobile dans cette ſituation, & je réſerverai pour ſoutenir la cuiſſe, le mieux entendu, que j'inſtruirai par avance des différentes attitudes & de tous les mouvemens qu'il faut qu'il faſſe exécuter à la cuiſſe, pour faciliter ma manœuvre.

Cette opération eſt comme diviſée en trois tems, diſtingués par le changement des trois principaux inſtrumens, dont le chirurgien a beſoin pour l'accomplir.

Premier tems.

Tout étant ainſi diſpoſé, je me place, ceint d'un tablier pour eſſuyer mes mains, de la façon la plus commode, afin de n'être point gêné à la partie extérieure de la cuiſſe bleſſée; je la plie à demi, de ſorte qu'elle fait encore un angle obtus avec le tronc: je fais pincer & élever par un aide, autant qu'il eſt poſſible, les tégumens directs ſur la ligne de l'artere crurale, du côté de la partie interne, deux ou trois travers de doigts au-deſſous du ligament de fallope; je fais du côté de la partie externe la même manœuvre. Si on ne peut pincer la peau, je fais avec le biſtouri droit ſur les tégumens une inciſion longitudinale de

© BIUM

quatre à cinq travers de doigts, que je croiſe par une tranſverſale d'égale longueur, à la hauteur du petit trochanter : je prends ma groſſe aiguille, la pointe éloignée d'environ un pouce & demi de l'artère crurale, que j'enfonce profondément dans le bras externe de la croix des tégumens inciſés, ſans atteindre & ſans racler l'os, de crainte de couper cette ligature, en ſéparant les chairs après, avec le couteau : je perce par-deſſous l'artere, le grêle antérieur, & l'aiguille ſort du côté oppoſé, par le muſcle pectinæus, dans le bras interne de la croix : je coupe le ruban près de l'aiguille, & en joignant les deux bouts que je paſſe l'un ſur l'autre, je fais le nœud du chirurgien, que je ſerre médiocrement, afin d'envelopper & de comprimer également de toute part l'artere crurale dans le trouſſeau de toutes les parties que comprend l'anſe de la ligature, qui doit être diſtante de deux à trois travers de doigt, de la ſortie de l'artere du bas-ventre ; je mets par-deſſus ce premier nœud une petite compreſſe de linge, ſur laquelle je pratique encore un ſecond nœud ſimple, que je fortifie par un troiſieme, ou par une petite roſette.

L'artere liée, l'hémorragie eſt arrêtée, & la colonne de ſang ſuſpendue, porte ſur la ligature, par le moyen de laquelle le chirurgien eſt à couvert de tous les accidens

© BIUM

qui peuvent interrompre & troubler l'opération. Cette circonſtance eſt ſi importante, qu'il examine en reconnoiſſant avec le doigt, immédiatement au-deſſous de la ligature, s'il ne ſent point de battement; par cette ſûreté, il agit avec plus de clairvoyance, & ſes yeux éclairent & conduiſent ſes inſtrumens.

Second tems.

Pour exécuter avec art l'extirpation de la cuiſſe, je la fais étendre un peu, & écarter de la gauche, & je dirige ma manœuvre de façon à ménager les tégumens, à conſerver autour de l'article beaucoup de chairs, & à former un lambeau aſſez ample: armé du couteau droit, je le porte à la partie interne de la cuiſſe, la pointe tournée en bas; je l'applique environ un pouce au-deſſous du petit trochanter, que je prends pour mon point fixe, afin que la coupe ſoit oblique, je veux dire, afin que la coupe des tégumens ſoit plus longue que celle des muſcles: j'enfonce la lame en l'inclinant, & tenant le dos du couteau un peu rélevé, de ſorte qu'il faſſe le plus grand angle obtus qu'il puiſſe, avec le plan ſupérieur des muſcles, que je coupe en montant, & en ratiſſant preſque l'os, prenant garde néanmoins de ne pas trop appuyer ſur le fémur, de crainte d'en émouſſer le tranchant; je forme en élevant, & pourſuivant ma coupe, le lambeau com-

© BIUM

posé des muscles qui rempliſſent la concavité interne du col du fémur, & principalement du triceps, postérieurement du demi-membraneux, & quelquefois antérieurement de celle du pectinæus, ſuivant que le couteau biaiſe plus ou moins de côté.

Le couteau parvenu au rebord du cartilage de la cavité cotyloïde, qui fait la jonction du pubis avec l'ilæum, juſqu'à celui qui répond à l'éminence de l'iſchium, & qui ſe trouve à la partie inferieure & poſtérieure de l'échancrure; je retire le lambeau latéralement vers la cuiſſe gauche, & un aide le ſoutient; ainſi ce lambeau, d'une figure conique, a ſa baſe plus large que ſon extrémité, ou que ſa pointe pyramidale qui doit être mouſſe, & les tégumens excedent des deux côtés les muſcles dans toute ſon étendue.

Le lambeau écarté, je coupe avec le même couteau, ſans mettre aucun intervalle, au-deſſus, & depuis la partie ſupérieure du petit trochanter, demi-circulairement les tégumens & les muſcles poſtérieurs de la cuiſſe, juſqu'au grand trochanter, & les tendons des muſcles pectinæus, pſoas & iliaque, ſuppoſé qu'ils ne ſoient pas en partie enveloppés dans le lambeau: arrivé à la partie antérieure de la cuiſſe, en déviant le couteau en bas, ſans l'incliner, je coupe ſoigneuſement, & immédiatement

© BIUM

au-deſſous de la ligature (que je prends garde de ne pas endommager) toutes les graiſſes & les muſcles juſqu'à l'os.

Troiſieme tems.

Je quitte alors le couteau, & je prends le biſtouri à demi-courbe, la cuiſſe étant à demi-fléchie, & un peu portée en dedans, pour relâcher la partie interne de la coëffe articulaire, que je coupe pour débrider tout autour : l'indicateur de la main gauche me ſert en cette occaſion de conducteur : j'ouvre également l'échancrure cotyloïdienne, en coupant le ligament tranſverſal, qui joint ſes deux angles ; enſuite je fais écarter la cuiſſe en ſens contraire, toujours à demi-fléchie, en la dirigeant en dehors, autant qu'il ſe peut, pour faire paroître le ligament rond, qui attache la tête de l'os dans la cavité cotyloïdienne, que je coupe très-aiſément; je continue de couper le contour de la membrane ligamenteuſe dans toute ſa circonférence, toujours de dedans en dehors, en commençant du coté de ſa partie poſtérieure, juſqu'à l'antérieure ; j'ai l'attention de fléchir la cuiſſe du côté que je la coupe, & je releve la tête du fémur du côté oppoſé, en l'éloignant de la cavité cotyloïde.

La tête du fémur n'eſt plus attachée intérieurement dans la cavité cotyloïde, & la cuiſſe ne tient plus à l'os innominé, que

© BIUM

par le petit lambeau antérieur de la ligature, la portion de la capſule ligamenteuſe qu'il couvre, & le tendon des feſſiers. Je fais étendre la cuiſſe horizontalement, de ſorte qu'elle fait un plus grand angle obtus, parce qu'elle n'eſt point ſur le même plan du corps, dont le tronc eſt un peu relevé : je coupe avec le même biſtouri toutes les chairs qui auroient pu échaper au couteau, à l'entour de l'articulation : j'introduis mon biſtouri dans l'intérieur de la cavité cotyloïde ; je le fais paſſer par-deſſus la tête du fémur, & je coupe de dedans en dehors, de haut en bas, le plus près de l'os qu'il eſt poſſible, les chairs antérieures (dans leſquelles ſont enfouies l'artere, & compriſe la ligature, qu'on obſerve de ne pas léſer,) qu'on coupe juſqu'à l'inciſion tranſverſale qu'a fait le couteau ; il ne reſte plus déſormais que les muſcles feſſiers, dont je coupe le tendon de dedans en dehors, & au-deſſus du grand trochanter ; la cuiſſe eſt enfin entiérement détachée du tronc dans ſon articulation, & l'amputation achevée.

J'ai la précaution de ne point remuer le malade ; j'eſſuie tout de ſuite la plaie avec des morceaux de linge fin ; je replie, & j'applique le lambeau ſur la cavité cotyloïde : je rapproche & je raſſemble toutes les chairs & les tégumens que j'ai conſervés aux environs de l'articulation : je les arrange

© BIUM

au tour de ſa circonférence, ſans rien mettre entre deux, & on a la ſatisfaction de voir ce vuide fermé, & cette grande déperdition de ſubſtance exactement remplie : j'applique deſſus la ligature une petite compreſſe quarrée, pour réſiſter à l'impulſion du ſang : je couvre les tégumens de charpie brute & de deux plumaceaux épais, qu'on ſoutient par une compreſſe quarrée, pliée en huit doubles, d'une largeur appropriée. Pour obvier à tous les inconvéniens qui peuvent ſurvenir, il faut mettre une petite compreſſe quarrée, pliée en pluſieurs doubles, de la longueur de trois travers de doigt, à l'aîne droite, appuyant préciſément ſur l'axe de l'artere crurale ; cette compreſſion amortit la fougue & la force avec laquelle le torrent du ſang s'y porte : je mets enſuite par-deſſus la compreſſe du moignon une ſeconde compreſſe faite en demi-croix de Malte : on paſſe les chefs les uns ſur les autres, & on place deux longuettes qui ſe croiſſent par-deſſus, & je contiens le tout par une bande large de trois ou quatre travers de doigt, longue de quatre à cinq aunes, que je roule deux ou trois fois autour du moignon, en forme de ſpica deſcendant ; j'en fais deux ou trois circulaires autour du corps, au-deſſus des aînes, & enfin je paſſe une ſeconde bande pour mieux raffermir le bandage, qui doit reſter

© BIUM

quelques jours ſans être touché, ſur l'épaule gauche, & toujours du côté oppoſé à celui de la cuiſſe amputée; je la deſcends au-deſſus du moignon, & je l'attache à ſa partie poſtérieure, que je ſerre médiocrement.

On couche le malade, & on met un oreiller ſous la feſſe du moignon, pour le relever un peu; il faut qu'on ait la précaution qu'un aide appuie la main ſous le moignon, pour y maintenir une compreſſion égale & modérée.

SCHOLIE.

J'ai accoutumé de donner au malade dans toutes les grandes opérations, une heure avant de les entreprendre, un grain d'opium, comme le preſcrit Boerhaave (*a*), pour ſtupéfier les ſens, relâcher le genre nerveux, & diminuer ſa ſenſibilité; cette attention eſt néceſſaire dans celle-ci. On peut encore, ſelon les indications & l'exigence des cas, lui faire prendre une potion cordiale au milieu de l'amputation, ſi les forces & le pouls s'affaiſſent, & ſemblent abbatus.

Si après avoir coupé le lambeau, quelque rameau d'artere conſidérable, ouverte, fourniſſoit beaucoup de ſang, l'on feroit mettre deſſus ſon embouchure le doigt de la perſonne qui eſt la plus à portée, & dès que

(*a*) Boerh. *aphor. de cur. morb.* §. 469, *p.* 76.

© BIUM

l'opération eſt finie, ſelon que le diametre du vaiſſeau eſt plus ou moins grand; l'on applique ſur ſon orifice un peu de champignon préparé, ou un petit bouton de vitriol, ſi on n'aime mieux en faire la ligature; car il eſt de fait, toutes réflexions faites, que le tronc de la crurale étant lié deux travers de doigt au-deſſous du ligament tendineux; de toutes les ramifications qu'on eſt obligé de couper dans cette opération, qui naiſſent de cette artere, ou qui viennent de l'iliaque, & ſe répandent autour de l'articulation, il n'en eſt aucune aſſez conſidérable, dont l'ouverture puiſſe être ſuivie de quelque danger, & préjudicier à cette amputation, & dont on ne vienne facilement à bout d'arrêter le ſang par ces moyens; lorſque toutes les hémorragies ſont arrêtées, on diſpoſe le lambeau & les chairs qui débordent l'articulation ſur la cavité cotyloïde.

M. Garangeot dit que pour les tenir fermes dans la ſituation où l'on les place, on peut leur faire quelques points de ſuture (*a*). Paré dans la même vue, recommande, pour les mieux rapprocher, de coudre en forme de croix les extrémités oppoſées, avec quatre points de ſuture (*b*); mais je penſe que ce moyen très-douloureux, & ſujet

(*a*) Traité des Opér. tome II, ch. 49, p. 337.
(*b*) Ambr. Par. liv. 12, ch. 22, p. 307.

© BIUM

à des déchirures par la diſtraction des parties muſculeuſes, eſt fort inutile ici, où la maſſe charnue conſervée eſt très-conſidérable : on pourroit plutôt ſoutenir le renverſement des chairs par des bandelettes d'emplâtres agglutinatifs, miſes avec art & avec précaution ; ce moyen peut n'être encore d'aucune utilité, & leur ſimple diſpoſition de la maniere décrite dans le panſément, ſuffit ſans aucun autre ſecours.

Pluſieurs auteurs ſont d'avis, dès que la cuiſſe eſt ſéparée du tronc, de laver les chairs qui dépaſſent le rebord de l'article, avec l'eau tiéde. M. Verduyn qui ſe ſervoit à cet effet d'une éponge, a compliqué & chargé ſon appareil d'un détail inutile & embarraſſant, & quelquefois très-préjudiciable à un malade qui a eſſuyé des douleurs ſi violentes.

Pendant que j'ouvre la capſule ligamenteuſe, & le tems qu'abſorbe le reſte de l'opération, les petits vaiſſeaux ouverts ſe dégorgent du ſang qu'ils contiennent, & les fibres de leurs parois dans leur contraction ſimultanée & uniforme, ſe concentrent, ſe retirent vers l'axe du tuyau, & obliterent le canal ; il ſuffit, avant de couvrir les chairs, de les eſſuyer avec un linge fin.

Ce ne ſeroit pas même un inconvénient, quand il reſteroit quelques grumeaux de ſang, qui par la chaleur du lieu & l'action

© BIUM

des vaiſſeaux, croupiroient & dégénéreroient en pus.

Des auteurs reſpectables conſeillent, pour éviter cette ſuppuration, de tremper les compreſſes que l'on applique ſur le moignon, dans l'eau de vie, qui pourra véritablement l'empêcher en répercutant & figeant les liqueurs; mais en roidiſſant & irritant les trames des fibres ſolides, on peut faire naître des criſpations, des contractions ſpaſmodiques, des engorgemens & des inflammations funeſtes : ainſi il vaut mieux laiſſer agir la nature; quelquefois une légere ſuppuration eſt avantageuſe pour nétoyer la plaie; & ſi la conſtitution du malade, & l'état des chairs ſont tels qu'elle ne doive point arriver, tous les lambeaux ſe colleront ſi bien enſemble, que leur adhérence qui n'aura point été forcée, mais naturellement contractée, ſera aſſez intime & aſſez forte pour la détourner, parce que toutes ces chairs ſont coupées d'un ſeul trait, que leurs vaiſſeaux ne ſont point meurtris, mais ſont entiers, & que leurs ſurfaces unies & exactement garanties des impreſſions de l'air, ſont abouchées parfaitement les unes ſur les autres, circonſtances qui ne ſe trouvent point raſſemblées dans les amputations ordinaires, *Recentia vulnera acuto telo inflicta poſſunt ſine ſuppuratione curari* (a).

(*a*) Hipp. Charter. tome II, pag. 131.

© BIUM

Il faut ſuivre ſimplement le conſeil d'Arétée (*a*), qui ordonne de faire des fomentations émollientes, des embrocations huileuſes, des lotions calmantes ſur toute la circonférence des parties tendues & enflammées qui ont beaucoup ſouffert.

Les ſuites & les accidens qui peuvent ſurvenir à cette amputation, les ſoins & les précautions qu'elle exige, ne different point de ceux de la méthode ordinaire.

(*a*) Aret. Cappad. *lib. II.*

La fin pour le Journal prochain.

OBSERVATION

Sur une Loupe de dix-huit pouces de long, placée ſur le fémur d'une femme, extirpée par M. DAUCHI, *chirurgien à Molliens en Beauvoiſis.*

Pourquoi n'oſe-t-on toucher aux anciennes loupes, ſur-tout lorſqu'elles ſont conſidérables ? parce qu'on imagine que l'humeur va ſe porter ſur quelqu'autre partie, & y créer de nouveaux dépôts, & de nouveaux accidens. Ces craintes le plus ſouvent ne ſont-elles pas frivoles ? La main du chirurgien doit-elle s'arrêter pour une trop

© BIUM

timide prudence, quand, par un examen ſuffiſant, il s'eſt aſſuré que le vice local n'eſt point entretenu par une diſcraſie univerſelle. Combien de malheureux qu'on ménage par un excès de précaution qui leur devient funeſte ? La femme qui fait l'objet de cette obſervation, auroit été la victime d'une crainte mal fondée. L'opération l'a ſauvée. Son exemple peut encourager d'autres malades à ſoutenir une opération, dont le ſuccès eſt ſouvent moins douteux qu'on ne le penſe.

Marguerite Bourdon, de la paroiſſe de Molliens en Beauvoiſis, âgée de ſoixante-deux ans, portoit au genou une loupe depuis vingt-trois ans. Cette tumeur partoit de la partie inférieure du fémur, occupoit toute l'articulation du genou, & ſe terminoit à la tubéroſité qui ſe rencontre à la partie moyenne & ſupérieure du tibia; elle avoit dix-ſept à dix-huit pouces de longueur; il y avoit vingt ans qu'elle ne marchoit qu'avec la plus grande peine : elle fit une chute ſur les genoux; la contuſion lui fit de la douleur; mais accoutumée à ſouffrir depuis ſi long-tems, elle négligea tout ſecours pendant près de deux mois.

Le 22 Janvier 1758 elle me fit appeller : j'y fus, & trouvai un appareil épouvantable. Après avoir fait différentes impreſſions

© BIUM

autour de la tumeur, qui pour lors étoit creuſe, & reſſembloit à une gourde; j'en fis ſortir un pus des plus âcre & mordicant, d'une odeur des plus inſupportable. Je crus être obligé de me ſervir de la teinture de myrrhe, & je couvris l'ulcere d'un plumaceau, chargé d'un digeſtif animé de ſtyrax liquide. Je continuai ce panſement pendant quinze jours, ſans que le pus changeât en bien, au contraire il n'en devint que plus clair & plus puant. Le peu de ſuccès de ces panſemens, & la crainte tant d'une carie très-prochaine à la rotule, que de la deſtruction des ligamens capſulaires, je crus être obligé d'en faire l'extirpation : je m'y réſolus d'autant plus que je ne voyois d'autre parti à prendre dans un danger ſi imminent, & qu'à cette incommodité près, la malade étoit d'un aſſez bon tempérament.

Je fis l'opération le 18 Mars, elle dura quatre minutes, ſans aucun accident dangereux. Le premier panſement ſe fit à l'ordinaire, & je ne levai l'appareil que le troiſieme jour. La plaie, autant belle que je la pouvois ſouhaiter, fut couverte d'un plumaceau chargé de digeſtif ſimple. Deux heures après, on vint m'avertir que la malade perdoit tout ſon ſang; l'hémorragie étoit ſi grande, que je ne pus voir d'où elle procédoit. J'appliquai le tourniquet à la partie inférieure de la cuiſſe, dans l'eſpoir

© BIUM

qu'il me ſeroit poſſible de pratiquer la ligature d'un vaiſſeau; mais la choſe étoit impraticable : l'élévation de la rotule ne permettant pas de ſaiſir les tibiales, les ſeules arteres qui puſſent verſer une ſi grande quantité de ſang ; je n'avois pas de champignon de chêne : j'enveloppai dans la charpie, de l'alun calciné, & je tamponnai le plus fort qu'il me fut poſſible ; je lâchai une heure après mon tourniquet, & je continuai de demi-heure en demi heure, juſqu'à ce que je puſſe l'ôter tout-à-fait. Pour donner le tems au vaiſſeau de ſe contracter par ſon extrémité, & au caillot de s'y conſolider, je ne levai l'appareil qu'au bout de quatre jours, & je ſaignai la malade deux fois au bras ; je trouvai la plaie belle & vive ; je panſai pendant huit jours avec un digeſtif ſimple ; je purgeai le neuvieme ; le pus devint louable : je continuai les mêmes panſemens & la purgation, à quatre ou cinq jours d'intervalle. Le cinquieme dimanche elle fut en état d'aller à l'égliſe ; & le ſixieme dimanche, ſe tranſporter à une lieue de diſtance, pour ſatisfaire à ſa dévotion. Depuis ce tems, elle ſe porte très-bien.

© BIUM

OBSERVATION

Sur une Hydatide ſurvenue à la ſuite d'un Circocele, adreſſée à M. GILET, *chirurgien de la Marine du département de Nantes, par M.* BISSON, *ſon éleve, maître ès-arts, & chirurgien réſident à Paris.*

La ſingularité de la maladie ; les cauſes qui l'ont produite ; la façon dont on l'auroit pu prévenir, en obviant à ces cauſes ; les réflexions ſur ces mêmes cauſes ; enfin l'opération par laquelle on a enlevé cette maladie, pouvant être de quelque utilité dans la pratique, on s'eſt déterminé à en donner la deſcription.

Un jeune homme de vingt-ſix ans, d'un tempérament bilieux, mélancolique, intérieur, inquiet, preſque toujours ſans raiſon, ingénieux, comme il le dit lui-même, à ſe forger de la peine, adonné à une étude ſérieuſe, ſujet à des ſéchereſſes d'entrailles & à des conſtipations, fut attaqué, il y a deux ans, d'un circocele.

L'érétiſme habituel & naturel qui conſtitue ce tempérament ; en conſéquence un ſang fouetté, & preſqu'à ſec, ont été les cauſes antécédentes & conjointes de cette

© BIUM

maladie : ſi elles produiſent les autres engorgemens hémorrhoïdaux, hypocondriaques, combien mieux ont-elles pu faire naître des embarras dans les vaiſſeaux du cordon ſpermatique, autant foibles qu'ils ſont délicats, longs & dénués de point d'appui ? La conſtipation, ſuite néceſſaire des cauſes ſuſdites, n'y a pas peu contribué : elle auroit même été ſeule capable de les produire ; c'eſt ce que l'on peut aiſément appercevoir, en conſidérant le rapport qu'il y a des teſticules avec les inteſtins.

Perſonne n'ignore que les vaiſſeaux ſpermatiques, artere & veine, paſſent ſous l'inteſtin colon, à l'endroit de ſon repli, dans la région iliaque gauche. Si cet (*a*) inteſtin eſt diſtendu par les flatuoſités, ou farci par les excrémens, il eſt de néceſſité qu'il porte une compreſſion ſur ces vaiſſeaux. La

(*a*) Quand on cite les ventoſités pour cauſe de compreſſion, on n'avance rien que de vrai, & que l'expérience n'ait confirmé. M. Rufel ouvrit le corps d'un homme, mort à la ſuite d'une œdématie conſidérable des extrémités inférieures. Il trouva le cœcum, de la groſſeur de la cuiſſe, diſtendu à ce point par de l'air, qui y étoit exactement empriſonné. L'œdeme, dans ce cas, étoit occaſionnée par la compreſſion de la tumeur ſur les veines iliaques : ici elle produit un engorgement ſanguin : la méchanique de la production de l'un & l'autre effet, n'en eſt pas moins la même.

© BIUM

veine, dans laquelle la marche du ſang eſt naturellement lente, & qui n'a point d'action, étant ainſi comprimée, devra donc ſouffrir un engorgement qui augmentera plus ou moins par le ſang qu'elle reçoit ſucceſſivement, & auquel il ne lui eſt plus permis de livrer un libre cours. Ne ſeroit-ce pas de cette compreſſion, plus douce à la vérité, mais continuelle, puiſque les excrémens tiennent toujours la même route, que dépendroit un phénomene, autant ſingulier, qu'il eſt peu remarqué & paroît moins digne d'attention : je veux dire la groſſeur d'un teſticule plus conſidérable d'un côté que de l'autre ? Il n'y a aucun lieu d'en douter ; & l'infallibilité de cette induction eſt prouvée par cette diſproportion qui ſe trouve conſtamment au teſticule gauche, auquel elle n'eſt généralement reſpective que (*a*), parce qu'il eſt ſeul ſujet à la com-

(*a*) Cette obſervation eſt preſqu'invariable dans les ſujets du tempérament qui vient d'être décrit : j'en ai pluſieurs exemples. Je pourrois dire plus : Que les cauſes mentionnées, non ſeulement ſont capables de produire le circocele, &c. mais encore donner lieu à la hernie inguinale. Je connois un jeune homme, dont la région iliaque gauche, par une ſuite de conſtipations & de ventoſités, a été diſtendue de façon que l'anneau eſt dilaté & ouvert au point de faire appercevoir des diſpoſitions très-prochaines à cette maladie qui arriveroit infailliblement par la moindre cauſe déterminante.

© BIUM

preſſion du colon qui ne peut avoir lieu que de ce côté-là. C'eſt donc par ce moyen que cette varice qu'on nomme ici circocele, par rapport aux vaiſſeaux où elle ſe trouve, a été produite.

Mais comme une maladie ne ſçauroit ſubſiſter quelque tems, en troublant l'œconomie de la machine, ſans attirer des accidens, il a donc dû néceſſairement arriver des déſordres ſécondaires. On ne devoit s'attendre qu'à l'œdeme, puiſque c'eſt le ſort des veines comprimées : on vient de le voir. L'hydrocele par infiltration ou par épanchement, en eût ſans doute été une ſuite, ſi la texture très-ſerrée des ſolides n'avoit préſenté des mailles trop étroites, pour favoriſer la tranſudation de la ſéroſité : il en eſt arrivé autrement ; car il falloit qu'il réſultât un effet ; les vaiſſeaux lymphatiques recevant continuellement de l'artere ſanguine, ſans pouvoir ſe décharger dans les veines du même genre obſtruées, ont été engorgés à leur tour. La rupture, ni l'exudation n'ayant pas lieu, il s'eſt fait une dilatation de ces vaiſſeaux, une hydatide que l'on pourroit nommer varice, comme aux vaiſſeaux ſanguins-veineux, & qui peut-être étoit un anévriſme vrai d'une artere lymphatique.

Les accidens qui accompagnerent cette maladie compliquée, ne furent pas violens ;

© BIUM

la fiévre étoit légere, la douleur ſupportable; une ſorte d'engourdiſſement plus important que douloureux, qui partoit du teſticule, après s'être étendu juſqu'à la région lombaire, ſe répandoit dans toute l'extrémité inférieure du même côté. On diſtinguoit aſſez facilement au toucher, le circocele, comme un nœud, de la groſſeur d'une noiſette, au milieu du cordon des vaiſſeaux ſpermatiques. Des deux tumeurs dont on vient de parler, le circocele étoit alors le ſeul connu; la petiteſſe de l'autre, empêchant qu'elle ſe manifeſtât, ne la faiſoit pas même ſoupçonner.

Le malade effrayé, en jugeant avec raiſon, de la conſéquence de la maladie par ſon ſiége, ne tarda pas à demander du ſecours. Un célebre chirurgien qui le vit d'abord, lui preſcrivit les délayans en abondance : pour tout topique; il lui fit faire de légeres frictions mercurielles, ſouvent répétées ſur la tumeur, & les ſeconda d'un ſuſpenſoire, pour ſupporter le teſticule qui, abandonné à lui-même par la flaccité du ſcrotum, fatiguoit conſidérablement le cordon par des tiraillemens : il recommanda ſur-tout l'uſage des lavemens adouciſſans & leur répétition.

Ce ne fut pas ce dernier ſecours qui eut le moins de part à la guériſon du circocele; car à peine le malade s'en fut-il ſervi, qu'il

© BIUM

commença à appercevoir de la diminution. La facilité avec laquelle la nature ſeconda l'effet de ce remede, ne prouve-t-elle pas qu'on a été fondé à reconnoître, comme cauſe éloignée de cette maladie, la conſtipation & la ſéchereſſe des inteſtins ? Auſſi cette réflexion paroît-elle venir tout naturellement. Que ſi les lavemens ont été de quelque utilité dans la cure radicale, ils auroient bien pu opérer la prophylactique, & exempter le malade de cette indiſpoſition, qui eſt une ſuite de l'indifférence pour ces petits ſecours, dans un tems de beſoin. Après quinze jours d'uſage de ces différens remedes, la tumeur avoit fait des progrès preſque accomplis vers la réſolution : alors on ne mit ſur la partie qu'un emplâtre fondant; & quelque tems après, la diſſipation de l'engorgement étant parfaite, le malade fut regardé comme guéri.

Il l'eût été en effet, ſi cette maladie avoit été ſeule ; mais comme il en reſtoit une autre, il ne fut affranchi que d'une partie des accidens. La douleur ſourde ou fourmillement dans la cuiſſe & la région lombaire, continua à ſe faire ſentir. Cette légere incommodité, que ce jeune homme imputoit à la ſenſibilité que les parties affectées pouvoient avoir réſervée, ne lui parut pas digne de ſon attention. Cependant au bout de quelque tems, la perſévérance de ces ſymp-

© BIUM

tomes, l'étonna : il en chercha la cauſe, & la découvrit, en obſervant le teſticule, dans une petite tumeur de figure & de groſſeur lenticulaire, qui étoit attachée à la baſe de l'épididime, par un pédicule étroit, & de la longueur d'une ligne. Lorſqu'il eut reconnu cette tumeur, il ſe détermina à ſe remettre à l'uſage des remedes, pour la faire diſſiper comme la précédente. Ce jeune homme ayant quitté l'endroit où il étoit, dans le tems de ſa premiere cure, & ne pouvant pas ſe procurer les ſecours de ſon chirurgien, me fit appeller : un hazard qui me fit connoître à lui, me fournit l'occaſion de le traiter de ſa maladie ultérieure.

Lorſque j'eus été inſtruit de toutes les circonſtances qui l'avoient précédée, & que j'eus touché la tumeur, je ne pus que conjecturer qu'elle étoit un ſarcocele ou une hydatide. J'opinai ſur-tout pour la derniere : ſa forme, le même volume qu'elle conſervoit depuis très-long-tems, ſa rénitence, la liberté qu'elle avoit de flotter en tout ſens, par la longueur de ſon pédicule, furent les diagnoſtics qui m'appuyerent dans cette idée. Quelle qu'elle dût être, n'étant pas de nature à ſuppurer, l'indication ne fut pas difficile à ſaiſir : la réſolution étoit le ſeul parti qu'il y eût à prendre. Pour cet effet, j'appliquai ſur tout le ſcrotum un emplâtre fondant, & fis ſoutenir la partie

© BIUM

par le ſuſpenſoire. Je conſeillai au malade de ſe tenir le ventre libre ; & je le purgeai de tems en tems, avec des purgatifs propres à la même fin : ces remedes furent continués long-tems, mais infructueuſement. La petite tumeur réſiſta toujours, ſans dégénérer de ſon état, ni par diminution, ni par augmentation. La réſolution à la vérité étoit alors impoſſible : l'épaiſſeur des parois du kiſte formé par le vaiſſeau, étoit, comme on le verra, trop conſidérable, & en conſéquence ſon action organique trop affoiblie, pour qu'il fût ſenſible à l'impreſſion des remedes qui auroient pu l'opérer. Le malade, après pluſieurs mois de ce traitement, ſans apparence de mieux, s'en ennuya ; & découragé, il reſta pendant quelques autres jours, ſans ſe rien faire ; mais les fourmillemens ou douleurs ſourdes, dont on a fait mention, retraçant ſans ceſſe abſolument l'idée d'une maladie exiſtante ; les inquiétudes qui en réſultoient, & qu'il étoit enclin à aggraver, l'obſéderent au point de mettre ſa patience à bout, & de lui faire prendre la réſolution de s'en faire délivrer, à quelque prix que ce fût. Il me demanda donc ce qui reſtoit de plus à faire, pour y parvenir. Je lui répondis que je connoiſſois encore un moyen, mais violent, & qui alloit peut-être l'effrayer ; que c'étoit l'extirpation par l'inſtrument tranchant : il n'en

© BIUM

fut point ébranlé. Il ſouſcrivit fermement à ce parti, comme l'unique, dans la vue d'en obtenir ſa guériſon, & nous aſſignâmes un jour pour l'opération.

Quoique je fuſſe bien perſuadé que l'expédient que je lui propoſois, étoit le ſeul, l'incertitude de ſa juſteſſe & de ſon ſuccès fixa ma réflexion : je n'oſai pas le mettre en exécution trop légérement, & ſans me faire étayer dans le jugement que j'en avois porté. La nature de la maladie, le voiſinage de parties délicates, & qu'on ne ſçauroit trop ménager, valoient bien la peine que je priſſe des ſûretés. J'appellai en conſultation M. Louis. Après lui avoir fait l'expoſé de la maladie, des circonſtances qui y avoient donné lieu, & lui avoir communiqué le deſſein où j'étois d'extirper cette petite tumeur, à la ſollicitation du malade : il conſeilla de débuter par l'uſage des emplâtres fondans, & expoſa qu'on pouvoit gagner beaucoup en les employant d'abord ; mais lorſque je lui eus appris qu'on s'en étoit ſervi pendant long-tems, qu'ils avoient été ſecondés par d'autres remedes, & que la maladie, dont je lui indiquai la date, avoit toujours éludé leur efficacité, il dit que, puiſqu'elle étoit de nature à ne reconnoître aucun autre remede que l'extirpation, le malade y étant réſigné, on pouvoit la faire avec ſûreté, là, comme en toutes autres parties.

© BIUM

Je ne dus pas peu me féliciter de me trouver d'accord avec ce célebre maître, ſur l'indication que préſentoit alors cette maladie. Le jugement qu'il porta ſur ſa nature, favoriſa auſſi amplement mes conjectures ſur ce même ſujet; car il aſſura que la tumeur ne pouvoit être qu'une hydatide : ce qui fut confirmé par l'inſpection qu'on en fit, après qu'elle fût extirpée.

Appuyé de ſon avis, je n'héſitai plus à me déterminer à l'opération; je n'eus pas beſoin de beaucoup d'inſtrumens pour l'exécuter. Une lancette armée d'une bandelette, à la façon du lithotome ordinaire, des pincettes & des cizeaux, furent ceux dont je me munis : je fis reſter le malade dans le lit; car l'en ayant voulu faire ſortir, afin d'être moins gêné, le ſcrotum ſe contractoit tellement par le contact de l'air, & je crois bien par un peu de crainte, qu'il n'étoit plus poſſible de diſtinguer & de ſaiſir la petite tumeur : ce que la chaleur du lit, & la moiteur qu'elle procure, permit très-bien.

Pour faire l'opération, je fixai entre le pouce & le doigt indice, la tumeur; & ſur ce dernier doigt, poſé deſſous l'autre, en le débordant de quelques lignes, afin de prêter un point d'appui & de jetter le teſticule en dehors, en le laiſſant un peu pendre, pour allonger l'eſpace intermédiaire de la tumeur à l'épididime : je fis une inciſion avec

© BIUM

avec la lancette, au ſcrotum & au dartos : je ne tardai pas à arriver à l'enveloppe de la tumeur, qui lui étoit fournie par ſes tuniques, vaginale & albuginée : à peine fut-elle ouverte, qu'il en ſortit une ſéroſité très-limpide, & en petite quantité. Je crus que ce dégorgement venoit de la tumeur, & qu'il ſe faiſoit par une ouverture que je pouvois avoir faite à ſa baſe; mais la ſentant encore integre entre mes doigts; je ne conſervai pas long-tems cette idée : l'eſſentiel de l'opération reſtoit encore à faire. Je continuai donc, en portant plus profondément les coups d'inſtrument, & je ſentis qu'il rencontroit un petit corps, qui étoit tendu & qui réſiſtoit ; c'étoit le pédicule : auſſi-tôt qu'il fut coupé entiérement, le teſticule qu'il ſoutenoit avant ſa ſection, tomba plus bas par ſon poids; & la tumeur qui n'avoit point d'adhérence dans la poche qui la contenoit, ſe préſenta facilement à l'ouverture des tégumens : il ſuffit de la preſſer modérément entre les deux doigts. Au premier examen, on l'auroit priſe volontiers pour être de nature cartilagineuſe : ſa poliſſure, ſa blancheur, & la dureté par le fluide comprimé qu'elle renfermoit, paroiſſoient l'indiquer : indépendamment on inſiſta pour l'hydatide, & bientôt on vit qu'on ne s'étoit pas trompé; car, après l'avoir ouverte, elle laiſſa échapper une eau très-claire, &

© BIUM

s'affaiſſa. Le kiſte qui étoit formé par le vaiſſeau lymphatique, étoit beaucoup plus épais, que dans l'état naturel : la cauſe qui épaiſſit tous les kiſtes des ſtéatomes, athéromes, &c. avoit contribué à l'épaiſſeur de celui-ci.

La plaie donna peu de ſang : on jetta ſur le ſcrotum de l'eau froide, pour le relever de ſa flaccité, & afin qu'il ne ſe fît pas un épanchement ou une infiltration de ſang dans ſa capacité, par l'ouverture de quelque petit vaiſſeau intérieur. Un plumaceau couvert de baume d'Arcæus, & des compreſſes trempées dans un défenſif de vin aiguiſé de ſel ammoniac, & ſoutenues par le ſuſpenſoire, firent tous les frais de l'appareil. On continua le même traitement par la ſuite ; & le malade guérit en quelques jours, ſans qu'il ſurvînt d'accidens, ni même de ſuppuration bien ſenſible.

VERTUS

De la Plante appellée Sibadilla *par quelques-uns*, Cevadilla Mexicanorum, planta Mexicana hordeolum, *par M.* LOTTINGER, *docteur en médecine, à Sarbourg.*

Cette plante vient du Mexique, comme le porte ſon nom ; les Eſpagnols en font

© BIUM

commerce, & c'eſt d'eux que nous la tenons. Je n'ai point vu ſa tige, mais ſeulement les gouſſes ou capſules qui renferment une petite ſemence noire, aſſez ſemblable à celle du cerfeuil; elle tient à une plante qui porte un épi ſemblable à celui de l'orge. Ces capſules miſes en poudre fine, outre pluſieurs vertus, comme celle de faire éternuer avec violence, ainſi que je l'ai ſouvent obſervé, ont éminemment celle de faire mourir ou d'extirper la vermine & ſa ſemence. J'en ai fait l'expérience ſur plus de cent perſonnes: je l'ai donnée dans les écoles où il ſe trouvoit beaucoup de pauvres; je m'en ſuis ſervi pour ceux de l'hôpital de cette ville, & je puis aſſurer qu'elle n'a jamais manqué ſon effet. Je connois nombre de familles à qui je l'ai donnée, & qui, pour en avoir fait uſage une fois ou deux, n'ont plus connu cette incommodité; une pincée ou deux ont d'ordinaire ſuffi, non ſeulement pour quelques mois, mais encore pour pluſieurs années.

Un effet auſſi sûr, auſſi prompt & auſſi conſtant; la modicité du prix de cette poudre, l'uſage univerſel dont elle pourroit être; la facilité d'en avoir & de la conſerver, m'ont fait depuis long-tems ſouhaiter qu'elle fût plus connue qu'elle ne l'eſt, aux pauvres pour leurs beſoins, aux riches pour en faire la charité aux malheureux; dans

© BIUM

les hôpitaux, pour les malades convaleſcens ; & dans les armées, pour le ſoldat.

Je ne dirai rien pour faire voir de quelle utilité elle y ſeroit ; je prie ſeulement de faire attention aux incommodités qui réſultent de la mal-propreté.

Celle dont je parle, ſi commune dans les armées & dans les hôpitaux, après la plûpart des maladies, eſt ſans contredit, une des choſes qui afflige le plus le ſoldat, & qui met les uns hors de ſervice, & retarde la convaleſcence des autres.

L'on en conviendra, ſi l'on réfléchit ſur l'utilité d'un ſommeil doux & tranquille, & ſur les inconvéniens & ſur les ſuites fâcheuſes d'un ſommeil preſque ſans ceſſe interrompu. Dix ou douze deniers (*a*) peut-être moins, doivent ſuffire pour mettre à couvert des incommodités dont je viens de parler : il n'eſt queſtion que d'appliquer, ſoit ſur la tête, ſoit ſur d'autres parties, cette poudre ſpécifique.

Une attention que l'on doit avoir, c'eſt de bien envelopper la poudre, crainte qu'elle ne s'évente ; car dans ce cas, elle ne feroit

(*a*) La livre de Cévadille ſe vend dans cette province trôis livres douze ſols. Je penſe que dans les villes maritimes ou méridionales, elle ne coûte pas plus de trois livres, & peut-être moins : à trois livres, ce ſeroit moins de ſix deniers, attendu qu'un gros doit ſuffire pour une perſonne.

© BIUM

aucun effet ; pour parer à cet inconvénient, il conviendroit de ne la mettre en poudre, qu'à meſure que l'on voudroit s'en ſervir. Cette poudre eſt extrêmement cauſtique & brûlante : on ne s'en ſert jamais intérieurement, mais on en applique ſur les ulceres putrides pour ronger les chairs baveuſes ; ſur les parties attaquées de gangrene, elle produit le même effet que le ſublimé ; on la tempere avec l'eau de plantain.

Je n'entrerai pas dans un plus grand détail ; je crois celui-ci propre à faire pénétrer dans mes vues, & à remplir l'objet que je me ſuis propoſé.

AVIS

Sur la Poudre du ſieur AILLHAUD.

Depuis que M. Thierry, notre confrere, a fait part au public de ſes réflexions ſur l'uſage dangereux de la poudre d'Aillhaud, il a reçu différentes lettres de la Province, où on lui détaille les effets funeſtes que cette poudre a produits dans pluſieurs occaſions. M. Rochard, chirurgien-major de l'hôpital de Belliſle-en-mer, a été témoin d'une mort inopinée, occaſionnée par cette poudre. M. de la Forcade, bachelier de Sorbonne, chanoine de la collégiale

© BIUM

de S. Martin de Meaux, mourut le 16 Janvier 1751, après avoir pris de la poudre d'Aillhaud, dans un délire & un érétiſme conſidérables, & des convulſions affreuſes. Ce fait réuni à bien d'autres, nous oblige de conſeiller aux perſonnes crédules qui ſe livrent trop facilement à un pareil remede, de ſe tenir en garde contre ſes effets, ſi elles aiment à jouir de la vie. Voici la recette de cette poudre, telle qu'on l'a envoyée de Province à M. Thierry.

Recette des poudres d'Aillhaud, telle qu'on l'a envoyée à M. Thierry, par une Lettre datée du 12 Août 1759.

℞. De l'Auréole paſſée au vinaigre, une liv.
Des fleurs de Sureau,
D'Abſinthe,
De Veronique,
De Verveine,
De Pervenche, de chaque une livre & demie.
De la Menthe de Jardin, quatre onces.
Du Diagrede ſulfuré,
De l'Aloës hépatique,
De la Gomme-gutte, de chaque une livre & demie.
De la Manne deſſéchée, deux livres.

Faites une poudre. La doſe eſt de 12 grains pour les enfans d'un an, & d'un gros pour les adultes.

© BIUM

AVIS

Sur une Jambe de bois d'une nouvelle invention.

M. Beaulaton, avocat au Parlement, demeurant à Montaigu-lez-Combrailles, près Monluçon, a été obligé de ſe faire amputer une jambe à l'âge de dix-ſept ans : il ne put marcher qu'à l'aide d'une jambe de bois, fort mal conſtruite, ce qui le gênoit beaucoup. Il eſſaya inutilement d'en faire faire d'autres par les plus habiles Sculpteurs ; elles ne lui furent pas plus avantageuſes. La néceſſité lui donna de l'induſtrie : il en imagina, & fit exécuter une dont il ſe ſert à préſent avec beaucoup d'aiſance. Cette jambe eſt conformée comme la naturelle ; elle ne fait point de bruit en marchant, elle ne gêne pas le mouvement du genou, ni celui de la rotule ; on peut deſcendre & monter facilement, & faire, en un mot, tous les mouvemens que l'on fait avec les jambes : elle eſt facile à mettre & à quitter ; il ne faut qu'une eſpece de ceinture pour la porter ; elle ne produit aucune difformité ; cette jambe artificielle eſt d'un prix & d'un entretien modiques.

M. Beaulaton, en homme de bien, s'offre à faire part de ſa découverte, & à procurer les mêmes avantages que ceux dont il jouit, à ceux qui ont eu le malheur de perdre une jambe, ſoit pour la patrie, ſoit par accident ou par maladie.

© BIUM

LIVRES NOUVEAUX.

Œuvres métallurgiques de Chrétien J. Orſchall, inſpecteur général des mines & fonderies du Landgrave de Heſſe, 1 volume *in*-12. A Paris, chez *Hardi*, Libraire, rue S. Jacques. Prix relié 3 livres.

Obſervations médicinales par M. Charles Peyroux, maître en chirurgie ; premiere Partie. A Paris, chez *Boudet*, Imprimeur du Roi, rue S. Jacques. Prix broché 1 liv. 4 ſ.

Eloges de MM. Baſſuel, Malaval & Verdier, chirurgiens de Paris, prononcés aux écoles de chirurgie, par M. Louis, chirurgien-major-adjoint de la Charité, cenſeur royal, &c. A Paris, chez *Cavelier*, Libraire rue S. Jacques. Prix broché 1 livre 4 ſols.

M. Louis a ſçu réunir dans ces éloges le talent d'inſtruire à celui de plaire. On y trouve des détails vrais & utiles, des réflexions juſtes, des traits hiſtoriques intéreſſans, des préceptes judicieux, & des diſcuſſions très-importantes ſur pluſieurs points de la Chirurgie théorique & pratique, de façon qu'on peut dire que l'auteur n'a pas ſeulement le mérite d'avoir fait briller les ſujets qu'il a traités, mais même de s'être rendu très-inſtructif à tous les chirurgiens.

© BIUM

OBSERVATIONS
MÉTÉOROLOGIQUES.
SEPTEMBRE 1759.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin	A midi.	A 10. h. du soir.	pouces.	lignes.	parties.		
1	10	16	11	28	1	0	O. méd.	Serein le mat. couv. à midi.
2	11	17	13				S. très-fort par intervalles.	B. de nuages.
3	10	18	16				S-E. méd.	Serein le mat. couv. le soir.
4	12	18	14		3		O. *idem.*	B. de nuag.
5	12	14	15				S. S-E. *idem.*	Couv. pet. pl. presque tout le jour.
6	14	20	15			½	O. *id.*	B. de nuag.
7	14	20	16		4		*Idem.*	*Idem.*
8	14	21	16				O. au N-E. *idem.*	*Idem.*
9	13	21	16		3	0	E. méd.	Serein.
10	13	22	18		2	½	E. au O. *idem.*	*Id.* Petit brouillard à à 8 h. du s.
11	15	15					O. *idem.*	*Idem.*
12		15					*Idem.*	B. de nuag.

© BIUM

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pouces.	lignes.	parties.		
13		22	19	28	3	0	*Idem.*	*Idem.*
14	16	23	15			½	S-O. *id.*	*Idem.*
15	14	19	13		4		N. *idem.*	*Idem.*
16	11	17	13		5		N-O. au N-E. *id.*	*Idem.*
17	10	18	14		4	0	N. au E. *idem.*	Peu de nuages.
18	10	19	14		3		O. *id.*	Beaucoup de nuages.
19	12	17	11½			½	O. au N. *idem.*	*Idem.*
20	8	16	11		2	0	E. fort le soir.	*Idem.*
21	8	16	11				*Idem.*	*Idem.*
22	8	15	10				N. très-fort le soir.	*Idem.*
23	8						N. méd.	*Idem.*
24	9	15	11		1	½	N. au O. *id.*	*Id.* Pet. pl. fine par interv. le mat. & le soir.
25	10	15	12		2	0	O. *idem.*	*Id.* Pl. *Id.* Un p. coup de tonnerre le soir.
26	10	15	12			½	*Idem.*	B. de nuag. quelq. gouttes de pl. le soir.
27	10	13	11			0	O. au E. & au S. *id.*	Couv. pl. méd. par intervall. tout le jour.

© BIUM

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pouces.	lignes.	parties.		
28	9	17	13	28	1	½	S. au E.	Beauc. de
							idem.	nuages.
29	10	18	13				*Idem.*	*Idem.*
30	9	16	10		2	0	N. *idem.*	*Idem.*

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois, a été de 23 dég. au-dessus du terme de la congelation de l'eau; & la moindre chaleur a été de 8 dég. au-dessus du même point: la différence entre ces deux termes est de 15 dégrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre, a été de 28 pouces 5 lignes; & son plus grand abbaissement de 28 pouces 1 ligne: la différence entre ces deux termes est de 4 lignes.

Le vent a soufflé 7 fois du N.
2 fois du N-E.
7 fois E.
2 fois du S-E.
3 fois du S.
1 fois du S-O.
15 fois O.
1 fois du N-O.

Il y a eu 3 jours de tems serein.
25 jours de nuages.
2 jours de couvert.
5 jours de pluie.
1 jour de tonnerre.
2 jours de brouillard.

Les hygrometres ont marqué une sécheresse qui n'est pas ordinaire au mois de Septembre.

© BIUM

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Septembre 1759, par M. VANDERMONDE.

La petite vérole qui avoit été aſſez bénigne le mois précédent, eſt devenue pendant celui-ci funeſte. Il a regné quelques confluentes; l'ébullition étoit fougueuſe & accompagnée d'une fiévre conſidérable, que ni les ſaignées répétées, ni les délayans, ni les anti-phlogiſtiques ne pouvoient calmer; l'éruption étoit tardive, les grains étoient petits, légérement élevés, quelquefois d'un rouge noirâtre: les émétiques ſoulageoient les malades, quand ils étoient placés à petite doſe, comme fondans dans le période de la maladie. La ſuppuration étoit précédée pour l'ordinaire de violens maux de tête, de délire, & les boutons contenoient rarement un pus louable; c'eſt dans ce tems où les malades périſſoient pour la plûpart. Nous nous ſommes bien trouvés d'une décoction légere de quinquina pour boiſſon, avec un peu de ſel de nitre; cette eſpece de tiſane ſembloit favoriſer la ſuppuration. Au reſte il paroît que la gravité des accidens venoit du levain des premieres voies, qui traverſoit la nature dans le travail qu'elle faiſoit de celui de la petite vérole.

Il y a eu quelques maux de gorge de peu de conſéquence, quelques attaques de rhumatiſmes, & des dévoiemens ſéreux aſſez conſidérables. Ces derniers maux cédoient au régime, aux purgations, aux ſtomachiques.

© BIUM

Observations Météorologiques faites à Lille pendant le mois d'Août 1759, *par M.* BOUCHER, *médecin.*

Le retour des pluies dès le commencement de ce mois, n'a pu déranger les travaux de la moiſſon, que la ſéchereſſe antérieure avoit fort avancés. Il a plu par intervalles ou par groſſes ondées les ſept premiers jours du mois : de-là juſqu'au 19 il n'y a eu que deux jours de pluie; mais il a plu tous les jours depuis le 19 juſqu'au 25; & le reſte du mois il y a eu une alternative de pluie & de jours ſereins.

Le barometre a été obſervé, les trois quarts du mois, au-deſſous du terme de 28 pouces; mais il n'a deſcendu au-deſſous que de peu de choſe, ſi ce n'eſt un ſeul jour. Nous avons eu encore ce mois des chaleurs aſſez vives, mais qui n'ont point été de durée. Du 9 au 13 le thermometre a été obſervé, dans le point de la plus grande chaleur du jour, au-deſſus de 20 dégrés; le 11 & le 12 il a monté à 24 dégrés : delà juſqu'à la fin du mois il ne s'eſt pas élevé au-deſſus de 20 dégrés, & il n'a été obſervé que trois jours à ce terme.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 24 dégrés au-deſſus du terme de la conge-

© BIUM

lation ; & la moindre chaleur a été de 10 dégrés : la différence entre ces deux termes eſt de 14 dégrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 1 ligne, & ſon plus grand abbaiſſement a été de 27 pouces $7\frac{1}{2}$ lignes : la différence entre ces deux termes eſt de $5\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a ſoufflé 3 fois du Nord.
7 fois du Nord vers l'E.
2 fois de l'Eſt.
2 fois du Sud-Eſt.
5 fois du Sud.
7 fois du Sud vers l'O.
9 fois de l'Oueſt.
9 fois du Nord vers l'O.

Il y a eu 26 jours de tems couvert ou nuageux, & 19 jours de pluie.

Les hygrometres ont marqué de la ſéchereſſe tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois d'Août 1759, par M. BOUCHER.

La diarrhée bilieuſe a été encore bien commune tout ce mois ; le *cholera morbus* s'y eſt joint ; mais cette derniere maladie a été moins générale : les aſtringens & les cordiaux ont été, dans l'une & l'autre maladie, le plus ſouvent pernicieux.

La petite vérole ne s'eſt guères étendue, & n'a pas été meurtriere : il n'en a pas été

© BIUM

de même de la fiévre rouge & de l'eſquinancie gangréneuſe, qui ont fait beaucoup de ravage parmi les enfans.

La fiévre putride-maligne a attaqué certains quartiers de la ville, ainſi que la campagne. Elle s'eſt emparée, tout au commencement du mois, des demoiſelles penſionnaires d'une communauté conſidérable de cette ville ; cette fiévre n'a pas été du genre des fiévres à éruptions : une demoiſelle de ſept à huit ans, par laquelle elle a commencé, a eu une éruption miliaire rouge ; mais elle étoit vermineuſe : le pouls petit & fréquent, même dans le premier période de la maladie, n'a pas permis de pouſſer les ſaignées au-delà de deux, ſi ce n'eſt dans une ou deux demoiſelles à qui on en a fait une troiſieme, quoiqu'il y eût le plus ſouvent oppreſſion à la poitrine ou à la région épigaſtrique. On a tiré un parti favorable des épigaſtriques appliqués aux extrémités inférieures, & gradués ſelon la violence des ſymptomes & l'abbatement ou l'affaiſſement : dans ce dernier cas, l'application des cantharides aux jambes, a très-bien réuſſi : on s'eſt encore bien trouvé en pareil cas, des émétiques, lorſqu'une langue chargée en a d'ailleurs indiqué l'uſage. La criſe a eu communément lieu par les ſelles : la maladie, dans une demoiſelle, s'eſt terminée par une parotide critique, qui a beaucoup ſuppuré ;

© BIUM

& il y a eu le plus ſouvent une expectoration purulente & ſalutaire dans celles qui avoient eu de l'oppreſſion à la poitrine. De vingt malades au moins, que j'ai traitées dans cette maiſon, pas une n'a ſuccombé, quoique pluſieurs ayent été très-mal; ce qui prouve que la malignité n'étoit pas du plus haut dégré.

Il a regné auſſi pendant ce mois, tant à la campagne qu'à la ville, des fiévres intermittentes-malignes, les unes tierces, les autres doubles-tierces-hémitritées, dont les accès étoient longs & orageux, avec délire ou aſſoupiſſement comateux, & ſuivis de ſueurs colliquatives : il y avoit ſouvent des ſelles ſéreuſes & fétides, & quelques-unes rendoient des vers : il ſe faiſoit dans certains malades, pendant les accès, une éruption miliaire-rouge, qui diſparoiſſoit dans les intervalles de la fiévre. On a été obligé, pour mitiger la fougue ou la violence de ces accès, d'avoir recours de bonne heure aux décoctions de quinquina, rendues aigrelettes, avec quelque acide végétal.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Novembre; & je lui en ai rendu compte. A Paris, ce 24 Octobre 1759.

BARON.

© BIUM

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, ancien Professeur en Chirurgie Françoise, Censeur Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.

. . . . . Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam. . . . . .
Marc. Manil. Astronom. lib. 1. v. 63. 64.

DECEMBRE 1759.

TOME XI.

A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le Duc de BOURGOGNE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

© BIUM

© BIUM

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

DECEMBRE 1759.

III^e ET DERNIER EXTRAIT.

Medical Obſervations and inquiries by à ſociety of phyſicians in London, *vol.* 1; c'eſt-à-dire, *Recherches & Obſervations de Médecine, par une ſociété de Médecins de la ville de Londres, tome premier.*

LE premier des articles dont il nous reſte à rendre compte dans ce dernier extrait, contient l'hiſtoire d'une femme des environs de Mons en Hainault, qui depuis près de dix-huit ans, dormoit réguliérement dix-ſept ou dix-huit heures par jour; dans tout

© BIUM

cet intervalle, elle n'avoit joui d'un ſommeil naturel, que pendant quatre mois ; & une autre fois elle eut ſept accès de fiévre tierce, qui la tinrent ſi bien éveillée, qu'elle dormoit à peine deux ou trois heures par jour ; dans tout le reſte de ce long eſpace de tems, ſon ſommeil étoit ſi profond, que rien n'étoit capable de l'éveiller, les ſons les plus aigus, & les douleurs les plus vives étoient ſans effet : ce qu'il y avoit de ſingulier, c'eſt que ſi on lui mettoit quelque liquide dans la bouche, par le moyen d'un entonnoir, elle l'avaloit, comme ſi elle eût été éveillée ; mais tous ſes membres étoient roides & immobiles : ce ſommeil avoit encore cela d'extraordinaire, qu'il commençoit tous les jours à deux ou trois heures du matin, & duroit juſqu'à ſept ou huit heures du ſoir, de ſorte que cette malheureuſe femme n'avoit pas vu la lumiere du ſoleil depuis très-long-tems. Cette lumiere avoit-elle quelque influence ſur ſes organes ? Peut-on lui attribuer ce ſommeil extraordinaire ? C'eſt ce que nous n'oſerions décider.

Dans l'article ſuivant, un eccléſiaſtique, d'un tempérament robuſte, & d'une vivacité extraordinaire, mais qui menoit une vie ſédentaire, étant très-appliqué à l'étude, rend compte à M. Graham, d'une affection ſcorbutique, qu'il avoit portée à la

© BIUM

jambe pendant plus de vingt ans ; affection qui avoit réſiſté à toute ſorte de remedes, dont il n'avoit ceſſé de faire uſage pendant tout ce tems, & qui céda enfin à l'eau de chaux, priſe à la doſe de trois chopines par jour.

Il y a peu d'exemples de paralyſies guéries par la cauſe même qui les produit ; en voici cependant un que M. Ruſſel a obſervé à Alep. Un jeune homme de vingt-ſix ans, grand, mince, & d'un tempérament atrabilaire, fut attaqué tout-à-coup d'un violent mal de tête, qui le laiſſa ſans mouvement & ſans ſentiment ; il revint cependant de cet état au bout de quelques heures ; mais le mal de tête perſiſta, & il retomba bientôt dans un accès ſemblable au premier. Pendant l'accès, il avoit tout le côté gauche du viſage, auſſi rouge que de l'écarlate : la cornée opaque ne l'étoit pas moins que le reſte ; le pouls & la reſpiration étoient aſſez naturels ; en un mot, il avoit l'air d'un homme plongé dans un profond ſommeil : la rougeur du viſage & de l'œil diminuoit conſidérablement avec l'accès ; les ſaignées, les ventouſes, les véſicatoires, les lavemens irritans furent employés preſque ſans ſuccès, & cet homme eut pendant quinze jours deux accès par jour : dans l'intervalle des accès, ſon côté gauche tomboit en paralyſie ; mais cette paralyſie étoit diſſipée par

© BIUM

l'accès ſuivant ; cependant il lui reſta une hemiplégie qui affectoit tout le côté gauche : les remedes qu'on lui fit, rétablirent le mouvement dans ce côté ; il n'y eut que la jambe qui reſta toujours paralytique. Au bout d'un an & un jour, qu'il s'étoit aſſis dans ſa boutique, il ſentit qu'il pouvoit remuer ſa jambe ; il ſe ſoutint même deſſus, ce qui ne dura qu'un inſtant : la nuit ſuivante il eut un accès d'apoplexie, pendant lequel ſa jambe fut agitée de fortes convulſions ; cet accès revint le lendemain, & la nuit ſuivante, le dernier emporta entiérement la paralyſie ; & il y a huit ans que cet homme jouit du mouvement de cette jambe comme de l'autre.

A ce ſujet, M. Ruſſel rapporte l'hiſtoire d'une autre paralyſie, qui eut cela de ſingulier, que le mouvement du bras recommença par les doigts, & s'étendit enſuite par dégrés à tout le bras, tandis que celui de la cuiſſe & de la jambe commença par les muſcles les plus voiſins du tronc, & s'étendit enſuite à la cuiſſe & au pied, en ſens contraire du bras.

On a pu voir dans notre ſecond extrait, que M. Fordye avoit employé, avec le plus grand ſuccès, le quinquina dans les affections écrouelleuſes. M. Fothergill donne ici de nouvelles obſervations qui confirment cette doctrine. En général, il réſulte de ſes

© BIUM

obſervations, qu'on peut employer ce remede non ſeulement avec ſûreté, mais même avec avantage dans pluſieurs affections ſcrophuleuſes; qu'il emporte ordinairement les ophthalmies invétérées; qu'il réſout fréquemment les tumeurs de ce genre, lorſqu'elles ne ſont pas trop anciennes, ou du moins qu'il en arrête le progrès; qu'il guérit l'enflure des lévres, les gales produites par cette cauſe, & qu'il corrige les diſpoſitions ſcrophuleuſes. M. Fothergill prend occaſion de ſes obſervations, pour faire quelques remarques ſur l'action des remedes qu'on a employés juſqu'ici contre cette maladie; ces remedes ſont ordinairement de nature ſaline: or tous les ſels étant expoſés à ſouffrir du dérangement dans l'eſtomac, on peut rarement ſe promettre qu'ils portent toute leur vertu juſques dans le ſang; d'ailleurs l'affection écrouelleuſe étant toujours accompagnée d'un relâchement général de tous les ſolides, & d'un épaſſiſſement des humeurs, ſur-tout de celles qui ſont contenues dans un certain ordre de vaiſſeaux, on ne peut guères ſe promettre que les ſubſtances ſalines conſervent leur vertu irritante & tonique, au-delà des premieres voies. M. Fothergill penſe donc que, quelque éloigné que ſoit de l'eſtomac le ſiége des maladies chroniques, on ne réuſſit jamais plus ſûrement à les déraciner,

© BIUM

qu'en rétabliſſant l'eſtomac ; en effet, ſi les digeſtions ſe font bien, le chyle eſt bien conditionné : le ſang produit de ce chyle eſt naturel ; les ſécrétions, la nutrition & les excrétions ſe font réguliérement, d'où doivent s'enſuivre la ſanté, la vigueur & l'activité ; par conſéquent la maladie doit ceſſer néceſſairement : le contraire doit arriver, ſi les digeſtions ſe font mal, malgré tous les ſpécifiques qu'on pourroit employer, à moins qu'une partie de leur action ne ſervît à corriger les vices de l'eſtomac, d'où il eſt aiſé de conclure que le quinquina étant par ſon amertume & par l'adſtriction qu'il produit, un des remedes les plus efficaces pour rétablir les digeſtions, il doit produire de très-bons effets dans la plûpart des maladies chroniques. On m'objectera, continue M. Fothergill, que les écrouelles ſont produites par l'obſtruction des glandes lymphatiques, & qu'il eſt reconnu de tous les médecins, que le quinquina augmente les obſtructions. Il eſt vrai que Sydenham croyoit que ce remede étoit capable de produire des rhumatiſmes, n'ayant pas fait attention ſans doute, que les perſonnes ſujettes aux fiévres intermittentes, le ſont auſſi aux rhumatiſmes, & qu'elles paſſent aiſément de l'une de ces maladies à l'autre ; mais il y a bien de l'apparence que ſi on eût continué l'uſage du quinquina, on auroit emporté le

© BIUM

rhumatiſme, ou on en auroit prévenu le retour. Boerhaave n'a pas moins contribué que Sydenham, à entretenir ce préjugé; comme le quinquina qu'on débite en Hollande, eſt ordinairement de la plus mauvaiſe eſpece, il n'eſt pas étonnant qu'il ſe ſoit prévenu contre un remede dont il n'avoit pu éprouver l'efficacité. Les expériences de M. Fothergill ſont bien propres à faire revenir de cette prévention. Il eſt conſtant qu'il n'a jamais obſervé que le quinquina produisît aucun mauvais effet, lors même que la maladie trop invétérée, réſiſtoit à ſon action; cependant on auroit tort d'eſpérer qu'il réuſſira toujours; par exemple, il n'a paru produire aucun effet, lorſque les os ont été affectés, ou lorſque les tumeurs ſcrophuleuſes ont été accompagnées de beaucoup de douleur, comme lorſqu'elles ſont ſituées dans les articulations ou dans quelque partie membraneuſe, parce qu'alors le périoſte eſt toujours de la partie. Ici le quinquina eſt ſans effet : il y a plus; il ſemble augmenter les progrès du mal. M. Fothergill préfere de le donner en décoction, parce que c'eſt la forme la moins dégoûtante.

Nous allons rendre compte maintenant de l'hiſtoire d'un anévriſme de l'aorte, & des remarques de M. Hunter ſur cette maladie; un homme d'ailleurs bien conſtitué,

© BIUM

portoit depuis trois ans, une tumeur oblongue entre les cartilages de la ſeconde & de la troiſieme côte du côté droit ; la peau qui la recouvroit, avoit ſa couleur naturelle : la tumeur étoit très-dure, mais elle diſparoiſſoit, lorſqu'on la preſſoit ; & pour lors le malade éprouvoit une vive douleur : on y ſentoit & on y appercevoit même une pulſation très ſenſible qui répondoit à celle du pouls ; cette tumeur augmenta peu-à-peu, & trois mois avant ſa mort, elle étoit de la grandeur de la main : alors la couleur de la peau ſembloit indiquer le lieu où elle devoit percer ; elle étoit pâle & œdémateuſe ; cette couleur devint de plus en plus foncée, & ſa molleſſe augmenta juſqu'environ ſix ſemaines avant ſa mort, qu'on ſentit un fluide prêt à s'échapper au travers d'une peau morte, de la grandeur d'une piece de douze ſols. En effet, au bout de deux jours, il ſortit d'abord une grande quantité d'eau, & enſuite un ſang aqueux : on arrêta le ſang par des compreſſes, mais il revint de tems en tems ; la tumeur n'en fut point diminuée, & on appercevoit à peine l'ouverture par où cet écoulement s'étoit fait : la peau de cette partie devint ſéche & cornée, ſemblable à l'eſcarre produite par un cautere. Quinze jours avant ſa mort, cette peau morte commença à ſe détacher ; il ſuintoit un peu de ſang par la fente, ſuintement qui

© BIUM

augmenta à meſure qu'elle s'aggrandiſſoit. La veille de ſa mort, cette eſcarre étoit entiérement détachée, & ne tenoit plus qu'au ſang coagulé qui rempliſſoit le ſac, & qu'on voyoit s'efforcer de vouloir ſortir à chaque pulſation du cœur : enfin il ſurvint une toux qui fit partir ce bouchon, & termina ſa vie.

Cette tumeur ayant été ouverte, on trouva l'intérieur du ſac, liſſe & poli ; il étoit plein de ſang coagulé, & paroiſſoit formé par l'épaiſſiſſement du tiſſu cellulaire : au fond de ce ſac, on voyoit le ſternum & les cartilages des côtes, dépouillés de leur périoſte & de leur péricondre, & laiſſant une ouverture par où le ſac communiquoit avec l'aorte qui étoit prodigieuſement dilatée : outre cette ouverture, il y en avoit une autre à la partie poſtérieure de cette artere, dans l'endroit où elle porte ſur les vertebres qui étoient à nud, & même détruites en partie ; le périoſte & les tuniques de l'artere étant entiérement détruites en cet endroit, les dernieres adhéroient fortement au périoſte : outre cela, la partie de cette artere qui répondoit à la trachée-artere, étoit mince & prête à crever, ſi le malade eût vécu plus long-tems.

M. Hunter voudroit qu'on diſtinguât trois eſpeces d'anévriſmes : l'anévriſme vrai, produit par la ſimple dilatation de l'artere, l'anévriſme faux, occaſionné par le déchire-

© BIUM

ment de ſes tuniques, & l'anévriſme mixte, produit par l'une & par l'autre de ces cauſes ; l'anévriſme vrai ſe fait reconnoître par ſa figure oblongue, la force de ſes pulſations, & parce qu'il diſparoît entiérement, quand on le comprime. On peut diſtinguer deux eſpeces d'anévriſmes faux ; l'un qu'on peut appeller *épanchement*, lorſque le ſang s'extravaſe dans le tiſſu cellulaire, il fait des progrès très-rapides, s'étend plus que tous les autres, & n'a preſque pas de pulſation ; l'autre, qu'on peut déſigner par le nom d'*anévriſme circonſcrit*, reſſemble en tout à l'anévriſme vrai, dont on ne le diſtingue bien qu'après la mort, par la diſſection du ſujet ; il eſt compoſé d'un ſac formé par le tiſſu cellulaire qui communique par une ouverture avec l'artere ; la troiſieme eſpece ou l'anévriſme mixte ne ſçauroit être diſtingué, pendant la vie, de l'eſpece d'anévriſme faux, que nous avons appellé circonſcrit, ni de l'anévriſme vrai. Il peut ſe faire que ce ſoit la tunique externe de l'artere qui ſoit percée, & que l'interne ne faſſe que ſe dilater, ou que l'interne ſoit percée, & que l'externe forme le ſac ; du moins cela paroît-il s'accorder avec la deſcription que les auteurs nous ont donnée de ces tuniques.

M. Hunter demande s'il ne peut pas arriver, lorſqu'on pique l'artere au travers d'une veine, qu'il ſe conſerve une véritable anaſtomoſe entre ces deux vaiſſeaux ; il croit du

© BIUM

moins en avoir vu un exemple. Les veines du pli du bras, & ſur-tout la baſilique qui étoit celle qui avoit été ouverte, étoient conſidérablement dilatées, un pouce au-deſſus, & un pouce au-deſſous de ce pli; lorſqu'on les vuidoit par la preſſion, elles ſe rempliſſoient de nouveau avec une promptitude étonnante, lors même qu'on appliquoit une forte ligature à l'avant-bras; mais elles reſtoient vuides, lorſqu'on appliquoit la ligature ſur l'ouverture de l'artere, ou qu'on continuoit la compreſſion : l'artere paroiſſoit battre avec plus de force, & on ſentoit dans la veine une eſpece de frémiſſement, qui diminuoit à meſure qu'on s'éloignoit de l'ouverture.

Quelques écrivains ont nié qu'il y eût d'anévriſme vrai; mais M. Hunter en a vu cinq exemples, dans leſquels les tuniques de l'artere étoient évidemment diſtendues; & celui qui fait le ſujet de ſon obſervation, en eſt une preuve convaincante. Il a remarqué que dans les anévriſmes de l'aorte, les tuniques de cette artere étoient plus diſtendues, & formoient plus ſouvent des cellules du côté où la réſiſtance étoit la plus grande, que de celui où elle étoit moindre en apparence, ſans doute, parce que ces tuniques ſont affoiblies par la preſſion qu'elles ſouffrent entre l'impulſion du cœur, d'une part, & la réſiſtance de l'autre : le déſordre du

© BIUM

ſternum & du corps des vertebres, n'avoit rien qui reſſemblât à une carie; ils paroiſſoient plutôt uſés, comme ſi le ſang les eût diſſous peu-à-peu. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que les cartilages des côtes n'avoient point du tout été affectés. M. Hunter fait obſerver à ce ſujet, que les cartilages ſont de toutes les parties de notre corps, celles que la compreſſion dérange le moins, & il en donne pour preuve les cartilages articulaires.

L'obſervation que nous venons de rapporter, prouve que les compreſſions peuvent être très-dangereuſes dans les anévriſmes de l'aorte, dont la tumeur s'étend au dehors; car par-là on peut accélérer la rupture de l'artere dans l'intérieur; on pourroit ſeulement, lorſqu'on verroit que les tégumens ne ſeroient plus en état de réſiſter à l'impulſion du ſang, avoir recours à un bandage approprié, qui pourroit prolonger la vie pendant quelque tems. Dans les anévriſmes qui demandent l'opération, on fait bien d'avoir d'abord recours à la compreſſion, parce qu'elle détermine le ſang à paſſer dans les vaiſſeaux collatéraux, & à les charger; mais il ne faut pas inſiſter trop longtems, parce qu'elle peut avoir des ſuites fâcheuſes, encore faut-il qu'elle ſe borne uniquement à la partie affectée, afin que le ſang trouve un paſſage libre dans les vaiſſeaux

© BIUM

qui ſervent à l'anaſtomoſe des arteres. Il peut arriver que l'artere brachiale ſe diviſe en deux branches au-deſſus du pli du bras, pour lors il peut ſe faire qu'on lie ces deux branches, au lieu d'une; mais un accident encore plus ordinaire, c'eſt de lier le nerf avec l'artere. M. Hunter conſeille, pour éviter ces inconvéniens, de faire tenir le bras plié, & de ſoulever l'artere avec une erhine ou avec une ſonde, qu'on introduira dans l'ouverture. Il conſeille encore de faire une ligature au-deſſous de cette ouverture, comme au-deſſus.

On trouve à la ſuite de ces remarques, une Lettre de M. Fothergill, dans laquelle il donne la deſcription d'une gomme aſtringente, qu'on trouve en Afrique. « Elle eſt, dit-il, « dure & caſſante, d'un rouge foncé » tirant ſur le noir, & opaque; mais quand » on la caſſe en petits morceaux, elle eſt » tranſparente, & reſſemble à des fragmens » de grenats : elle n'a point d'odeur; lorſ- » qu'on la met ſur la langue, on y remarque » un goût aſtringent : elle ſe diſſout en par- » tie dans la bouche, ſous la forme d'un » mucilage, dont la douceur, jointe à ſa » ſtipticité, la rend très-agréable; réduite » en poudre groſſiere, & miſe dans un peu » plus que parties égales d'eau, elle s'y » diſſout en partie, donne une teinture rou- » ge, & un goût aſtrigent à l'eau; ce qui

© BIUM

» reſte ſans ſe diſſoudre, paroît réſineux ; » cette gomme differe de la gomme du Séné- » gal, parce qu'elle eſt plus caſſante ; & du » ſang de dragon, par ſa ſolubilité dans l'eau ; » de l'un & de l'autre, par ſon goût aſtrin- » gent.

Le ſeul auteur qui ait parlé de cette gomme, eſt Moore, dans ſon *Voyage de l'intérieur de l'Afrique*, où il dit qu'elle découle des inciſions qu'on fait à un arbre dont l'écorce eſt raboteuſe & rouge, & que les naturels du pays appellent *Pau de ſangue*, ſans doute par corruption du mot Portugais *Palo-bois*, c'eſt-à-dire, *bois de ſang*. M. Fothergill croit que cette gomme, ſi on pouvoit en avoir aſſez pour en faire uſage, pourroit convenir dans les diarrhées & les fleurs blanches habituelles dans les pertes des femmes, en un mot, dans toutes les maladies produites par le relâchement & l'acrimonie.

Les troupes Angloiſes ayant formé en 1756 divers camps dans l'intérieur de l'Angleterre, M. Pringle qui avoit la direction de l'hôpital, de celui de Schroton, dans le comté de Dorſet, profita de cette occaſion pour faire l'épreuve du ſublimé corroſif, adminiſtré à la façon de M. le Baron de Van-Swieten, pour la guériſon des maladies vénériennes ; ce camp qui étoit compoſé de ſix régimens d'infanterie, & de deux régimens de dragons, lui fournit ſoixante

© BIUM

ſoixante ſoldats attaqués de cette maladie ; le remede leur ayant été adminiſtré par les chirurgiens de chaque régiment, ils guérirent tous, à l'exception de trois ou quatre, dont la maladie étoit apparemment plus invétérée ; c'eſt ce qu'atteſtent les lettres des chirurgiens des ſix régimens d'infanterie, qu'on a inſérées en entier dans ce Recueil. Il réſulte de leurs obſervations, que le ſublimé corroſif convient principalement dans les maladies vénériennes récentes, qu'il opere très-rarement par la ſalivation, mais plus ordinairement par la ſueur & les urines ; il ne demande d'autre préparation que quelques ſaignées, lorſque le ſujet eſt pléthorique, ou qu'il y a de l'inflammation. On le donnoit d'abord dans la proportion d'un grain, par deux onces d'eau-de-vie de ſucre, de France, ou celle de grain, dont on faiſoit prendre une demi-once deux fois le jour ; mais enſuite on augmenta cette doſe juſqu'à une once, deux fois le jour. Il y eut même un chirurgien qui employa 16 grains de ſublimé, ſur 14 onces d'eau-de-vie, de ſorte qu'il donnoit un grain de ſublimé chaque jour, ſans que cela produiſît aucun mauvais effet : le régime qu'on faiſoit obſerver à ces malades, étoit exact, & on leur faiſoit boire une grande quantité d'eau d'orge dans la journée.

Nous allons terminer cet Extrait, en

© BIUM

rendant compte des expériences de M. Boyle French, apothicaire à Londres; ſur le mêlange des huiles, des réſines & des ſubſtances graſſes avec l'eau, par le moyen des mucilages. M. Fothergill conjecturant que l'ambre n'étoit qu'une réſine végétale imprégnée d'acide vitriolique, chercha à s'en aſſurer, en mêlant l'acide vitriolique avec différentes huiles eſſentielles; mais il trouva que l'huile de vitriol, pour peu qu'elle fût concentrée, agiſſoit ſi fort ſur ces huiles, qu'elle les décompoſoit, & que lorſqu'on l'étendoit juſqu'à un certain point, elle n'avoit plus aucune action : il chercha donc à tempérer l'action de cet acide, ſans la détruire, & c'eſt ce qu'il obtint par le moyen du mucilage de la gomme Arabique; cela lui fit préſumer que ce mucilage pourroit être un moyen d'union entre les huiles, les réſines & l'eau, & l'engagea à prier M. Boyle French d'en faire l'expérience. En effet, cet induſtrieux apothicaire trouva le moyen de mêler avec l'eau non ſeulement les huiles eſſentielles, mais encore les huiles par expreſſion, les baumes, les réſines ſolides, le muſc, le camphre, le blanc de baleine, &c. par le moyen de la gomme Arabique, ſoit en les agitant dans un matras, ſoit en les battant enſemble dans un mortier; il éprouva auſſi la gomme adragant, le mucilage de ſemences de coing, les ſyrops, l'empois, &c.

© BIUM

mais rien ne lui réuſſit comme la gomme Arabique, ſur-tout lorſqu'on y joignoit un peu de quelque ſyrop & d'eſprit de vin. Voilà donc un nouveau moyen d'adminiſtrer toutes ces ſubſtances ſous une forme liquide : il eſt bien vrai que les émulſions ne ſont qu'un mêlange d'une huile avec l'eau, par le moyen d'un mucilage ; mais on avoit fait peu d'attention au rolle que le mucilage joue dans cette opération : il eſt vrai encore qu'on fait entrer tous les jours des huiles eſſentielles, des baumes & des réſines dans les loochs, & qu'on triture les réſines dans les émulſions ; mais il ſemble qu'on n'avoit pas encore regardé les gommes comme un moyen d'union auſſi prompt, auſſi facile, ni auſſi sûr, que le ſucre & les jaunes d'œufs : on ne ſçauroit donc qu'être obligé à ceux qui prennent le ſoin de conſtater ces ſortes de vérités.

OBSERVATION

Sur un Squirrhe invétéré dans les inteſtins, guéri par l'uſage de la bella-dona, pris intérieurement, par M. DARLUC, *docteur en médecine, à Caillan.*

Un homme d'un moyen âge, d'un tempérament mélançolique, ayant l'habitude

© BIUM

du corps maigre & délicate, attaché par état à l'étude, & d'une vie ſédentaire, fut attaqué, il y aura bientôt quatre ans, d'une douleur fixe au côté droit du bas-ventre, immédiatement à la région du colon; cette douleur augmentoit conſtamment après les repas, avec une tenſion, des tiraillemens, des irritations marquées dans les parties, & ne ſe diſſipoit que par la chaleur du lit, ou par la ſituation horizontale que le malade gardoit plus volontiers pendant le paroxiſme : la ſéchereſſe des déjections, une conſtipation opiniâtre s'étant jointes à cette affection, on la traita comme une colique ſpaſmodique & venteuſe.

Il paroiſſoit en effet que le gonflement douloureux du colon devoit ſon origine à un reſſerrement inégal & ſpaſmodique du canal inteſtinal, moyennant quoi l'air arrêté & condenſé dans la cavité du colon, venant à ſe raréfier par la chaleur du lieu, & le trop long ſéjour des matieres fécales, amenoit les tranchées, l'anxiété, les vives ſouffrances qui accompagnoient cette colique. On en accuſoit d'autant plus volontiers cette cauſe, que le malade naturellement fort venteux, avoit l'eſtomac affoibli, & les digeſtions ſouvent dérangées : le ſoulagement qu'il éprouvoit preſque toujours dans le plus fort de ſes douleurs, après s'être couché, ne faiſoit pas imaginer d'autre

© BIUM

explication à cet effet, que la chaleur du lit, ou la ſituation horizontale relâchant la tenſion des tuniques inteſtinales, & diminuant leur érétiſme, permettoit à l'air arrêté, d'en parcourir librement leur cavité; d'autant mieux que ſi le malade preſſoit alors la région du colon, & ſurmontoit forcément la réſiſtance de l'air condenſé entre ſes parois, on entendoit des borborygmes, ſuivis très-ſouvent d'une exploſion des vents par bas : telle étoit la cauſe qu'on aſſignoit à cette colique, ſans que ſon état local, & nullement affecté aux autres parties du bas-ventre, fît ſoupçonner encore quelque vice organique antérieur.

Le malade fut mis conſéquemment à l'uſage des carminatifs anti-ſpaſmodiques; les relâchans, les anodins, les calmans, la ſaignée, les doux minoratifs, les délayans nîtreux, les fomentations, les lavemens appropriés, le petit lait chalibé, le lait d'âneſſe n'amenerent que des ſoulagemens momentanés, pendant plus de ſix mois qu'il fit uſage de tous ces remedes, avec un régime convenable. L'ayant viſité dans ces circonſtances, & examiné les parties affectées avec beaucoup d'attention, & à diverſes repriſes, le matin ſur-tout, que le relâchement du colon, toujours en ſpaſme dans la journée, & moins douloureux alors, en permettoit la recherche avec beaucoup plus de facilité : je

© BIUM

ſentis échapper ſous mes doigts quelque choſe de dur & de rénitent, qui ſe cachoit ſous les replis des inteſtins, lorſque je les preſſois, & où le malade ſe plaignoit d'une vive douleur. Invité lui-même à faire cet examen, après diverſes poſtures les plus commodes, il découvrit une traînée de glandes ſquirrheuſes, dont la plus groſſe excédoit le volume d'un œuf, & qui s'étendoit dans le colon même, depuis ſon inſertion avec l'iléum, juſqu'à ſa courbure ſupérieure; un autre ſquirrhe, beaucoup plus conſidérable, ſembloit partir du méſentere, & occuper la membrane inférieure du colon: l'on ne pouvoit bien le reconnoître, qu'en faiſant plier tout le corps au malade, ce que les gonflemens habituels du colon, ne lui avoient pas permis de faire juſqu'alors, quoiqu'il y portât pluſieurs fois la main dans la journée, pour en faire ſortir les vents arrêtés dans les replis de ſes cellules.

La vraie cauſe du mal mieux connue, il fut queſtion de mettre en uſage des remedes plus actifs. Les apéritifs, les ſels neutres, les fondans de toute eſpece, les emplâtres diſcuſſifs furent employés pendant tout l'hiver, ſans aucun ſuccès apparent: le malade maigriſſoit à vue d'œil; il étoit foible, languiſſant, avoit des retours de fiévre, & ſes douleurs ne trouvoient du ſoulagement que

© BIUM

par un régime exact, & par l'exercice à cheval. Au mois de Janvier ayant lu dans le Journal des Sçavans, l'Extrait du livre de M. Alſton, médecin Anglois, ſur la vertu de l'eau de chaux, pour le calcul de la veſſie, il s'imagina qu'elle pourroit fondre également ſes ſquirrhes, & voulut en faire uſage, contre mon avis; mais il fut obligé de l'abandonner bientôt, parce qu'il en perdoit l'appétit, qu'il maigriſſoit encore plus, & que les conſtipations devenues plus opiniâtres, amenoient des tranchées & des douleurs plus conſidérables.

En Mai, je l'envoyai aux eaux thermales de Gréoux, dont il prit long-tems les bains, la douche & la boiſſon, ſans autre amendement, que de lui donner un peu plus d'appétit. En Août, ayant rapporté une conſultation faite par un vieux médecin qui lui conſeilloit l'uſage de l'élixir de Paracelſe, où il falloit diſſoudre quelque peu de borax & d'un alcali fixe, il voulut le mettre en œuvre tout de ſuite: vainement lui fis-je obſerver que cette recette incendiaire & cauſtique n'étoit point relative à ſon tempérament, que les chaleurs conſidérables de l'atmoſphere lui interdiſoient également un fondant auſſi actif; d'autant mieux que l'alcali fixe, dont l'uſage fait dégénérer ſouvent les humeurs en diſſolution putride, ſecondé par l'action de l'air, qui cauſoit actuellement une

© BIUM

fâcheuſe dyſſenterie dans tous les environs, pourroit bien lui occaſionner une pareille incommodité, ſi même il ne lui arrivoit quelque choſe de pis. Il ne fut point ébranlé par mes raiſons; & plein de l'envie de guérir, il voulut du moins faire l'eſſai d'un remede qu'on lui donnoit pour efficace. Quinze jours après, l'ayant viſité, il vint à moi avec un empreſſement des plus vifs. Il me dit de le féliciter d'être délivré enfin d'une maladie auſſi rebelle que celle-là; qu'il devoit ſa guériſon à une diarrhée glaireuſe, qui depuis huit jours lui avoit fondu & emporté entiérement toutes les glandes ſquirrheuſes: ayant examiné bientôt ſes déjections, j'obſervai en effet qu'il rendoit à chaque ſelle, un amas de colles, ou d'eſpeces de glaires ſanguinolentes, & que je reconnus être la mucoſité des inteſtins, ou cette humeur qui enduit la ſuperficie interne de leurs parois. Je dis alors au malade, que cette diarrhée n'étoit qu'un effet de l'alcali fixe, dont l'action s'étoit portée principalement ſur les vaiſſeaux excrétoires des glandes inteſtinales, dont elle avoit rongé l'orifice, & emporté l'humeur muqueuſe, qu'ils ſéparent plutôt que d'attaquer le corps des ſquirrhes: il n'en voulut rien croire juſqu'au matin, qu'ayant examiné le colon, il tâta encore ſes glandes, dont le ſentiment lui parut plus vif & plus douloureux, ſans doute par

© BIUM

l'irritation de l'alcali fixe : il m'avoua alors qu'il s'étoit trompé, & parut vouloir redoubler de confiance à mon égard.

Il fallut quelque tems pour réparer ce déſordre : le lait prudemment adminiſtré, ramenoit déja les choſes au premier état ; mais le malade, extrême en tout, ayant paſſé, ſans trop de ménagement, à la diéte lactée, il fut pris au bout de quinze jours, d'une colique violente, dont la douleur ſe communiquoit par ſympathie, du colon habituellement en ſouffrance, juſqu'aux autres parties de l'abdomen : les ſquirrhes augmenterent en volume : la fiévre ſe déclara ; & après s'en être délivré par un minoratif & la diéte, il fut quelque tems avec des courbatures, ſans pouvoir marcher & fléchir le tronc, qu'avec des épreintes & des vives douleurs au colon : les fomentations, les anodins, les calmans, &c. rameneren t encore la maladie dans le même état, à cela près que les ſquirrhes ſe montroient plus conſidérables au tact.

En Octobre, le malade prit les eaux minérales acidules de Vals, avec plus de ſuccès que tout autre remede : les inteſtins acquirent un peu plus de reſſort ; les digeſtions s'opérerent avec moins de trouble, & les douleurs qui étoient continuelles, devinrent ſouvent périodiques : de-là juſqu'au printems de l'année ſuivante, je lui

© BIUM

fis prendre diverſes préparations martiales, dont ſon eſtomac s'accommodoit mieux que de tout autre fondant tonique & diſcuſſif; leur uſage diſſipa quelque peu le gonflement & la tenſion flatueuſe du colon. En Mai, il reprit les eaux de Vals, avec le même ſuccès, & continua encore quelques jours les préparations du mars, après quoi, s'étant apperçu que les glandes ſquirrheuſes n'avoient pas diminué; que les gonflemens n'étoient que relatifs à l'état actuel de ſes douleurs, variant du plus au moins; ſuivant qu'il étoit en ſouffrance, devenu plus inquiet & mélancolique, déſeſpérant de ſon état, il eut recours aux charlatans, & employa tous les remedes qu'on lui offrit, ſans choix & ſans diſcernement: il fit uſage, à mon inſçu, des frictions mercurielles ſur la partie tendue du colon, y appliqua l'emplâtre de Nicotiane, & prit deux mois de ſuite une poudre qu'un moine d'une Province éloignée, qui ſe faiſoit afficher depuis long-tems dans les Gazetes, débitoit dans le public, pour une recette ſpécifique & nouvellement découverte par lui, contre toute ſorte de glandes ſquirrheuſes, avec un emplâtre fondant, de ſa compoſition. En examinant ce prétendu ſpécifique, je reconnus que ce n'étoit autre choſe que l'eponge calcinée, dont tout médecin connoît aſſez la vertu contre les glandes ſcrophuleuſes;

© BIUM

mais il s'en faut bien que ce ſoit-là un ſpécifique aſſuré, & qu'on doive le donner pour tel au public, qui, toujours dupe de pareilles aſſertions, blâme ſouvent les médecins eclairés qui cherchent à le détromper : il en étoit de même de l'emplâtre qui ne me parut être que le ſuc d'un végétal, tel que la ciguë, ou la grande ſcrophulaire faiſant corps avec des gommes férulacées, & déguiſé avec des aromates.

L'obſervation de M. Lambergen, ſur un cancer à la mammelle, guéri par l'uſage des feuilles de la bella-dona en infuſion, ayant paru dans le Journal de Médecine du mois de Mars de cette année, je jugeai que ſi ce végétal avoit eu la vertu d'amener une ſuppuration louable dans un cancer ouvert, & de réſoudre le reſtant de la tumeur ſquirrheuſe de la mammelle, je pourrois bien attaquer avec le même ſuccès, celles de mon malade : convaincu par moi-même de l'inutilité de tout autre remede, & ſçachant combien il eſt dangereux & contraire à la ſaine pratique, de s'obſtiner à vouloir fondre les vieux ſquirrhes ; le voyant d'ailleurs prêt à devenir la victime de ſa confiance aux charlatans, je lui montrai l'obſervation de M. Lambergen, comme l'unique reſſource qui lui reſtoit à mettre en œuvre, après quoi il ne falloit plus s'en tenir qu'à la cure palliative, s'il ne vouloit bientôt accélérer

© BIUM

la putréfaction de la lymphe arrêtée dans les glandes ſquirrheuſes, & les changer en autant de cancers, ce que de vifs élancemens, une augmentation de chaleur & de ſenſibilité ſembloient déja lui préſager : le malade conſentit de bonne grace à prendre l'infuſion de la bella-dona ; mais ſans doute effrayé des ménagemens qu'il falloit obſerver pendant ſon adminiſtration, ou des ſuites inévitables que pouvoit avoir un poiſon auſſi redoutable que celui-là, il chercha à raſſurer ſon imagination trop alarmée par le récit de M. Lambergen ; il me pria d'en faire également l'eſſai moi-même pendant dix à douze jours, afin qu'enhardi par la façon dont j'en ménagerois la doſe ſur moi, il pût le prendre avec confiance : plein du deſir à mon tour d'accréditer un remede nouveau, dans un cas ſur-tout où la médecine eſt dénuée de tout ſecours, je voulus bien me prêter à ſes inſtances, & je procédai à mon eſſai, dans le même goût de ſon inventeur.

Comme la bella-dona ne vient que dans les plus hautes montagnes de la Provence, telles que les Alpes, la Sainte-Baume, je ne pus me ſervir de ſes feuilles auſſi ſéches, & gardées auſſi long-tems qu'avoit fait M. Lambergen ; m'en étant procuré heureuſement par le moyen de M. de Selles, jeune ſeigneur de Graſſe, qui cultive la

© BIUM

botanique avec ſuccès, j'eus ſoin de les expoſer tous les jours pendant plus d'un mois au ſoleil, afin de les délivrer de leur viſcoſité, & d'une odeur virulente & narcotique qu'elles exhalent; mais malgré ces attentions, je ne pus les dépouiller entiérement de leur odeur, & gardées encore aujourd'hui dans un bocal de verre fermé, elles font à-peu-près la même impreſſion ſur le nez, que le tabac : je mis dix taſſes d'eau ſur un ſcrupule de ſes feuilles, que je laiſſai infuſer toute la nuit ſur les cendres chaudes; mais n'ayant pu donner à l'eau qu'une teinte très-foible, je fus obligé de la réduire à cinq verres, qui me parurent ſuffiſans pour en obtenir une infuſion médiocrement colorée : j'en pris le matin un demi-verre devant mon malade; une heure après, je ſentis à peine une légere ſéchereſſe dans la bouche, & qui s'évanouit en peu de tems : le lendemain & les jours ſuivans, je pris le verre entier, qui ne me cauſa qu'un peu plus de ſéchereſſe au goſier, juſqu'à l'heure du dîner : enhardi par ce ſuccès, je fis une décoction de la plante, que je pouſſai preſqu'à l'ébullition, & en pris un peu plus du verre cette matinée-là; peu de minutes après, une très-grande ſéchereſſe ſe fit ſentir à la bouche, & tout le long du canal de la déglutition; ma langue devint blanche, aride,

© BIUM

& ſe colloit contre les parois du goſier ; lorſque je voulois avaler la ſalive, ayant peine à parler, & n'articulant que d'une maniere très-rauque & ſombre : j'eus recours à quelques boiſſons acides, pour diſſiper cette ſéchereſſe qui me devenoit de plus en plus incommode ; tant que je tenois ces liqueurs dans la bouche, & que j'en humectois les papilles de la langue, j'étois légérement affecté de la ſéchereſſe ; mais lorſque je les avalois, une âcreté vive & piquante ſembloit m'excorier le goſier. Il n'en étoit pas de même des alimens ſolides, que je ne pouvois avaler par le défaut de véhicule & de ſoupleſſe dans cet organe qui paroiſſoit frapé d'une atonie paralytique : je paſſai de la ſorte juſqu'à midi, affectant bonne contenance devant mon malade, que je viſitai un inſtant : de retour chez moi, je m'apperçus que j'avois tout le corps vacillant, ne pouvant demeurer ſtable ſur mes pieds, ſans vertige pourtant, ni que les objets me tournaſſent : le cours des urines totalement ſuſpendu, ne me permettoit dans le beſoin, que de les rendre goutte à goutte ; ma vue me ſervoit difficilement, & j'avois peine à déchiffrer les lettres, étant obligé de tenir le papier plus éloigné qu'à l'ordinaire, ainſi qu'on l'obſerve dans la vue ſénile ; tous ces ſymptomes durerent juſqu'au ſoir,

© BIUM

& ce fut ſans appétit & ſans trouver du goût aux alimens, que je pris ma réfection ordinaire : le lendemain, je modérai la doſe de mon infuſion, moyennant quoi tous les accidens furent moindres ; ma vue ſeule en étoit plus affectée ; & tandis que tous les autres ſymptomes s'évanouiſſoient, après-midi, j'avois peine à lire juſques bien avant dans la nuit : cette manœuvre ayant enhardi le malade, & voyant par lui-même que je n'avois point diſcontinué de vaquer à mes affaires, il prit avec confiance l'infuſion de la bella-dona : les ſymptomes qu'il éprouva, furent à-peu-près ſemblables aux miens ; & comme il eſt d'un tempérament plus tranquille, il les ſupporta avec plus de patience : il n'obſerva même plus en peu de tems de peſer ſcrupuleuſement la doſe de ces feuilles, dont il employa juſqu'à demi-gros & plus, ſur les quatre à cinq verres d'eau, ſans en être plus ſenſiblement affecté : la diminution de ſa vue, lui faiſoit le plus de la peine ; la ſéchereſſe du goſier, la perte du goût, le défaut d'appétit, les vertiges paſſagers, l'engourdiſſement paralytique du canal de la déglutition, la ſuſpenſion des évacuations ne lui paroiſſant rien en comparaiſon de ce ſymptome-là ; ce qui devenoit plus conſidérable, lorſqu'il ne faiſoit infuſer les feuilles qu'à froid, perdant ſans

© BIUM

doute de leur vertu par l'ébullition, ou par la chaleur de l'eau.

Deux mois après les gonflemens du colon, les douleurs, les tiraillemens parurent s'évanouir, & cette partie revenue à ſon ton naturel, permettoit aiſément de reconnoître les ſquirrhes. Encouragé par cette lueur de ſuccès, le malade continua juſqu'au quatrieme mois, qu'ayant été obligé de faire un petit voyage & de quitter ſon régime ordinaire, des vives tranchées ſe firent ſentir auſſi-tôt dans les inteſtins : il crut d'abord que c'étoit une colique d'indigeſtion, parce que les tranchées s'étoient déclarées à la région de l'eſtomac ; mais ayant porté ſa main ſur la partie ordinairement affectée, il reconnut le colon attaqué d'une contraction ſpaſmodique, ſi différente de l'ordinaire, que ſes douleurs s'étendoient ſympathiquement juſqu'à l'eſtomac, tandis que les autres fois elles étoient comme circonſcrites aux environs des ſquirrhes : la fiévre s'étant miſe de la partie, nous fûmes obligés de recourir à la ſaignée, aux lavemens, aux fomentations, qui diſſiperent peu-à-peu ces nouveaux ſymptomes ; mais les douleurs durerent beaucoup plus de tems, & trois ſemaines après, à peine pouvoit-il marcher & fléchir le tronc, ſans une extrême ſenſibilité : nous avions ſuſpendu l'uſage de la bella-dona ;

© BIUM

bella-dona ; les ſquirrhes ſe montroient très-groſſis & augmentés du double pendant ce tems d'irritation ; & ce ne fut que pluſieurs jours après, qu'ils revinrent à leur état ordinaire.

Nous reprîmes la bella-dona : mêmes ſymptomes que la premiere fois ; les gonflemens étoient diſparus : les ſquirrhes eſſuyoient de deux en deux mois une alternative de vives douleurs, de tenſion, de ſpaſme accompagné de fiévre & de rémiſſion ; ce trouble duroit quelques jours : le malade gardoit la diéte ſeulement, en ſuſpendant tout remede, & reprenoit bientôt la bella-dona ; inſenſiblement ce tems de trouble fut de moindre durée : l'on avoit plus de peine à reconnoître les ſquirrhes, dont le volume ſi conſidérable dès le commencement, ſe faiſoit ſentir à la moindre preſſion ; tout cela augmentoit merveilleuſement l'eſpoir du malade : il s'arma de conſtance ; & ne diſcontinuant plus ſon infuſion, lors même que la nature amenoit réguliérement la révolution périodique dont j'ai parlé, il eut la conſolation de voir enfin tous ſes ſquirrhes diſſipés ; & après vingt mois d'uſage de la bella-dona, je reconnus avec lui la partie du colon, & tout l'abdomen auſſi flexible, auſſi ſouple que dans l'état naturel ; nulles douleurs ſe ſont fait ſentir dans cette partie, depuis le mois d'Avril dernier que

© BIUM

nous avons fini le traitement, & le malade en a acquis même plus d'embonpoint.

Cette obſervation, d'après les faits annoncés par M. Lambergen, prouve que l'on peut uſer de la bella-dona un très-long-tems, ſans aucune ſuite fâcheuſe; que ſa vertu amene conſtamment les mêmes effets; bien différente de l'opium qui, pour s'accoutumer inſenſiblement, ne laiſſe pas que d'être dangereux par ſa continuité, & de jetter le genre nerveux dans l'atonie & le relâchement : la bella-dona, ſemblable à la plûpart des poiſons, agit directement ſur les nerfs de l'eſtomac; à peine en a-t-on avalé la décoction, que la foule des ſymptomes anomales décrits ci-deſſus, s'annonce auſſitôt. Cette plante analogue aux ſolanum, aux pavots, à la juquiame, à la cigue, & fournit à-peu-près les mêmes principes; un eſprit volatil huileux, & un ſel volatil & concret, qui, par la quantité de l'huile fétide dont elle abonde (*a*), ſembleroit approcher de la nature de l'alcali volatil. Que ce ſoit par l'action de ces ſels âcres, dont l'art ne peut apprécier au juſte la combinaiſon avec les autres principes, ou par quelque vapeur

(*a*) Cette plante eſt ſi chargée de ſuc, que ſes feuiles cueillies avant la pouſſe des fleurs, n'ont pas laiſſé que de végéter encore, & de faire des fleurs & des baies, dont les graines mêmes ont levé l'année d'après.

© BIUM

analogue à ces exhalaiſons dangereuſes qu'on appelle moufetes, ainſi que le penſent quelques praticiens : que cette plante excite les troubles, qu'on obſerve dans l'œconomie animale, il nous ſuffit de ſçavoir que par le moyen de pluſieurs ſpaſmes lents, preſque inſenſibles, & réitérés journellement, on voit naître tout-à-coup les vives douleurs, les irritations, la fiévre, d'où les mouvemens des liqueurs accélérés, & l'oſcillation des fibres rédoublée, amenent peu-à-peu la fluidité des premieres, la ſoupleſſe & l'élaſticité naturelle des autres.

L'on ſçait combien les tumeurs dures, indolentes, tels que les ganglions, les tubercules, les ſquirrhes invétérés, éludent l'action de tout remede, combien elles triomphent des reſſources de l'art : ces tumeurs arrachées des cadavres humains, n'ont montré le plus ſouvent qu'une lymphe épaiſſie, & qui avoit acquis par la coaleſcence de ſes globules une denſité & une conſiſtance ſemblable à la corne (*a*), & les vaiſſeaux ſécrétoires des glandes où elles prennent naiſſance ordinairement, entiérement oblitérés, & faiſant corps avec elle ; les leſſives alcalines, les fondans ſavonneux, le ſel armoniac, qui agiſſent ſi bien ſur les

(a) *Voyez* le premier volume des Mémoires de l'Académie de Chirurgie.

© BIUM

humeurs muqueuſes concretes, le ſuc des végétaux les mieux appropriés, les gommes férulacées, les préparations métalliques, les acides minéraux & végétaux préparés, modifiés & combinés avec d'autres corps, &c. ne mordent point, ou difficilement ſur cette lymphe épaiſſie; & malgré cette foule de charlatans & d'empyriques qu'on trouve toujours prêts à nous donner un ſpécifique aſſuré contre ces ſortes de maux, l'on eſt malheureuſement réduit encore à leur cure palliative, tirée des remedes les plus doux, & les moins propres à accélérer les mouvemens des fluides. Combien d'événemens funeſtes ne préviendra-t-on pas, ſi l'effet de la bella-dona eſt invariable? Il y a tout lieu de préſumer qu'en la donnant à bonne heure, qu'en augmentant ſon activité par l'application topique de cette même plante en emplâtre, ou en lotion, l'on accélérera plutôt la réſolution de la lymphe épaiſſie. Mais que ſeroit-ce, ſi, mettant à profit cette heureuſe découverte, l'on tiroit de la bella-dona un remede applicable à pluſieurs ſortes de maux analogues entr'eux, & qu'après lui avoir aſſuré par des épreuves ſuffiſantes la vertu anti cancéreuſe qu'on lui attribue récemment, l'on parvînt à combattre avec le même ſuccès d'autres affections également rebelles? Chercher à étendre la ſphere des

© BIUM

nouvelles découvertes par le ſceau de l'expérience, & rectifier ce que l'empyriſme & le hazard produiſent le plus ſouvent, c'eſt un travail digne d'un vrai citoyen.

Avant M. Lambergen, pluſieurs praticiens ont fait des recherches ſur le virus cancéreux (*a*). Les uns conſeillent l'uſage de l'alun. M. Queſnay (*b*) s'eſt très-bien trouvé du ſuc du ſedum acre lutheum. Riviere vante l'onguent des grenouilles vertes. M. Norford (*c*) a fait un heureux eſſai du ſuc de cataputia, &c. De tous ces ſecours & de leurs combinaiſons reſpectives, l'on parviendra quelque jour à combattre plus ſûrement un mal auſſi terrible que le virus cancéreux, lequel tantôt iſolé dans les recoins d'une glande ſquirrheuſe, ſemble n'emprunter ſon dégré d'acrimonie & de contagion, que de l'épaiſſiſſement local & de la putréfaction de la lymphe dans la glande obſtruée, ſans infecter autrement la maſſe des humeurs; ce que l'emploi heureux des cauſtiques ou du fer, en détruiſant la glande entiere, & la guériſon ſubſéquente prouvent aiſément, ou bien tirer ſon origine d'un vice caché & d'une dépravation totale de la lymphe, contre leſquels les ſe-

(*a*) Recherches ſur le Cancer, par M. Louis.
(*b*) Mémoires de l'Académie de Chirurgie, tome III.
(*c*) Journal de Médecine, tome VII, p. 446.

© BIUM

cours de la chirurgie les mieux appliqués ne ſont ſouvent que des palliatifs auſſi peu aſſurés que les autres.

Dans l'obſervation de M. Lambergen, la bella-dona procure une ſuppuration louable dans un cancer ouvert, cela ne pouvoit être autrement ; la tumeur ſquirrheuſe ne pouvoit ſe réſoudre, qu'en ſéparant des parties ſaines les fibres putréfiées, & l'humeur âcre & ſanieuſe qui les corrodoit ; ouvrage d'une bonne ſuppuration : dans notre malade, nulle évacuation ſpontanée, nulle excrétion d'humeurs au dehors ; ce n'eſt qu'au moyen des vives douleurs, des ſpaſmes réitérés, que ces ſquirrhes qu'on pouvoit regarder comme autant de cancers occultes, ſouffrent une altération viſible dans leur parenchyme, ſe gonflent, ſe tuméfient, s'élevent ; que leurs fibres vaſculaires & le ſyſtême nerveux, froncés, irrités, paſſent de l'état d'inertie, dans celui d'érétiſme, & qu'à la faveur de leur oſcillation redoublée, la lymphe ſe réſout & reprend le canal de la circulation ; mais ces deux effets ſont produits par la même cauſe ; & les douleurs périodiques, les ſpaſmes réitérés ſont également annoncés par M. Lambergen, ce qui prouve l'uniformité d'action dans ce remede.

Le relâchement des fibres inteſtinales de notre malade ayant donné lieu à la collection

© BIUM

d'air accumulée dans la cavité du colon, à ſes gonflemens douloureux, à l'engorgement des glandes inteſtinales & méſentériques, & à leur endurciſſement, ainſi que l'on voit bien ſouvent la paſſion flatueuſe & rebelle, la tympanite, amener les épanchemens lymphatiques, les hydatides, les collections ſéreuſes enkiſtées, l'hydropiſie aſcite : l'on a pu remarquer que l'action de la bella-dona ſe porta d'abord ſur le premier vice qu'il détruiſit en peu de tems, auparavant de réſoudre les ſquirrhes. Ces conſidérations me font préſumer avec fondement, qu'on pourra appliquer avec ſuccès la bella-dona contre pluſieurs ſortes d'affections ſpaſmodiques, telles que les tenſions abdominales, les coliques hypocondriaques, la paſſion flatueuſe, la tympanite même, qui dépendent bien plus ſouvent d'un vice organique des ſolides & des nerfs, que d'une altération dans les humeurs. Je puis citer là-deſſus une expérience qui, ſi elle n'eſt pas totalement déciſive, du moins ſert beaucoup à appuyer mes vues.

Une femme attaquée depuis long-tems d'une tympanite que j'ai cru juſqu'ici être vraiment abdominale, où elle eſt tombée par quantité de ſquirrhes & de tumeurs dures, répandues dans tout le corps du péritoine, dans quelques-unes deſquelles on

© BIUM

ſentoit, en preſſant les tégumens du bas-ventre, un mouvement d'ondulation, & dans les autres, une eſpece de frémiſſement & de crépitation, & qu'on pouvoit regarder les unes comme autant d'hydatides, & les autres comme des tumeurs venteuſes, des vrais emphyſemes du tiſſu cellulaire du péritoine, ayant toute la partie inférieure de l'abdomen auſſi dure & rénitente que la peau d'un tambour, avec de vives tranchées depuis plus d'un an, la fiévre lente, perte d'appétit & maraſme : après une foule de remedes inutiles ou contraires, cette femme s'eſt déterminée à prendre l'infuſion de la bella-dona, par mon conſeil. Depuis plus de trois mois qu'elle en uſe, le ventre eſt devenu plus ſouple, plus mol, ſans aucune exploſion des vents par haut & bas; les tumeurs ſe tâtent avec plus de facilité, la fiévre, les douleurs ſont évanouies; & cette femme qui étoit un vrai ſquelette, a recouvré ſon appétit; elle ſort, & commence à s'acquitter de ſes fonctions ordinaires. Je n'oſerois prononcer que ce remede-là dût la guérir totalement; mais c'eſt ici que la maxime de Celſe eſt principalement applicable : *Melius eſt anceps experiri remedium quàm nullum;* c'eſt à l'expérience, encore un coup, à confirmer ces eſſais innocens, & aux médecins éclairés à les mettre en œuvre, lorſqu'ils n'auront pas des ſecours plus efficaces

© BIUM

à oppoſer à des maladies auſſi rebelles, & le plus ſouvent incurables.

Nota. Nous ne ſçaurions trop marquer notre reconnoiſſance en particulier à M. Darluc, des ſoins généreux qu'il a pris pour conſtater de plus en plus l'efficacité de la bella-dona. La cure qu'il vient de faire par l'uſage continué de cette plante, prouve que la vertu que M. Lambergen lui a attribuée de guérir du cancer, n'eſt pas imaginaire, & que ſi elle ne réuſſit pas toujours, c'eſt qu'il faut, outre les circonſtances favorables, avoir beaucoup de lumieres, de prudence & de conſtance, pour en faire l'application.

Nous fûmes appellés l'année derniere, conjointement avec MM. Bouvart & Pibrac, pour viſiter une dame attaquée d'un cancer conſidérable à la mammelle : nous lui preſcrivîmes l'uſage intérieur de la bella-dona ; elle le continua plus de trois mois, & nous n'apperçûmes aucun changement ſenſible en bien, dans l'état de la maladie. M. Bouvart nous dit cependant que la bella-dona lui avoit réuſſi quelquefois dans le cancer. On peut bien s'en rapporter à la bonne foi de ce grand praticien. Nous avons eu quelques autres occaſions de preſcrire l'uſage de ce remede : nous n'avons pas eu la conſolation de le voir couronné d'un ſuccès complet ; mais nous avons preſque toujours obſervé

© BIUM

que cette infuſion calmoit les douleurs ; qu'elle diminuoit le volume du ſquirrhe, & qu'elle excitoit un travail utile dans toute la machine. La longueur du tems néceſſaire pour que ce remede produiſe un ſoulagement ou une guériſon conſtante, le dégoût des malades, la fauſſe terreur que l'uſage intérieur de cette plante inſpire, la perſuaſion où l'on eſt, que le cancer eſt incurable, ſont des obſtacles continuels qui retardent la notoriété des effets ſalutaires qu'on a tout lieu d'en attendre. Il faut avoir été auſſi amis de l'humanité, auſſi attachés aux progrès de la médecine & à l'honneur de cette profeſſion, que l'ont été MM. Lambergen & Darluc, pour avoir oſé franchir tous ces obſtacles, en éprouvant d'abord ſur eux-mêmes les propriétés d'une plante auſſi dangereuſe. Nous croyons qu'on ne ſçauroit trop s'attacher à ſuivre de près un objet ſi intéreſſant pour les malades, & ſi digne de recherches pour les médecins. Voilà des expériences bien conſtatés des ſuccès qui ne ſont pas équivoques : nous eſpérons que le tems & de nouvelles expériences fixeront nos doutes, dirigeront nos vues, & nous apprendront à connoître toute l'efficacité de ce remede, fait pour détruire le plus cruel & le plus funeſte de tous les maux.

© BIUM

LETTRE

De M. SUAU, médecin, à Grenade-ſur-Garonne, à M. VANDERMONDE, *ſur la barbe d'un épi d'orge rendu par les urines.*

MONSIEUR,

L'obſervation que je prends la liberté de vous adreſſer, m'a paru mériter que vous lui accordaſſiez une place dans votre Journal, étant également propre à exercer le médecin & l'anatomiſte.

Le nommé Jean-Baptiſte Demons, du lieu de Saint-Ruſtice, en Languedoc, près Grizoles-ſur-Garonne, âgé d'environ vingt ans, fut attaqué, il y a trois ans, d'une douleur aux reins, accompagnée de difficulté d'uriner, qui l'obligea d'avoir recours à M. Deltit, chirurgien & apothicaire de Grizoles. Après l'avoir examiné, M. Deltit jugeant que c'étoit une colique néphrétique, lui fit deux ſaignées au bras, afin de déſemplir les vaiſſeaux, & par-là faciliter la circulation dans les reins : la douleur perſiſtant malgré cela avec une certaine violence, il le fit mettre dans un bain émollient, qui le ſoulagea en effet, au point qu'il fut ſix mois

© BIUM

ſans rien ſentir, quoiqu'il fût livré à des travaux pénibles.

Au bout de ce tems, le ſieur Demons fut affligé d'une ardeur d'urine qui l'obligeoit à ſe préſenter ſans ceſſe pour uriner ; ſes urines ne venoient que par goutte, & chaque fois en petite quantité ; elles étoient tantôt rouges, tantôt de couleur naturelle : quoiqu'il eût quelques intervalles où il ſouffroit moins ; cependant comme il craignoit pour les ſuites, il vint me conſulter à Grenade. Il me rapporta que les urines qu'il rendoit après avoir fatigué, étoient fort chaudes & fort colorées ; que dans tout autre tems elles avoient leur couleur naturelle, quoiqu'il les rendît toujours avec beaucoup de douleur & goutte à goutte ; que jamais il n'avoit rendu de ſable ; qu'il ne ſentoit aucun poids ni dans le bas ventre, ni au périné ; qu'il n'éprouvoit aucun chatouillement au gland.

Sur ce récit, je jugeai qu'il n'y avoit ni ſable, ni pierre, ni glaire dans la veſſie ; que ſa maladie n'étoit cauſée que par l'acrimonie des ſels de l'urine, qui produiſoient de fortes irritations ſur les fibres de la veſſie & de l'uretre. Je lui ordonnai en conſéquence une ſaignée, l'uſage des délayans, des adouciſſans, des narcotiques, les bains émolliens, &c. ces remedes le ſoulagerent tellement, qu'il a été près d'un an ſans rien ſentir ; mais au mois de Mai dernier, ſa

© BIUM

dyſurie l'ayant repris, il fut obligé de venir me conſulter une ſeconde fois. Je lui conſeillai, avant d'entreprendre de nouveaux remedes, de ſe tranſporter à Toulouſe, pour ſe faire ſonder. A ſon retour, il me rapporta que les deux lithotomiſtes qui l'avoient ſondé, l'avoient aſſuré qu'il n'avoit point la pierre. Je lui preſcrivis donc une ou deux ſaignées, un minoratif en lavage, une tiſane adouciſſante & rafraîchiſſante, des bouillons de même eſpece, le petit lait matin & ſoir, des eaux minérales appropriées, & enfin l'uſage des bains.

Lorſqu'il eut fait uſage quinze jours de ces remedes, M. Deltit qui les dirigeoit, s'apperçut que les urines que cet homme rendoit, étoient épaiſſes & blanchâtres; les ayant laiſſé repoſer, il y obſerva parmi beaucoup de matieres glaireuſes un peu de pus, ce qui lui fit juger qu'il devoit y avoir quelque ulcere dans le canal de l'uretre. Pour s'en convaincre, il introduiſit une ſonde qui s'arrêta vers le milieu du canal, où il ſentit de la réſiſtance; il crut, tant pour conſerver la liberté du canal, que pour déterger & conſolider l'ulcere, devoir employer des bougies; ces bougies, toutes les fois qu'on les retiroit, étoient chargées de pus. Dix jours après qu'il eut commencé à en faire uſage, le malade preſſé d'une forte envie d'uriner, ayant voulu retirer

© BIUM

celle qu'il avoit actuellement dans le conduit, s'apperçut qu'elle avoit entraîné après elle un corps étranger qui lui causoit les plus vives douleurs ; ayant voulu examiner ce que c'étoit, il apperçut à l'extrémité du gland, un corps mince & rond qu'il s'efforça de saisir avec le bout de ses doigts. La tentative lui ayant réussi, il en fit l'extraction, non sans éprouver les douleurs les plus cruelles. Après avoir bien examiné ce corps étranger, on reconnut que c'étoit une barbe d'épi d'orge, d'environ deux travers de doigt de longueur.

Depuis l'extraction de cette barbe d'épi, la douleur a considérablement diminué ; les envies d'uriner ne sont plus si fréquentes : on fit des injections adouciſſantes & détersives, qui ont à la fin consolidé les parties. Le malade croit avoir avalé cette barbe d'épi, en buvant à la regalade d'une eau chargée d'ordure, dans le tems de la moisson.

Quelle foule de difficultés n'offre point à un médecin-anatomiste l'observation que je viens de rapporter, dont on ne trouve pas d'exemple dans aucun auteur (*a*). Cette barbe d'épi, en supposant que le sieur Demons

(*a*) On trouve dans la Collection de Theses de M. le baron de Haller, tome 3, pag. 216, de l'édition françoise, l'histoire d'un enfant, qui ayant avalé un épi de bled, eut un abscès dans l'hypocondre droit, par où il sortit.

© BIUM

l'ait avalée, s'eſt-elle portée au rein, & de-là à la veſſie, par la voie de la circulation ? Ou a-t-elle paſſé avec la partie la plus groſſiere du chyle, dans les gros inteſtins, & a-t-elle enfilé les prétendus vaiſſeaux de communication, que certains auteurs ſuppoſent entre eux & la veſſie, & dont ils ſe glorifient même d'avoir fait la découverte ? L'eſpece de colique néphrétique que cet homme a éprouvée trois ans, avant d'avoir été attaqué de ſa dyſurie, ſemble indiquer que cette barbe a été portée dans le rein, avant de parvenir à la veſſie : mais eſt-il concevable que ce corps ait pu parcourir le nombre infini de vaiſſeaux qui font la communication de l'eſtomac ou des inteſtins avec les reins, en ſuivant la voie ordinaire de la circulation ? Ne pourroit-on pas imaginer avec plus vraiſemblance, que cette barbe d'épi étant deſcendue avec le chyle, dans les gros inteſtins, s'eſt arrêtée dans le colon, en a écarté peu-à-peu les fibres ; que ces fibres arrêtées par cet écartement, ont pouſſé ce corps étranger, & l'ont forcé de s'inſinuer entre les fibres muſculeuſes du rein, d'où, par le même méchaniſme, elle a été portée dans le baſſinet, ou bien que cette barbe d'épi retenue dans les anfractuoſités de l'iléon, avoit pénétré au travers de ſes tuniques, du péritoine, & juſques dans l'uretere.

© BIUM

Le fait qu'on trouve dans votre Journal du mois de Juillet 1757, d'une épingle retirée d'une tumeur qui s'étoit formée au-deſſous de l'ombilic de la femme d'un nommé Houſet, & celui que je vais rapporter ci-après, me paroiſſent autoriſer ces conjectures.

Une demoiſelle qui habite dans une ville voiſine de Grenade, m'a raconté que dix ans après avoir eſſuyé une vive attaque de colique néphrétique, dont elle fut guérie par les remedes ordinaires, il lui ſurvint une petite tumeur dans l'aîne droite ; cette tumeur ayant groſſi peu-à-peu, ſon chirurgien fit tout ce qu'il put pour la réſoudre ou l'amener à ſuppuration. Il s'y forma en effet une eſpece d'abſcès, que le chirurgien ouvrit : il apperçut dans le fond une pierre groſſe comme une noix muſcade, qu'il arracha aſſez aiſément ; la plaie fut guérie en peu de jours.

N'eſt-il pas vraiſemblable que la femme de Houſet avoit par mégarde avalé l'épingle ; qu'elle étoit deſcendue dans les inteſtins, s'y étoit fichée, en avoit écarté les fibres, pénétré peu-à-peu entre les muſcles abdominaux, & formé ladite tumeur ? N'eſt-il pas de même probable que la pierre qui avoit occaſionné la vive douleur de colique néphrétique à la demoiſelle dont j'ai parlé ci-deſſus, ayant enfilé l'urétere, s'y engagea, & y occaſionna une ſuppuration ; que cette

© BIUM

cette ſuppuration s'étant communiquée aux muſcles voiſins, facilita l'iſſue de la pierre vers l'habitude du corps ? Eſt-il en effet de voie plus courte ? & peut-on concevoir que l'un & l'autre de ces corps ſe ſoient portés vers l'habitude du corps, par la voie de la circulation ?

J'ai l'honneur d'être, &c.

MARQUE SINGULIERE

De la groſſeſſe du ſexe, par M. GODART, docteur en médecine, à Vervier, pays de Liége.

Si les marques de la groſſeſſe ſont incertaines au commencement, & laiſſent quelquefois encore bien de l'équivoque dans le progrès, & même juſqu'à la fin du terme; celles du ſexe du fruit que porte une femme, ſeront encore moins fidelles; cependant des auteurs, tels que *Cardan, l. 12 de la Subtilité; Albert-le-Grand, chap. VIII de ſes Secrets*, & leurs échos n'ont pas héſité de nous tranſmettre des ſignes qu'ils diſent aſſurés, pour reconnoître ſi une femme eſt enceinte d'un garçon ou d'une fille.

Un lait ſéreux ou épais; la mammelle gauche ou droite plus replette; le viſage pâle ou vermeil; le poids, le volume de la groſſeſſe, incliné du côté gauche ou droit, & en

© BIUM

conſéquence plus ou moins de gêne dans les mouvemens d'une jambe, que dans ceux de l'autre, &c. établiſſent, ſelon eux, la regle par laquelle on reconnoît le ſexe du fœtus renfermé dans la matrice; enſorte que la femme, en qui ſe rencontrent une ou pluſieurs des premieres marques, eſt groſſe d'une fille, & l'eſt d'un garçon, ſi les ſecondes ont lieu.

Il ſeroit à ſouhaiter, ne fût-ce que pour contenter la curioſité humaine, que l'événement répondît aux prophéties fondées ſur de pareils indices: la phyſiologie en auroit bientôt fait des regles sûres. Ce ſeroit un problême bien digne d'être propoſé en phyſique: *Pourquoi tels ſymptomes accompagnent une groſſeſſe maſculine? pourquoi tels autres, une feminine;* & celui qui auroit le bonheur de le réſoudre, éclaireroit ſans doute beaucoup le myſtere ténébreux de la génération; mais, par malheur, l'obſervation a ſi ſouvent trouvé de la diſcordance entre les marques données, & le ſexe qu'elles doivent indiquer, que toutes ces prédictions ſont enfin tombées dans un diſcrédit abſolu, & qu'il n'y a plus qu'une populace ignorante, & quelques perſonnes préſomptueuſes & d'une crédulité groſſiere, qui daignent y prêter quelque attention: néanmoins je ne voudrois pas en inférer, que les diſpoſitions d'une femme enceinte ſont

© BIUM

abſolument les mêmes, lorſqu'elle porte un enfant mâle, que lorſqu'elle a conçu une femelle, & que la différence du ſexe de ſon fruit, n'eût pas la moindre influence ſur ſon corps, vu qu'il arrive certainement à quelques-unes d'avoir des ſymptomes conſtans d'une eſpece, dans une ſorte de groſſeſſe, qui ne ſe retrouvent plus, ou qui ſont remplacés par des contraires dans d'autres; ce qui, ſans établir des loix d'un diagnoſtic général, ſuffit au moins pour faire ſentir qu'il y a un fond réel de différence de la groſſeſſe maſculine à la feminine; & par conſéquent que, quoique cette différence ſoit preſque toujours abſorbée ou troublée par le nombreux aſſemblage des phénomenes qui accompagnent les groſſeſſes en général, on ne doit pas moins ramaſſer les cas particuliers, où, par un heureux hazard & le concours fortuit de certaines circonſtances, cette différence s'éleve aſſez ſur la ſomme des autres ſymptomes, pour ſe laiſſer ſaiſir, dans l'eſpoir qu'ayant raſſemblé un nombre ſuffiſant de ces faits, on pourra peut-être parvenir à trouver des marques plus ſûres que celles des anciens, ou des modifications qui donneront à celles-ci le dégré de certitude qui leur manque. C'eſt dans cette vue que j'ai cru devoir publier l'obſervation ſuivante.

Une dame, étant la premiere fois groſſe,

© BIUM

ſe trouve conſtipée, de façon qu'elle reſtoit quelquefois deux & même trois jours, ſans aller par bas. Elle accouche à terme d'une fille. La même choſe lui arrive à ſa ſeconde groſſeſſe, & elle accouche encore d'une fille : au contraire, pendant ſa troiſieme groſſeſſe, elle a le ventre ſi libre, qu'elle va ſouvent deux fois par jour ; elle accouche à terme d'un garçon : ſe trouvant groſſe la quatrieme fois, avec égale liberté de ventre, elle ſoupçonne qu'elle porte un garçon, ce qui s'eſt trouvé vrai ; & la même liberté de ventre ayant lieu pendant ſa cinquieme groſſeſſe, elle prédit qu'elle accouchera d'un garçon, & le fait en effet. Enfin, enceinte pour la ſixieme & derniere fois, & ſe trouvant conſtipée, comme pendant la premiere & ſeconde, elle infere qu'elle donnera le jour à une fille, & ſa prédiction a été juſte.

CONTINUATION de l'Extrait des quatre Diſſertations chymiques qui ont été préſentées pour le concours des deux chaires de profeſſeur en chymie, à Montpellier.

Nous reprenons notre Extrait avec ſatisfaction ; & comme il ne nous eſt plus poſſible de réunir, pour ainſi dire, en un ſeul corps, les propoſitions ſoutenues par nos quatre athletes, nous rangerons ce qui nous reſte

© BIUM

à examiner, le plus méthodiquement qu'il nous ſera poſſible.

Les plantes ont chacune un ſel particulier, le ſel nîtreux y eſt le plus communément; lorſqu'on brûle une plante, ce ſel nîtreux déflagre & forme l'alcali fixe qui réſulte de l'incinération; mais les autres ſels ne ſe décompoſant pas ſi facilement, conſervent après cette incinération leur nature, & ne ſont pas alcaliſés. Tachenius qui regardoit cette alcaliſation complette, comme une deſtruction, vouloit, en étouffant la flame & en brûlant les plantes dans des vaiſſeaux fermés, remédier à cette deſtruction, & conſerver aux ſels tous les principes de la plante : il eſt aiſé de ſentir, & en quel état ces principes ſont conſervés, & combien ils gâtent les ſels quelconques des végétaux; le nître n'eſt jamais complétement alcaliſé : le peu d'alcali formé, y eſt imbu d'huile empyreumatique, &c. C'eſt de toutes ces conſidérations que M. Venel conclut, & que les ſels préparés à la façon de Tachenius, ne ſont pas les meilleurs, & que les ſels lixiviels ne ſont pas les mêmes dans toutes les cendres. Pour bien ſaiſir cette derniere concluſion, il faut ſe rappeller qu'il s'agit des ſels lixiviels, c'eſt-à-dire, de tout ce que l'eau peut enlever d'une cendre végétale, & non pas des ſels alcalis fixes de cette même cendre qu'elle contient; car ces alcalis étant tous les débris du nître

© BIUM

contenu dans les plantes, ſe reſſemblent tous, & ne peuvent avoir de différences que par les hétérogénéités qui les peuvent accompagner, hétérogénéités dont on ſçait les débarraſſer ſi complétement, qu'ils acquierent tous le même dégré de pureté, & une identité parfaite.

Le même M. Venel prouve dans une autre queſtion, que cette huile qui jette de la fumée dans le charbon éternel de Vanhelmont, eſt le phlogiſtique contenu dans le charbon quelconque, qui, comme on ſçait, ſe conſerve dans les vaiſſeaux fermés ſans altération, quelque violemment qu'on le chauffe.

Ces différens ſels des plantes, connus ſous le nom de ſels eſſentiels, ont été déguiſés de nos jours par un gentilhomme, qui a cru faire cette découverte, en préparant les extraits des plantes avec un mouſſoir, & en les faiſant ſécher ſur des aſſiettes. On a prétendu que Langelot, Kunckel, avoient tous deux donné l'idée du mouſſoir, & que M. Geofroy l'apothicaire, démontra que ſans tant d'appareil, on pouvoit préparer ces ſortes d'extraits, qui au fond ne ſont qu'une manipulation plus diſpendieuſe. M. Leroy prétend au contraire que perſonne n'a imaginé avant M. de la Garaye, le mouſſoir dont il ſe ſert; que ſes extraits ſont une choſe nouvelle & utile en chymie, & qu'on a eu tort de vouloir déprimer cette invention.

© BIUM

L'atmoſphere eſt, comme on le ſçait, une eſpece de regne formé des débris ou des émanations des trois autres : or, puiſque les trois regnes tiennent ou produiſent différens ſels, il eſt néceſſaire qu'il s'en trouve de toute eſpece dans l'atmoſphere ; néanmoins, comme ces ſels ſubiſſent avant d'y arriver, une eſpece de décompoſition, c'eſt-à-dire, qu'ils ſe dégagent de ce qui les conſtituoit de telle ou telle nature, il eſt très-probable que la plûpart ſe trouvent dans l'atmoſphere dans leur premier dégré de ſimplicité ; & en effet l'acide vitriolique eſt celui qu'on trouve le plus univerſellement répandu dans l'atmoſphere ; c'eſt tout ce que M. Eſteve recueille des expériences déja faites, & on n'exigeoit pas de lui, qu'il portât plus loin ſes vues pour le préſent : cet acide vitriolique eſt tellement capable de ſe déguiſer, que c'eſt celui des trois qui ſe combine avec le plus de ſubſtances terreſtres ou métalliques : il eſt vrai que ſi la nature de ces ſubſtances met plus ou moins d'obſtacles à ce qu'on l'en retire, ces difficultés n'influent pas ſur ſa nature ; qu'il ſoit tiré du ſoufre, de l'alun, des différens vitriols, il eſt toujours le même acide. M. Leroy le prouve d'une maniere très-ſatisfaiſante.

Détailler maintenant les moyens de reconnoître l'état de l'atmoſphere, pour en tirer des conjectures dans les cas d'épidémie, ou pour procurer tout le ſoulagement qu'on

© BIUM

peut eſpérer d'un air ſain, renouvellé, ſuffiſamment élaſtique & bien dépuré, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, c'eſt une tâche que M. Brouſſounet a rempli ſupérieurement; moyens phyſiques, moyens chymiques de découvrir la nature de l'air; expériences de Haller; machines de Gauger; ventilateur de Deſaguilliers: on trouve, dans le petit nombre de pages que contient cette diſcuſſion, tous les éclairciſſemens qu'on peut deſirer. Le même M. Brouſſounet avoit auſſi démontré plus haut, que la chymie fournit plus d'un moyen de découvrir les vertus des médicamens.

Ange Sala, célebre chymiſte, croyoit que le vitriol pouvoit ſervir de médecine univerſelle, & avoit imaginé mille moyens de préparer cette ſubſtance: non ſeulement M. Leroy prouve l'abſurdité qu'il y a à eſpérer jamais une médecine univerſelle, mais encore il apprécie ce nombre de préparations d'Ange Sala; & en démontrant l'inutilité ou le danger de la plûpart, il fixe ſon attention ſur quelques-unes qui peuvent être ſalutaires: enfin c'eſt l'examen critique de tout ce qu'Ange Sala a pu dire ſur le vitriol & ſes préparations, dans trois Diſſertations qu'il a faites à ce ſujet. Non-content d'avoir prouvé le ridicule d'une médecine univerſelle, il va juſqu'à combattre la ſpéculation d'un ſpécifique pour chaque maladie; il

© BIUM

s'appuie, entr'autres, ſur l'expérience journaliere, qui fait décheoir du titre de ſpécifique, des médicamens qu'un ſuccès hazardeux avoit fait préconiſer avec enthouſiaſme : ce n'eſt pas qu'il n'y ait des maladies auxquelles le ſpécifique ſoit très-aiſé à rencontrer ; mais on auroit tort d'en conclure trop univerſellement, qu'on en trouvera autant pour chaque maladie, ſans exception.

Le fer a été traité de pluſieurs manieres, & ſur-tout ſous la forme de teinture ; il s'agit toujours de diviſer tellement le fer, qu'il puiſſe paſſer dans les humeurs. Ludovic, en traitant le vitriol martial ; Sthall, en traitant le fer par la diſſolution dans un alcali, ont formé chacun une teinture qui porte leur nom ; & M. Venel qui examine ſcrupuleuſement leur mérite particulier, donne la préférence à la teinture de Sthall, ſur celle de Ludovic. En effet le ſel eſt diſſoluble par tant de moyens, que l'eau ſeule le peut diſſoudre, & c'eſt ce qu'on apperçoit aiſément dans les eaux minérales, dont la plûpart ſont martiales : cependant cette diſſolution s'opere à l'aide d'un acide vitriolique, c'eſt pour cela que pluſieurs eaux minérales laiſſent dépoſer leur fer ſi aiſément ; c'eſt ce qu'expoſe M. Brouſſonet, en faiſant néanmoins mention du ſyſtême de M. Venel, qui croit que l'air ſeul tient le fer en ſuſpenſion dans les eaux minérales,

© BIUM

& que c'eſt lorſque cet air ſe dégage, que le mars ſe précipite. M. Eſteve, d'autre part, remarque que le phlogiſtique ſe ſépare très-aiſément du fer, & que c'eſt ce qui fait qu'il n'y a aucun rapport entre le fer & l'acier, & les ſafrans martiaux quelconques, même le ſafran préparé à l'eau, ſuivant la méthode de Lemery, puiſque le phlogiſtique eſt ſéparé de ſa baſe.

L'antimoine ouvre un vaſte champ à la chymie médicinale, puiſqu'il fournit lui ſeul le plus grand nombre des médicamens tirés du regne minéral; nous les paſſerons légérement en revue. Le ſoufre d'antimoine ſe précipite à diverſes repriſes, & ce n'eſt qu'à la douzieme précipitation qu'il eſt jaune; chaque précipitation fournit donc un ſoufre différent, & la différence conſiſte dans la proportion de régule qui ſe précipite avec le ſoufre; c'eſt cette obſervation qui peut faire croire que tout l'antimoine peut être converti en kermes; & M. Eſteve ajoûte que, quoiqu'on ne puiſſe abſolument pas appercevoir de différence entre les kermes préparés par différens ſels alcalis, il faut néanmoins préférer l'alcali du nître. C'eſt encore M. Eſteve qui donne le meilleur moyen de préparer le tartre émétique, en remarquant qu'il ne l'emporte pas ſur les autres émétiques connus; c'eſt lui qui blâme abſolument le prétendu adouciſſement du

© BIUM

mercure de vitriol : c'eſt encore lui qui indique la préparation du verre d'antimoine, & le moyen de l'adoucir ; mais il le bannit abſolument du traitement de la colique de Poitou, en aſſurant qu'on peut ôter à l'antimoine ſa vertu émétique, & lui laiſſer une vertu catartique ; il ſe tait ſur le procédé.

Enfin M. Leroy, en indiquant comme il croit qu'on doit préparer le ſublimé corroſif, l'admet pour la cure des maladies vénériennes, & le regarde comme très-efficace, quoi qu'en diſent quelques medecins, pourvu qu'on l'adminiſtre avec prudence. Le ſentiment de M. Leroy eſt confirmé, comme on le voit, par les expériences répétées de M. Pringle qui ſont citées au commencement de ce Journal. M. Leroy prouve que tel dépuré que ſoit le mercure, il excite toujours le ptialiſme, & qu'on a obſervé que le mercure uni au camphre, n'excitoit pas ſi certainement la ſalivation.

Nous regrettons de n'avoir pu nous étendre, autant que nous l'euſſions deſiré, & d'avoir été obligés d'indiquer ſeulement bien des queſtions ; la carriere étoit remplie par de brillans athletes ; & dans pareilles diſputes, on ſçait que les eſſais ſont des coups de maître. Nous nous ſommes trompés, en n'annonçant qu'une chaire vacante ; il y en avoit deux : elles ſont aujourd'hui remplies par MM. Venel & Leroy, dont on a couronné les travaux & les talens.

© BIUM

OBSERVATION

Sur les diverſités anatomiques, par M. MOREL, démonſtrateur en chirurgie, anatomie & en l'art des accouchemens, à Colmar, adreſſée à M. VANDERMONDE, *docteur en médecine, & auteur du Journal.*

MONSIEUR,

Il eſt inutile d'inſiſter ſur les avantages que procureroit à ceux qui profeſſent l'art de guérir, une collection ſuivie & raiſonnée des variétés qui s'obſervent dans le corps humain. Ces variétés ſont plus fréquentes, qu'on ne le penſe d'ordinaire; & il eſt très-rare de trouver deux ſujets, dont la conformation ſoit exactement uniforme. Il eſt donc important de mettre les perſonnes de l'art à portée de connoître quelles ſont les variations les plus ordinaires. Je me borne aujourd'hui à donner celles que j'ai obſervées l'hiver dernier dans la myologie.

J'ai remarqué dans un même ſujet, 1° que le muſcle ſternoyoïdien avoit ſon point fixe dans la face interne, & partie moyenne de la clavicule; conſéquemment devoit ſe nommer cléïdo-hyoïdien.

2° Que le muſcle coſto ou omo-hyoïdien prenoit naiſſance par deux portions

© BIUM

charnues : la premiere étoit attachée dans la face interne de l'extrémité ſcapulaire de la clavicule : la deuxieme portion partoit à l'ordinaire de la côte ſupérieure de l'omoplate.

3° Que le troiſieme des muſcles lombricaux étoit bifurqué : une portion (l'interne) ſe terminoit au tendon de l'extenſeur commun, qui va au doigt annulaire : l'autre (l'externe & ſurnuméraire) au contraire alloit ſe terminer au tendon de l'extenſeur commun, qui va au doigt du milieu ; ainſi ce doigt étoit pourvu de deux lombricaux.

4° Que le muſcle petit pſoas, dans ſa fin produiſoit une large aponévroſe, qui s'inſéroit d'une part, au-deſſous de l'épine antérieure & ſupérieure de l'os iléum, face interne, & de l'autre, alloit aboutir à l'épine de l'os pubis ; au moyen de ces deux attaches, cette aponévroſe formoit un pont, ſous lequel paſſoient l'artere, la veine & le nerf crural, ainſi que les tendons du grand pſoas & du muſcle iliaque.

5° Que le tendon du péronier antérieur étoit double ; que le plus grand s'implantoit dans l'os cuboïde & la baſe du cinquieme os du métatarſe, tandis que le plus grêle s'avançoit vers le petit orteil, ſe joignoit au tendon long de l'extenſeur, & alloit finir à la baſe de la troiſieme phalange ; ce tendon ſupplée au défaut de celui du court

© BIUM

extenſeur, dont cet orteil eſt privé. J'ai maintes fois fait cette obſervation, & notamment dans le ſujet qui ſuit.

Dans un ſquelette charnu que j'ai préparé en Février dernier, & que je conſerve dans mon cabinet, j'ai obſervé :

1° Que le muſcle grand dorſal ſe confond & s'identifie en partie avec le muſcle grand rond, & qu'ils vont conjointement s'inſérer à la ligne qui part de la petite tubéroſité de l'humerus, tandis que ce même muſcle fournit un trouſſeau conſidérable de fibres charnues, qui va ſe perdre dans le coraco-brachial :

2° Que le muſcle biceps dans ce ſujet, eſt un vrai triceps ; la troiſieme tête ou la ſurnuméraire, toute charnue & fort conſidérable, part de la partie moyenne & ſupérieure de l'humerus, au-deſſous de l'inſertion du muſcle deltoïde, fait environ un pouce de chemin, & ſe confond enſuite avec le corps charnu :

3° Un trouſſeau de fibres charnues aſſez conſidérable dans le ſujet frais, pour mériter le nom de muſcle ; il ſe trouve ſitué entre le long ſupinateur & le brachial interne, duquel il ſemble naître : ce petit muſcle qu'on pourroit appeller brachio radial, après avoir côtoyé le tendon du biceps, s'implante en partie dans la tubéroſité du radius, & ſe perd en partie dans le muſcle ſublime :

© BIUM

4° Un muſcle ſurnuméraire, que j'appelle palmaire moyen, ſitué dans la face interne de l'avant-bras; il naît du tendon du rond pronateur par un principe tendineux, & ſe termine au ligament annulaire, interne & commun :

5° Que le radial externe ou bicornis, eſt formé de trois muſcles ; qu'ainſi il peut être ſurnommé tricornis : le muſcle ſurnuméraire, placé entre le long ſupinateur & le long radial externe, a le même point fixe que celui-ci, mais plus inférieurement ; il forme un tendon grêle & long, qui va s'inſérer ſous le tendon du court radial externe, à la baſe du ſecond os du métacarpe :

6° Un autre petit muſcle ſurnuméraire, que je nomme radio-ſyndeſmoïdien ; il prend ſon origine extérieurement à la partie moyenne & inférieure du radius, & s'inſere au ligament annulaire, externe & commun, au-deſſus de la gaîne du tendon du long radial externe, dont il paroît être un auxiliaire.

J'ai l'honneur d'être, &c.

© BIUM

FIN du Mémoire ſur l'Amputation de la cuiſſe dans l'article, par M. MOUBLET, lieutenant de M. le premier chirurgien du Roi, & chirurgien-major de l'hôpital de Taraſcon, en Provence.

§. II.

Explication & avantages de la méthode décrite.

Les circonſtances qui accompagnent cette amputation, ſemblent demander, de la part de l'opérateur, plus d'attention, plus de prudence, & même une plus grande induſtrie, que pour la méthode ordinaire.

On ne doit rien négliger de ce qui peut contribuer à ſa ſûreté. Il eſt d'une néceſſité abſolue dans les grandes opérations, de ſituer le malade commodement, la tête & la poitrine un peu élevées, pour qu'il ne ſoit point ſuffoqué, que ſa reſpiration ſoit aiſée, & que les fonctions vitales s'exécutent ſans peine.

Ces ſoins généraux influent ſur le ſuccès de l'opération; je fais après pincer & relever les tégumens, afin que l'artere ne riſque point d'être ouverte; d'ailleurs cette inciſion relâche la peau, & facilite la tranſverſale qui coupe dans ſon milieu la longitudinale.

© BIUM

nale. On pourroit pratiquer cette inciſion en forme de T ; mais peut-être que la ligature placée dans les deux bras du T, gêneroit & diſtendroit trop la peau : cette ſeule raiſon m'engage à ne point embraſſer la peau dans l'anſe de la ligature, dont l'étranglement produiroit des douleurs conſidérables, des éryſipeles & des inflammations.

Je me ſers avec avantage du biſtouri droit pour ces inciſions parce que je puis, avec plus de liberté, en dégager, & débrider l'ouverture des lambeaux, les mettre au large, les ſéparer des cellules graiſſeuſes, & prendre la diſtance convenable qui doit être entre l'artere & les fils, & les aſſujettir parfaitement.

J'enſevelis l'artere crurale dans les chairs voiſines, ſelon la méthode de Paré ; pluſieurs recommandent de faire la ligature double, & de paſſer par-deſſous l'artere deux fils en croix, & on lie les oppoſés les uns ſur les autres : outre que cette pratique eſt longue & dangereuſe, elle n'eſt d'aucune utilité en ce cas, puiſque je fortifie la ligature, & que je place immédiatement & ſupérieurement au-deſſus d'elle une petite compreſſe ; & le nœud qui devient moins expoſé à la pulſation de l'artere, eſt moins ſujet à ſe lâcher : cette compreſſion eſt le moyen le plus ſimple & le plus avantageux ; la ligature eſt le plus ſûr ici, & l'un & l'autre

© BIUM

réunis ne peuvent être que d'un grand ſecours, & s'entr'aider mutuellement.

Cette ligature faite deux ou trois travers de doigts au-deſſous du ligament de fallope, a au-deſſus d'elle trois arteres libres qui naiſſent de la crurale, dont les diviſions éparſes & diſſéminées autour de la circonférence de l'article, ſuffiſent pour nourrir toutes les parties du moignon : tous les petits capillaires collatéraux diſtendus dans la ſuite par la force de la circulation, s'enflent, ſe développent ; & leurs parois acquérant un plus grand diametre, il y paſſe plus de ſang : l'artere crurale, liée au-deſſous de ces trois principales ramifications, ſe trouve matelaſſée par les chairs compriſes dans la ligature, qui compriment également le nerf de tout côté, ſans crainte de déchirure.

On a, par ce moyen, une grande avance dans le manuel de l'opération, & on eſt diſpenſé de travailler ſur le moignon découvert, pour chercher à ſa ſurface l'artere, afin de la lier, comme on eſt obligé de faire ordinairement, & on ne riſque point de voir arriver des hémorragies conſidérables, en ſe fiant ſur la ſeule compreſſion du lambeau, ainſi que le pratiquoient MM. Verduyn & Sabourin, qui ne faiſoient point de ligature.

Le premier tems de l'opération fini, je prends le couteau droit : celui dont je me

© BIUM

ſuis ſervi dans tous mes eſſais, a huit pouces de long, & un de large; il me paroît très-convenable, & très-facile à manier : placé à la partie externe de la cuiſſe, je la fais écarter pour avoir plus de force & voir mieux tout ce que je fais.

Le petit trochanter eſt un point fixe qui me guide, & que je prends pour m'orienter : je commence à couper un travers de doigt au-deſſous le lambeau qui doit s'ajuſter à la plaie, parce que dans cet endroit je puis couper les muſcles d'un ſeul trait, qu'ils ſont d'un volume conſidérable, qu'ils ont leur origine ſupérieurement, qu'ils adherent parfaitement enſemble, qu'il leur reſte des rameaux d'artere ſuffiſans pour nourrir leur ſubſtance, & parce que je puis continuer de couper antérieurement juſqu'à la jonction de l'ileum avec le pubis, & poſtérieurement juſqu'à l'éminence poſtérieure de l'échancrure de la cavité cotyloïde, où le lambeau aboutit; ſa baſe eſt ainſi large, & d'une grande étendue.

Quelque grande que ſoit la perte de ſubſtance que cauſe cette amputation, on conçoit aſſez que ce lambeau joint à toutes les chairs qu'on conſerve, forme une maſſe charnue, aſſez conſidérable pour remplir le vuide de la cavité de l'article : il n'eſt donc pas néceſſaire, dans cette amputation, de faire les deux lambeaux que conſervoient, un à

© BIUM

chaque côté, MM. Ravaton & Vermale dans les leurs qu'ils prolongeoient par ce moyen; ainſi le ſecond tems de l'amputation eſt beaucoup plus court.

Dans le troiſieme, après avoir coupé d'un ſeul trait, & non par une double inciſion, la peau & les muſcles poſtérieurs & antérieurs de la cuiſſe, que j'écarte, je quitte le couteau, & je ſaiſis un biſtouri demi-courbe, que je choiſis des plus longs, & dont la lame ſoit un peu large, pour agir avec plus d'aiſance : je débride toutes les aponévroſes, en pliant un peu la cuiſſe, & la relâchant dans toute l'étendue de la circonférence de la capſule ligamenteuſe; à meſure que je l'ouvre, dès que la tête du fémur eſt découverte du côté de l'échancrure latérale de la cavité qui me donne jour pour y pénétrer intérieurement, en portant la cuiſſe en dehors, je coupe dans cette attitude le ligament interne qui ſe préſente de lui-même.

La cuiſſe ramenée horizontalement, j'enleve avec circonſpection les muſcles qui occupent la partie antérieure & ſupérieure du fémur qui contiennent la ligature, en ſuivant de haut en bas, & raclant avec le biſtouri le long du col de l'os; & avec cette attention je ne crains point de l'endommager.

Le tendon des feſſiers étant coupé, la cuiſſe eſt extirpée, je rapproche tout de

© BIUM

ſuite toutes les chairs ménagées autour de l'article, ſans leur faire aucun point de ſuture, parce qu'on occaſionneroit des nouvelles dilacérations ; l'amputation achevée, les douleurs que le bleſſé reſſent, ne viennent plus de la ſection des parties, mais de leur diſtraction ſpontanée & conſécutive, qu'on augmenteroit par les points de ſuture.

Je ſuis le ſentiment de M. Heiſter, qui penſe qu'il faut appliquer immédiatement après le lambeau, & ſur lui, des plumaceaux ſecs, ſans rien mettre entre deux, afin que les chairs ſe réuniſſent plutôt : la charpie brute que l'on applique ſur le moignon, n'eſt que pour le comprimer avec plus d'exactitude, & s'imbiber du ſang qui peut s'écouler de la plaie.

Cette compreſſion eſt très-bien exécutée par les compreſſes graduées, & le bandage qui contient toutes les parties renverſées dans la ſituation où elles ſont arrangées ; je ne coupe la compreſſe quarrée, pliée en quatre, qui ſoutient l'appareil, que d'un côté, parce que les angles de celui qui regarde la partie interne ou la verge, doit reſter dans ſon intégrité : les bandes doivent être fort longues, pour faire différentes circonvolutions autour du corps ; & afin de lui donner plus de force, & un point d'appui fixe, j'en fais paſſer une ſur l'épaule gauche, & deſcendre en forme d'écharpe

© BIUM

vers le moignon de la cuiſſe droite, elle l'embraſſe plus sûrement, & aſſujettit tout le bandage.

SCHOLIE.

L'art de cette amputation conſiſte à faire adroitement les différentes inflexions & les mouvemens combinés de la cuiſſe, pour en couper plus facilement les muſcles & la capſule ligamenteuſe, ſur-tout le ligament interne de l'articulation : en pliant la cuiſſe à propos, on conſerve plus de peau, & on cauſe moins de douleur ; points importans qu'il ne faut point négliger.

Je ſuis porté à croire avec M. Verduyn, que l'amputation à lambeau étant faite à l'articulation du membre, la cicatrice eſt moins difforme, parce que le moignon a une ſurface large, plane, que les os, les nerfs, les tendons & les muſcles ſont recouverts de leurs propres tégumens, que les accidens ſymptomatiques ſont moins dangereux, & que la ſuppuration eſt plus facile.

Cette méthode préſerve ainſi l'os d'une exfoliation, & il n'y a pas à craindre, quoiqu'il y ait une maſſe charnue ſi conſidérable, que la ſuppuration ſoit abondante, & exceſſive à un point à épuiſer, & à faire tomber le malade dans un maraſme & une fiévre lente, puiſque nous avons vu qu'il eſt conſtant par les expériences de Ruiſch, que

© BIUM

l'adoſſement & la réunion des chairs vives s'operent ſi promptement, que leur régénération & leur cicatriſation ſuivent de près.

Cette ſuppuration eſt douce & louable, parce que toutes les chairs ſont ſaines & jouiſſent de leur organiſation ; que leurs vaiſſeaux qui ont tout leur ton & leur élaſticité, exécutent des oſcillations égales & modérées : elle eſt produite inſenſiblement par les grumeaux de ſang épanchés par la fonte des graiſſes des muſcles coupés, & par les extrémités des fibres & des vaiſſeaux qui ſe pourriſſent, & ſe convertiſſent en pus ; c'eſt ainſi que les gonflemens cauſés par l'effuſion & la ſtagnation des liqueurs arrêtées & embarraſſées dans le tiſſu cellulaire, forment des dépôts qui ſe diſſipent peu-à-peu par la force de la nature, & le ſeul mouvement de la circulation augmenté, & de la fiévre : les chairs s'affaiſſent & ſe déprimment ; les fibres muſculaires à leur extrémité ſe flétriſſent, ſe reſſerrent & ſe collent enſemble par un méchaniſme naturel ; la cure en eſt prompte, le panſement ſimple, ſuivant l'état du malade & les ſymptomes qui ſurviennent.

M. Garangeot ajoute à la deſcription qu'il fait de l'amputation de l'humerus dans l'article, que pratiqua M. le Dran, que le malade fut rétabli en peu de tems, mais

© BIUM

qu'il mourut ſix mois après, de trop de ſang.

Cette remarque qui n'eſt pas particuliere à cette opération, & qui regarde toutes les amputations des grandes extrémités, eſt très-utile dans celle-ci, parce que la partie amputée eſt la plus conſidérable qu'elle puiſſe être du corps, & que dans ſon intégrité elle doit abſorber beaucoup de chyle & de ſang.

Pluſieurs auteurs ont tiré de-là l'indication & la néceſſité de laiſſer dégorger les vaiſſeaux d'abord après l'amputation : ils ont cru que la maſſe du ſang du corps étoit tout de ſuite augmentée de toute celle de la partie tronquée, & étoit d'autant plus conſidérable, que la ſomme des vaiſſeaux eſt moindre : ils ont penſé que cette révolution & cette différence étoit d'autant plus à craindre, que l'arrangement ou l'irruption de la circulation dans le moignon, devoit être inſtantané & ſubit, & ſe faiſoit comme un orage, dont on ne pouvoit arrêter la fougue & les efforts, qu'en évacuant abondamment le ſyſtême vaſculeux, en laiſſant couler pendant quelques inſtans le ſang de tous les vaiſſeaux ouverts, à la ſurface du moignon, avant que d'y appliquer l'appareil.

Pour détruire ce préjugé, il ſuffit de faire attention qu'en ſuppoſant l'amputation pra-

© BIUM

tiquée à la ſuite du fracas de la cuiſſe par un boulet, l'inſtant même avant la bleſſure, l'état du corps étant ſain, la quantité du ſang qui y circule, répond exactement au nombre & au diametre de ſes vaiſſeaux, & que par conſéquent le rapport de celui que contient la cuiſſe, eſt en même raiſon avec la maſſe totale, comme le diametre du tronc de l'artere crurale ſous le ligament inguinal eſt avec le tronc de l'aorte à ſa ſortie du cœur, & en même proportion que leurs diviſions le ſont entr'elles.

Toutes ces choſes étant égales, la combinaiſon & la relation du ſang & des vaiſſeaux de la cuiſſe ſont pour conſerver l'équilibre avec tout le genre vaſculeux du corps, comme la cuiſſe eſt au tronc plus les autres extrémités; de ſorte qu'en amputant la cuiſſe, on emporte également les vaiſſeaux qui lui ſont propres & la quantité de ſang proportionnelle à ces vaiſſeaux.

Il ne reſte donc au corps que la quantité préciſe & reſpective aux vaiſſeaux des parties exiſtantes; donc ſi l'inſtant après la ſection du membre, il y a une égalité & une liberté parfaite dans la circulation du corps, s'il eſt quelque diſtinction à remarquer, nous pouvons aſſurer que le ſang reſpectif manque, & que la ſomme & le calibre des vaiſſeaux lui eſt ſupérieure, parce que le malade a perdu beaucoup de ſang pendant

© BIUM

l'opération, appartenant à la maſſe totale du corps, dont la diminution doit cauſer un vuide dans ſes vaiſſeaux.

On pourroit m'objecter que l'artere crurale reçoit dans ſon principe autant de ſang après qu'avant la ſection de la cuiſſe, proportion gardée à celui qui reſte, & que ſon calibre qui étoit quelques inſtans auparavant en même raiſon que le diametre de toutes ſes ramifications priſes enſemble, ne conſerve plus aucune proportion avec elles, puiſque les principales ramifications ſont coupées, & qu'ainſi la portion de ſang qui leur étoit deſtinée & qui excede ſi fort le petit nombre de celles qui reſtent, doit produire une révolution prompte & un déſordre ſubit dans les vaiſſeaux entiers du moignon, juſqu'à ce que la circulation y ſoit entiérement uniforme & rétablie.

Cette queſtion demanderoit d'être diſcutée & d'être traitée dans une plus grande étendue; mais ce n'eſt ici ni le tems ni le lieu de le faire: je me contenterai de dire que puiſque la quantité du ſang du corps, après l'extirpation du membre, eſt en équilibre avec les vaiſſeaux qui le contiennent, il n'eſt point de manque d'égalité dans le calibre reſpectif du tronc & des branches: le ſang qui remplit la portion de l'artere crurale reſtante, eſt en proportion avec ſon diametre & ſes diviſions actuelles; & ſa

© BIUM

force & ſa quantité parvenues à la ligature, ſe réduiſent à rien, puiſqu'on a emporté avec la partie amputée le ſang de ſes vaiſſeaux ; & en ſuivant cet axiome, Quand des choſes égales on ôte des choſes égales, les reſtes ſont égaux.

Ainſi la nature n'a tout de ſuite, l'opération achevée, aucun nouvel arrangement à faire dans la circulation du moignon ; donc l'ordre phyſique n'eſt point dérangé, ni ſon méchaniſme interrompu : le ſang n'y trouve aucun obſtacle dans ſon cours, par rapport aux canaux entiers du moignon ; les vaiſſeaux & le ſang de la partie qui manque, deviennent comme zéro.

Les premiers jours après l'amputation, l'action des viſceres eſt affoiblie, la quantité du ſang n'augmente point ; donc la circulation eſt la même : la nature n'a encore aucun changement à opérer dans le moignon, parce que les veines congénérées ſont en proportion par le nombre & le diametre de leurs tuyaux avec les arteres qui leur tranſmettent le ſang qui y roule aiſément.

Donc pendant tout ce tems les vaiſſeaux collatéraux de l'artere crurale ne s'enflent point & ne reçoivent pas plus de ſang qu'auparavant, parce que la maſſe totale du ſang n'eſt point augmentée, & que la capacité des vaiſſeaux ſuffit & eſt dans l'ordre natu-

© BIUM

rel, proportionné pour contenir le ſang & entretenir la liberté de ſon cours.

Donc il n'arrive aucun changement ſubit dans le moignon dépendant du méchaniſme & du reflux de la circulation, puiſqu'il ne reſte dans le corps que la maſſe du ſang reſpective aux parties, & qui ſe trouve encore diminuée par les hémorragies que le malade a ſouffert pendant l'opération.

Donc la fiévre qui s'allume, les gonflemens, les arrêts inflammatoires qui ſurviennent, ne ſont pas les effets de la gêne, de la plénitude des vaiſſeaux, du regorgement du ſang dans les vaiſſeaux du moignon & du nouvel ordre de circulation que la nature cherche d'y établir, mais plutôt de l'effuſion des liqueurs épanchées ou arrêtées dans des vaiſſeaux coupés, liés & comprimés, de l'érétiſme des nerfs, des douleurs, de l'irritation, des mouvemens ſpaſmodiques, du déchirement des chairs, du délabrement total de la partie.

Donc pour calmer ces accidens, il ne faut point, l'opération terminée & le moignon découvert, laiſſer dégorger les vaiſſeaux, en laiſſant couler ſans regle & ſans meſure, un ſang néceſſaire dont le malade n'a que trop perdu durant l'opération, ce qui l'épuiſeroit & lui cauſeroit de plus grandes douleurs; mais il vaut mieux répéter plus ſouvent les ſaignées qu'on régle ſelon ſes for-

© BIUM

ces, la nature des ſymptomes & l'exigeance des cas.

Quand les accidens de l'amputation ſont appaiſés & que les organes ont repris leurs fonctions, les ſucs abondent inſenſiblement, comme on voit dans l'exemple cité, parce que l'énergie des organes digeſtifs & la faculté génératrice du ſang qui n'ont point été altérées, mais ſeulement affoiblies & ſuſpendues, ſe remettent, ſe fortifient; elles ſont égales au méchaniſme général du corps entier : elles élaborent, & produiſent la quantité du ſang néceſſaire à l'entrétien & à la vie des parties exiſtantes, & plus de la partie tronquée.

Cette quantité de ſang, propre au membre amputé, eſt un ſuperflu qui, ramaſſé, ſurpaſſe tous les jours d'autant la maſſe proportionnelle du ſang; elle ſurcharge la circulation : la nature oppreſſée fait un effort dans les diviſions reſtantes de l'artere crurale où elle ſe porte, & où la force du ſang eſt en même raiſon que ſa quantité; il y arrive une pléthore particuliere, alors les capillaires collatéraux, répandus dans l'étendue du moignon, s'étendent, ſe gonflent peu-à-peu, à meſure que le ſang y aborde en plus grande quantité, leur calibre augmente juſqu'à un terme limité par la ſoupleſſe, & l'action tonique & muſculaire de leurs parois; c'eſt-là le changement lent & ſucceſſif

© BIUM

de la circulation qui arrive dans les vaiſſeaux du moignon, après l'amputation, déduit ſelon les regles ordinaires du méchaniſme de la nature.

Pour prévenir cette accumulation & ce trop de ſang, il faut que le chirurgien ne ſoit pas trop indulgent, qu'il réduiſe le malade au commencement à une diette ſévere, & qu'il continue, long-tems après l'amputation, à le tenir à un régime exact, approprié à ſon tempérament, & à l'état de ſes forces, qu'il ſeroit dangereux de rétablir trop tôt; parce que ſi le bleſſé mangeoit beaucoup, & que la maſſe des humeurs augmentât trop vîte, il en naîtroit bientôt une pléthore générale qui opprimeroit les vaiſſeaux, forceroit leur jeu & leur reſſort par une diſtenſion exceſſive, formeroit des ſtaſes, produiroit des hémorragies, des engorgemens & des embarras funeſtes, & ſuffoqueroit les forces vitales.

Le chirurgien pourroit ſaigner le malade par intervalle, & même par précaution, une fois le mois pendant la premiere année après l'amputation: il faudroit tâcher de diminuer la trop grande énergie des organes, ſoit en ne lui donnant que des alimens qui affoibliſſent légérement leur ton, relativement à la perte qu'a faite le corps, ſoit en ne lui accordant que peu de nourriture à la fois, & la moins analeptique, afin

© BIUM

que le corps revenu dans ſon état naturel, n'abonde point en trop de ſucs, & ne travaille dans ſes vaiſſeaux qu'autant de chyle & de ſang qu'il en faut pour la nutrition de ſes parties.

Eſt prudentis hominis primùm eum qui ſervari non poteſt non attingere, nec ſubire ſpeciem occiſi quem ſors ipſius interemit; ſed ubi gravis metus ſine certâ tamen deſperatione eſt, indicare neceſſariis periclitantis in difficile rem eſſe, ne ſi victa ars malo fuerit, vel ignoraſſe, vel fefelliſſe videatur..... & tentare dubia, & arctiora artis. Cornel. Celſ. Medic. lib. V, cap. 26.

Incerta ſpes certâ deſperatione potior habenda eſt. Id. lib. VII, cap. 33.

© BIUM

LIVRES NOUVEAUX.

Ornithologie, ou Méthode contenant la diviſion des Oiſeaux en ordres, ſections, genres, eſpeces & variétés ; à laquelle on a joint une Deſcription exacte de chaque eſpece, avec les citations des auteurs qui en ont traité : les noms qu'ils leur ont donnés ; ceux que leur ont donné les différentes nations, & les noms vulgaires, en latin & en françois, par M. Briſſon, ci-devant démonſtrateur du cabinet de M. de Reaumur ; avec 220 Planches gravées en taille-douce, ſix volumes *in*-4°. propoſés par ſouſcription. A Paris, chez *Claude-Jean-Baptiſte Bauche*, Libraire, Quai des Auguſtins.

Conditions de la Souſcription.

Cet ouvrage compoſera ſix volumes *in*-4°, & ſera enrichi de 220 Planches gravées en taille-douce & très-bien exécutées. Le Libraire offre aux Souſcripteurs qui voudront voir l'exécution du deſſin & de la gravure, de leur montrer environ la moitié des Planches actuellement gravées.

Le prix des ſix volumes en feuilles ſera de 90 liv. pour les Souſcripteurs, qu'ils payeront de la maniere ſuivante. En ſe faiſant inſcrire, 33 livres ; en recevant les deux premiers volumes, avec les 80 Planches dont ces deux volumes ſeront ornés, en Décembre 1759, 24 livres ; en recevant les tomes III & IV, avec 76 Planches, en Avril 1760, 18 liv. en recevant les tomes V & VI, avec 64 Planches, en Juillet 1760, 15. liv. Total 90 l.

L'on ne recevra des aſſurances que juſqu'au premier Janvier prochain. Ceux qui n'auront point ſouſcrit, payeront les ſix volumes en feuilles, 120 liv. ſans aucune eſpérance de remiſe.

Le

© BIUM

Le Libraire chargé de cette entrepriſe, & à qui elle coûte beaucoup, par la grande quantité de gravures, ne recevra que cinq cens ſouſcriptions à ce prix.

Les Souſcripteurs qui ne retireront point leurs exemplaires dans le courant de l'année 1761, perdront leurs avances ; condition expreſſe de la ſouſcription, & ſans laquelle le Libraire ne propoſeroit point un ſi grand avantage.

Mémoire ſur l'air, la terre & les eaux de Boulogne-ſur-mer, & des environs, par M. Deſmars, médecin-penſionnaire de la ville; à Amiens, chez la veuve *Godart*. Cette brochure qui eſt intéreſſante, eſt dédiée à Monſeigneur le duc d'Aumont, premier gentilhomme de la chambre.

Lettre d'un ancien profeſſeur en médecine de la faculté de Paris, à M. Vandermonde, auteur du Journal de médecine, cenſeur royal, &c. pour ſervir de réponſe à une Lettre, contenue dans une brochure, qui a pour titre, Recueil de pluſieurs piéces, concernant le traité des Tumeurs, &c. On en trouve des Exemplaires en Province, chez tous les Libraires qui diſtribuent le Journal, & à Paris, chez *Vincent*.

Rapport de MM. les Commiſſaires nommés par la faculté de médecine de Paris, pour l'examen des nouvelles Eaux de Paſſy. A Paris, chez la veuve *Quillau*, Imprimeur, rue Gallande.

© BIUM

COURS PUBLIC.

Le Jeudi, 15 du mois dernier, M. *Bomare de Valmont*, démonſtrateur en hiſtoire naturelle, & membre de l'académie des Belles-Lettres, Beaux Arts & Sciences de Clermont-Ferrand, a fait l'ouverture de ſon Cours dans ſon nouveau Cabinet, ſitué rue du Coq, à la Roſe blanche, attenant la rue de la Verrerie. Il y expoſe toute la Collection d'hiſtoire naturelle, qui a coutume de ſervir à ſes démonſtrations. Ce ſçavant naturaliſte ne néglige aucune occaſion de multiplier les morceaux de cette Collection; il fait tous les ans des acquiſitions conſidérables & curieuſes.

On aſſure que le Cours que nous annonçons, eſt très-intéreſſant par la grande quantité d'objets que M. *Bomare* ſe propoſe d'y expoſer & d'y développer relativement aux trois regnes.

Les Séances ordinaires ſeront à trois heures préciſes après midi. M. *Bomare* ſera en outre des Conférences publiques & gratuites les dimanches & fêtes, vers le ſoir. Il préparera auſſi, comme il l'a fait les années précédentes, des Collections aſſorties, dans chacun des trois regnes, pour ceux qui voudront ſe former un cabinet en petit ou en échantillon.

© BIUM

OBSERVATIONS
MÉTÉOROLOGIQUES.
OCTOBRE 1759.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin	A midi.	A 10. h. du soir.	pouces.	lignes.	parties.		
1	6	13	9	28	1	½	N. méd.	Peu de nuages.
2	6	14	10		3	0	E. *idem.*	*Idem.*
3	8	15	10		4		N. au O. *id.*	*Id.* Pl. fine le ſoir.
4	13	15	11		3		O. au N. *idem.*	Couv. pet. pl. dès le m. juſqu'à 3 h. du ſoir.
5	8	14	10		4	½	N. *idem.*	Peu de nua.
6	6	14½	10		5	0	S-E. *id.*	Brouillard épais le mat.
7	8	15	11		4	½	N-E. au E. *id.*	Serein.
8	8	16	11		5	0	E. *idem.*	*Idem.*
9	8	17	11		4	½	E. au S. *idem.*	*Idem.*
10	8	15	13		2	0	N. *id.*	Peu de nua.
11	12	16	14		0		S. *id.*	B. de nuag.
12	13	16	13½	27	9	½	*Id.* très-fort.	*Idem.*
13	11½	14	11		10	0	S-O. *id.*	*Id.* Pluie méd. par in-

© BIUM

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir	pouces.	lignes.	parties.		
								tervall. tout le jour.
14	8	13	10	27	10	0	S. *id.*	Peu de nua.
15	8	8		28	0		S-O. *id.*	*Idem.*
16		8					*Idem.*	B. de nuag. quelq. gouttes de pl. le soir.
17		8	13		1		*Idem.*	*Idem.*
18	9	8½	7	27	9		S-O. au N-E. méd.	Couvert, petite pluie tout le jour.
19	5	9	7	28	2		S-S-O. *id.*	B. de nuag.
20	4	10	5½		3		N. au N-E. *id.*	Peu de nua
21	3⅔	9	7			½	N. *idem.*	Brouil. ép. beaucoup de nuages.
22	6	11	10		2		S. au O. *idem.*	*Id.* Bruine le matin.
23	9½	11½	7½		3		N-E. foible.	B. de nuag.
24	3½	9½	9		1		*Id.* méd.	Peu de nua.
25	7	11	9	27	11	0	S-E. au S. *idem.*	B. nuag. pl. méd. le soir.
26	8	11½	8	28	1		S-O. médiocre.	Beaucoup nuag.
27	8½	9	10	27	8	½	S. S-E. *idem.*	Couv. pl. méd. le soir.
28	7	8	8½		10	0	S. *idem.*	Couv. pl. méd. tout le jour.

© BIUM

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pouces.	lignes.	parties.		
29	9	11	10 1/2	28	1	1/2	S. S-E.	Couvert,
							idem.	bruine le m.
30	9 1/2	10	8 1/2		4		O-N-O.	Couv. pet.
							idem.	pluie le soir.
31	5	8	6		5	0	E. méd.	Peu de nuages.

La plus grande chaleur marquée au thermometre pendant ce mois, a été de 17 dég. au-dessus du terme de la congelation de l'eau; & son plus grand abbaissement a été de 3 1/2 dég. au-dessus du même point: la différence entre ces deux termes est de 13 1/2 dégrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre, a été de 28 pouces 5 lignes; & son plus grand abbaissement de 27 pouces 8 1/2 lignes: la différence entre ces deux termes est de 8 1/2 lignes.

Le vent a soufflé 7 fois du N.
5 fois du N-E.
5 fois E.
4 fois du S-E.
7 fois du S.
7 fois du S-O.
4 fois O.

Il y a eu 3 jours de tems serein.
22 jours de nuages.
6 jours de couvert.
2 jours de bruine.
9 jours de pluie.
3 jours de brouillard.

Les hygrometres ont marqué une humidité moyenne pendant tout le mois.

© BIUM

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois d'Octobre 1759, par M. VANDERMONDE.

Les petites véroles ont été assez communes pendant ce mois; elles n'ont cependant pas été aussi funestes qu'elles l'avoient été dans le mois précédent; l'éruption paroissoit moins lente & moins tumultueuse, la suppuration plus abondante & plus parfaite. On a observé des diarrhées séreuses dans quelques sujets, qui se déclaroient au milieu de la suppuration, & qui duroient pendant quelques jours; elles cédoient aux purgations, aux décoctions de quinquina & au régime.

On a également observé des fièvres putrides qui se manifestoient par une langue très-chargée, des déjections fœtides, un pouls vif & serré, une respiration entrecoupée : malgré les saignées, les fondans, les purgatifs, ces sortes de fièvres dégénéroient pour la plûpart en fièvres malignes; ce qui s'annonçoit par un pouls petit & très-vif, un délire opiniâtre, des mouvemens convulsifs, un ventre boufe, & des évacuations de matiere crue & très-fœtide : les émétiques unis aux purgatifs légers, les vésicatoires & la saignée au pied, étoient les remedes les mieux indiqués, quoiqu'ils ne fussent pas toujours aussi heureux qu'on auroit pu le desirer.

Les fièvres intermittentes ont été assez fréquentes, & sur-tout les tierces; les apéritifs unis aux purgatifs, réussissoient assez bien : les émétiques n'apportoient aucun soulagement sensible, la nature sembloit se débarrasser par la voie des urines.

© BIUM

Observations Météorologiques faites à Lille pendant le mois de Septembre 1759, *par M.* BOUCHER, *médecin.*

Il y a eu ce mois une ſorte d'alternative de jours de pluie & de tems ſec : la pluie cependant n'a guères été continuë, que la moitié de la journée du 5, la nuit du 25, & la matinée du 26.

Le vent, pendant la moitié du mois, a été le plus ſouvent au Sud & à l'Oueſt ; & il a été preſque toujours *Nord* l'autre moitié.

Je n'ai guères obſervé moins de variations dans le barometre, que ce mois ; le mercure s'eſt ſoutenu conſtamment dans le voiſinage, de 28 pouces.

L'air a été preſque toujours à une température moyenne. La liqueur du thermometre n'a monté à 20 dégrés ou un peu au-deſſus, que le 9, le 10, le 11 & le 13. Il y a eu pluſieurs matinées froides vers la fin du mois.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 21 $\frac{1}{2}$ dégrés au-deſſus du terme de la congelation ; & la moindre chaleur a été de 5 dé-

© BIUM

grés au-dessus de ce terme : la différence entre ces deux termes est de 16 dégrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 3 lignes, & son plus grand abbaissement a été de 27 pouces 9 lignes : la différence entre ces deux termes est de 6 lignes.

Le vent a soufflé 6 fois du Nord.
10 fois du Nord vers l'E.
3 fois de l'Est.
2 fois du Sud-Est.
5 fois du Sud.
7 fois du Sud-Ouest.
3 fois de l'Ouest.
2 fois du Nord vers l'O.

Il y a eu 21 jours de tems couvert ou nuageux.
13 jours de pluie.
9 jours de brouillards.
1 jour de tonnerre.
2 jours d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse tout le mois, à l'exception des quatre ou cinq derniers jours.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de Septembre 1759, *par M.* BOUCHER.

Un grand nombre d'enfans ont succombé ce mois à la fiévre rouge, compliquée d'es-

© BIUM

quinancie gangreneuſe. Des tumeurs glanduleuſes, ſoit des parotides, ſoit des maxillaires, en quelque tems que ce fût de la maladie, étoient ordinairement de bon augure : il en a été de même de quelques pointes de ſuppuration franche, qui, dans quelques ſujets, ſe ſont établies immédiatement ſous l'épiderme en diverſes parties du corps. La plûpart des malades ayant été des enfans au-deſſous de dix ans, il n'a guères été poſſible d'employer pour les ulceres ou eſcarres de la gorge, les injections & gargariſmes recommandés par les auteurs ; & néanmoins nous n'avons pas obſervé, toutes choſes d'ailleurs égales, que l'omiſſion de ces topiques ait apporté de changement ſenſible à l'état de la maladie : au reſte nous nous ſommes bien trouvés, pour la cure, des demi bains, des cataplaſmes émolliens & attractifs appliqués aux extrémités inférieures, & par-deſſus tout, des épipaſtiques ou véſicatoires : une priſe d'ipécacuanha ou de ſyrop émétique a auſſi produit quelquefois de bons effets.

La petite vérole qui faiſoit du ravage dans quelques cantons de la Nord-Flandre, a été juſqu'à préſent, dans notre ville & dans les environs, bornée à un petit nombre de ſujets. Une jeune demoiſelle, confiée à mes ſoins, & qui étoit

© BIUM

affectée de la poitrine, en a été bien guérie par une diette humectante, anodine & absorbante, quoique tout son corps, & sur-tout le visage, en ayent été couverts, & qu'elle ait essuyé des symptomes fâcheux, tels que la diarrhée, le contre-tems des régles dans la suppuration, &c.

Il y a eu encore ce mois, dans le peuple, des fiévres malignes, du genre des doubles-tierces ou des fiévres hémitritées, mais sans éruption cutanée dans les adultes : elles ont commencé, dans quelques sujets, par les symptomes de la vraie péripneumonie.

Fin du Tome XI.

© BIUM

TABLE
GENERALE
DES MATIERES

Contenues dans les ſix derniers mois de 1759.

EXTRAITS DE LIVRES NOUVEAUX.

MÉDECINE.

PRÉCIS de la Médecine pratique. Par M. Lieutaud, médecin de Monſeigneur le duc de Bourgogne, &c. Page 16
Tableau des maladies, traduit du latin de Lommius. 106
Recherches & obſervations de médecine. Par une ſociété de médecins établis à Londres. 291
Suite des recherches & obſervations de médecine. 387
Fin des recherches & obſervations de médecine. 484

CHIRURGIE.

Recueil de pieces pour le prix de l'académie de chirurgie. 193

© BIUM

CHYMIE.

Traités de phyſique, d'hiſtoire naturelle, &c. Par M. Lehmann. 3
Diſſertations chymiques de M. Pott, traduites par M. de Machy. 99

OBSERVATIONS.

MEDECINE.

Sur une hydropiſie aſcite, terminée par les ſaignées & l'opium. Par M. Porte. 20
Sur quelques effets du tonnerre. Par M. Marteau. 26
Sur une fille cataleptique, guérie par les bains des pieds, & les frictions mercurielles. Par M. Michel. 109
Sur deux phénomenes très-ſinguliers. Par M. Dumoncheau. 117
Sur les effets de la morelle. Par M. Dumolin. 119
Sur les fièvres malignes. Par M. de Haen. 221
Sur les effets de la momie d'Egypte. Par M. de Sevelinges. 224
Sur un ris ſardonique, guéri par le quinquina. Par M. Olivier. 312
Sur quelques maladies incurables. Par M. Odotant Deſnoz. Par M. Brieu. Par M. Thienot. 407
Sur une fille couverte de puſtules de la petite vérole, après avoir eu cette maladie. Par M. Olivier. 417
Sur une hydropiſie de poitrine. Par M. Marteau. 421
Sur un ſquirrhe invétéré dans les inteſtins, détruit

© BIUM

par l'uſage de la bella-dona. Par M. Darluc. 499
Sur la barbe d'un épi d'orge rendu par les urines. Par M. Suau. 523
Marque ſinguliere de la groſſeſſe du ſexe. Par M. Godart. 529

CHIRURGIE.

Sur quelques pierres ſorties de la matrice. Par M. Gaubius. 32
Sur une amputation ſpontanée de la cuiſſe. Par M. Gignoux. 37
Sur des concrétions polypeuſes ſorties de la poitrine. Par M. Dalby. 43
Sur une exfoliation, cinquante-ſept ans après un coup reçu à la tête. Par M. Chevalier. 130
Guériſon d'un coup de fuſil à la poitrine. Par M. Laugier. 136
Sur un os avalé par une femme, & rendu par les urines. Par M. Dionis. 140
Sur l'ouverture ſpontanée d'un abſcès. Par M. Gignoux. 227
Sur l'amputation de la cuiſſe dans l'article. Par M. Moublet. 240
Sur un corps étranger reſté dans une plaie quatorze ans. Par M. Courregeoles. 333
Sur une matrice oſſifiée. Par M. Des Gaux de Fobert. 336
Suite de l'amputation de la cuiſſe dans l'article. Par M. Moublet. 339
Sur une hernie avec inflammation, guérie par un vomiſſement ſpontané. Par M. Gignoux. 345
Sur une fracture à la cuiſſe, par l'effort ſeul des muſcles. Par M. Curet. 363
Sur un morceau de chair ſorti de la trachée-artere. Par M. Dalby. 370

© BIUM

Suite de l'amputation de la cuiſſe dans l'article. Par M. Moublet. 436
Sur une loupe ſur le fémur. Par M. Danchy. 451
Sur une hydatide à la ſuite d'un circocele. Par M. Biſſon. 455
Diverſités anatomiques. Par M. Morel. 540
Fin de l'amputation de la cuiſſe dans l'article. Par M. Moublet. 545

CHYMIE.

Sur le ſel anti-épileptique. de M. Weiſmann. Par M. Lechandelier. 45
Lettre ſur les alcalis volatils. Par M. Eſteve. 124
Diſſertation ſur les eaux d'Aumale. Par M. Marteau. 231
Theſes ſoutenues à Montpellier pour le concours de deux chaires vacantes. 427
Suite de l'extrait des theſes ſoutenues à Montpellier. 532

MALADIES ÉPIDEMIQUES.

Sur la maladie contagieuſe qui a regné en 1757 à Plenée-Jugon. Par M. Moucet. 57
Sur les maux de gorge gangreneux qui ont regné en Picardie. Par M. Marteau. 145

ACADEMIES.

Séance de l'académie de chirurgie. 74
Extrait des Regiſtres de l'académie des ſciences de Paris. 274

LETTRES.

Lettre de M. Thiery *ſur les poudres* d'Aillhaud. 163 & 166

© BIUM

Lettre sur le Salop. 264
Lettre de M. Sanchez *à l'auteur du Journal, sur la fausse époque des maladies vénériennes en Europe.* 351

AVIS.

Avis sur les annonces des livres. 87
*Sur la poudre d'*Aillhaud. 469
Sur une jambe de bois, de nouvelle invention. 470

RAPPORT.

Rapport de l'ouverture du corps du fils cadet de M. de Caze. 177

REMEDES

Sur la Cévadille. Par M. Lottinger. 466

COURS PUBLIC.

Cours public de M. Bomare de Valmont. 562

LIVRES NOUVEAUX.

Livres nouveaux. 85, 184, 279, 376, 472, 560.

OBSERV. MÉTÉOR. FAITES A PARIS.

Observat. météor. 89, 185, 281, 377, 453, 563.

MALADIES REGNANTES A PARIS.

Maladies de Paris. 92, 188, 284, 380, 476, 566.

© BIUM

OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

Obſ. mét. de Lille 93, 189, 285, 381, 477, 567.

MALADIES REGNANTES A LILLE.

Maladies de Lille. 94, 190, 287, 382, 478, 568.

ERRATA.

PAge 113, ligne 20, puiſqu'il ne pouvoit l'adminiſtrer dans l'état préſent de la malade, *liſez*, puiſqu'il agit ſans cauſer de raréfaction.

Pag. 309 $\frac{19}{12}$, & plus loin $\frac{12 \text{ ou } 16}{24}$ *liſez* 19 parties d'un 24 & 19 parties du même 24

Pag. 475, une demoiſelle, *liſez* une ſeule demoiſelle.

Ibid. lign. 21, épigaſtriques, *liſ.* épiſpaſtiques.

Pag. 480, lign. 11, doubles-tierces hémitritées; *liſ.* doubles-tierces ou hemitritées.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Décembre; & je lui en ai rendu compte. A Paris, ce 26 Novembre 1759.

BARON.